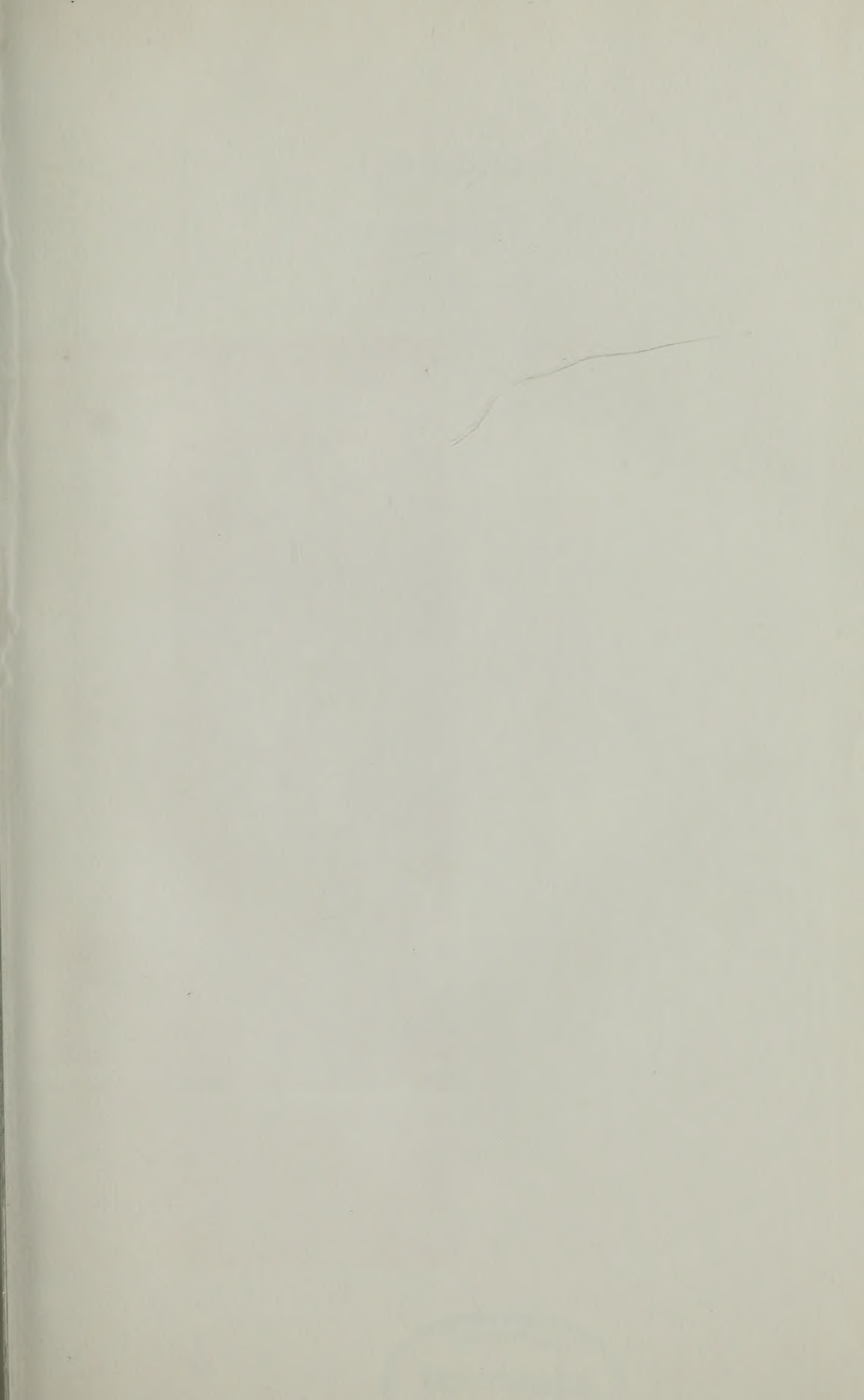
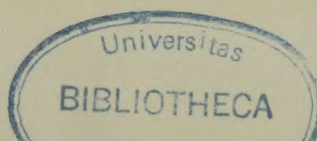





Universitas
BIBLIOTHECA

HISTOIRE UNIVERSELLE

La Grèce

(De 1300 à 480 av. J.-C.)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

50 exemplaires sur papier de Hollande.

10 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés par l'éditeur.

MARIUS FONTANE

HISTOIRE UNIVERSELLE

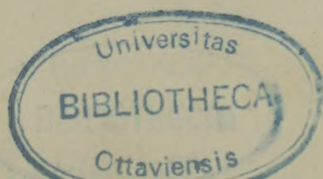
La Grèce

(de 1300 à 480 av. J.-C.)



PARIS
Alphonse Lemerre, Éditeur
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXV





CHAPITRE PREMIER

Nabuchodonosor roi d'Assyrie. — Destruction de Jérusalem et pillage de Tyr. — Cyrus, messie. — Les Hébreux revenus en Chaldée. — Asiatiques et Aryens. — La Babylone de Nabuchodonosor : enceinte, temples, palais.— Travaux publics. — Assyriens et Babyloniens. — La caste des Chaldéens. — Le peuple. — Le monarque d'Assyrie.



oi d'Assyrie, « oint d'huile » par les prêtres de Chaldée, incapable de braver les Perses à l'est, et cependant forcé de vaincre, Nabuchodonosor avait envoyé Nabuzardam vers l'ouest de Babylone, en Israël, pour y détruire la « ville sainte » des Juifs.

La chute de Jérusalem, prise de nuit, fut pour les peuples un signal de fête : « Sur la destruction du sanctuaire, dit Ezéchiel, Ammon cria le éah joyeux, ainsi que

Moab; toute la Philistie se réjouit. » Lâchement, Jérémie avait fui vers l'Égypte après avoir proclamé la « toute-puissance de Babel ».

Sous le joug babylonien, la tête basse, mais plus délivrés que captifs, les prophètes d'Israël, songeant à la revanche, préparaient déjà leur apothéose. Ils regardaient du côté de l'orient et voyaient venir, comme dans l'aube d'un jour de gloire, le libérateur promis : « Cyrus avance pour son œuvre », dit le deuxième Isaïe. — Les Juifs transportés à Babylone, « l'oreille ouverte », écoutaient, attendant l'élu de Jéhovah, Cyrus, le « sauveur », le messie.

Le grand rêve d'Abraham s'était donc achevé dans la défaite. Les Hébreux, les « hommes de l'au-delà du fleuve », partis de Our jadis avec d'incommensurables convoitises, rêvant la domination du monde connu, revenaient à leur point de départ, en Chaldée, convaincus d'impuissance et saturés d'immoralités.

Tombées sous le mépris universel, Jérusalem et Samarie n'existaient plus; les ignominies du « peuple de Dieu » étaient publiquement criées par les prophètes eux-mêmes, maîtres enfin des lévites, des prêtres et des rois. Les nabis n'avaient que l'idée de reprendre en sous-œuvre toute la constitution du peuple juif et l'outrecuidance d'y réussir.

Bien qu'isolée, maintenant qu'elle représentait à elle seule toute l'Assyrie, Babylone reçut dans ses murs le peuple vaincu, sans s'émouvoir de son insolence, sans se préoccuper de son ambition. Tout à fait stupide,

Nabuchodonosor, qui avait abandonné Ninive ravagée par les Mèdes de Cyaxare (606) à des hordes de Touraniens mélangés de Mongols, livrait son propre gouvernement aux Juifs, qu'il croyait dociles.

La Babylone de Nabuchodonosor, améliorée au contact des Égyptiens si tolérants et des Iraniens de la Perse si justes, retombait dans la boue chaldéenne. Cyrus, ce grand Aryen, trop bon, démoralisé, deviendra sans courage, et ses successeurs, et les chefs de l'Asie reconstituée, toute en armes, très forte, marcheront contre l'Europe aryenne en formation.

L'Asiatique de Chaldée, — Hébreu, Israélite, Juif, — mis en échec partout, et qu'il eût été si facile alors d'écraser définitivement, va se relever, exalter sa confiance, renouer ses intrigues, s'enivrer de ses prétentions, continuer son œuvre détestable.

Ayant détruit Jérusalem, pillé Tyr « la splendide » et soumis le Liban, Nabuchodonosor était revenu, glorieux, avec la volonté d'avoir une Ville plus monumentale que Thèbes, plus universelle que Jérusalem. Les captifs innombrables du roi de Babel firent de Babylone, d'abord un camp retranché, fastueux, que deux enceintes protégaient, et lorsque le maître eut dessiné, avec une vanité prudente, l'emplacement de la ville royale, il y accumula des monuments, nouveaux, réédifiés ou embellis.

Daniel célèbre les œuvres de Nabuchodonosor; Hérodote en parle avec admiration; Rawlinson, après vingt-

quatre siècles, en vante encore l'énormité. La grande muraille de protection avait « cent portes de bronze ». Deux quartiers principaux constituaient la ville que l'Euphrate traversait, « rapide et profond ». Les maisons, hautes de trois et quatre étages, formaient des îlots coupés de rues droites, allant au fleuve ou suivant son cours en un parallélisme correct. L'enceinte fermée se développait au delà des quartiers bâtis, parce qu'elle insérait de vastes espaces cultivés en vue des sièges à soutenir.

Le palais du « roi », dont les fondations avaient été jetées en un terrain mou par Nabopolassar, l'époux de l'égyptienne Nitacris, fut achevé par Nabuchodonosor, solidement, « avec du bitume et des briques, de grosses poutres de cèdre et des armatures de fer ». Des briques vernissées et des pierres précieuses ornementaient la construction lourde, d'un gris sombre, triste à voir.

La ville était un camp; le palais, une caserne en même temps qu'un entrepôt fortifié : « J'y ai amassé, dit une inscription dictée par le roi, de l'argent, de l'or, des métaux, des pierres précieuses de tout genre et de toute valeur, une collection d'objets de prix, des trésors immenses; j'y ai établi une vaillante cohorte, la garnison de la royauté ».

Au bord du fleuve, mais dans l'enceinte, Nabuchodonosor fit ériger pour la reine Amytis qui était Mède d'origine, une sorte de montagne de terre largement étagée, avec sa rampe audacieuse, et que l'on planta d'arbres. Les bosquets du sommet, fleuris, encore éclairés par les dernières lueurs du couchant alors que l'ombre estom-

pait la base de l'édifice, apparaissaient aux yeux que le brouillard des crépuscules troublait, comme des « jardins suspendus ».

Le roi fit restaurer pour le dieu Bel-Mérodach, dont l'oracle était devenu fameux, la pyramide à degrés cachant sa tombe. La « tour de l'antique Babel », qui se trouvait à Borsippa, devint l'un des monuments principaux de la ville nouvelle, et ce fut désormais le Temple de Bel, la « tour des sept sphères célestes », la « tour à sept étages ». — « Les hommes, dit une inscription, l'avaient abandonnée depuis les jours du déluge, proférant leurs paroles en désordre; le tremblement de terre et la foudre avaient fendu la brique cuite des revêtements; la brique crue des massifs s'était éboulée en formant des collines ». Chacun des sept étages menant à la chapelle des dieux avait un revêtement de couleur différente : noir, blanc, pourpre, bleu, vermillon, argent et or. « A rebâtir le temple, dit l'inscription de Borsippa, je n'ai pas touché à l'emplacement, je n'ai pas attaqué les fondations, j'ai ceint les étages par des galeries, j'ai renouvelé la rampe circulaire ; jadis, ainsi qu'*ils* avaient conçu le plan, ainsi *j'ai* rétabli l'édifice ».

L'enceinte englobait trois villes : Babel, Borsippa et Cutha. Les divinités locales, annexées, furent satisfaites. Nabuchodonosor multiplia les temples. Le « lion Nergal », dieu de Cutha, eut son sanctuaire ainsi que Bilit Zarpanit, la « déesse de la cité des montagnes, cœur de Babylone »; et Nébo, « régent suprême, dieu donnant le sceptre »; et Sin, « qui inspire le jugement » ; Samas,

« juge du monde » ; Bin, « maître de l'abondance, dispensateur des orages », disposant de la foudre prophétique ; la déesse Nana, « qui réjouit l'âme et la soutient » ; Adar-Samdan, qui « brise les armes des ennemis »...

Pour l'enrichissement des Babyloniens trafiquants, Nabuchodonosor acheva la construction des quais endiguant l'Euphrate ; il rendit aux eaux le « canal royal » d'Hammourabi qui était obstrué ; il fit creuser un immense lac près de Sippara, pour assurer et régulariser l'arrosement des plaines ; il dessina de nombreux canaux d'irrigation et créa le port de Térédon (Kar Dounyas), plus particulièrement assigné aux Juifs, à l'embouchure du fleuve.

La longue lutte historique entre Ninive et Babylone, terminée, avait détruit ou du moins troublé le particularisme des deux grandes villes asiatiques ; il en était résulté comme une civilisation générale, « assyrienne », suffisamment caractérisée.

Cette civilisation, très savante, allait recevoir un élément nouveau : l'esprit juif.

Du golfe Persique à l'Arménie, de la Basse-Chaldée jusqu'au plus haut nord de la Mésopotamie, les « choses fondamentales et essentielles » de la vie humaine s'étaient confondues, égalisées ; les races différentes les plus disparates, en plein contact tout le long de la double vallée, entraient en communauté de langue, de religion, de mœurs, de littérature et de beaux-arts.

La populace de la Basse-Assyrie s'était divisée d'elle-même en castes : marchands, artisans, agriculteurs et

pêcheurs. Ces derniers, vivant sur les boues qui sont le delta de Chaldée, jaunes et frileux, trop faibles, formaient un monde méprisé; des bas-reliefs les représentent installés sur des radeaux couverts de terre, larges îles flottantes sur les eaux stagnantes du bas pays. A l'autre extrémité du rang social, en haut, il y avait « les Chaldéens », groupe fermé, ne se prévalant d'aucun droit d'origine.

La « caste » des Chaldéens, prépondérante, dominatrice, sacerdotale, par laquelle Nabuchodonosor avait été sacré roi, maîtresse des dieux, et des hommes par conséquent, ne tenait pas au sol; elle vivait à Babylone comme au centre d'une université s'étendant au delà de toutes les frontières. Ces Chaldéens étonnamment instruits, d'une habileté extraordinaire, plus charmeurs que despotes, avaient fondé de grandes écoles, célèbres déjà, et qui persistèrent à travers les siècles malgré tous les bouleversements.

L'Assyrien du temps de Nabuchodonosor, généralement vu, était plutôt petit de taille avec des membres courts, vigoureux et musclés. Dans l'armée dominait ce type, ayant en lui la superbe pesante du Touranien et l'infatigable cruauté de l'Asiatique. Du côté de Ninive vivait alors l'Assyrien dangereux, beaucoup plus Asiatique, « au nez fort et busqué », intrépide, féroce, « amoureux du sang et du pillage », mais fidèle à ses princes, actif, tenace et très intelligent. Le Babylonien, d'une civilisation plus exigeante, très cultivé, avait laissé les ruines de Ninive aux « Asiatiques ignobles », attirant à lui

l'Araméen, qui vint donner sa langue, — le dialecte syrien, — aux « hommes d'Israël et de Juda ». A Babylone s'étaient organisés des « maîtres » aptes à gouverner, à conduire, à contenir les populaces, de « beaux hommes, tous satrapes et seigneurs, chevaliers et conseillers », dit Ezéchiel.

Cette aristocratie se considérait à ce point supérieure, alors, qu'elle ne voyait plus hors d'elle que des « serviteurs en révolte » à dompter, et utilisables.

Les ruines de Jérusalem étaient encore fumantes, que Nabuchodonosor, sans hésiter, prenait pour ministre le prophète Daniel et confiait à trois autres Juifs l'intendance des « constructions de la cité royale ». Tobie, sous Assarahaddon, avait été le « fournisseur voyageant » du monarque assyrien.

Le Babylonien, l' « homme de la cité royale », essentiellement infatué, affichait le sentiment de sa noblesse, marchait tenant en main son bâton de commandement, ayant à sa ceinture son *cachet* cylindrique disant, en fine gravure, son nom, le nom de son père et le nom de son dieu : c'étaient des armoiries. Le peuple échappait à l'exploitation du « noble» par le droit qu'il avait de s'adresser au souverain, de « pétitionner », de réclamer la justice. Le roi, despote, mais homme seulement, ne participant donc pas comme en Égypte aux choses de la divinité, s'imposait par l'exercice de ses bontés impitoyables. Tout était à redouter lorsque le monarque entrait en courroux, et tout était permis au monarque courroucé, parce qu'il n'avait en vue que le

bien des hommes. Le roi priait les dieux, comme tous, humblement; mais tous, devant le roi magnifique, assis sur son trône ou debout sur son char, coiffé de la tiare conique, revêtu de sa longue robe frangée, lourde d'or et de pierreries, cousue de perles sonnantes, énormes, orné de bijoux étincelants, portant des boucles d'oreille et des bracelets, tous devaient s'humilier : « Il baise les pieds de ma royauté, dit une inscription d'Assourbanipal, et de sa barbe il balaye la terre ».

Il importait peu au roi d'Assyrie qu'il régnât sur des Chaldéens, des Babyloniens ou des Ninivites, pourvu qu'il eût des hommes à sa gouverne, des guerriers à ses ordres et des esclaves attentifs à la satisfaction de ses désirs. « Vicaire des dieux sur la terre », revêtu, en théorie au moins depuis Assourbanipal, du double pouvoir « temporel et spirituel », il ne semble pas que le monarque, à Babel, ait eu jamais foi en son omnipotence. La caste sacerdotale des Chaldéens dominait le roi, puisqu'Assourbanipal lui-même se reconnaît sujet au péché : « Que mon manquement, dit une inscription royale, et mes péchés soient effacés, et que je me trouve réconcilié avec Dieu, car je suis l'esclave de sa puissance ». Or la puissance du Dieu était entièrement à la disposition des antiques prêtres de Bel.

Le séjour de la « splendeur royale », le palais, véritable citadelle, était plein d'ennuques gardant les « nombreuses femmes du roi » et participant aux actes du pouvoir. Un peuple de fonctionnaires rigoureusement hiérarchisés gênait considérablement le monarque. Des

scribes innombrables formaient, dans la ville en temps de paix, au camp pendant la guerre, une « bureaucratie savante et compliquée ». La nécessité de parler clairement aux peuples divers de l' « empire Assyrien » avait conduit à la création de chancelleries différentes. En trois langues principales s'édictaient les arrêts, se transmettaient les ordres. Les archives administratives, encombrantes, s'accumulaient. La correspondance avec les satrapes pour le gouvernement des provinces et les administrations locales, variées, la levée des impôts, l'envoi des tributs et des contingents, obligeaient à des réglementations ayant force de loi et dans lesquelles le monarque se trouvait pris ; de telle sorte qu'en réalité, le roi des rois siégeant à Babylone, à qui « les grands et les petits » prodiguaient les marques de la soumission la plus absolue, était l'esclave d'une bureaucratie jalouse, qui le surveillait, interprétant ses volontés écrites, résistant parfois aux ordres du souverain.

Le roi ne maintenait son autorité, son influence, que par les fastes éblouissants de son règne et l'épouvantable rigueur de ses arrêts. Grand juge, il procédait à ses jugements avec une effroyable rapidité, et les bourreaux n'exécutaient ses sentences qu'avec des raffinements de tortures. La peine de mort, fréquemment prononcée, visait le crucifiement, le pal, ou « l'arrachement de la peau ». La décapitation était une faveur. On livrait les cadavres des suppliciés, privés de sépulture, aux animaux errants. Les mutilations d'un ou de plusieurs membres, à titre de châtiment partiel, étaient une peine

ordinaire. Le monarque faisait volontiers crever les yeux à ses ennemis personnels. Ces atrocités tenaient en épouvante les guerriers, les nobles et les prêtres.

Le peuple, trop mélangé de races diverses pour obéir à quelque élan de résistance spontanée, acceptait cette maîtrise, qui le protégeait d'ailleurs contre les abus de l'aristocratie chaldéenne.

Au moment de la chute de Jérusalem, les despotes de Babel, malgré les prêtres et malgré les guerriers, régnaient presque sans inquiétude.



CHAPITRE II

Les Babyloniens. — Esclaves. — Famille. — Polygamie. — Mariages. — La fête de l'été. — Le roi. — Agriculture, industrie et commerce. — Routes commerciales. — Les « quatre nations ». — Crédit et lettres de change. — Hautes fonctions confiées à des trafiquants. — La cour. — Hiérarchie militaire. — Butins. — La caste des Chaldéens. — Science chaldéenne. — Archéologie. — Récit des origines. — Le panthéon chaldéen. — Religion. — Les prêtres.



U-DESSOUS du peuple de Babel protégé par le roi, il y avait un monde d'esclaves. Le débiteur insolvable devenait la propriété du créancier; les captifs appartenaient aux vainqueurs, qui en disposaient de toutes manières; sur les marchés publics, des étrangers — les « gens du Caucase » principalement, — venaient exposer, en vente, jusqu'à leurs filles et leurs fils.

De la vie du peuple, les œuvres monumentales de l'Assyrie parlent peu, les bas-reliefs ne célébrant que les fastes des rois. On sait cependant l'organisation de la

famille, entièrement asiatique, c'est-à-dire basée sur l'omnipotence absolue du père, de l'homme, sans aucune garantie pour la femme, ni pour l'enfant. Le mari pouvait répudier sa femme, disposer de sa vie dans certain cas. La polygamie, excessive parce que les guerres heureuses et un commerce lucratif valaient de grandes richesses aux Babyloniens, démoralisait. Le harem du monarque avait l'importance d'une institution d'État.

Il est probable qu'en Basse-Chaldée la communauté des femmes existait encore, alors qu'à Babylone l'abondance des esclaves blanches, « venues du nord », produisait le mal contraire, soit la trop précoce satisfaction des désirs charnels, le dédain des unions régulières et l'abandon des femmes épousées. Les prêtres luttaient contre cela en faisant un sacrilège de l'aliénation des dots apportées, pendant que les rois, par décret, ordonnaient des mariages. Assourbanipal avait fait consacrer l'enceinte où l'on amenait, pour les unir, de jeunes hommes et de jeunes femmes. Ces « unions » s'accomplissaient sous le regard du dieu Nisroch, très solennellement. Les Babyloniennes désignées venaient se montrer aux Babyloniens, qui se disputaient aux enchères celles que leur beauté faisait remarquables. Hérodote affirme que le produit de ces enchères servait à constituer des dots pour les femmes délaissées. Sur une olive de terre cuite, percée, le « maître des mariages » gravait le nom de la jeune fille, le nom du mari qui l'avait achetée et la date de l'achat.

Babylone, en réalité, n'était qu'un camp, un lieu de

débauches. Chaque été, la fête principale consistait à laisser les esclaves commander pendant cinq jours, tandis qu'un maître abject, choisi par les esclaves eux-mêmes, et revêtu du manteau royal, recevait des Babyloniens les honneurs souverains. Ce sont là ces fameuses sacées dont les Grecs parlent.

Cependant, ces mariages publics, comme ces joies grossières, dépassent la limite des choses purement asiatiques : il y a un contrat d'engagement dans la première cérémonie; il y a de la bravoure dans cette farce populaire, grave, qui dure cinq jours. Ils n'étaient pas totalement corrompus ces adolescents qui allaient choisir leur fiancée et s'en disputer les amours; et ils n'étaient pas trop encore des efféminés ces « maîtres » qui risquaient ainsi chaque année, en déchaînant leurs esclaves, les conséquences d'une telle perturbation. On sent le voisinage de l'Élam aryennisé dans ce concours de vierges, et il y a certainement de l'audace touranienne, un peu lourde mais vaillante, dans ce risque couru par des guerriers bravant leurs captifs, — comme il y avait de l'Égyptien, à la fin de la vie babylonienne, dans la pratique généralisée de l'embaumement des morts.

Babylone, en effet, est devenue beaucoup moins asiatique. Le monarque y règne en pharaon, voulant que sa ville soit une « merveille », favorisant l'agriculture, veillant à l'accroissement des troupeaux, déployant un luxe qui stimulait l'industrie, se préoccupant surtout des trafics par lesquels Babylone augmentait continuellement ses richesses.

Les étoffes d'Assyrie, déjà renommées, et dont les broderies étaient surprenantes; les métaux de toutes sortes, curieusement travaillés; les meubles incrustés et les vases de bronze, d'argent et d'or, ciselés; les longues plaques métalliques faites d'un alliage savant, relevées de frises où l'artiste avait repoussé des sujets; les orfèvreries délicates, les poteries peintes et les verreries; les briques émaillées, véritables tableaux disant des scènes de guerre ou de chasse, représentant des divinités ou des héros; les tissus de laine et de lin, les robes et les tapis, les armes et les armures, les amulettes de pierre, d'ivoire, de bronze, formaient l'élément principal de l'exportation babylonienne. Et les Babyloniens recevaient en compensation, en échange, avec les outils « de fer et d'acier » venant du Caucase, les étoffes teintes de pourpre, les verreries et les ivoires sculptés des Phéniciens, les mousselines de l'Égypte, et — par le golfe persique au sud, le Tigre et l'Euphrate au nord, les caravanes de l'est et de l'ouest, — les vins d'Arménie, les chaudes et riches robes de l'Iran, les chiens de Balk, fameux, les œuvres de l'Inde, la cochenille de Ceylan, les soies de la Chine peut-être, les parfums et les épices de l'Arabie, l'or, l'ivoire et l'ébène d'Afrique. Le sol très fertile de la Chaldée donnait des céréales très appréciées.

Ézéchiel disait de la Chaldée : « C'est le pays où fleurit le commerce »; et de Babylone : « C'est la grande ville trafiquante ». Des radeaux soutenus par des séries d'outres gonflées, livrés au courant des fleuves, apportaient aux Babyloniens, par le Tigre et par l'Euphrate, les pro-

duits du nord de la Mésopotamie, de l'Arménie et du Caucase. Les outres dégonflées et les pièces de bois du radeau démonté, étaient reportées aux sources des fleuves par les caravanes.

Les routes de terre irradiaient de Babylone. L'une allait vers Ecbatane, qui était alors la capitale de la Médie, continuait vers Ragœ, franchissait les portes caspiennes, aboutissait en Arie où elle se divisait alors en deux branches, menant à la Bactriane d'un côté, et de l'autre vers l'Inde. La deuxième voie principale suivait d'abord l'Euphrate et s'en détachait, à l'ouest, pour conduire aux rives de la Méditerranée. La troisième menait droit à Suse, passait en Arménie, « franchissait l'Euphrate », entrait en Cappadoce et finissait à Sardes, en Lydie. Babylone était exactement le centre d'un monde très actif.

Les premiers habitants de l'Assyrie avaient déjà divisé la terre en « quatre grandes contrées au delà desquelles il n'y avait plus rien ». Ils distinguaient les peuples en *Aharri,* ou « gens placés derrière le soleil », à l'ouest; en *Élamti,* ou « gens de devant », à l'est, en Orient; en *Gouti,* ou « gens du nord-est », dont l'existence était fabuleuse, et qui comprenaient les « gens du pays des *Aralou* » ou pays de l'or; plaçant au sud enfin le « pays de *Koubour* », au delà du golfe Persique. Le maître de l'Assyrie en formation impériale, ou « pays des Accad », s'affirmait comme le maître de ces régions connues ou pressenties, et il se qualifiait hardiment de « Roi des quatre pays ». Cette idée de domination fut persistante,

les entreprises les plus audacieuses en devinrent simples, logiques, inévitables dans l'esprit de ceux qui se considéraient partout comme sur leur domaine.

Le vieux roi Goudéa parle des mines d'or de la Libye, ou de l'Éthiopie, et des produits de l'Égypte qu'il entreposait à Sirtella; les marins de Chaldée, dès les commencements, faisaient le tour entier de la péninsule arabique; un roi du dixième siécle avant notre ère cite positivement l'ambre jaune de la Baltique importée en Assyrie, probablement par la Vistule, le Bug et le Dniester, tandis que les Phéniciens, par mer eux, apportaient à l'Asie l'étain du nord de l'Europe.

L'empire assyrien, réduit et centralisé maintenant à Babylone, tendait à se développer commercialement. La bonne foi touranienne, robuste, et l'ordre égyptien, méticuleux, s'alliaient bien à l'activité chaldéenne, impatiente, fiévreuse, très habile. Le « crédit » des trafiquants de l'Assyrie, dans le sens le plus moderne du mot, était d'une extrême solidité, partout; ce fut en Assyrie d'ailleurs, et à cause de cela, que se manifesta, entre le neuvième et le septième siècle avant notre ère, l'élément essentiel du crédit, la « lettre de change », tablette d'argile que l'on faisait cuire après lui avoir donné l'empreinte du mandat qu'elle représentait, devenant ainsi une valeur. Ceux qui, pour la sûreté de leurs promesses, l'exécution fidèle de leurs engagements, avaient donné cette importance à l'Assyrie, honoraient le peuple auquel ils appartenaient. Les rois de Babylone confiaient aux commerçants les hautes fonctions de « Trésoriers » et

« d'Intendants des revenus royaux ». Dans les ruines d'Assur, les tablettes de banque et de commerce se trouvent sur l'emplacement même du palais.

Mais les origines de l'empire pesaient sur ses destinées ; l'Assyrie avait été faite par les guerriers et les guerriers y conservaient leur prépotence. La cour et le gouvernement ne savaient qu'une hiérarchie militaire. L'enrichissement par le trafic tentait moins les esprits que la vue des longs bas-reliefs où les sculpteurs de Khorsabad avaient illustré les « longues files de vaincus », précédées de musiciens, et transportant le butin, immense. La caste des Chaldéens, sacerdotale, très instruite, exploitant sa science, avait donné aux Assyriens un goût d'études, particulier, venu de l'Égypte évidemment en tant que méthode, et admirablement mis en œuvre par les mages du roi, purs Asiatiques. La bibliothèque d'Assourbanipal, qui sera l'étonnement perpétuel des hommes, était due aux prêtres de Chaldée : « Ils ont révélé aux rois mes prédécesseurs, dit une inscription du monarque, cette écriture cunéiforme, et c'est la manifestation du dieu Nébo, le dieu de l'intelligence suprême ; je l'ai écrite [cette écriture révélée] sur des tablettes, je l'ai signée, je l'ai rangée, je l'ai placée dans mon palais pour l'instruction de mes sujets ». Le dieu Nébo, c'est ici le Thoth égyptien, l' « inventeur des lettres », l'Hermès des Grecs.

Cette bibliothèque d'Assourbanipal, monument incomparable, preuve d'une Assyrie intellectuelle, dit l'effort fait pour réglementer la langue littéraire, préoccupation

sacerdotale au premier chef, le zèle extraordinaire des Chaldéens pour la connaissance des choses, par l'accumulation des faits, par l'amoncellement des matériaux. La liste des plantes et des minéraux connus, des matières nécessaires aux industries, admirablement classés, bien définis, avec la double acception vulgaire et scientifique, dénote une connaissance profonde des sujets. Il semblerait qu'avec de tels documents, les Chaldéens auraient dû nous laisser des traités de science pratique; au contraire, les auteurs de ce qu'on peut appeler la vaste Encyclopédie assyrienne, semblent avoir dédaigné l'utilisation de leurs travaux. La médecine, livrée au peuple, n'exista pas; l'astronomie, à ce point progressive alors, que nous ne sommes que les continuateurs des Chaldéens, ne servit qu'à l'exploitation des princes et du peuple, les astronomes demeurant astrologues, devins, mages ou magiciens; l'archéologie enfin, malgré les investigations très laborieuses et les découvertes, n'aboutit qu'à une sorte de dressement de listes sommaires avec la rapide indication des événements principaux.

La science chaldéenne se dissimulait; les prêtres ne la distribuaient que dans la mesure où le distributeur des choses apprises produit un étonnement admiratif. La cosmogonie imaginée par ces mages satisfaisait l'imagination. Les livres d'Oannès contenaient le récit vrai des origines. La genèse du monde est en œuvre déjà dans la triade chaldéenne, Oannès, Ao et Bel. — La matière increéée gît dans « le chaos » primordial; « l'intelligence » et « le verbe » animent et fécondent la

matière; le démiurge qui « l'ordonne et l'organise » se confond avec sa création, se mêle au « devenir » qu'il a réalisé. — « Il y eut un temps, dit le texte sacré, où tout était ténèbres et eau, et dans cette eau s'engendrèrent des animaux monstrueux, nés spontanément... » L'énumération des « monstres » issus du chaos primordial en attribue la formation à la déesse Taauth que Bel surprend et « coupe en deux », une partie du corps coupé « devenant la terre », l'autre partie devenant le ciel » ... « et les êtres qui vivaient en cette femme disparurent ». Bel, qui venait d'accomplir son sacrifice, se tua de sa main, « et les autres dieux ayant pétri son sang avec de la terre, il en naquit les hommes, qui par cela sont doués d'intelligence et participent de la pensée divine ». Les animaux peuplant la terre naquirent d'un autre sang répandu. L'important, ici, c'est le sacrifice, le « sang coulé », les « hommes nés de la mort du dieu », idée essentiellement asiatique et qui justifiera, avec mille légendes, les plus séduisantes horreurs.

L'expression des divinités chaldéennes échappait au peuple, mais le culte, avec ses initiations et ses symbolismes manifestés, assurait la puissance des prêtres. Le vague des données mystiques formant le panthéon chaldéen au moment du règne de Nabuchodonosor permet encore de surprendre le travail des astrologues; tout se rapporte, en définitive, au monde sidéral. Chaque ville conservait son dieu local, et nulle combinaison ne devait, semble-t-il, détruire cette foi. Chaque groupe, dans la

ville, persistait dans son adoration spéciale. Les pratiques de la caste sacerdotale eurent raison de tous les esprits par la peur; la « puissance des charmes magiques », les cris d'exorcismes, les invocations haletantes, les formules d'abandon ou de renoncement, devinrent générales, acceptées.

Les prêtres se divisaient en scribes, tireurs d'horoscopes, magiciens et conjurateurs. Ils prophétisaient en public. Leur chef, — l'archimage, — gouvernait en l'absence du roi. Il n'y eut de religion proprement dite en Assyrie, même en Chaldée, qu'après l'achèvement de l'organisation sacerdotale. La grande crainte de l'au-delà, qui fut le stimulant principal, vint du Touran, avec la conception du monde infernal, le Séôl réel, « sous les eaux ». Alors, le culte devint public et les temples s'emplirent de fidèles apportant leurs offrandes et récitant leurs supplications. Les cérémonies babyloniennes procédèrent d'un naturalisme excessif; l'effronterie des prêtres, enfin maîtres du peuple, dépassa toutes les limites. « Il arrive quelquefois, dit Baruch, que les prêtres de ces dieux leur dérobent l'or et l'argent et s'en servent pour eux-mêmes. Ils le donnent à des femmes impudiques qu'ils entretiennent, et après que ces mêmes femmes le leur ont rendu, ils en parent encore les dieux ». Ou encore : « Les prêtres vendent les offrandes et en disposent comme il leur plaît; leurs femmes en prennent aussi tout ce qu'elles veulent et le mettent en réserve, sans en rien donner aux pauvres et aux mendiants ». — « On voit aussi chez eux des femmes liées de vœux

infâmes et de cordons qui en sont le symbole. Elles sont assises dans les avenues, brûlant pour leurs dieux des noyaux d'olives ».

Telle était Babylone, lorsque Nabuchodonosor y transporta, de Samarie et de Jérusalem, les Israélites et les Juifs vaincus.



CHAPITRE III

De 606 à 538 av. J.-C. — Les Juifs à Babylone. — Hallat et Térédon. — Daniel et Job. — Ézéchiel à Karkémish. — Son œuvre. — Faux prophètes. — La Jérusalem d'Ézéchiel. — Caste sacerdotale. — Prêtres et lévites. — Le dieu et le culte. — Morale judaïque. — Le code nouveau. — Isaïe II. — Son œuvre. — Nouveau Jéhovah. — Cyrus, messie.



Un grand nombre des Juifs transportés à Babylone s'étaient installés à Hallat, partie « profane » de la cité royale, avec leurs juges et leurs nabis; d'autres étaient allés vivre, « croître et se multiplier », suivant le conseil de Jérémie, aux embouchures du Tigre et de l'Euphrate, à Térédon. Nabuchodonosor ne s'inquiétait pas de ces captifs, n'ayant imposé à chacun que l'obligation de prendre un nom nouveau. Les transportés ayant été principalement choisis parmi les familles riches ou influentes de Jérusalem, un mouvement intellectuel très intéressant se produisit parmi ceux que les Chaldéens considéraient

comme des colons. La douceur de la captivité attira de plus en plus vers Hallat et vers Térédon des Juifs qui auraient pu se soustraire à la transportation. Les grands d'Israël avaient d'ailleurs prêché, ouvertement, la soumission au roi d'Assyrie. « Voici ce que dit le Seigneur, s'était écrié Jérémie : Courbez la tête pour servir le roi de Babylone ! » Nabuchodonosor choisit bientôt ses meilleurs conseillers parmi les captifs : Daniel, dont Josèphe vante « l'amabilité séductrice », Hananias, Mizaël et Azarias, « surpassant les mages en science ».

Le goût des choses littéraires, général, valait aux poètes juifs, qui savaient écrire, une certaine autorité; mais nul ne croyait plus aux prophéties. Il fallut qu'Ézéchiel vînt un jour, tout d'un coup, de Karkémish, presque inconnu, avec le prestige des gloires anciennes, pour que ses paroles fussent écoutées, et encore le nabi des temps nouveaux se garda-t-il de parler publiquement. « Désormais, écrivit Ézéchiel, comme pour préparer sa prédication, il n'y aura plus de prophétie mensongère, ni de divination trompeuse dans la maison d'Israël ».

Les faux prophètes abondaient, imaginant des gloires futures, ou pleurant, en un rythme doux, sur la Jérusalem perdue. L'audacieuse habileté de ces chanteurs était très grande; Daniel est plaisant à lire à ce point de vue, tant l'annoncement des choses prochaines dépasse, en lui, la mesure normale des réalités. C'est à ce moment, croit-on, que l'auteur du livre de Job se prit à décrier Jéhovah.

Dans l'antique cité chaldéenne si corrompue, les vaincus, les captifs devenaient les maîtres un peu plus chaque jour; si bien, que peu d'années après la chute de Jérusalem (598) Ézéchiel, interné à Karkémish, osait formuler une nouvelle constitution. — Le peuple écoutait les leçons d'Ézéchiel, bonnes à entendre, mais il ne les utilisait pas : « Tu es, dit le nabi se désignant, tu es comme une musique agréable, une belle voix, un excellent joueur; ils écoutent tes paroles, mais ils ne les mettent pas en pratique ».

Ézéchiel parlait peu. Il allait « traversant les plaines », mesurant la grandeur des horizons, s'impressionnant de la « majesté de l'Éternel », et il écrivait ensuite ses pensées, lentement recueillies. Il comptait peu, sans doute, sur la génération que Nabuchodonosor choyait, mais il était certain de la chute de Babel, de la vitalité des Juifs, et il préparait la triomphale délivrance de son peuple.

Son œuvre, on l'a dit exactement, fut la « charte de la théocratie judaïque ». Il voulait la reconstitution d'Israël par l'avènement incontestable du prêtre, attribuant l'insuccès des premiers temps à l'antagonisme persistant des sacrificateurs et des nabis. Le roi, dans ce système, n'était qu'un protecteur : « Et j'établirai sur elles un berger unique qui les paîtra ». La foi d'Ézéchiel était puissante; son imagination l'entraînait aux excès. Très silencieux, vivant hors du monde, il se surexcitait, et son langage, ordinairement énergique, souvent incorrect, grossier même, frappait les esprits, émouvait les consciences avec cette éloquente rapidité qui exclut toute

contradiction. Sa loyauté éclatait aux yeux de tous à ce point évidente, et son labeur apparaissait comme tellement prodigieux, que nul n'osait le discuter. Dans les limites très étroites de son organisation théorique, — un sacerdoce, un chef, un code, — il avait accumulé tout le possible, n'omettant rien; et cela tranquillisait.

Dénonçant les divinités troublantes, mal définies, ou séductrices, telles que les « idoles » apportées de l'Égypte, trop encensées, l'Adonis syrien si séduisant, et le « grand soleil du matin » adoré à la porte du temple, il proclama l'unité de Dieu, Jéhovah, et prit le rôle de justicier, « fils de l'homme, établi comme sentinelle devant la maison d'Israël ». — « Le méchant mourra pour son péché, lui avait dit l'Éternel, mais c'est de ta main que je redemanderai son sang ».

La poétique du nabi convaincu ne sait pas de bornes; il est aux ordres de son ardente imagination. Sur l'emplacement de la Jérusalem nouvelle, et aux alentours, il voit « croître toute espèce d'arbres fruitiers dont le feuillage ne se fanera pas et dont les fruits ne finiront plus »; et il promet aux Juifs des pêcheries miraculeuses, dans des lacs que « l'eau du sanctuaire » alimentera. Puis il dònne, avec une minutie déconcertante, tout le plan du temple nouveau, depuis le Saint des Saints, somptueux, jusqu'à la « cuisine où les serviteurs feront cuire les victimes du peuple », avec les mesures exactes, sacrées. La Jérusalem « haïe et solitaire », Ézéchiel l'annonce refaite, « glorieuse à jamais ».

Cette gloire, elle sera l'œuvre de la caste sacerdotale à

laquelle Ézéchiel appartient; mais ce seront des prêtres nouveaux et non, comme jadis, « des prêtres violents et profanant les choses saintes, qui étaient comme des loups déchirant leur proie, versant le sang et faisant périr les hommes pour s'enrichir ». Tout à sa théorie, il livre Israël aux prêtres, s'imaginant qu'ayant créé ce pouvoir il sera capable de le réglementer. L'exploitation de ce « monopole » est réservée aux fils de Çadoq, ce qui consomme la séparation des lévites et des sacrificateurs, distinction qu'ignorait le Deutéronome. Les lévites, commis à « l'entretien de la maison du Seigneur », ainsi que des esclaves, et « rasés comme les prêtres égyptiens », seront incapables de voir la divinité.

Ézéchiel dispose entièrement de la Jérusalem nouvelle qu'il a conçue; il répartit son rêve « entre les douze tribus », comme au commencement, et sans se préoccuper des ravins ni des collines, traçant les « lots » par « parallélogrammes équivalents ».

Le dieu d'Ézéchiel, « calme, impassible », se manifeste étrangement; il est entouré d'une cour bizarre, quasi-fantastique, formée d'anges et de symboles incorporés. Son Jéhovah est un maître tantôt doux et bon, tantôt irascible et exigeant; qui donne « à chacun selon ses œuvres », et menace impitoyablement les égarés : « Moi-même je veux paître mes brebis... celle qui se perdra, je la chercherai; celle qui s'égarera, je la ramènerai; celle qui se blessera, je la panserai; celle qui sera malade, je la soutiendrai; les grasses et les puissantes, je les exterminerai ». Ce dieu, dominateur, exige le ren-

versement des idoles et la soumission des rois : « Maintenant, ils éloigneront de moi leur idolâtrie et les charognes de leurs rois, et moi je demeurerai au milieu d'eux à tout jamais ».

En somme, Ézéchiel reprend l'ancienne tradition; il est le descendant direct de Samuel, tout à fait Juif, despote généralement, fou quelquefois. Un grand nombre de ses prescriptions seront abandonnées, comme gênantes, et logiquement, malgré son fondateur, la caste sacerdotale se donnera, dans la personne d'un « grand prêtre », le pouvoir actif que le nabi voulait éviter. Le culte réglementé par Ézéchiel persistera, malgré ses détails souvent ridicules, avec ses holocaustes, ses offrandes et ses revenus; et ses successeurs consolideront cette richesse en instituant l'obligation des dîmes, en admettant le rachat des redevances « en valeur d'argent », que le prophète n'avait pas absolument établies. La part de chacun sera fixée : tant pour le prêtre, tant pour le lévite, tant pour le chantre.

L'audace, la véhémence et le mauvais goût d'Ézéchiel prouvent son isolement. Sa pensée, brutale, s'obscurcit de formules hâtives, brèves, inachevées, ou va se perdre, jusqu'à l'ennui, dans le gris d'une phraséologie banale; mais à chaque instant, une image heureuse, éclatante, un tour nouveau, viennent secouer l'attention, laissant dans l'esprit comme la traînée d'un coup de fouet. Ézéchiel veut être écouté, et rien ne le rebute; il sera ridicule, ou même indécent s'il le faut, pour se faire entendre, et sa rhétorique nous a laissé des mer-

veilles d'imprévu, des chefs-d'œuvre de composition.

On ne saurait être plus Hébreu, plus Asiatique, plus Juif qu'Ézéchiel ne l'a été; et cependant l'air léger de l'Iran l'a caressé, l'a assaini. Il défend à ses prêtres de manger de la viande impure, de toucher aux cadavres, de s'enivrer de vin; il leur ordonne de couper leurs cheveux, de n'épouser que des vierges ou des « veuves de prêtres »; il semble répudier la consécration « à l'huile et au sang » des premiers sacrificateurs, et il institue la « purification par l'eau »; il énumère les cas de souillure devant l'autel et sur le champ ensemencé. Sa réforme détraquait le vieux code mosaïque, et il le disait : « Ainsi leur donnai-je des préceptes qui n'étaient pas bons, avoue l'Éternel par la voix d'Ézéchiel, et des commandements qui n'assuraient point leur vie ». Il conserve la peine du talion, atroce, mais il emprunte à Zoroastre, avec la grande morale iranienne, la confession des péchés menant à l'absolution, le respect des « feux épurants » et la responsabilité personnelle : — « C'est la personne coupable qui mourra. Celui qui est juste, qui pratique le droit et la justice, qui ne prend pas part aux banquets sur les hauteurs, qui ne dirige point ses regards vers les idoles de la maison d'Israël, qui ne déshonore point la femme de son prochain, qui ne touche point à une femme dans son impureté, qui ne fait de tort à personne, qui rend son gage au débiteur, qui ne commet point de spoliation, qui donne son pain à celui qui a faim et des vêtements à celui qui est nu, qui ne prête pas à usure et ne prend pas d'intérêt, qui s'abstient de toute

injustice, qui décide selon la vérité dans un procès entre deux hommes, qui sait mes commandements et observe mes lois fidèlement, celui-là est juste et il restera en vie, parole du Seigneur, l'Éternel ».

La morale judaïque n'envisageait encore, comme but, que les jouissances immédiates. La bénédiction du Seigneur tombait sur les biens matériels de l'homme juste, comme une garantie. La grande, suprême et presque unique récompense, c'était l'enrichissement par lequel le Juif espérait dominer et exploiter le monde : « L'Éternel vous ouvrira ses greniers d'abondance... afin que vous puissiez prêter à beaucoup de peuples, sans avoir besoin d'emprunter vous-mêmes ». La punition, par conséquent, c'était « la ruine » : — « Vous serez maudits à la ville, vous serez maudits à la campagne; maudit sera votre panier et votre pétrin; maudit sera le fruit de vos entrailles et le fruit de vos champs; vos vaches et vos brebis seront stériles; vous serez maudits dans toutes vos entreprises ». La malédiction définitive, épouvantable, c'était la menace de l'enrichissement d'autrui : « Les étrangers deviendront vos créanciers, et vous ne serez pas les leurs! »

Ézéchiel, que le voisinage des Touraniens de Ninive a éclairé sur ce point, redoute l'insuffisance de ces promesses et de ces menaces, et c'est alors qu'il annonce la « résurrection des corps ». Tout Israël reviendra de la mort : — « Et le souffle entra en eux, et ils revinrent à la vie, et ils se dressèrent sur leurs pieds, une grande, grande multitude ». L'incertitude de l'au-delà sera l'arme principale.

Les prêtres ont le dépôt de la loi d'Ézéchiel, et il n'est pas permis de ne pas exécuter leurs ordres : « Celui qui aura la présomption de ne point obéir au prêtre, doit mourir ». — Il n'y aura de guerre fructueuse qu'à la condition de l'intervention du prêtre, puisque les officiers ne pourront parler au peuple armé qu'avec l'assentiment du sacrificateur. Cependant, la domination d'Israël ne reposera pas, désormais, sur la seule vaillance des guerriers ; la richesse du « peuple de Dieu » concourra grandement à son importance dans le monde : « L'Éternel vous bénira, comme il vous l'a promis, et vous ferez des prêts à beaucoup de peuples, sans avoir besoin d'emprunter vous-mêmes, et vous dominerez sur beaucoup de peuples, et ils ne domineront point sur vous ».

Évolution grave, le code nouveau tend à diminuer l'autorité du père de famille en affirmant le droit d'aînesse. Il importe, en effet, qu'Israël s'enrichisse et que, d'autre part, il augmente en nombre ; c'est pourquoi les fils des Édomites et des Égyptiens seront considérés comme des Israélites à la troisième génération, et il est ordonné de protéger spécialement les esclaves. Les eunuques, seuls, demeurent impitoyablement exclus « de la communauté de l'Éternel ».

A titre d'encouragement, il est écrit que tout Juif se mariant sera dispensé « d'aller en guerre » pendant une année et qu'il ne payera pas d'impôt.

Comme conséquence de cette nouvelle législation, la femme, jusqu'alors méprisée, devient un sujet de préoccupation. De bizarres pratiques admettent « à l'épreuve »

la femme soupçonnée d'adultère, et la virginité prend l'importance qu'elle n'avait jamais eue. Attenter injustement à la réputation d'une vierge, ce fut mériter la peine de mort par lapidation.

Dans sa retraite, Ézéchiel avait voulu refaire Jérusalem en épurant la loi mosaïque, mais sans trop innover. Le nabi véhément, remontant aux traditions de Samuel, prétendait à un pur recommencement. Son œuvre fut vaine en ceci.

Le grand nabi de la captivité, Isaïe II, autrement révolutionnaire, intervient avec moins de réflexion sans doute, mais avec une conception de la grandeur d'Israël bien autrement efficace. Il ne se préoccupe guère du chef, du prêtre, du dieu; ce qui lui importe, c'est qu'il y ait une nation compacte, riche, étendant son effective domination sur les autres peuples. Escomptant le succès qu'il désire, pour le mieux formuler, « le revenu de l'Égypte et le profit d'Éthiopie, dit-il, et les Sabéens à la haute taille, ils passeront à toi, Israël, ils t'appartiendront ».

Deux idées dominaient les vues patriotiques d'Isaïe II; il entendait relever Israël par l'ascendant du vrai, le « faire fort » par la solidarité nationale. A ceux qui tremblaient, se souvenant des dernières hontes, le prophète criait : « N'aie pas peur, vermisseau de Jacob! », et il annonçait le jour où l'on verrait les « jeunes gens s'élancer au vol comme des aigles ».

Isaïe cependant ne veut rien hâter; son admirable patience prouve sa foi robuste : — « Il n'élève point la

voix, il ne se fait pas entendre dans la rue, il ne brise pas le roseau froissé; le lumignon fumant, il ne l'éteint point ». — Il sait la faiblesse de Babel et la force des Perses par lesquels Babel succombera. Le courroux de l'Éternel viendra avec Cyrus; il passera sur Babylone, et le « peuple d'Israël » sera glorifié. Le grand calme du nabi contraste avec la rigueur de son plan et les formules de sa prédication.

Le langage d'Isaïe II est asiatique assurément, sa littérature ne diffère pas beaucoup de la littérature ordinaire des nabis, le jeu des assonances et des répétitions lui est particulièrement familier; mais les images qu'il emploie, comme les idées qu'il exprime, n'ont rien du Juif. Isaïe II est un Aryen observateur, logique, actif et sobre. Il dénonce les faiblesses des autres nabis, « des mauvais gardiens du troupeau d'Israël », qui sont « aveugles, chiens muets, incapables d'aboyer, qui vivent, s'étendent, aiment à sommeiller; chiens gloutons et insatiables »...

Considérablement attentif, Isaïe veille dans sa foi. Sa Jérusalem nouvelle sera splendide, mais il ne s'attarde pas à la décrire avec minutie, à tirer ses rues futures au cordeau, à dessiner les compartiments du temple. Une ample poésie, dont l'exagération exclut aussitôt l'intention pratique, chante l'immense joie de l'avenir, va droit aux imaginations, les secouant : « Jérusalem, je te fonderai sur des saphirs, je te ferai des créneaux de rubis et des portes d'escarboucles, et toute une enceinte de pierres précieuses. Et tous les enfants seront instruits

par l'Éternel, et grand sera le bonheur de tes fils ». Les visions matérielles d'Ézéchiel sont dépassées. Il ne s'agit plus de promesses discutables; cette poésie ne trompe personne, elle n'excite aucun sourire d'incrédulié, la conclusion en est d'une réjouissante précision : « Et je ferai manger à tes oppresseurs leur propre chair; de leur sang ils s'enivreront comme de vin doux ». La Jérusalem d'Isaïe II s'enrichira par le commerce et le trafic. Les vaisseaux de Tharsis, « innombrables comme des pigeons venant au colombier », apporteront l'or et l'argent de l'étranger; les longues caravanes formées de jeunes chameaux de Midyan et d'Éfah, viendront chargées d'encens; aux alentours de la ville paîtront les bétails magnifiques de Qédar et les béliers de Nebayot.

La Jérusalem ancienne, perdue, ne pouvait vivre; elle avait été trop vite faite : « Un pays naît-il en un jour? Un peuple est-il enfanté d'un seul coup? — Sion à peine en travail a mis au monde ses enfants... Elle a enfanté avant que la douleur lui vînt ». La Jérusalem nouvelle, parée, joyeuse, sera comme une fiancée nubile donnée à son époux au temps voulu. Jéhovah, dont le trône est « au-dessus des étoiles », qui ne se mêle pas aux turpitudes, viendra siéger, de temps en temps, près de la ville sainte, sur « la montagne de réunion », au nord. C'est le mont Mérou de l'Aryavarta, l'Albordj de Zoroastre, presque l'Olympe grec.

Le dieu d'Isaïe s'est apaisé; on n'entend plus « ses querelles », on ne ressent plus « son courroux ». Très bon, Jéhovah aime Israël et il « le guérit »; c'est l'Ormuzd

consolateur de l'Iran, qui a pardonné les fautes de son peuple, parce que son peuple les a expiées : « Je fais disparaître tes péchés comme un nuage, tes méfaits comme un brouillard. Reviens à moi, car je te rachète». Protecteur des petits, ce Jéhovah est l'ennemi des puissants que sa tempête « emporte comme de la paille »; et de la même façon que l'Indra des Aryens du Pendjah, il vient au secours des hommes « en héros... en vainqueur menant son armée d'étoiles »... Sa victoire bouleverse la terre, et les impies rougissent de honte en le voyant victorieux, unique : « Avant moi, dit-il, aucun dieu n'a existé, et après moi il n'y en aura pas d'autre... C'est moi qui ai prédit, sauvé et instruit». Et voici comment Isaïe II le fait parler : « Ne pensez plus aux choses passées, ne songez plus aux histoires d'autrefois. Voyez, je vais faire du nouveau ». Ce qui est nouveau, vraiment, c'est que le Jéhovah terrible est devenu le dieu véridique et sauveur des Aryas et des Iraniens, père adorable, excessivement bon : « Portés sur les bras, caressés sur les genoux, comme quelqu'un qu'une mère console, ainsi je vous consolerai, et c'est à Jérusalem que vous serez consolés ».

Pour ce dieu pleinement aryen, Isaïe ne voit nécessairement pas l'utilité d'un temple : « Le ciel est son trône et la terre son marchepied ». Le culte sanglant des premiers codes, le prophète en a peur; avec quelle sûreté, avec quelle logique aryenne il en dit la conséquence inévitable : — « On immole un bœuf, on tuera un homme; on sacrifie une brebis, on égorgera un chien;

on consacre de l'encens, on saluera une idole ». Le respect du droit et l'accomplissement de la justice, voilà tout le culte : « Je te donnerai pour magistrat la paix, et pour gouverneur la justice ».

L'Éternel d'Isaïe c'est le « Temps sans bornes » de Zoroastre, aimant toute l'humanité. Il n'y a pas d'étranger pour ce dieu « vaste », qui reçoit l'eunuque même « dans le sein de la nature ». — La maison de Jéhovah est ouverte « à tous les êtres » ; le jour de son triomphe verra les nations assemblées se réjouir : « Et Jéhovah-Çebaôt prépare à tous les peuples, sur cette montagne, un festin de mets gras, un festin de vins vieux ; de mets gras et moelleux, de vins vieux et clarifiés ».

Isaïe II, aryen excellent, combat l'œuvre asiatique d'Ézéchiel ; et il entonne le cantique de la délivrance, joyeusement, pendant que les autres prophètes, énervant le peuple, se lamentent aux bords des fossés. Les idoles de Babel, le nabi complaisant les attaque avec sa moquerie, signalant le mutisme et l'incapacité des divinités sorties des mains des orfèvres.

La lutte entre Ézéchiel et Isaïe II devint aiguë. Ce n'est pas que les deux « voyants » se soient montrés publiquement aux prises ; mais la Jérusalem nouvelle d'Isaïe, « toute à tous », déplaisait aux prêtres qu'Ézéchiel avait favorisés et qui, sournoisement, refaisaient pour eux le Pentateuque. Une opposition, sourde d'abord, se manifesta. Il ne serait pas improbable qu'à ce moment les prêtres chaldéens et les prêtres juifs se fussent unis pour combattre Isaïe. Ce dernier, en effet, accuse les prêtres de

s'être ligués contre lui avec les étrangers ; et les accablant : « On vous appellera ministres de notre Dieu, leur dit-il, et vous vous pavanerez dans sa splendeur !... engeance issue de l'adultère et de la prostitution ».

Dans les rues de Babylone, le prophète est poursuivi, outragé ; il brave les insultes, parlant haut, « sa bouche étant devenue pareille à une épée tranchante ». Se dévouant à son œuvre, il en précipitait le succès : « Cherchez l'Éternel pendant qu'il se laisse trouver, s'écriait-il, invoquez-le tandis qu'il est proche ». Et il annonce hardiment, bientôt, le retour à Jérusalem. Alors l'exaltation d'Isaïe fut impérieuse. La résurrection des morts, prévue par Ézéchiel, devint dans la bouche du nabi une immédiate réalité : « Puissent les morts revivre ! Puissent les cadavres ressusciter !.. Réveillez-vous, poussez des cris de joie, vous qui demeurez dans la poussière. Que ta rosée soit une rosée de l'aurore, et que la terre enfante de nouveau ses ombres ! »

Les jeûnes commémoratifs s'étaient multipliés et le peuple de Dieu s'en trouvait affaibli ; comme Zoroastre, et presque dans les mêmes termes, Isaïe s'élève contre cette dévotion absurde : « C'est pour vos querelles et vos disputes que vous jeûnez... Voici le jeûne que j'aime : c'est de rompre les chaînes de l'injustice, de dénoncer les liens de l'oppresseur ». Sa parole, lumineuse, combattait l'obscurité sacerdotale, dissipait les ténèbres, montrait le vrai, simplement. La « bonne foi », la loyauté, voilà ce qui doit remplacer le mensonge, l'hypocrisie. Zoroastre n'avait pas dit autre chose aux Iraniens.

Allant enfin jusqu'à l'extrême de sa prédication, pressé par la malveillance, obligé d'achever son œuvre rapidement, Isaïe II annonce le sauveur promis, le messie attendu, le guerrier réel, qui va venir, qui vient, qui marche sur Babylone « pour briser ce marteau du monde entier », pour châtier, pour détruire « la ville insolente ». Le messie, l'« oint du Seigneur », l'exécuteur des desseins de Jéhovah qu'Isaïe appelle, c'est le Christos des Grecs, c'est le roi des Perses : Cyrus.



CHAPITRE IV

De 626 à 538 av. J.-C. — Le royaume de Médie. — Arbace, Déjocès, Phraorte, Cyaxare. — Achœménès, chef des Perses. — L'invasion des Scythes. — Astyage, roi des Mèdes. — Naissance de Cyrus. — La Perside. — Perses et Mèdes. — L'Arménie : Tigrane, roi. — Bataille de Thymbrée : Cyrus bat Crésus, roi de Lydie. — Oracles grecs. — Exode des Phocéens. — Perses et Grecs. — L'empire de Cyrus.



Il existait un royaume de Médie depuis que le roi Cyaxare, « violent et passionné », maître d'une armée divisée en phalanges régulières (626) et conduite par des officiers instruits, braves et ordonnés, aryens sans doute, avait discipliné les hordes médiques. Sous Arbace, qui n'avait été qu'un « chef », sous Déjocès, « vrai roi », et sous Phraorte, « monarque jaloux de son bien », la Médie était demeurée iranienne, fidèle à Zoroastre, désirant la paix entre les hommes : « Mon fils, dit le père de Tobie, je suis vieux et près de quitter cette vie; prends tes enfants, et va te rendre en Médie, car je crois à ce qu'a dit le pro-

phète Jonas au sujet de Ninive, savoir qu'elle sera détruite, tandis qu'en Médie la paix régnera durant un certain temps ».

Le royaume de Médie, nouveau, qu'aucune convoitise ne troublait, semblait devoir achever l'œuvre de Zoroastre commencée en Bactriane. L'esprit touranien, brutal mais fidèle, et l'esprit aryen, léger mais loyal, se combinant à merveille, eussent peut-être, alors, inauguré l'Europe en Iran sans l'intervention déplorable des mages venus de Chaldée, Asiatiques turbulents et corrupteurs.

Les Perses avaient eu l'intuition de ce malheur, lorsque leur chef, Achœménès, les avait conduits en Médie. Mais le roi des Mèdes, Phraorte, avait battu le chef des Perses, et il en était résulté l'affirmation de deux groupes distincts : les Mèdes, au nord; les Perses, au sud.

C'est comme « roi des Mèdes » et « suzerain des Perses » que Cyaxare, après s'être dégagé de la rude et longue domination des Scythes (625-607), s'était uni à Alyatte, roi des Lydiens, et avait accepté le fleuve Halys, coulant au milieu de l'Asie-Mineure, comme la ligne séparatrice des deux royaumes.

Astyage, ce roi des Mèdes que Moise de Khorène appelait « le roi des serpents », monarque cruel et soupçonneux, successeur de Cyaxare (595), prépara sa chute dès son avènement. La légende, fabuleuse, s'empare de ce dernier roi des Mèdes et raconte un rêve qu'il eut : Sa fille Mandane, qu'il avait donnée pour femme à un Perse « descendant direct d'Achœménès », venait de

mettre au monde un fils. Le roi Astyage vit dans son sommeil un cep qui partait du sein de sa fille Mandane et couvrait toute l'Asie de ses pampres verts. Les mages de Médie, consultés, ayant interprété ce songe comme annonçant la « royauté » du fils de Mandane, et la gloire des Perses, le roi, troublé dans ses projets, inquiet, ordonna que l'on mît à mort ce « rejeton menaçant ». L'enfant condamné, sauvé par Harpage, fut confié aux soins d'un berger qui lui donna le nom d'Agradate.

Agradate, — qui devait être Cyrus, — montrait continuellement la noblesse de son origine. Des « enfants de son âge », partageant ses jeux, « l'élurent pour roi » parce qu'il parlait avec prudence et se conduisait en héros. La renommée d'Agradate étant arrivée aux oreilles d'Astyage, il reconnut son petit-fils au récit des merveilles rapportées, et se vengea d'Harpage qui avait désobéi, en l'obligeant à se nourrir de la chair de son propre fils, tué dans ce but.

Harpage se rendit aussitôt chez les Perses pour les soulever contre le roi des Mèdes; il leur signala l'existence d'Agradate, ce descendant direct du grand Perse Achœménès, puis il revint en Médie pour y préparer la chute d'Astyage. Agradate-Cyrus, appelé, vint se placer à la tête des Perses menaçant les Mèdes. Astyage, stupide, donna le commandement de son armée à Harpage, qui le trahit, « passant aux Perses. » Les Arméniens, que Tigrane gouvernait, se prononcèrent pour Cyrus. Le roi des Mèdes, abandonné, vaincu, pris, n'avait eu que le temps d'ordonner un crucifiement de mages.

La fable des commencements de Cyrus, purement anecdotique, et supportable, se complique dans Xénophon, Ctésias, Hérodote et le *Shah-Nameh*. — « Un mulet sera roi des Mèdes », avait dit l'oracle de Delphes.— Nicolas de Damas fait de Cyrus « le fils d'un pasteur et d'une gardeuse de chèvres », œuvre d'un croisement, « mulet », bâtard. Le héros descendait certainement d'Achœménès, par cinq générations semble-t-il, avec un Cambyse pour père, et pour grand-père Teipses. Sa mère, esclave, ou concubine, — fille d'un Parthe ou d'un Scythe, — descendue de Géorgie en Médie où tant de races se trouvaient alors mélangées, valut au vigoureux Achéménide, à Cyrus, ce don de « piété », de « bonté », « de justice » que Xénophon, Ctésias, Hérodote et Isaïe s'accordent à signaler.

Le sang de l'Aryen dominait en Cyrus. Les Perses eurent donc le maître qu'ils désiraient. Le Fars, Pars ou Parsistan, — la Perside actuelle, — avec ses plages brûlantes, et dont les plaines centrales étaient fertiles, nourrissait, conservait un groupe d'hommes robustes, sains, et belliqueux jusqu'à l'excès pour la défense de leurs troupeaux ou le triomphe de leurs idées. Ceux qui vivaient dans les montagnes, — Parétacéniens, Cosséens et Uxiens, — étaient excitables jusqu'à la sauvagerie. La tribu par excellence des Perses, c'était encore les Pasargades. Parmi les Pasargades, le clan des Achéménides, auquel Cyrus appartenait, formait « la phratrie la plus estimée ».

On pourrait dire des Perses, qu'ils furent des secta-

teurs de Zoroastre avant de connaître le Zend-Avesta. Le sentiment le plus élevé de la dignité humaine, cette chose caractéristique de l'Arya, les Perses des premiers temps l'eurent au plus haut point. « De cinq à vingt ans, dit Hérodote, on apprend trois choses aux Perses : à monter à cheval, à tirer l'arc et à dire la vérité ».

Leur culte, simple, védique, ne comportait ni sanctuaire, ni statue, ni autel. Sur le bûcher brûlaient les offrandes, et parmi les victimes choisies, la préférable, comme en Aryavarta, c'était le cheval. Le prêtre buvait le homa et le distribuait au peuple, ainsi que cela se pratiquait aux Pays des sept rivières; et comme en Bactriane, les cérémonies se terminaient par un banquet fraternel. Le Zend-Avesta ne régissait pas encore la nation; mais dès que les Perses le connurent, il devint leur *Livre*, définitivement.

Les Mèdes livrés aux mages, ces Asiatiques venus de Chaldée, étaient incapables de servir le grand œuvre de Zoroastre. Énervés, amollis, comme leurs souverains, ils devaient subir fatalement la domination des Perses le jour où les Perses auraient, ce qui leur avait manqué jusqu'alors, un chef digne d'eux. Cyrus, maître des Perses et des Mèdes, régnera sur les deux peuples, et les adversaires du conquérant le nommeront « roi des Mèdes ». La Bible fera des Mèdes, ou Madaï, vus d'ensemble, une race blanche, « japhétique »; les Grecs désigneront indifféremment leur grand ennemi sous le nom de « Mède » ou de « Perse ».

Depuis la défaite d'Achéménès, Perses et Mèdes ne

peuvent cependant plus être confondus. Le Mède « à la longue chevelure » a perdu tout caractère ethnique; il est, comme l'Assyrien de la même époque, un mélange de races, croisées. Cyrus menant les deux nations à la bataille, les actes du « roi des rois » seront diversement qualifiés au même moment. C'est ainsi qu'un prophète d'Israël dira, dans une même page, la grande vertu et la grande cruauté de l'armée de Cyrus : — « Voyez! J'excite contre eux les Mèdes, qui n'estiment pas l'argent, et ne font point cas de l'or. Mais leurs arcs mettront en pièces les jeunes guerriers. Ils n'épargneront pas le fruit des entrailles. Des enfants, leur œil n'aura pas de pitié ». Conduits par des Aryens incorruptibles, par des Perses, les guerriers de Cyrus, Touraniens pour la plupart, sont impitoyables aux vaincus. Toutes les abominations après la victoire; pas une lâcheté pendant la lutte loyale, en plein jour : « C'était une coutume chez les peuples iraniens de ne combattre qu'à la lumière du soleil ».

Roi des Perses et vainqueur d'Astyage, Cyrus abandonna son nom d'Agradate et se fit nommer *Kurus*. Interprète fidèle de l'idée perse, il fit relever « dans tout l'Iran » les *Atesh-gah* ou *pyrées* zoroastriens, se laissant toutefois aller à la faiblesse de tolérer les sanctuaires du magisme médique. Le roi d'Arménie, Tigrane, salua Cyrus en se reconnaissant comme son vassal, en adoptant et en propageant en Arménie la religion zoroastrienne, qui s'y répandit en conservant toutefois un caractère assyrien. Cette vassalité de l'Arménie, acceptée

par Cyrus à des conditions honorables pour les Arméniens, sanctionnée comme volontaire, fut définitive.

Il y eut dans tout l'Iran, jusques aux frontières de l'Inde, un mouvement vers Cyrus. L'énumération des princes qui se rangèrent autour du grand Aryen a, dans le *Shah-Nameh*, l'allure d'une nomenclature féodale. C'était bien réellement un empire que Cyrus venait de constituer, pour ainsi dire en un jour.

L'amitié des Arméniens, sûre, était une grande force pour Cyrus. Géographiquement, le « pays d'Arménie » dominait les Asiatiques subjugués, à l'est, et tenait en respect, à l'ouest, les groupes de la « petite Asie », notre Asie-Mineure. Le mont Ararat se dressait, au centre, comme une forteresse, une vigie, nœud stratégique des hauteurs dominant l'Asie-Mineure, l'Assyrie et la Médie. Toujours très tourmentée, l'Arménie ne se prêtait pas à la formation d'une nationalité. Des migrations diverses s'y étaient produites. Les Chaldéens d'Ismidagan et d'Hammourabi l'avaient tenue ; les Égyptiens de Thoutmès III, vainqueurs des Rotennou, l'avaient occupée; les Assyriens l'avaient prise et Téglathphalasar Ier l'avait divisée en petites royautés tributaires du « roi des rois ». C'est alors que les divinités chaldéennes vinrent se substituer aux vieux dieux d'Arménie. Le roi Barouir, qui s'était joint à Arbace pour détruire Ninive, avait été châtié par Téglathphalasar II; Sargon était venu à son tour ravager le pays, que le roi Argistis releva; et c'est pourquoi, lorsque la « grande force des Mèdes » apparut, les Arméniens, qui savaient

leur faiblesse, sollicitèrent et obtinrent une protection : Phraorte désigna le roi qui la gouvernerait. Jaloux de la popularité et de la beauté du roi d'Arménie Tigrane Ier, « dont les cheveux étaient blonds », le roi des Mèdes, Astyage, voulut l'attirer à Ecbatane pour l'y retenir; prévenu, le roi des Arméniens s'abstint, et dès que Cyrus se fut manifesté, Tigrane se déclara pour les Perses contre les Mèdes.

Pendant que les peuples qui étaient à l'ouest de la Médie avaient la crainte de Cyrus, ceux qui vivaient en Iran, et au delà, du côté de l'Inde, venaient au vainqueur comme à un maître attendu. Les Iraniens de la Sogdiane et de la Margiane saluèrent le roi nouveau. La Parthie, chose remarquable, fit comme les Iraniens. Mais ce qui fut important, c'est la soumission spontanée des Bactriens, ces mazdéens si fidèles, ces hommes si braves, « si fiers de la pureté de leur sang, de l'authenticité de leurs traditions », et que les Assyriens n'avaient jamais pu dompter. Le Caboulistan résista, les rois de Caboul étant hypocrites et vaniteux, princes afghans sans doute, c'est-à-dire d'origine chaldéenne, tout à fait Asiatiques. L'Inde, troublée par les brahmanes à la domination desquels les Aryas résistaient, se trouvait hors de la portée des Mèdes grâce aux agitations du Caboulistan.

Les Carmaniens s'étant confédérés aux Bactriens, aux Sogdiens, aux Margiens et aux Parthes, pour agrandir l'empire, Cyrus affirma sa maîtrise en châtiant les Saces, ces hordes remuantes dont la Bactriane était continuel-

ıement menacée. Le roi des Saces, Amorgès, étant pris, Sacie devint tributaire du roi des Mèdes. Les Toura niens de l'Hyrcanie, voisins de la mer Caspienne, tourmentaient l'Iran; Cyrus accourut et les Hyrcaniens, sans combat, se soumirent. L'Albanie et l'Ibérie, le Daghestan et la Géorgie firent comme l'Hyrcanie. Mais Cyrus dut provoquer et battre les Colchidiens, ainsi que « les nations des âpres montagnes qui longent le littoral sud-est du Pont-Euxin », les Mardes, les Macrons, les Chalybes « qui avaient inventé l'acier » et les Tibaréniens. En quatorze années (559-545), Cyrus était devenu le maître incontesté des territoires allant de l'Hindou-Koush au fleuve Halys.

Crésus, qui était alors roi de Lydie, « prince considérablement riche et puissant », à l'extrémité occidentale de l'Asie-Mineure, s'alarma des mérites de Cyrus, tandis que les Babyloniens prenaient une attitude de résistance. Déjà sous le gouvernement d'Alyatte, et après six années de lutte (603-597), les Lydiens avaient été battus par les Mèdes de Cyaxare et le fleuve Halys admis comme la « marque » séparant les deux « royaumes » devenus amis.

Crésus, qui avait succédé à son père Alyatte, continuant la dynastie des Mermnades, tourmentait « les Grecs des côtes de la Petite-Asie », prenant des villes, pillant, frappant de taxes énormes les vaincus, Mysiens, Maryandiniens, Bythiniens, Paphlagoniens, Cariens et Pamphyliens. Il occupait toutes les terres comprises entre l'Hellespont, le Pont-Euxin, l'Halys et le Taurus,

n'ayant épargné que les Lyciens protégés par les rois de Babylone.

Fier de ses succès, Crésus songeait à prendre l'offensive contre les Perses. Bon en ses heures de calme, munificent, très soupçonneux, enclin à la superstition, et par conséquent craintif, — « bienfaisant et libéral » a dit Pindare, — « sceptique et défiant », dirions-nous, — Crésus fit consulter les oracles de Delphes, de Dodone, de Branchide « près de Milet », d'Amphiaraüs à Thèbes, de Trophonius à Lebadea et d'Ammon en Libye. Les prêtres de Delphes furent ceux qui le satisfirent le mieux : « S'il envahit les Perses, avait répondu l'oracle, Crésus renversera une puissante monarchie ».

Ne voyant que son but, que son rêve, incapable de réflexion, et malgré l'avis de son conseiller très prudent, Sandanis, Crésus se leva pour marcher contre les Perses avec l'armée de mercenaires qui lui obéissait. Il partit résolu, audacieux, franchit l'Halys « par un canal de dérivation exécuté sur les plans de Thalès », entra en Cappadoce et battit les Cappadociens qu'il dispersa ou transporta. Cyrus, accouru, rencontrant Crésus en Ptérie, le provoqua sans délai. Le choc des deux armées fut épouvantable, prolongé par la résistance et l'acharnement. La bataille était sans résultat lorsque la nuit vint. Crésus pensant avoir suffisamment intimidé son adversaire, ou redoutant peut-être un nouveau combat, se retira vers sa ville capitale, songeant à s'assurer des secours « pour le printemps prochain », en s'adressant

aux Babyloniens, aux Égyptiens et aux Lacédémoniens. Mais Cyrus, tenant sa victoire, poursuivit Crésus, vint camper sous les murs de Sardes.

Dans la vaste plaine de Thymbrée, la cavalerie lydienne se déploya. Les Perses, à ce que dit Hérodote, avaient en avant-garde une ligne d'hommes montés sur des chameaux « dont la vue et l'odeur » frappèrent d'impuissance les chevaux des Lydiens. Crésus se retrancha dans sa ville, avec ses cavaliers, se croyant invulnérable, attendant les secours demandés. Après quatorze jours d'investissement, — car ils ignoraient encore l'art des sièges, — les Perses entrèrent dans Sardes, victorieux. La chute de la ville lydienne et la défaite de Crésus devinrent le sujet de mille légendes. Hérodote et Ctésias accumulent les incidents extraordinaires. Le vainqueur usa de générosité envers les vaincus, gardant Crésus auprès de lui, prenant ses avis, « le consultant » sur ses autres entreprises, laissant aux Lydiens le libre exercice de leurs lois, sous le gouvernement d'un prince de leur race, Pactyas.

L'empire lydien si longuement rêvé par Crésus était ruiné; l'empire des Mèdes s'affirmait avec Cyrus. Les oracles des Grecs exploitaient cette surprise en rappelant qu'ils avaient annoncé « la chute d'un empire » et le « triomphe d'un mulet ». L'empire lydien n'existait plus; le « mulet » désignait Cyrus, puisque « sa mère et son père étaient de races différentes ».

Des villes et des colonies grecques offrirent à Cyrus une allégeance semblable à celle qu'il avait imposée aux

Lydiens, tandis que Sparte lui envoyait des ambassadeurs chargés de l'intimider. Cyrus dédaigna les offres et les menaces des Grecs avec une insolence enjouée. Parmi les villes de l'Asie-Mineure toutes soumises aux armes perses, Milet fut honorée d'un traitement spécial. Cet acte de pure politique tendait à séparer Milet de la cause générale des Lydiens. Les trésors de Crésus avaient été transportés à Ecbatane.

Pactyas, qui gouvernait Sardes, ayant essayé de soulever les Lydiens, Cyrus envoya le Mède Mazarès qui désarma « tous les révoltés » sans rencontrer une résistance. Pactyas put se dérober un instant au châtiment qu'il avait mérité. Le Mède Harpage, chargé par Cyrus d'achever la soumission de l'Asie-Mineure, tourmenta les Ioniens, entourant leurs villes, bâtissant contre les murs qu'il ne pouvait franchir, des tours plus hautes d'où ses guerriers lançaient leurs flèches. Les Phocéens indomptables, ainsi menacés, n'ayant obtenu aucun secours de Sparte malgré l'envoi d'un ambassadeur « revêtu d'une robe de pourpre », abandonnèrent leur ville pendant la nuit, allant coloniser Alalia en Corse et Massilia en Gaule. Les Teïens s'en furent rebâtir Abdère, en Thrace.

Priène succomba comme avaient succombé Sardes et Phocée. Les habitants de Priène furent vendus et leur territoire subit la colère des troupes. Les habitants d'Arina (le Xanthos des Grecs) et de Caunas, désespérés, moururent dans l'incendie de la ville, allumé de leurs propres mains. L'Ionie, la Lycie et la Carie suppor-

tèrent le joug des Perses. Chios et Lesbos vinrent rendre hommage au vainqueur.

Cyrus, dont l'énergie était incessante pendant l'action mais dont le caractère devenait faible après le succès, laissa ses troupes abuser de leur victoire. Les excès du châtiment dont les vaincus furent frappés mit une haine profonde, définitive, entre les Perses et les Grecs.

Pendant que ses lieutenants, — Mazarès d'abord, Harpage ensuite, — humiliaient l'Asie-Mineure, Cyrus prenait possession de son empire oriental. L'Ariane, ou Arie, la Drangiane et l'Arachosie, — provinces de l'Afghanistan actuel, — où vivaient alors des tribus aryennes, pures, ignorant Zoroastre, ayant encore « la religion des Védas », ne résistèrent pas à la séduction du nouveau maître. Cyrus étendit son influence jusqu'à l'Indus, jusqu'à Peschaver (Puruschapura). La Gédrosie, au sud de l'Ariane, se soumit.

L'empire de Cyrus couvrait cinquante degrés de longitude; il allait des côtes méditerranéennes de l'Asie-Mineure jusqu'à l'Oxus, au nord-est, et jusqu'à l'Indus à l'est. Mais l'œuvre impériale n'était qu'un fait. Le « maître » était venu, imposant sa force, surprenant les vaincus, sauf les Grecs, par sa tolérance et sa générosité, laissant les peuples libres pourvu qu'ils satisfissent avec régularité à l'envoi du tribut annuel consenti, vivres et hommes. Cyrus avait en lui la grande idée zoroastrienne; ses troupes, généralement, imposaient l'admiration autant que la crainte. Cependant, le « héros, le « vainqueur » et ses « guerriers » passaient, avec leur bravoure

et leur vertu, ne laissant en chemin aucun germe. Le conquérant était redouté des Grecs autant que des Babyloniens, tremblant pour leurs cités et leurs autels, et s'étonnant ensuite, après la défaite, de l'indifférence avec laquelle Cyrus laissait en honneur, partout, les divinités qu'il n'adorait pas. Les prêtres épargnés méprisaient presque ce vainqueur si peu zélé pour la grande idée zoroastrienne.

« Kyros, dit Eschyle, fut un homme heureux, qui donna la paix à tous les siens. Il réunit au Royaume le peuple des Lydiens et celui des Phrygiens, et il dompta toute l'Iônie. Et les dieux ne s'irritèrent point contre lui, parce qu'il était plein de sagesse ». — Ils accomplissent mal leurs destinées dans l'histoire, les hommes contre lesquels les dieux ne s'irritent pas.



CHAPITRE V

DE 538 À 529 AV. J.-C. — Cyrus à Babylone. — La Bible refaite. — Aggée, Zacharie, Esdras, Néhémie, Malachie. — Les psaumes. — Mort de Nabuchodonosor. — Bellabarisrouk, Evilmérodach, Nergalsarossor, Bellabarisrouk II, Nabonahid. — Balthazar. — Cyrus *Christos*. — Chute de Babylone. — Cyrus manque à sa mission. — Départ des Juifs pour Jérusalem. — Zérobabel et Jésus. — Mort de Cyrus.



ABYLONE, l'antique et grande « cité des Akkads », très riche et très corrompue, « idolâtre jusqu'à la répugnance », pleine de l'esprit asiatique, paresseuse au delà de toute mesure, excitait depuis longtemps les convoitises. Les Juifs qui y vivaient hâtaient sa ruine en accentuant davantage la corruption des Babyloniens, en signalant aux Mèdes, en même temps, la faiblesse et la richesse de Babel. « Rangez les bataillons contre Babylone, avait crié Jérémie, faites avancer la cavalerie comme un essaim de sauterelles aux ailes redressées ; appelez les peuples à inaugurer la guerre contre elle, les rois de la

Médie, leurs capitaines et leurs satrapes, et tous les pays de leur domination », c'est-à-dire, principalement, l'Arménie, le Pont et la Colchide.

La richesse de Babylone provenait surtout du trafic qui s'effectuait entre l'Orient et l'Occident, par l'intermédiaire des marins du golfe Persique et des commerçants de la Phénicie, et qui passait par Térédon et Tadmor (Palmyre), laissant aux mains des « gens de Babel » de continuels droits de passage. Babylone n'était cependant pas un entrepôt, parce que nul n'y éprouvait ce sentiment de sécurité définitive qui est indispensable aux œuvres du négoce. On considérait les rois de Babylone comme des « chefs de bandes » toujours prêts à se transporter. L'empire d'Assyrie n'était guère qu'une fiction. On pouvait méditer la ruine de Babylone et prévoir le déplacement du trafic qui l'enrichissait.

Les Juifs n'avaient pas cette préoccupation. L'idée que leurs nabis suivaient, c'était la réédification de Jérusalem, la reconstitution du peuple d'Israël, et ils refaisaient la Bible dans ce but. L'impossibilité de rien créer, caractéristique de l'Israélite, fit que les auteurs du Livre nouveau empruntèrent aux croyances et aux lois des races vivant à Babylone, des « articles » pour le code d'Israël. La divinité juive, omnipotente, y fut décrétée : Élohim avait été le dieu des Hébreux; Jéhovah devint le dieu des Juifs, mélange de l'Ormuzd iranien et de l'Indra védique, mais « soutenu de privilèges et sanctionné de peines énumérées ». Mais ce dieu, qui n'était que le Jahvé sumérien, le dieu Gal, « le dieu qui est », indiscutable,

les peuples seront forcés de l'aller chercher à Jérusalem, qui l'exploitera comme un monopole.—« En ces jours-là, annonce Zacharie, il y aura que dix hommes de toute langue et nation saisiront le pan de l'habit du Juif, en disant : Nous irons avec vous, car nous avons entendu que Dieu est avec vous ».

Les successeurs d'Ézéchiel, formant ou continuant le « collège des nabis », se disputeront les formules du code nouveau, subissant chacun des influences diverses, et la *Bible* ne nous parviendra qu'avec des disparates et des contradictions. Revenus à Jérusalem, Aggée et Zacharie, réagissant contre Ézéchiel et Isaïe II, créant le « judaïsme », consommeront la fin d'Israël. Pour eux, la réédification matérielle du Temple primera tout. Esdras et Néhémie croiront mettre le sceau à l'œuvre hébraïque en l'antidatant de douze siècles, en y insérant la « coutume d'Israël », en « donnant une Loi ». Et Malachie sapera l'intention d'Esdras et de Néhémie en utilisant la Loi, devenue dominante, au profit exclusif du sacerdoce. Le dernier prophète d'Israël n'aura que la préoccupation des « revenus du culte », du « produit des offrandes ».

La promulgation d'un code nouveau était nécessaire, les Israélites, — Ézéchiel l'a déclaré, — n'ayant pas voulu suivre les ordonnances, ni pratiquer les ordres de l'Éternel, « préférant les lois des autres peuples ». La coordination en un livre unique des lois et des préceptes que Babylone avait reçus de l'Égypte, du Touran et de l'Iran, pouvait donner un bon ensemble. Une col-

lection d'œuvres poétiques, arrêtée seulement après la promulgation de la loi, et publiée comme un recueil d'œuvres hébraïques traditionnelles, devait, d'autre part, impressionner ceux que la pure rigidité de la loi laissait indifférents. Au temps de David déjà, les lettrés d'Israël, et le roi lui-même sans doute, avaient recueilli des œuvres littéraires de l'antique Chaldée, des « morceaux » que les poètes de Sirpula avaient chantés jadis. Ces poésies, « gravement psalmodiées » sur les bords de l'Euphrate quarante siècles avant la captivité de Babylone, bien avant David par conséquent (4500 av. J.-C.), furent insérées dans la Bible sous le titre de Psaumes et attribuées à David, comme Néhémie, sans hésiter, avait attribué à Moïse le code nouvellement rédigé et promulgué. C'était le sacerdoce s'affirmant. — « Que les prêtres se parent pour le triomphe, dit un des psaumes, et que les fidèles chantent de joie ».

Le roi de Babylone, Nabuchodonosor, devenu fou, s'étant cru dieu, « mangeant de l'herbe comme un bœuf », — comme le bœuf Apis, le dieu de l'Égypte, — mourut (561) laissant le pouvoir à l'archimage Bel-labarisrouk, le « chef de la caste des Chaldéens ». Évil-mérodach, le fils de Nabuchodonosor, éloigna l'usurpateur qui avait pris le titre de roi, et manifesta sa bienveillance envers les Juifs, en ouvrant la prison où gémissait Jéchonias, le roi de Juda, qu'il admit à sa table, lui disant de « bonnes paroles », lui assignant « un siège au-dessus du siège des rois internés à Babel ». Dans son palais, « somptueux et immense », le roi d'Assyrie avait

installé comme eunuques « des membres de la famille de David ».

Évilmérodach mourut (559) assassiné par Nergalsarossor, le fils de l'archimage Bellabarisrouk. Dès son avènement, Nergalsarossor fut magnifique ; on admira les statues d'argent qu'il avait fait placer dans les « différents sanctuaires de la pyramide du tombeau de Bel ». Il mourut après quatre ans de règne (555), dans une bataille livrée à l'est de Babylone contre les Perses de Cyrus, ou les Élamites ?

Le fils de Nergalsarossor, Bellabarisrouk II, — le Laborosoarchod de Bérose, — encore enfant, fut vite supplanté par le chef de la caste des Chaldéens, Nabonahid, le Lœbynète d'Hérodote. Ce « chef des prêtres » devenu roi de Babylone s'accuse, dans une inscription, d'avoir « longtemps péché contre la grande divinité », l'invoquant pour le prolongement de sa propre existence, et surtout pour obtenir que son fils Belsarossor, — Bel-Sar-Ousour, le Balthazar de la Bible hébraïque — lui succède sans compétition.

La faiblesse des Babyloniens était arrivée à un tel point, que les Juifs, ouvertement, appelant Cyrus, annonçaient la ruine de Babel, « ce colosse aux pieds d'argile ». La ville n'était défendue que par des astrologues : « Qu'ils se lèvent donc, qu'ils te sauvent, ceux qui compassent le ciel et observent les étoiles ; qui, à chaque nouvelle lune, t'apprennent ce qui doit arriver ».

Cyrus entendit l'appel des Juifs, et fort de la « jalousie de Jéhovah-Çébaôt », il accourut avec ses Perses, les

Médes et les Élamites groupés sous son commandement. Les prophètes d'Israël célébraient déjà leur victoire : — L' « Arc d'Élam » obéit à « l'Aigle venu de l'Orient ». — Ce sont les bataillons sacrés, les ministres de la colère divine qui viennent, avec la mission de « détruire Babel ». — Cyrus « marchera sur les satrapes comme sur de la boue », il « les pétrira du pied comme le potier pétrit l'argile ».— Cyrus est « l'oint du Seigneur », l' « exécuteur de ses desseins ». — C'est « l'Éternel qui le suscite »; il est « l'oint par excellence », il est le « Messie » (*Mas'îah*). — Les Grecs, traduisant littéralement l'expression, le nommeront *Christos*.

La vision d'Isaïe avait été nettement formulée : « Pareil à l'ouragan quand il éclate au Midi, *cela* vient du désert, du pays redoutable. Le ravisseur ravit, le destructeur détruit! Élance-toi, Élam! Serrez, Mèdes! Je vais faire cesser les soupirs ».

L'armée de Cyrus venait de l'est, par les montagnes, et l'on entendait à Babel le « bruit tumultueux des empires et des nations rassemblés ». La cavalerie mède, lente et lourde, protégeant les convois d'ânes et de chameaux, descendait vers Babylone, « deux à deux », suivie des archers de l'Élam et des Perses portant leur longue épée : « Sus aux Chaldéens! avait crié Jérémie. Épée! sus à toute cette cohue d'étrangers, pour qu'ils deviennent des femmes! Épée! Sus à ses trésors, pour qu'ils soient pillés! Épée! Sus à ses canaux, pour qu'ils se dessèchent! Car c'est un pays d'idolâtres ».

Nabonahid, sorti pour arrêter Cyrus, subit une rapide

défaite, revint à Babylone pour s'y enfermer. La rencontre avait sans doute épouvanté les Babyloniens et impressionné les soldats de Cyrus : « L'un et l'autre ils se regardent stupéfaits ; leurs faces sont pâles », dit un texte.

Les larges murailles de Babel, ses portes toutes hautes, d'airain, « verrouillées de fer », n'étaient pas suffisantes, ne protégeaient pas assez les trésors « enfouis dans les lieux secrets ». Nabonahid laissa donc à son fils Balthazar le soin de défendre la première enceinte de la ville assyrienne, et il s'en fut, lui, se barricader dans sa citadelle de Borsippa. L'arrivée des Perses sous les murs de la ville n'effraya pas le peuple de Babylone qui se croyait en sûreté et continuait à vivre joyeusement : « On dresse la table, on étend le tapis, on mange, on boit... »

Babylone, investie, étant très approvisionnée et capable de résister longtemps au blocus des Perses, Cyrus fit détourner les eaux du fleuve qui traversait la ville et, par le lit mis à sec, de nuit, jeta ses troupes dans la cité. Les lueurs de l'incendie, le bruit des portes brisées, les clameurs des messagers allant annoncer au roi la catastrophe, firent une panique épouvantable. Balthazar surpris à sa table fut égorgé. Nabonahid se rendit à Cyrus, qui le fit transporter en Carmanie.

La chute de Babylone, si rapide, véritablement imprévue, étonna le monde : « Au cri, Babel est prise ! la terre trembla et l'écho en retentit parmi les nations ».

Ce qui avait été dit à la chute de Jérusalem, les moqueries dont on avait accablé le peuple d'Israël succom-

bant, les imprécations qui avaient été proférées, les insultes par lesquelles, lâchement, la haine universelle s'était assouvie, furent rééditées par les prophètes en pleine revanche : « Babel était une coupe d'or dans la main de l'Éternel, elle enivrait la terre entière, les nations buvaient de son vin, aussi les nations furent-elles en délire... Soudain, Babel tombe et se brise !... » L'enfer, le Séôl, dans ses profondeurs, s'émut de la chute de Babel : — « Tous les princes de la terre, tous les rois des nations, élèvent la voix et disent : Toi aussi, Babel, tu t'es donc évanouie comme nous ?... Ton faste est descendu dans la tombe, avec le son de tes guitares ; sous toi, les vers forment ta litière ; la vermine est ta couverture... Descends de ton trône pour t'asseoir dans la poussière, vierge, fille de Babel ! Assieds-toi à terre, fille des Chaldéens. Désormais on ne t'appellera plus la Délicate et la Voluptueuse. Prends les meules et va moudre la farine. Ote ton voile, retrousse ta robe, découvre tes jambes ! Que ta nudité soit découverte, qu'on voie ta honte !... » — Et le prophète ajoute : « Je tirerai vengeance, je n'épargnerai personne ».

Israël fut impitoyable à la Babel tombée, « esclave et nue ». Le roi, privé de sépulture, jeté sous un linceul de morts égorgés par le fer, est « comme une charogne foulée aux pieds ». L'Éternel, satisfait, « en colère contre tous les peuples », ayant achevé son œuvre, terminé son labeur, dissout l'armée céleste désormais inutile et « roule le ciel » comme un scribe d'Égypte ferait de son papyrus. L'hypocrisie asiatique domine cette effer-

vescence des prophètes délivrés d'une grande peur : « Nous avons voulu guérir Babel, mais elle n'a pas voulu l'être. Laissez-la ! ».

Les Perses, malheureusement, victorieux, entraient à Babylone avec la faiblesse aryenne, c'est-à-dire l'irréflexion, la confiance en soi, la bonté sotte. Cyrus et son fils Cambyse songeant à « se concilier leurs nouveaux sujets », se prirent à honorer publiquement les dieux de Chaldée, en même temps qu'ils écoutaient avec complaisance les séduisantes plaidoiries des Juifs pour la réédification de Jérusalem.

Or, pendant qu'il condescendait à entendre les Juifs, le roi des Perses et des Mèdes relevait les temples de Babel abattus, rendait hommage aux divinités asiatiques, donnait ce spectacle imprévu d'un Achéménide polythéiste. Les prêtres de Babylone chantèrent « la piété », la grandeur et la gloire de Cyrus.

L'exaltation des nabis dépassait toute mesure : « Réjouissez-vous, cieux ! Poussez des cris, profondeurs de la terre ! Montagnes, éclatez de joie ! Toi, forêt, avec tous tes arbres ! Car l'Éternel rachète Jacob ; il manifeste sa gloire en Israël ! » Ce n'est plus Cyrus qui a pris et détruit Babylone, mais Jéhovah, personnellement : « Moi, l'Éternel, j'ai fait tout cela ! » Et Jéhovah, par sa bouche, après avoir dicté son rôle à Cyrus : — « Il rebâtira ma ville (Jérusalem) et relâchera mes exilés, sans rançon et sans présent », — le récompense, suivant l'usage, en lui distribuant le bien d'autrui : « Je donne l'Égypte comme rançon, Kous et Sebâ ». Ainsi que Jérémie, jadis,

avait signalé aux Chaldéens les trésors de Tyr bons à prendre, de même Isaïe II disposait, au profit des Perses, des richesses de la vallée du Nil, jusqu'à Kous et Sebâ, c'est-à-dire jusqu'à l'Éthiopie, au sud extrême.

Cinquante-deux années après « le sac de Jérusalem » les Juifs obtenaient donc de Cyrus, du chef des Aryens, « la possibilité de retourner en Judée, à Jérusalem, pour y relever le temple de ses ruines ». Et l'on chantait le grand psaume prophétique : « La pierre rejetée par les architectes est devenue la principale de l'angle. C'est par l'Éternel que cela s'est fait. C'est chose admirable à nos yeux ».

Dans le texte que donne Esdras de l'édit (536) par lequel Cyrus fit les Juifs libres, le roi des Perses reconnaît que « le dieu du ciel, Jéhovah, lui a ordonné de rebâtir le temple à Jérusalem, en Judée ». Favorisant l'exode, Cyrus veut que sur la route « les gens de chaque endroit » aident les Juifs « avec de l'argent, de l'or, du bétail et d'autres biens, outre le don volontaire pour le temple de Dieu ». Et ayant désigné Sasbasar, un Israélite, comme gouverneur de la Jérusalem nouvelle, il lui fit restituer les « vases du temple, d'or et d'argent », que Nabuchodonosor avait emportés.

L'annonce du départ pour Jérusalem produisit peu d'enthousiasme. Les pauvres, « les petits, » accoururent à la voix des nabis ; mais ceux qui avaient profité de la grande bienveillance du roi d'Assyrie, qui s'étaient bien installés à Babylone, préféraient y demeurer. Et parmi

« les petits » encore, les anciens habitants du « royaume de Juda » furent les seuls très décidés. C'est pour cela que l'histoire, à dater de ce moment, cesse de parler des Hébreux et des Israélites pour ne s'occuper que des Judéens, des Juifs. Ces derniers seuls, en effet, ou à peu près seuls, partirent avec l'intention de réédifier le temple de l'Éternel et de poursuivre la « restauration des institutions monarchiques ».

La première caravane fut conduite par Zérobabel, « gouverneur civil », et Jésus, — *Jéhosoua*, *Josué*, *Jésus*, — « chef de la communauté religieuse ». Ce Jésus était le petit-fils du dernier grand-prêtre d'Israël tué par ordre de Nabuchodonosor. Les documents se contredisent quant « au nombre des émigrants », les chiffres donnés variant entre vingt-neuf mille et quarante-deux mille ; ils s'accordent à signaler la prépondérance des familles sacerdotales, « prêtres, sacrificateurs et lévites ». Beaucoup d' « éléments étrangers », mêlés à la foule partie, devaient, à Jérusalem, avoir une influence sur les manifestations de l'esprit juif. Il est probable, notamment, que tous les esclaves emmenés n'étaient même pas de race asiatique. Dans sa nomenclature des « classes » en exode vers Jérusalem, Esdras cite, en un ordre rigoureux, les prêtres, les lévites, les chantres, les portiers (du temple), les serfs, les esclaves, les « non-juifs » et les familles sacerdotales. L'émigration ne se composant en somme que de pauvres gens, des tribus de Juda et de Benjamin surtout, — « ceux qui ne voulaient pas quitter leurs biens, dit Josèphe, étant restés à Baby-

lone », — l'aristocratie se forma des chefs, des prêtres, des prophètes et des vieillards (pères).

La reconstruction de Jérusalem où les Juifs allaient s'organiser en peuple, et la conservation de Babylone où les Perses ne pouvaient que se corrompre au contact des Chaldéens, furent les deux grandes fautes de Cyrus, irréparables. Si bien, que sa personnalité elle-même, pour ainsi dire, s'effaça, disparut, et que l'histoire ne nous dit presque rien du vainqueur après la prise de Babylone. Xénophon parle du conquérant « administrant ses domaines »; Hérodote et Ctésias le voient, barbare, écrasant des révoltes, allant mourir tragiquement, huit ans après la chute de Babel (529), chez les Touraniens-Massagètes « que commandait la reine Thomyris ».

Cyrus, mort, fut enseveli à Pasargades. Sur sa tombe, cinq piliers monolithes, énormes, furent dressés. La « figure du roi », sculptée, symbolisa son « âme royale », quatre fois ailée, admise à siéger parmi les êtres célestes. L'inscription dit simplement, non sans grandeur : « Moi, je suis Cyrus le roi, Achéménide ».

L'empire de Cyrus, à la fin, comprenait la Perside et la Susiane, par droit d'héritage ; l'Iran jusqu'à l'Inde, par droit d'élection ; l'Asie-Mineure et Babylone, par droit de conquête ; la Syrie jusqu'à la Méditerranée, l'Égypte et l'Arménie, par droit de suzeraineté consentie. A l'idée fédérative, toute aryenne, s'était substituée dans l'esprit de Cyrus l'idée impériale, toute asiatique, aussitôt qu'il eut pris Babel. Il s'imaginait ainsi grandir sa personna-

lité, tandis qu'il mentait à son but, dénaturait son œuvre, trahissait à la fois et l'Iran et Zoroastre. L'empire du « roi des rois », immense, avait pour limites : à l'orient, l'Indus ; au nord, l'Iaxartès, la mer Caspienne, le Caucase et le Pont-Euxin ; à l'ouest, la Méditerranée, l'Égypte ; au sud, la mer des Indes et le golfe Persique. Mais au centre de cet empire, à Babylone, le vainqueur, le maître, Cyrus, classé dans la hiérarchie chaldéenne, entouré, pressé, jusqu'à l'étouffement, de serviteurs et de fonctionnaires impériaux, innombrables, avait été le prisonnier des Asiatiques et la dupe des Juifs.



CHAPITRE VI

De 1110 à 529 av. J.-C. — La succession de Cyrus. — L'Égypte, de Ramsès III à la XXVIe Dynastie. — Invasion de Grecs. — Psamétik III et Cambyse. — Les Phéniciens. — Pygmalion. — Fondation de Carthage. — Les Assyriens pillent Tyr. — Les Égyptiens rançonnent Sidon. — La Phénicie vassale des rois de Babylone. — Avènement de Cambyse. — Par haine de l'Égypte, les Phéniciens servent les Perses.



Cyrus avait laissé deux fils : Cambyse, —*Kambujiya,*— et Bardias qu'Hérodote nomme Smerdis. C'est Cambyse qui succéda au roi des Mèdes et des Perses. Bardias eut le gouvernement de la Bactriane, de la Parthie, de la Chorasmie et de la Carmanie, à titre de « prince vassal » exempt de tribut.

Dès son avènement (529) Cambyse voulut prendre l'Égypte « jusqu'au pays de Koush, jusqu'à l'Éthiopie », terre dont les Juifs avaient signalé et vanté les richesses. La proie était relativement facile à saisir. Depuis plus de cinq cents ans (1288-1110) il n'y avait pour ainsi

dire plus d'Égypte, une grande confusion de races, d'idées et d'ambitions ayant mélangé les hommes de la Méditerranée à l'Équateur. Sous les Ramessides, les Grecs de l'Asie-Mineure et des Iles, — les « hommes des îles de la mer verte », — étaient venus jusqu'à Memphis, pendant que Thèbes, déchue, toute aux prêtres asiatiques, restait comme un objet de curiosité. Le pharaon Ramsès III, se mettant hors de toutes les traditions, avait fait bâtir son palais « avec des briques crues » en imitation des monuments assyriens, laissé l'astrologie symbolique des Chaldéens envahir les figurations sculptées, et les prêtresses des Khétas, « intrigantes et corruptrices », pénétrer dans les temples pour y vivre. Les Arabes du Yémen, dont les caravanes actives transportaient les produits de l'Inde et de l'Afrique, allaient en Chaldée maintenant, ayant abandonné les villes des bords du Nil qui avaient été si longtemps de grands marchés publics.

L'armée égyptienne, presque exclusivement composée de Libyens Mashouahs, blonds, encore très aryens, détestait les Asiatiques qui tenaient la vieille Thèbes et exploitaient les pharaons; mais n'osant pas agir, ces guerriers se contentaient d'occuper le territoire. Les Grecs, enhardis par le refoulement continuel des Égyptiens vers le sud, venaient, par émigrations successives, se grouper au delta, entre la mer et Memphis. — « Compterons-nous les villes dont Épaphus peupla l'Égypte? » dira Pindare. — Au sud, au delà de la deuxième cataracte, les Éthiopiens demeuraient libres, forts, intacts.

Cette invasion de Libyens, d'Asiatiques et de Grecs,

si peu faits pour s'accorder, sur toute la longueur du Nil connu, favorisait beaucoup les vues des conquérants ambitieux. L'Assyrien « lourd, brutal et féroce », conduit par le Chaldéen « rusé, cupide et cruel », pouvait prétendre à la domination de l'Égyptien « docile, tenace et nombreux ». Détenir le Nil, cette « source de l'Océan », s'emparer des « plaines de la fertile Afrique », était devenu chose simple.

Maîtres de Babylone, les Perses disposaient de l'influence assyrienne, alors prépondérante dans la vallée du Nil : Assourahaddon, victorieux, dûment qualifié de « roi d'Égypte et d'Éthiopie », avait divisé sa conquête en vingt-six principautés.

Lorsque la XXVI[e] Dynastie égyptienne fut inaugurée par Psamétik (656), une quantité d'Éthiopiens vinrent s'intaller en Basse-Égypte tandis que le dynaste y favorisait l'immigration des Grecs. Le « goût africain », excessif, grossier, mais sincère, était donc venu jusqu'à Saïs, la ville capitale du pharaon dans le delta, impressionnant les sculptures; mais le « goût aryen », apporté par les Grecs, calmait ce zèle, régularisait cette fougue, utilisait cette sincérité, et les œuvres de cet art nouveau, « dépouillées de la raideur égyptienne », devenues vivantes, actives, riaient au grand soleil.

Bientôt, au nord, l'armée cessa d'être égyptienne; les prêtres, tout-puissants, admirent les Grecs à s'instruire auprès d'eux. Lorsque le successeur de Cyrus eut « le désir du Nil », les « guerriers noirs », découragés, étaient retournés vers leurs rois, au sud. Le pharaon

Amasis donna aux Grecs l'emplacement d'une ville, Naucratis, qu'une enceinte entoura et dans laquelle les divinités helléniques seules furent admises. Psamétik III, — « soleil vivificateur des offrandes », — succédait à cet Amasis, lorsque Cambyse parut, menaçant.

De l'attitude des Phéniciens pouvait dépendre le succès de l'entreprise perse. D'autre part, la Libye n'était plus intacte depuis la fondation de Carthage, et de ce côté il importait que Cambyse se prémunît. A la mort de Mathan, roi de Tyr (879), le peuple avait désigné son fils Pygmalion pour lui succéder, tandis que l'aristocratie tyrienne, elle, avait choisi la fille du roi, Élissar. Le peuple l'ayant emporté, violemment, « quelques milliers d'aristocrates » quittèrent Tyr avec Élissar, — « la fugitive » : *Dido*, — pour aller fonder une Tyr nouvelle. Les émigrants débarquèrent au nord de l'Afrique, sur un point où six siècles auparavant les Sidoniens avaient fondé Cambé, qu'Utique avait ruinée depuis, et ils achetèrent à Jabon, « maître du pays », un terrain sur lequel Dido dessina l'enceinte de Kiryath-Hadeschath, — *Karth-Hadschatt*, Carthage, — la « Ville neuve ».

Sur le territoire que l'aristocratie tyrienne venait d'acquérir, vivaient des Libyens laboureurs, d'origine aryenne, blancs, les Maxitains. La « cité de Didon », en grandissant, allait modifier les destinées probables du nord de l'Afrique; de Carthage, l'esprit asiatique, dominateur, allait se répandre vers la Gaule, vers l'Espagne, et jusqu'aux îles britanniques. Les Libyens, que les aristocrates de Tyr entendaient exploiter et qui occupaient l'Afrique septen-

trionale, du Nil à l'Océan, s'étaient mélangés aux autochtones « issus de Phut », aux Africains proprement dits, populations que l'on retrouve actuellement vivantes aux mêmes lieux, — nommées, suivant les cercles, Amazigh, Schilah, Kabyles, Tibbous, Touaregs, — Berbères ayant une communauté de langue, de mœurs et d'aspirations.

Cette union d'Africains et d'Aryens qui constituait, sauf quelques campements exceptionnels demeurés purs çà et là, le groupe libyque, avait été fortement impressionnée avant la venue d'Élissar, avant la fondation de Carthage, un siècle environ après l'invasion aryenne (1350), par une invasion de colons chananéens.

Les Phéniciens de Tyr, fondateurs de Carthage, se donnèrent la mission de combiner ces éléments divers, d'agglomérer cette confusion ethnique. L'emplacement de la « Ville nouvelle » était admirablement choisi, au fond d'un golfe très protégé, sur une plage qu'un lac séparait des terres intérieures. De leur presqu'île, les Carthaginois voyaient toute la Méditerranée. Les hommes d'origine chananéenne, qui étaient plutôt répandus sur la côte, contribuèrent volontiers à la rapide fortune de Carthage, dont ils acceptèrent aussitôt la suprématie.

Élissar s'était engagée envers le « chef Jabon » à lui servir une redevance annuelle en paiement du territoire obtenu; mais dès que la « Ville neuve » fut en état de défense, les Carthaginois manquèrent à l'engagement parce qu'il pouvait s'interpréter comme une manifestation

de vassalité perpétuelle; il en résulta une série de batailles avec les tribus libyennes encore obéissantes à Jabon (850-600), qui permirent aux Carthaginois victorieux d'étendre successivement leur domaine jusqu'en Numidie. Après chaque victoire, les aristocrates tyriens, tout à leur but, augmentaient leur armée d'un certain nombre d'Asiatiques, — Chananéens, Phéniciens de la Zeutigane et de la Byacène, — détestant les Aryens de Libye que les Africains aimaient. De vastes exploitations agricoles, bien ordonnées, mettaient en valeur les territoires militairement occupés et dont le peuplement rapide préparait l'avenir. « Sans cesse, dit Aristote, l'État de Carthage envoie dans les contrées d'alentour des colons choisis parmi ses citoyens, à qui il assure une agréable aisance ».

Les tributs que payaient les nombreuses villes fondées autour de Carthage entretenaient le trésor public. Les Carthaginois avaient à ce point, dès lors, le sentiment de leur puissance future, et du complet asservissement des populations Aryo-Africaines les entourant, qu'ils ne se fortifiaient que du côté de la mer. Autour de ces « défenses » Carthage n'admettait que des colons phéniciens, « alliés », non subordonnés.

Ce prompt groupement d'hommes au nord de l'Afrique, formé de deux races principales, — l'africaine et l'aryenne, ou européenne, — gouverné, maîtrisé, exploité par une aristocratie de race asiatique, allait donner à l'histoire le premier exemple d'un « peuple en même temps commerçant et belliqueux ».

A Tyr, délivré des aristocrates, aimé du peuple qui avait organisé la monarchie (872), Pygmalion se hâta de se reconnaître comme le vassal du roi d'Assyrie. Binlikhous III (857-828) reçut le tribut de « la Phénicie entière, des pays de Tyr et de Sidon ». Les successeurs de Pygmalion passent presque inconnus, tous fidèles à leur suzerain. Dans cette paix facile, payée au prix d'une humiliation, Tyr s'enrichissait (832-824-786), profitant des troubles qui agitaient la Grèce envahie par les Doriens, pour « ressaisir le monopole des trafics entre l'Orient et l'Occident ».

Le désastre d'Assourlikhous rompit de fait le lien de vassalité qui subordonnait Tyr à Ninive. Lorsque Téglathphalasar II vint châtier les Syriens, le roi de Tyr ne figura pas dans la liste des vassaux révoltés que le roi d'Assyrie fit s'humilier devant lui, à Damas. Muthan, roi de Tyr (730), s'allia au roi d'Israël qui voulait braver les Assyriens. Mais aussitôt que l'armée assyrienne parut, Tyr, sans combattre, se soumit. C'est alors que Sidon se manifesta comme une rivale, et que la marine grecque revint disputer aux Phéniciens « l'exploitation de la mer ». Des colonies helléniques se formaient de toutes parts. En Sicile, trois villes phéniciennes, — Motya, « la boueuse » ; Kepher, « la cité par excellence » ; Machanath, « le campement », — bâties à l'extrémité occidentale de l'île, demeurées indépendantes, se mirent en relations prudentes avec les Carthaginois.

Le roi d'Assyrie, Sargon, victorieux, étant venu jusqu'en

Phénicie (726-720), Élouli, roi de Tyr, lui refusa l'hommage, malgré la grande peur des Tyriens qui livrèrent la « Tyr continentale », — Palœtyrus, — au monarque assyrien. Dans la Tyr insulaire, isolée, prête à la résistance, vivaient sans doute un certain nombre d'aristocrates qui n'avaient pas suivi Dido, lors de l'avènement de Pygmalion. Les villes phéniciennes donnèrent à Sargon, pour s'emparer de la Tyr insulaire, la flotte que le monarque avait exigée, — soixante vaisseaux montés par huit cents rameurs. — Les Tyriens d'Élouli, avec douze navires seulement, battirent les vaisseaux phéniciens. Sargon assiégea Tyr, mais inutilement; lassés (715), les lieutenants du roi d'Assyrie se retirèrent. Mais pendant sa glorieuse résistance, Tyr perdait ses colonies au loin. Les Grecs avaient pris Thasos, « riche en mines d'or ».

L'assassinat de Sargon rendit au roi de Tyr, à Élouli, une partie de l'influence qu'il avait perdue sur les villes de Phénicie. Voici que Sennachérib reprit l'œuvre guerrière. Élouli, cette fois, fut battu. Les roches du Nahr-el-Kelb, sculptées, disent le triomphe du roi d'Assyrie. La longue et héroïque résistance d'Élouli est extraordinaire, les Phéniciens ayant toujours accepté, ayant souvent recherché le joug du maître le plus puissant. Les Phéniciens estimaient, d'expérience, que la paix la plus humiliante favorisait le développement des trafics dont ils s'enrichissaient, et ils préféraient la richesse à la gloire. Tyr, tombée, reçut Ithobaal (700) comme roi, des mains de Sennachérib.

Sidon, qui avait hérité l'importance de Tyr en Phénicie, secoua le joug assyrien lorsque la nouvelle de l'assassinat de Sennachérib lui parvint (680) : Abdilmilkut, « roi des Sidoniens », refusa le tribut. Assourahaddon accourut aussitôt : « Moi, dit une inscription du roi d'Assyrie, j'ai mis à mort tous les grands de Sidon ; j'ai anéanti ses murailles et ses maisons, que j'ai jetées dans la mer ; j'ai anéanti l'emplacement de ses temples ».

Le roi de Sidon, vaincu, et les Sidoniens échappés à la vengeance des Assyriens, s'étaient réfugiés en mer, sur des navires. Avec le secours d'une flotte phénicienne, Assourahaddon détruisit les vaisseaux que montaient les réfugiés.

Encore frappée par Assourbanipal (667-666), deux fois ravagée par les Scythes (625), — qui n'osèrent cependant pas entrer dans les villes, — la Phénicie démoralisée se donna, pour être tranquille, au pharaon Néchao (610). Ce furent des marins de Tyr qui exécutèrent, par l'ordre du pharaon, l'audacieux et magnifique essai de la circumnavigation de l'Afrique. Tyr, qui vendait aux Orientaux les étains de l'Espagne et de Cornouailles, enrichie de nouveau, relevée, bruyante un peu, excita la jalousie d'Israël. Cette jalousie devint de la haine, lorsque Nabuchodonosor, qui venait de prendre Jérusalem, épargna Tyr.

Et c'est alors que les prophètes s'acharnèrent à vanter les trésors de la « cité splendide » pour exciter la convoitise des guerriers d'Assyrie. Nabuchodonosor, maître de la Basse-Égypte, s'en fut piller Tyr qui, d'ailleurs,

seule en Phénicie, gouvernée par Ithobaal, trompée par les Égyptiens eux-mêmes sur leurs intentions, s'était imprudemment prononcée contre Babel. La haine de l'Égypte entra au cœur des Tyriens.

Le pharaon Ouahprahet, utilisant une flotte qu'il avait préparée, vint à son tour attaquer les Phéniciens, rançonna Sidon, rudement, et revint en Égypte avec un butin considérable. La haine de l'Égyptien se répandit alors sur toute la Phénicie, qui se livra sans réserve à Nabuchodonosor.

Sidon obtint des Assyriens de très importants privilèges. Son roi, Esmounazar (574), releva les temples ruinés et reçut une part du territoire d'Israël : « Puissent, dit une inscription du prince vassal largement favorisé, — puissent les *maîtres des rois* nous accorder toujours la possession de Dor, Japho (la Joppé des Grecs), et des terres à blé, magnifiques, qui sont dans la plaine de Saron ».

Tyr renversa le trône de son roi, Baal, substituant à la monarchie un gouvernement de magistrats républicains, les *suffètes*. L'anarchie fut le premier résultat de la révolution, hâtive. Le « grand-prêtre » intervint, et la royauté étant rétablie (556), les rois d'Assyrie cessèrent de se préoccuper des Tyriens envoyant à Babylone, régulièrement, leur tribut annuel. Nabonahid, cependant, donna au peuple de Tyr, pour le gouverner, un prince de son choix, Meherbaal (555), auquel son fils Hiram succéda (551). Hiram régnait depuis quatorze ans lorsqu'il eut à reconnaître Cyrus, maître de Babylone, comme son suzerain.

La haine de l'Égypte, persistante, profonde en Phénicie, garantissait aux Perses le concours des Phéniciens. Ils donnèrent à Cambyse, sans difficulté, la flotte qu'il réclamait pour agir contre l'Égypte.



CHAPITRE VII

De 529 à 514 av. J.-C. — Cambyse en Égypte. — Marche désastreuse vers l'oasis d'Ammon. — Les mages en Médie. — Le faux Smerdis. — Conjuration des sept Perses et massacre des mages. — Darius, fils d'Hystaspe, roi. — Insurrections. — Darius refait l'empire de Cyrus. — Corruption des Perses à Babylone. — La Jérusalem nouvelle. — Inauguration du temple.



Ce fut un Grec, Phanès, mercenaire dans l'armée du pharaon d'Égypte, qui dit à Cambyse comment il pourrait s'emparer de la vallée du Nil. Les Arabes étaient encore les maîtres des routes qui menaient de l'Assyrie à l'Égypte. Sur les conseils de Phanès, Cambyse fit donc une alliance avec la « fleur belliqueuse de l'Arabie », afin d'assurer le succès de son expédition. Un serment, dont Hérodote a complaisamment conservé le cérémonial étrange, quasi-religieux, consacra l'amitié des Arabes et des Perses.

Pour justifier son ambition et sa conquête, Cambyse reprochait aux Égyptiens les condescendances qu'ils

avaient eues pour Crésus, son ennemi, le roi des Lydiens. Dans l'armée du roi des Perses, en marche, il y avait un « corps d'Ioniens et d'Éoliens » qui savaient la manière d'attaquer et de battre les mercenaires grecs aux ordres du pharaon Psamétik III. Cambyse savait exactement les difficultés de son expédition, qu'il avait mis plusieurs années à préparer.

En 527 (ou 525) l'armée des Perses pénétrait en Basse-Égypte, au moment où la flotte phénicienne, qui avait suivi le littoral, entrait dans le Nil. Les troupes du pharaon furent battues dès la première rencontre. Le héraut qui vint à Memphis, remontant le Nil, pour annoncer la victoire des Perses et traiter de la paix, montait un vaisseau de Mitylène. Les Égyptiens de Memphis, accourus en foule, s'acharnèrent à la destruction du navire dont les débris furent exposés en trophée. Les Perses insultés assiégèrent Memphis, qui dut se rendre et s'humilier. Hérodote, s'attachant à décrire le caractère de Cambyse, lui prête déjà, à l'occasion de cette victoire, des actes incroyables de générosité et de sauvagerie.

Il semble vrai pourtant que, maître de l'Égypte, Cambyse voulut, ainsi que Cyrus l'avait fait à Babylone, se concilier les Égyptiens en acceptant leurs dieux, en conservant aux prêtres leurs privilèges consacrés. Le vainqueur vint à Saïs, en personne, « accomplir les rites du culte et s'initier aux mystères ».

Les Éthiopiens, au sud de l'Égypte maîtrisée, et les Carthaginois à l'ouest, redoutant les folles ambitions du

vainqueur, gardaient une attitude de résistance. Cambyse, en effet, projetait d'aller soumettre Carthage par terre, tandis que les Phéniciens menaceraient la « ville nouvelle » du côté de la mer. En même temps des espions, envoyés en Éthiopie, y eussent préparé la campagne que le roi des Perses se promettait d'entreprendre de ce côté, après la chute de Carthage. Mais les Phéniciens refusèrent d'agir contre les Carthaginois « issus de mêmes pères », et Cambyse dut se contenter de son expédition en Éthiopie. Le roi des Éthiopiens venait de renvoyer à Cambyse, avec des paroles insolentes, les singuliers « ambassadeurs » que le roi des Perses lui avait adressés.

Avec une incroyable imprévoyance, Cambyse partit, se dirigeant vers le sud, menant son armée.

A Thèbes, il détacha du gros des troupes cinquante mille guerriers chargés d'aller réduire les hommes « de l'oasis d'Ammon » et d'incendier le temple « où leurs dieux rendaient des oracles ». Puis, sans autre réflexion, quittant la voie qui suivait le bord du Nil, il s'engagea vers l'inconnu, sur les traces d'une caravane récemment passée. Bientôt perdu dans le désert vaste, sous l'implacable soleil d'Afrique, Cambyse s'exerça dans le vide : sa rage s'épuisait dans ce silence énorme, obstiné, et chaque jour, de plus en plus, ses soldats succombaient à la soif, à la faim, à la peur.

L'invisible ennemi eut raison du « maître des mondes ». Énervé, affolé, Cambyse ordonna la retraite, alors que son armée était déjà presque toute anéantie. On atten-

dit à Memphis les cinquante mille hommes qui devaient détruire le sanctuaire d'Ammon. Pas un seul ne revint.

Devenu fou, tout à fait, Cambyse se vengea lâchement : Il fit mettre à mort de nombreux Égyptiens et quelques Perses; il fit « battre de verges », publiquement, des prêtres qu'il avait d'abord choyés; il tua de sa main le « taureau sacré », l'Apis-dieu, se plaisant à rire de ce sacrilége. Tout ce que l'Égypte avait conçu et réalisé de respectable ou de consolant, fut en butte à la colère du roi déçu; il méconnut les lois qui étaient la garantie des propriétés; il abolit les manifestations de la joie religieuse; il osa même toucher au culte des morts. Souvent ivre, Cambyse extravaguait, et comme « sa nature était méchante », suivant l'expression de Josèphe, sa rage imaginait de continuelles horreurs.

En Médie, où la nouvelle de l'incurable folie du roi était parvenue, les prêtres, les *mages*, voulurent s'emparer du pouvoir. Les deux races principales qui étaient le fond du « groupe mède », mélangées, ne se confondaient pas absolument. Les Touraniens, avec leur divinité redoutable, leurs devins et leurs sorciers, n'avaient encore rien compris à la pure morale mazdéenne, tandis que les Aryens, eux, répugnaient à l'adoration des divinités touraniennes, laides et exigeantes. Les mages, en exploiteurs habiles, avaient préféré le dieu des Touraniens, Ahriman, et délaissé le dieu des Aryens, Ormuzd, parce que le premier favorisait davantage l'établissement d'une monarchie sacerdotale. Les Aryens, et les Perses par

conséquent, penseurs ou guerriers, étaient les adversaires des mages, que les Touraniens acceptaient.

Cambyse, jaloux de son frère Smerdis l'avait fait assassiner dès les commencements de son règne. Le peuple, en Médie, pleurait la victime sans croire cependant à sa mort. Les mages eurent l'idée d'annoncer que Smerdis le fils de Cyrus était vivant, et le mage Gaumatès, se présentant comme le frère de Cambyse échappé aux bourreaux, prit le pouvoir. Cambyse, furieux, quitta l'Égypte aussitôt. Il dut s'arrêter à Damas, blessé, pour y mourir.

Le mage Gaumatès, le « faux Smerdis », redoutant les Perses, — car l'avènement des prêtres dépossédait l'aristocratie persane jusqu'alors maîtresse du pays, — donna quelques lois conformes à l'esprit du Zend-Avesta. Les Perses n'acceptant pas les conséquences de la supercherie des mages, sept d'entre eux, appartenant à la tribu des Pasargades, conspirèrent le renversement des prêtres. Parmi les sept conjurés, le principal était Darius, fils d'Hystaspe.

Le faux Smerdis régnait absolument et durement. Nul n'osait dénoncer le mensonge, « personne n'osait dire quoi que ce fût ». Darius mena les conjurés vers l'imposteur, qui fut surpris dans son palais et mis à mort. Lorsque l'on apprit, « en Médie, en Perse et dans les autres provinces », la mort du mage Gaumatès, le même peuple qui avait subi l'autorité du faux Smerdis, « opprobre de la patrie et du trône antique », enhardi, délivré, déchaîné, se prit à massacrer les mages partout. La célé-

bration de cet anniversaire, — la magophonie, — devint une fête médique.

Les conjurés donnèrent aux Mèdes un « gouvernement monarchique », désignant comme roi (521) Darius, fils d'Hystaspe, qui descendait d'Achœménès par un frère cadet du père de Cyrus. Le roi déclara qu'il renverserait « les temples et les autels des mages en Médie ». Il put dire, plus tard : « L'empire qui avait été arraché à notre race, je l'ai restauré ».

La chute retentissante de Jérusalem et de Babylone, la fin pitoyable de Cyrus et de Cambyse, l'audace triomphante du mage Gaumatès, et l'avènement de Darius dû à la conspiration de « sept hommes », diminuaient considérablement, aux yeux des peuples en formation, l'importance des rois. Lorsque Darius fut couronné, l'empire tout entier se mit en insurrection. La Perse elle-même, un instant, prétendit à l'indépendance. Darius avait donc à rétablir le prestige souverain du « roi des rois ».

A Babylone, dès la mort de Cambyse, et en imitation servile de ce qu'avaient fait les mages en Médie, un prêtre, Nidintabel, avait pris le pouvoir se donnant comme fils de Nabuchodonosor. Darius marcha sur « l'antique Babel » qu'il trouva prête à la résistance. Hérodote dit que les Chaldéens de Babylone, héroïques, avaient « égorgé leurs femmes pour conjurer la famine dans la cité que les Mèdes allaient investir ». Babel fut prise (518). Darius, après avoir détruit les fortifications, fit crucifier trois mille Babyloniens. Cette atrocité intimida les peuples en révolte.

« Pendant que j'étais à Babylone, dit Darius dans l'inscription de Béhistoun, les provinces suivantes devinrent rebelles contre moi : la Perse, la Susiane, la Médie, l'Assyrie, l'Arménie, la Parthie, la Margiane, la Sattagydie, la Scythie ».

En six années (519-514), soit par lui-même, soit par des lieutenants de son choix, Darius non-seulement refit l'empire de Cyrus, mais l'agrandit. Les Susiens, effrayés, tuèrent leur chef, Martrya. Les Mèdes, soulevés par « un homme nommé Phraorte », furent châtiés par le Perse Hydarnès, et Phraorte, en fuite, poursuivi, pris à Ragœ, ramené devant Darius, subit d'épouvantables mutilations : « Je lui coupai le nez, les oreilles, la langue... il fut tenu enchaîné à ma porte ; tout le peuple le voyait ; ensuite, je le fis crucifier à Ecbatane, lui et les hommes qui avaient été ses complices ». En Perse, où les mages avaient couronné un « faux Smerdis », Vahyazdate, l'insuccès de Phraorte produisit une grande impression ; les guerriers, après deux rencontres, se soumirent au général de Darius, Artavarde, qui fit mutiler et crucifier Vahyazdate. L'Arachosie, un instant victorieuse, subit la loi d'Hyanès (Vivâna). La Sagartie, domptée par Tachmaspadès, avait été soulevée par Sithratachnès, que Darius mutila et crucifia à Arbèles. Pour réduire les Arméniens « obstinés », il fallut cinq batailles et deux armées conduites par Dardanès et Omisès. La mort du roi Tigrane Ier explique la révolte des Arméniens, à qui Darius donna pour roi Vahakna.

Une nouvelle insurrection des Babyloniens « passionnés

d'indépendance », conduite par Arakou, un « faux fils de Nabonahid », fut vite réprimée par Intaphrès. La Susiane, entraînée dans le soulèvement de Babylone, fut châtiée par Gobrias, pendant que Darius aux prises avec les Saces, au nord, s'emparait de leur chef Saroukha et marchait ensuite vers la Lydie, dont le satrape Oretès, agissant en maître, avait étendu son autorité personnelle sur l'Ionie, la Phrygie et Samos. Entouré d'une « garde » formée de mille guerriers venus de Perside, ce satrape, par ses prétentions et ses cruautés, s'était fait haïr des fonctionnaires perses qui l'entouraient, formant sa cour. Il mourut tragiquement, assassiné par ses propres serviteurs. Il avait fait égorger le tyran de Samos, Polycrate, après l'avoir traîtreusement attiré à Sardes. Le frère de Polycrate se fit rendre Samos par Darius, et c'est ainsi que l'île grecque fut régulièrement « tributaire du grand roi ».

Deux batailles (517) suffirent à Hystaspe, le père de Darius, pour faire rentrer la Parthie et l'Hyrcanie dans l'empire. En un seul combat, Dadarsès soumit la Margiane. La Bactriane, un instant agitée, demeura fidèle à « l'empire iranien », dont elle était la « raison d'être ». Les « petits rois » qui tenaient les territoires à droite de l'Indus, acceptèrent volontiers la suzeraineté de Darius.

Les provinces des bords de l'Hellespont, — Phrygie, Bythinie, Paphlagonie et Cappadoce, — appartenaient, comme « domaines héréditaires », à deux des sept conjurés qui avaient renversé le mage Gaumatès. La Palestine

et la Phénicie, la Syrie et une partie de l'Arabie, acceptaient la suprématie des Mèdes.

L'empire de Darius s'étendait, en conséquence, de l'Indus à la Méditerranée, avec des îles de l'Archipel, et de la mer Caspienne à la mer des Indes, avec l'Irak-Araby à l'ouest de l'Euphrate et l'Égypte. Mais cet empire n'existait que par le prestige personnel du dominateur. L'œuvre de Darius était exclusivement militaire; elle dépendait d'une faiblesse, d'un insuccès, d'une erreur.

Aucun lien moral, ni religieux, n'unissait le Bactrien parlant le zend au Perse parlant la langue propre des Achéménides, à l'Assyrien s'exprimant en paroles asiatiques, à l'Égyptien à qui tous les mots étaient devenus bons pour dire ses idées, mais dont les idées demeuraient intactes; pendant que le Médo-Perse, en contact avec les Asiatiques un peu partout, notamment en Chaldée, s'abandonnait aux charmes corrupteurs de ses vaincus. Le monarque, satisfait, devenait un despote; l'armée se livrait à de honteuses jouissances; le peuple se laissait prendre aux illusions du succès. Des légions d'esclaves, de tout âge, aptes à servir les caprices de la plus outrageante sensualité, encombraient les camps et les villes où les « maîtres » incontestés, soudainement enrichis, se reposaient de leurs sanglants labeurs. Parmi le peuple, les misérables eux-mêmes, ceux qui ne participaient pas à la distribution des butins, éprouvaient et satisfaisaient des tentations immondes. Un contrat de cette époque nous est parvenu, constatant, avec la sanction de juges réguliers, une association de Perses, de sectateurs

de Zoroastre, faite pour acquérir et déterminer les droits de possession d'une « femme esclave » payée au prix d'« une monnaie d'argent ».

La morale avestique, — l'horreur du mensonge et des dettes, l'amour du vrai et le respect de la nature — persiste, parce que la race, d'instinct, se défend; mais le prêtre s'insinue, le mage fait son cheminement, l'Asiatique compte sur sa victoire définitive. Les Perses, en voie de corruption hâtive, n'osent pas encore accepter l'intervention directe du sacrificateur devant l'autel, ni polluer le feu du sacrifice; ils ont cependant abandonné, déjà, le rite primitif, le bûcher brûlant sur la terre nue et la libation du homa que les femmes préparaient. Il y a maintenant des banquets formidables où la fraternité s'adonne à des spectacles dégradants; le droit est ravalé jusqu'à légitimer l'achat ou la « déchéance » d'une favorite; le Zend-Avesta n'est plus qu'utilisé, suivant les circonstances.

Si tous les Juifs, profitant du décret de Cyrus, avaient quitté Babylone, les Médo-Perses eussent peut-être évité l'enlisement chaldéen. Mais les « hommes d'Israël » devenus riches ou honorés, à Térédon et à Babylone, n'avaient pas obéi à la voix des prophètes, et la Chaldée demeurait ce qu'elle était depuis le commencement, le ruisseau, l'égout tracé entre deux mondes, — l'Europe et l'Asie, — et vers lequel s'écoulaient fatalement, pour s'y étaler ensuite en marécages, les boues venues de toutes parts. Il y avait beaucoup trop d'Asiatiques à Babylone lorsque les Médo-Perses y vinrent,

avec Cyrus d'abord, avec Darius ensuite, pour que l'esprit aryen, assainissant, y pût exercer son influence. Faible au contraire, et par essence, l'esprit aryen devait s'y embourber.

A Jérusalem, où tous « les Juifs pauvres » étaient allés, suivis de nombreux étrangers, un mouvement inverse allait se produire. La nouvelle démocratie israélite, plus accessible aux saines pensées, très mélangée d'Égyptiens, avait acquis à Babylone même, au contact des Iraniens, des Médo-Perses, de précieuses facultés, soit un certain désir d'ordre, une expérience de la sécurité qui résulte des lois, des garanties que contient toute morale. D'autre part, les prophètes qui préparaient sérieusement la constitution d'un empire juif, imprégnés du Zend-Avesta, en avaient admiré les leçons. Malheureusement, le patriotisme aryen d'Isaïe II était aux mains d'Aggée, qui ne pensait qu'à la reconstruction matérielle du temple et reprenait le Jéhovah des temps troublés, à titre d'épouvantail, pour secouer l'indifférence des Juifs. Il n'y avait, à côté d'Aggée, que Zacharie, « tout aux prêtres », voulant et prêchant la « monarchie absolue ».

La mort de Cyrus avait à bon droit inquiété les Juifs revenus à Jérusalem, que les « peuples d'alentour » détestaient, et qui furent dénoncés à Cambyse par les Cuthéens de Samarie, comme prenant prétexte de la réédification du temple pour « relever les fortifications abattues ». La mort de Cambyse délivra les Juifs soupçonnés. Darius, reprenant la politique imprévoyante de Cyrus, doux aux Asiatiques, se fit le protecteur d'un second exode des

Juifs de Chaldée, qui partirent « escortés de mille cavaliers... au son de la musique, des tambours, des flûtes, tous leurs frères jouant ».

L'inauguration du temple de Jérusalem, achevé, n'eut lieu que la sixième année du règne de Darius (516). On sacrifia douze boucs, cent taureaux, deux béliers et quatre cents agneaux. La prépondérance de la caste sacerdotale était complète. Les lévites, armés, formaient une garde défensive. La royauté s'affirmait dans la descendance de David. Les sépulcres des rois de Juda, dispersés, furent recherchés, recueillis et solennellement transportés dans les caveaux de Kobour-el-Molouk.



CHAPITRE VIII

De 529 à 514 av. J.-C. — Juifs et Chaldéens à Jérusalem. — La réédification du temple. — Le roi. — La dynastie de David consacrée. — Les prophètes Aggée, Zacharie, Esdras, Néhémie et Malachie. — Nouvelle émigration de Babylone. — Influence aryenne à Jérusalem. — Origines du christianisme. — Darius a reconstitué l'empire de Cyrus.



haque fois qu'ils avaient transporté des Juifs de la Palestine en Assyrie, les princes de Babylone, depuis Assourahaddon, les avaient remplacés, en Palestine, par des Chaldéens. Lorsque les Juifs revinrent à Jérusalem, ils trouvèrent donc, installés dans la ville et « tout autour », des étrangers qui prétendaient participer à la formation du groupe nouveau, national. Des Chaldéens, par exemple, voulurent concourir effectivement à l'édification du temple, disant : « Nous voulons bâtir avec vous, car nous nous adressons au même dieu que vous, et c'est à lui que nous sacrifions depuis qu'Assourahaddon,

le roi d'Assyrie, nous a établis ici ». La jalousie des Samaritains, la malveillance des tribus voisines, dérangées, et la turbulence des Juifs eux-mêmes, avaient considérablement retardé la « réédification de la maison de l'Éternel », que les prophètes considéraient comme la manifestation nécessaire de la rénovation hébraïque.

En vain les prophètes élevaient la voix, tantôt jetant la menace à pleine bouche, tantôt rééditant, avec un charme infini, les féeriques promesses du temps de la captivité; une indifférence profonde répondait, chez les Juifs, aux appels des nabis. La grande colère d'Aggée ne produisait rien.

Zacharie, plus ardent qu'Aggée peut-être, certainement plus circonspect, cherchait moins à entraîner le peuple qu'à le dominer. Il voulait une cléricature puissante, dictant ses ordres à un monarque obéi : « Voici venir un homme qui obtiendra la majesté et siégera sur son trône comme roi, et sera prêtre sur son trône, et entre les deux il y aura un conseil de salut ». Zacharie fit du temple la maison qu'habitait le dieu : — « Réjouis-toi, fille de Sion ! car je vais venir demeurer chez toi, dit l'Éternel ». — La présence réelle de Jéhovah dans le sanctuaire exigeait un culte comme la présence d'un souverain exige une cour, un rite, un sacerdoce, des prêtres par conséquent.

Le but des nabis de la Jérusalem nouvelle était de « fonder une église » plutôt que de « constituer une nation ». Avec des différences quant aux moyens, les cinq grands prophètes, — Aggée, Zacharie, Esdras, Néhé-

mie et Malachie, — allaient à ce but comme de force, même lorsque, parfois, ils auraient voulu réagir contre l'entraînement. La prépondérance du prêtre devint exclusive ; le sacerdoce fut fermé au peuple, ainsi que le sanctuaire d'ailleurs, positivement. Le culte devenait une cérémonie terrifiante : « Apportez vos offrandes et venez. Prosternez-vous devant l'Éternel! Tremblez devant lui, tout le monde! »

Le roi, choisi par Dieu, — « car c'est toi que j'ai élu, Zorobabel », dit Jaheweh Çebaôt par la voix d'Aggée, — est sacré : « Ne touchez pas à mes oints, et à mes prophètes ne faites point de mal ». La troupe des lévites armés gardait le temple et, dans le temple, le roi : « Et les lévites se posteront autour du roi, les armes à la main, et quiconque voudra pénétrer dans le temple sera mis à mort, et vous serez avec le roi, en permanence ». La dynastie de David, justifiée en droit dans *la Chronique,* était expliquée et exaltée pour le peuple dans *les Psaumes*. Le délicieux poème de Ruth ne fut imaginé que pour établir et coordonner la « lignée royale », imposée.

La Bible, qui avait été refaite pendant la captivité des Juifs, en vue de la Jérusalem théorique, subit de nouveaux changements. Chaque prophète y introduisit à son tour sa correction, tantôt dictée par une urgence, au risque de mettre la parole de Dieu en contradiction avec un précepte antérieur, tantôt apportée par la fantaisie d'un « voyant », à titre de système personnel, avec le dédain des systèmes anciens, écrits. Chaque nabi ayant son caractère et ses vues, le *Livre,* — tel que

nous l'avons maintenant, — manque d'unité, se prête facilement aux controverses d'interprétation.

Aggée avait été violent, et sa violence s'était perdue dans le bruit des querelles. Zacharie, de sens aryen, ami de l'ordre, de la paix, du repos, mais incertain et indécis, tâchait de concilier, devant Dieu, le pouvoir civil et le pouvoir sacerdotal en antagonisme déjà. Il prêchait comme Zoroastre : « Rendez la justice fidèlement, et pratiquez, l'un envers l'autre, la charité et la pitié ; n'opprimez pas la veuve et l'orphelin, l'étranger et le pauvre ; et ne méditez pas dans vos cœurs le malheur de vos frères ! » Peine perdue, vaine tentative, Israël n'écoute pas : « Ils refusèrent d'écouter, ils raidirent le cou et se bouchèrent les oreilles pour ne pas entendre ». Comme découragé, Zacharie qui s'était jusqu'alors livré à sa propre nature, mesurant chaque chose, cherchant partout le vrai, pour le dire, essaya, afin d'impressionner ses auditeurs, d'une rhétorique imagée et finit par se perdre, lui si franc, si logique, si simple, dans les dédales d'un symbolisme tourmenté.

La verve naturelle d'Ezéchiel, traduite par Zacharie péniblement, devint, sur les lèvres du nabi, quelque chose de lourd et d'obscur. Retenant sa pensée, toute franche, sincère, prête à jaillir, pour ne l'exprimer qu'au moyen d'une allégorie, Zacharie mentait à sa nature, et il échoua. Ce fut un grand malheur, cet échec de Zacharie.

Néhémie et Esdras, qui vinrent ensuite avec l'esprit réformateur, eurent à constater l'insuccès de Zacharie

et l'implacable indifférence du peuple juif en matières religieuses. Ils substituèrent à l'idée jusqu'alors dominante de la fondation d'une église, l'idée de la formation d'un peuple, d'une nation, et par contrat. Esdras refit la Loi ; Néhémie coordonna la Coutume. La parole de Néhémie, toute charmante, toute naturelle, aryenne, annonçait un Zacharie sans indécision, lorsque Malachie parut, qui changea complètement le cours des choses.

Le sacerdoce existait, le culte fonctionnait, le temple était fini, et le peuple, « pauvre et découragé », déçu, désillusionné, se souvenant des promesses qui avaient été faites et qui ne se réalisaient pas, abandonnait les « devoirs religieux ». Malachie qui était prêtre, qui était asiatique, et vrai juif, se manifesta dès le premier jour comme un révolutionnaire, — révolutionnaire réfléchi, conspirateur clairvoyant, législateur infaillible. Méprisant le peuple et sachant le moyen d'utiliser ses défauts, Malachie devint promptement le maître. Le dernier des prophètes d'Israël agit pour ainsi dire en dictateur : Plus de tribunes, plus d'orateurs publics, plus de « cris au dehors », mais le labeur patient dans la demeure, la recherche du vrai utilisable, et la promulgation de la vérité découverte, de la formule rédigée, de la Loi, sans discussion.

Malachie calcule d'abord, et froidement, les revenus du culte, le produit des offrandes ; il dénonce les prêtres qui « osent mettre sur l'autel des viandes profanes », et les fidèles qui ne craignent pas d'apporter aux prêtres,

pour le sacrifice, des « animaux boiteux ou malades ». — « Offrez donc cela à votre gouverneur, dit le prophète, sera-t-il content de vous, ou vous sera-t-il bien favorable? » Et il maudit ces « trompeurs », au nom de l'Éternel.

Il administre ces revenus, rendant obligatoire le transport des dîmes dans les entrepôts sacrés : « Apportez toute la dîme au magasin, dit l'Éternel, pour qu'il y ait de quoi manger dans ma maison ».

Remontant aux traditions, Malachie parlait au nom de Moïse. La crainte de Jéhovah n'existant plus, il commence par formuler l'accusation : « Servir Dieu, avez-vous dit, n'aboutit à rien ; qu'avons-nous gagné à observer ce qu'il veut qu'on observe ?... » Le doute, le blasphème exprimé, Malachie annonce le châtiment, la justice de l'Éternel: « Oui, j'arriverai vers vous pour le jugement, et sans retard je porterai témoignage contre les sorciers et les adultères, et les parjures, et contre ceux qui vexent l'ouvrier à cause de son salaire, et la veuve et l'orphelin, et ceux qui font tort à l'étranger, sans me craindre ».

De nouveaux émigrants, venus de Babylone, apportaient aux Juifs que Malachie maîtrisait, et à Malachie lui-même, très intelligent, des impressions nouvelles dues au contact des Perses. Or à ce moment les Juifs de Jérusalem, domptés par un Juif énergique, se défiaient, pour la première fois peut-être, de leur orgueil présomptueux. Leurs yeux s'ouvraient au spectacle de leur corruption; ils mesuraient exactement l'étroitesse de leur cer-

veau. S'en remettant à Malachie, qui les subjuguait, du soin de les organiser, ils concevaient maintenant, ces Juifs « aux cous raides », insupportables et personnels, l'idée d'une humanité vaste dans laquelle le monde d'Israël n'occupait qu'une place, et ils comprenaient que dans ce monde il y avait d'autres hommes, puissamment groupés, pensant et agissant autrement qu'eux.

Le Juif consent à entendre et à examiner les formules étrangères; ne renonçant pas à son rêve de domination, il admet que « cette domination universelle » ne pourra se réaliser qu'à la condition de se concilier les peuples avant de les exploiter. La persévérante séduction se substitue à la force active; la condescendance apparente remplace l'absolutisme brutal; la loi de bonté et de pardon efface la condamnation préalable et l'impitoyable châtiment; la patience, l'habileté et l'hypocrisie deviennent les vertus théologales d'un sacerdoce qui n'avait vécu jusqu'alors que de fièvres, d'audaces et d'imprécations. Ce sont les origines du Christianisme.

La Jérusalem nouvelle emprunte aux Perses leur grande fête de *Fourdi*; toute gaie, toute charitable, et ce fut la fête de *Pourim*. Booz importe d'Égypte la « charité pour les morts » et le salut fraternel, au nom du dieu, qu'échangent les hommes se rencontrant; et de même que la langue hébraïque, la langue des origines, se modifia peu à peu jusqu'à disparaître presque, ainsi l'esprit aryen s'insinua chez ces Asiatiques, préparant l'avenir. Le Juif eut bientôt l'horreur des sorciers, et il écouta avec plaisir, les comprenant, les littératures

étrangères ; et il consentit à vivre en paix sur son territoire, dans sa ville, sans que le monde entier, tremblant, s'occupât de ses querelles et de ses crimes.

Le « grand tapage », dans le monde connu, c'était maintenant Darius qui le faisait : — « Que de villes il a prises, sans même avoir traversé le fleuve Halys, sans avoir quitté sa demeure », dira le chœur des vieillards, dans le drame d'Eschyle. — Darius vient d'écraser toutes les révoltes (514); il tient dans sa main l'empire de Cyrus reconstitué. Pour légitimer son pouvoir aux yeux des peuples, il a pris pour femmes Atossa et Artystone, les deux filles du fondateur de la dynastie.



CHAPITRE IX

De 529 à 514 av. J.-C.— Darius, roi des rois ; l'Asie est son domaine — Les satrapes. — Impôts. — Chancellerie. — Administration et gouvernement. — Suse, capitale. — Le rocher de Béhistoun. — Architecture et sculpture : Pasargades, Ecbatane, Suse et Persépolis. — La science, monopole des mages. — L'alphabet perse. — Armement de Darius contre les Scythes.



Son court passage à Babylone avait suffi pour corrompre Darius. Il régnait en despote, ayant autour de lui une cour nombreuse d'Asiatiques. L'Asie entière était le « domaine du roi », suivant la formule assyrienne. Ce domaine, où pas un citoyen n'existait, avait été divisé en vingt satrapies, arbitrairement, les unes à titre de royaumes incorporés, les autres vassales, chacune avec son organisation particulière, mais toutes rigoureusement soumises à la volonté du « roi des rois ».

Le gouverneur de la satrapie, le satrape (*chattra patti*, seigneur portant l'ombrelle de parade), devait au

souverain les impôts et les contingents fixés; il répondait personnellement de l'ordre. Le produit annuel des satrapies, où figuraient les trois cents chevaux blancs imposés à la Cilicie, les poissons et les blés que l'Égypte, la Libye et la Cyrénaïque devaient fournir, valait sept cents millions de francs, en valeur actuelle.

La chancellerie de Darius, calquée sur le modèle ninivite, s'exerçait en trois langues, la perse, l'assyrienne et la médique. Les actes royaux étaient aussi publiés en langue grecque pour les satrapies de l'Asie-Mineure, en langue araméenne pour la Cappadoce, la Syrie et la Palestine, en écriture hiéroglyphique pour l'Égypte. Des courriers tenaient en relations constantes la capitale du roi des rois, Suse, et les satrapies; les relais étaient distants « d'une journée de chemin ».

Chaque satrape avait auprès de lui un officier chargé d'exécuter la sentence de mort que le suzerain pouvait à chaque instant prononcer contre son vassal. Des commissaires, fortement escortés, allaient inspecter les satrapies ou châtier les satrapes. La fortune de l'empire reposait, suivant le principe zoroastrien, sur le développement de l'agriculture.

Les Perses, « jaloux de leur indépendance », étaient restés en dehors de l'organisation impériale. Le « roi » n'était encore pour eux qu'un chef accepté, incapable de réclamer un impôt, n'exerçant pas la justice, ne pouvant ordonner une prise d'armes qu'avec le consentement du peuple assemblé.

Dans la capitale de l'empire, à Suse, le roi des rois

trônait ainsi qu'une divinité mystérieuse, inaccessible. Les trésors venus de toutes parts s'entassaient dans la maison royale, le maître n'ayant pas de dépenses. L'armée était fournie, entretenue et soldée par les provinces; les fonctionnaires de la cour, ainsi que les « parents » et les « amis », recevaient du souverain, en récompense de leur fidélité ou de leurs services, des territoires. Les confiscations et les « présents » paraient aux insuffisances.

La demeure du roi des rois, comme un temple, restait fermée; le seuil en était infranchissable au peuple, qui ne devait pas oser prononcer le mot désignant le « siège de la royauté », le sanctuaire. La « porte » du palais de Darius exprimait la limite au delà de laquelle il devenait irrespectueux, presque coupable d'aller, même en pensée. La vie du souverain, au fond de ce palais silencieux, était une légende. Le roi ne buvait que de l'eau du Choaspès et du vin de Syrie, transportés dans des vases d'or et d'argent; son pain n'était fait que de froment d'Éolie, mélangé de sel d'Égypte. La tiare resplendissante de Darius et la « sandale pourprée » dont son pied était chaussé, sont les traits suffisants dont se sert Eschyle, dans sa tragédie des *Perses*, pour évoquer la grande figure du grand roi.

Darius fit de Suse la capitale de l'empire, et de Persépolis (*Parcatakhra*) le lieu de sépulture de la dynastie royale. Ecbatane était demeurée la vieille ville médique par excellence. Au nord de Kirmanchah, à Béhistoun, sur un rocher, — le mont Bagistan des géographes classiques, — Darius, pour immortaliser son règne, fit sculpter

un colossal bas-relief disant ses victoires. Le roi y est représenté debout, tranquille, ayant à ses pieds le cadavre de Gaumatès, — le faux Smerdis, — et recevant l'hommage des chefs révoltés. Le texte, en trois langues, explique l'illustration.

Les monuments de Pasagardes, d'Ecbatane, de Suse et de Persépolis sont les origines de l'architecture perse. Pasagardes où se trouvait le tombeau de Cyrus, « au milieu des jardins royaux, entouré de bois touffus, d'eaux vives et de gazons épais », contraste avec l'idée qu'on a d'Ecbatane où le palais, trésor bâti, recélait l'entassement des richesses impériales et les archives du roi des rois. Les chroniqueurs énuméreront les poutres, les lambris, les colonnades « couvertes de lames d'or et d'argent », et les tuiles des toits « toutes d'argent massif », qui faisaient d'Ecbatane une « riche matière ». L'auteur du livre de Judith s'émerveille des « colossales dimensions » du palais. Le goût touranien, là, n'avait conçu l'architecture que comme un problème d'échafaudage destiné à supporter ou à recevoir une quantité de bois et de métaux précieux. « On n'y avait rien laissé de nu », dit Polybe.

Persépolis, la nécropole royale, que Darius et Xerxès achevèrent, procédait de l'Égypte et de l'Assyrie. S'étalant sur une large terrasse rectangulaire et trois autres terrasses d'inégales dimensions, faites d'apports ou « taillées et nivelées » dans le roc même, les ruines de Persépolis témoignent de la colossale grandeur de l'œuvre exécutée. Un escalier de marbre noir, gigantesque,

formé de blocs énormes, — dix et jusqu'à dix-sept marches prises dans un seul morceau, — conduisait à la première plate-forme décorée d'un portique monumental, isolé, flanqué de taureaux sculptés « pareils à ceux d'Assyrie ». Des escaliers semblables menaient aux autres terrasses. Des colonnes cannelées, hautes de dix-sept mètres, aux chapiteaux formés de têtes d'animaux, doublées, se tenant par la nuque, indiquent bien les solives supportant jadis les toits plats, dessinent nettement le péristyle menant aux autres constructions, aux vastes salles dont les pourtours étaient troués de chambres.

Sur la paroi du rocher même où avait été taillée la plateforme, et assez haut pour que l'accès en fût à tout jamais interdit, s'ouvraient deux sépulcres richement ornés à l'extérieur. L'un porte en gravure le nom de Darius. Les Égyptiens, dont les tombeaux creusés à mi-hauteur des falaises à pic sont fréquents, taillaient avec sévérité, dans le roc, l'entrée des sépulcres, réservant aux chambres intérieures la luxueuse et touchante profusion des ornements; les ouvriers de Darius, au contraire, épuisaient leur talent sur les façades, négligeant la chambre du mort laissée nue et obscure. Le faste asiatique, exubérant, prétentieux, ne comprenait pas l'art égyptien, intime, caché, religieux en cela.

Suse, la ville quasi-babylonienne, n'était, autour du palais fait de briques cuites mais avec un large emploi de marbres et de dalles, qu'une agglomération de maisons basses, aux toits de terre, lourds, épais, tassés. Les

colonnes de la « maison royale », avec leurs plinthes carrées semblables à celle de Persépolis, ont des bases illogiques, évasées.

Cyrus, Cambyse, Darius, Xerxès et Artaxerxès intervinrent successivement, chacun avec ses impatiences et ses caprices, dans la formation de l'architecture perse. Le goût différent des ordonnateurs, et peut-être aussi le travail d'ouvriers divers, venus de Chaldée, de Phénicie, d'Égypte, peut-être même de Jérusalem, ne permet pas de découvrir la loi caractéristique, primordiale, de cet art spécial. Il y a dans ces œuvres, au fond, l'imitation des masses assyriennes, avec l'inévitable modification que devait y apporter la possibilité de l'emploi des marbres. On surprend, dans l'exécution, le vieil usage des « charpenteries »; les colonnes, dans la construction et dans l'ornement, font fonction d'assemblages. Le taureau d'Assyrie, ailé, monstrueux, aux pieds fendus, ornement principal, symbole alourdi et grossier de la génération touranienne, a cependant au cou l'aryenne et légère gaieté d'un collier de fleurs. Les parois de l'escalier gigantesque donnent, ainsi que dans les temples égyptiens, des processions sculptées d'officiers, de courtisans, de gardes royaux, de satrapes apportant les tributs, avec des figurations de combats de bêtes. La théorie est roide, sans animation, et les animaux sculptés sont fantastiques; mais la frise est une large guirlande de roses ouvertes. Comme au temple de Jérusalem, des tapis suspendus, riches, pesants, séparaient les salles dans le palais, et çà et là des détails grecs y sont visibles. Un manque absolu

d'unité s'oppose à la synthèse d'un style; l'architecture des Achéménides est un amalgame.

L'ouvrier, d'où qu'il vînt, valait certainement mieux que le maître. Le ciseau du sculpteur, « plus libre et plus savant » qu'en Assyrie, observait et respectait mieux qu'à Babylone ou à Ninive l'expression proportionnelle du corps humain, bien qu'il n'osât pas sortir trop des lignes fixées. Il y a déjà à Pasargades comme un frein de raison hellénique, et cependant le taureau Caïoumors, persan, image du premier Pischdadien, y tourne au monstre, comme si l'artiste avait voulu plaire aux hommes du Touran. Des hiéroglyphes égyptiens se voient à Suse, et des inspirations naturelles, persanes, aryennes, y abondent, feuillages et fleurs, volutes, perles, œufs. La langue dardée du serpent, répétée, devient un motif d'ornementation. Il ne manque à cet heureux choix des sujets, que la faculté de l'utilisation artistique. Le goût aryen dicte évidemment le choix des choses agréables à reproduire, mais l'ouvrier égyptien, ou asiatique, ne sait comment placer les « motifs » choisis pour arriver à la pleine joie du regard et de la pensée.

La magnificence de la cour, la richesse des costumes, la dignité conventionnelle des personnages, excluaient le vrai en sculpture. Coiffé de la tiare assyrienne, — qui n'était que le « bonnet chaldéen » allégé de sa pointe, accosté de plumes, — le roi des rois est l'unique divinité représentée. La stole des mages, qu'il porte parce qu'il veut être en même temps prêtre et dieu, lui interdit tout geste humain; les joyaux qui sont à ses pieds, à son

cou, rompant les lignes, arrêtent la main du graveur égyptien menant son trait simple et délicat; le cérémonial enfin, vite consacré, dogmatique, oblige l'artiste à n'exécuter qu'une apothéose. Tout acte de la vie libre échappe au sculpteur. Les courtisans ne sauraient, sur le relief, prendre une liberté dont le monarque se prive, et les mastigophores, le fouet au dos, et les doryphores, la main soudée à leurs hallebardes, y doivent être, y sont comme des plantons pétrifiés.

Dès Darius l'art perse est asiatique, mais ayant conservé toutefois, — aryanisme persistant, — le goût inné des ornements naturels, la répulsion pour tout ce qui exprime, en architecture, l'idée de temple ou d'autel, pour tout ce qui tend, en sculpture, à la figuration d'une divinité. Les monuments de Perse ne sont en réalité que des palais ou des tombeaux.

La science était le monopole des mages, sauf la médecine que les Égyptiens exerçaient. L'écriture perse, originaire de la Bactriane, d'abord syllabique, emprunta aux Assyriens le système graphique des traits, ou clous (cunéiforme), mais elle devint vite alphabétique, avec trente-six lettres. L'écriture médique (scythique ou touranienne) demeura syllabique. Donc les Perses, dès le début de leur constitution, eurent un alphabet.

Légitimement, les Perses s'enorgueillissaient de leur origine; fièrement, ils défendaient leur indépendance, ne considérant leur « empereur » que comme un chef accepté. Ils ne songeaient pas, Aryens qu'ils étaient, aux conséquences de cette faute. Parce qu'ils avaient eu

Cyrus, « un père », ils avaient supporté Cambyse, « un maître », et ils obéissaient maintenant à Darius, l'« exploiteur d'hommes ». Ils diront de lui, injure suprême pour un Aryen, qu'il n'était qu'un « marchand » ; mais c'est lorsque le marchand les aura jetés dans la foule des Asiatiques qu'ils le qualifieront ainsi, trop tard. — « Dieu fit cet honneur à la ville des Susiens, dit Eschyle, de vouloir qu'un seul homme réunît sous le sceptre royal tous les peuples de la féconde Asie ». Sous Darius, en effet, les Perses ne furent guère plus qu'un des nombreux « peuples de la féconde Asie », subjugués. Les rois des Perses, à Suse, comme jadis les rois d'Assyrie à Babylone, seront désormais, suivant l'expression de Plutarque, « les images vivantes de la divinité ».

Deux natures, deux sangs étaient en Darius. Il avait des Aryens la « religion de l'amitié », la clémence, la « sensibilité touchante », la douceur et le grand besoin de savoir les choses avant de les utiliser, non par sentiment de crainte, mais par inquiétude de l'inconnu. Le fils d'Hystaspe était bon, certainement : « Le roi, dit la Bible des Juifs, parlant de lui, n'est-il pas grand par son autorité ? Le monde entier ne craint-il pas de toucher à sa personne ? Eh bien ! moi, je l'ai vu avec Apamé, la fille du noble Bartakos [dans son harem], assise à sa droite, et elle lui enlevait le diadème de la tête, et se le mettait à elle-même, en le frappant doucement sur la joue, de la main gauche, tandis que lui la regardait, la bouche entr'ouverte. Sourit-elle, il rit ; se fâche-t-elle, il la caresse jusqu'à ce qu'elle soit réconciliée... »

Au moment du danger, pendant l'action, et comme Cyrus en cela, « l'âme illustre du dieu des Perses, né à Suse », cessait d'être excellente; c'était alors « Darius le Mède » qui agissait, celui dont parle Daniel, « tranquille et de sang-froid », mais impitoyable. Le Darius divin, asiatique, était un autre personnage encore, tout de convention, « n'appartenant pas à la race de Cyrus »; c'est celui qui prit Atossa pour femme afin de légitimer sa divinité. « Salut, dit le chœur des vieillards, salut, épouse du dieu des Perses, et mère d'un dieu! »

Darius savait le Zend-Avesta, mais il n'en pratiquait pas la doctrine; il ne le considérait pas comme le « livre par excellence ». Sous son commandement, les Perses cessèrent d'être incorruptibles. Zoroastre ne dominait plus exclusivement en Iran. On ne saurait affirmer que l'image sculptée au rocher de Béhistoun, et planant sur le front de Darius, soit la représentation d'Ormuzd; c'est encore cependant, au moins, un « ange » iranien, protecteur. Les mages, qui redoutaient Darius, avaient entrepris de le séduire comme ils avaient séduit, à Babylone, les Perses de Cyrus. Le caractère du roi des rois favorisait le succès de cette intrigue. Il en arriva, lui qui avait fait tuer Gaumatès, le mage usurpateur, à déléguer son autorité de « justicier » à un Chaldéen choisi dans le « collège des mages ».

Circonvenu, prisonnier de la caste sacerdotale, ayant détruit la force des Perses pour devenir le véritable roi des Asiatiques, Darius, empereur, n'avait plus autour de lui que son armée, pleine de Touraniens, qui l'adorait

sans doute mais qui devenait la proie de l'ennui. On entendait alors (514), au nord, un remuement nouveau de ces hordes scythiques, insolentes, qui avaient ravagé la Syrie au temps de Cyaxare et tenu la Médie sous le joug pendant dix-huit années.

Une grande expédition contre ces hordes, contre les Scythes, devenait une tentation pour les guerriers mèdes las de n'avoir plus d'ennemis à châtier. Et peut-être le roi des rois, Darius, tombé dans sa faiblesse, écœuré de l'exercice de son droit divin, fatigué des mages, caressa-t-il avec joie l'idée de secouer sa gloire pesante, de se délivrer de son propre despotisme et de se lancer, en soldat, dans une expédition très rude, mais dont l'issue glorieuse ne lui paraissait pas douteuse cependant. Il ordonna résolument une prise d'armes contre les Scythes du nord et du nord-ouest.

On a dit que Cyrus ayant pris l'Asie et Cambyse l'Afrique, Darius « voulut conquérir l'Europe ». Darius ne sut l'Europe qu'après l'avoir vue de ses yeux, c'est-à-dire après sa campagne contre les Scythes, qui le conduisit en effet bien au delà, vers l'ouest, des limites qu'il s'était assignées d'abord. Sous le commandement de Darius, soixante-deux mille hommes quittèrent Suse.

Pendant que le roi des Perses, le chef des Aryens, maître de l'Asie, allait avec ses Asiatiques batailler à l'ouest, du côté de l'Europe, Jérusalem recevait et recueillait le dépôt du Zend-Avesta et s'impressionnait de l'esprit aryen.

CHAPITRE X

De 625 à 506 av. J.-C. — Darius en Europe. — Les Parthes. — Arméniens, Caucasiens, Colchidiens, Ibériens et Albaniens. — Les Scythes d'Asie et d'Europe. — Campagne de Darius : passage du Bosphore et du Danube ; tactique des Scythes ; retraite des Mèdes. — Miltiade et Histiée. — Mégabyze en Thrace et en Macédoine. — Révolte en Cyrénaïque : Barcé et Carthage. — Scylax descend l'Indus. — Europe et Asie.



ne partie des Scythes qui pendant dix-huit années avaient occupé la Médie (625-607), y étaient demeurés lorsque Cyaxare rendit leur indépendance aux Mèdes. Un grand nombre, abandonnant leur proie, s'étaient répandus dans le Caucase. En Parthyène s'étaient groupés plus spécialement les Scythes de race iranienne, les Parthes, très braves mais prompts au découragement. Ces Parthes, jadis menacés par Sennachérib (700), utilisés par Assourahaddon (681), avaient participé à l'écrasement des « Cimmériens destructeurs », dans l'intérêt des Assyriens et des habitants de l'Asie-Mineure, et favorisé, en

conséquence, l'envahissement de la Médie par le Scythe Madyas. Leur contact avec les Perses, en Médie, les avait détachés des tribus touraniennes répandues au nord de l'Iran, ces « troupes insaisissables » dont Ézéchiel s'épouvantait.

Ces hordes scythiques, — mélange de races, — on les connaissait peu, on les désignait vaguement. La Bible hébraïque les comprend dans la nomenclature des peuples à détruire, à précipiter dans le séôl ; ce sont ces « peuples du nord », ces archers innombrables que les nabis d'Israël voient répandus « jusqu'à la fin orientale du monde ». — « Nous sommes arrivés au dernier sentier de la terre, dit aussi le Kratos du Prométhée d'Eschyle, dans le pays scythique, dans la solitude non foulée ». — La légende grecque, expliquant tout, fait naître Scythès des amours d'Hercule avec la « femme aux pieds de forme serpentine » qui symbolisait Afrasiab, le serpent touranien.

Il était humiliant pour Darius, le maître des maîtres, de laisser vivre, au nord, librement, ces masses d'hommes redoutables, indomptés, menaçants, alors qu'il disposait d'une armée lasse de repos, impatientée, et que son pouvoir, despotisme apparent, se subordonnait de plus en plus à la volonté des mages.

Il a été dit qu'en marchant avec ces guerriers contre les Scythes, Darius voulait, missionnaire de Zoroastre, porter le Zend-Avesta aux Touraniens. Il suffit peut-être de constater qu'il existait alors, réellement, « un danger scythique ». Les hordes qui avaient jadis envahi la Médie,

occupaient maintenant un grand espace, au nord du Caucase, dans tout le désert du Touran, et au delà de la mer Caspienne et de la mer d'Aral, à l'est, et au delà du Pont-Euxin et de la mer Noire, à l'ouest.

Du côté de l'Orient, les passes impraticables de l'Hindou-Koush et le fleuve Oxus, que gardaient les gens de la Sogdiane, de la Bactriane et de la Margiane, tout à fait sûrs, étaient de suffisantes garanties; à l'occident de l'empire, les satrapies de l'Asie-Mineure offraient beaucoup moins de sécurité. Il y avait là, entre la Médie et les Scythes, des « nations » organisées qui pouvaient se prononcer contre les Mèdes, au moins politiquement. Frapper les Scythes, — les Scythes du nord-ouest, — c'était, pour Darius, en même temps briser une menace permanente, affirmer sa force, imposer son prestige aux « peuples » de l'Asie-Mineure dont la soumission dépendait exclusivement de l'intérêt.

L'Arménie, gouvernée par le successeur de Tigrane Ier, Vahaku, roi très bon que les Arméniens avaient mis au rang des dieux, restait fidèle aux Mèdes. Les Caucasiens, de race aryenne, blanche, pure, « foule guerrière frémissante de lances aigües », étaient comme une solide garnison dans une forteresse imprenable. Mais entre le Caucase et l'Arménie, les Colchidiens, les Ibériens et les Albaniens préoccupaient Darius.

La Colchide, s'étageant à l'extrémité de la mer Noire, donnant avec abondance son blé, son vin et son miel, riche en prairies où croissaient librement des chevaux superbes, où paissaient grassement des troupeaux nom-

breux, aux toisons épaisses, s'offrait aux convoitises. Là vivait un peuple dont l'insolence était incorrigible, jaloux de ses biens, toujours prêt à les défendre, ayant dans son armée ces « vierges intrépides au combat » dont les Argonautes avaient éprouvé la vaillance.

L'Ibérie, — la Géorgie actuelle, — avec ses vastes plaines qu'arrosent d'abondantes eaux, était habitée par les Sapires d'Hérodote, « braves, intelligents et civilisés, très aryens, d'une belle indépendance, vivant en communes libres, parfois confédérées sous la direction de deux vieillards. Les Ibériens, amis de la paix, inquiétaient Darius à cause de la faiblesse de leur esprit. Sans organisation guerrière, ignorant l'art des combats, ces hommes étaient cependant redoutables ; leur rage désordonnée pendant la bataille, leur bravoure effroyable dans la mêlée, déjouaient toute tactique. Ils agissaient suivant leur inspiration, tantôt « lançant leurs flèches et leurs javelots », cachés, se dérobant aux coups de l'adversaire, et tantôt excessivement agiles, audacieux, intrépides, s'élançant comme un essaim de guêpes dispersé, furieux, insaisissables, acharnés. Échappant aux influences morales, les Ibériens acceptaient toutes les religions, adorant volontiers les dieux nouveaux. Cependant ils détestaient les Asiatiques et les Touraniens.

Les « hommes de l'Albanie », aux bords de la mer Caspienne, occupant le Laghestan, le Daghestan et le Chirvan actuels, divisés en tribus ayant chacune son chef, quasi-nomades, très nombreux, menaient leurs troupeaux aux steppes ou conduisaient leurs char-

rues de bois en guerriers, ayant toujours au poing leur lance lourde. Ils étaient habiles à forger des « vêtements de fer », à tisser des « cottes de mailles ». Unis à leurs voisins d'Ibérie, dont ils aimaient l'influence, et qu'ils imitaient, on craignait les Albaniens, — ou Alains, — à cause des surprises que faisait redouter la brutalité, les surprises de leur ignorance.

De l'autre côté du Caucase, l'histoire légendaire cite avec effroi des tribus très redoutées, vivant en des « lieux où se complaisaient les monstres et mauvais génies ». C'est là que, sous la grande image de Prométhée, l'humanité s'affirmant, délivrée, fut clouée vivante sur un roc et livrée aux vautours par les dieux jaloux.

Entre la mer Caspienne et la mer Noire, et du côté de l'Orient, les rois des rois se considéraient comme suffisamment protégés contre les « peuples du nord ». Les Scythes que Darius devait combattre occupaient le territoire compris, au nord du Pont-Euxin, entre l'Ister (le Danube) à l'ouest, et le Rha (le Volga) à l'est. Les Scythes qui avaient jadis envahi la Médie, — les « Çakas » des Perses, — et dont un bon nombre se trouvaient maintenant enrôlés dans les troupes médiques, se composaient surtout de Touraniens de race Ougro-Finnoise, dont les hordes s'étendaient à l'ouest du Volga, jusqu'en Chine, se mongolisant à mesure qu'ils se rapprochaient du « soleil levant ».

C'est donc vers la Russie méridionale que Darius se dirigeait. Les Scythes de ce pays étaient sans doute, en majorité, des hommes d'une race autre que la race des

Scythes orientaux. L'histoire a donc assez bien séparé ces deux groupes en les qualifiant de Scythes d'Asie et Scythes d'Europe. Rigoureusement exacte au point de vue géographique, cette double qualification n'est cependant pas acceptable ethnographiquement : Les Scythes d'Asie ne comprenaient qu'une minorité d'Asiatiques, comme les Scythes d'Europe ne comprenaient qu'une minorité d'Européens.

Chez les Scythes d'Asie, les Touraniens dominaient, Ougros-Finnois purs ; et parmi les Scythes d'Europe, il y avait beaucoup d'hommes appartenant au groupe du « rameau germanique » resté hors de la race aryenne ou indo-européenne, se rapprochant de la race ougro-finnoise, appartenant plutôt, en conséquence, aux Scythes d'Asie. Les Grecs ont simplifié le problème en appliquant à ces deux grandes divisions d'un ensemble de « barbares », une désignation générale empruntée au gothique *skiatha* (archer) : Scythes.

Le type principal des Scythes d'Europe que Darius allait provoquer, — « grands cavaliers et grands buveurs », — se distinguait par l'épaisseur des sourcils, l'abondance de la barbe, la force du nez « droit et aquilin », et le déploiement continuel de goûts, de pratiques, d'appétits de toute nature, excessifs. Dans ce groupe presque finnois, formé des représentants ou « précurseurs » des Bas-Allemands et des Scandinaves, polyandres, se trouvaient des Asiatiques polygames, rusés, excessivement habiles, et des Touraniens déjà mongolisés, « fidèles au culte de la lance, ou pieu dressé », et des Aryens, —

comme les Parthes parmi les Scythes d'Asie, — dont l'influence est encore appréciable. La langue des Scythes d'Europe a beaucoup de mots iraniens.

Le groupe principal des Scythes d'Europe campait entre le Borysthène (Dnieper) et le Tanaïs (Don). Les Scolotes, les « hommes au bouclier », — *Skildus* gothique, — vivaient en tribus confédérées, ayant chacune son chef, sa coutume et son culte. Une de ces tribus, privilégiée, donnait le roi à la confédération; c'étaient les « Scythes royaux » des Grecs.

La nomenclature des groupes scythiques, relevée dans Hérodote, nous vaut quelques traits excellents, des appellations importantes : Entre l'Ister (Danube) et le Tyras (Dniester), — la Bessarabie actuelle, — on ne voit que des nomades clairsemés. Entre le Tyras et l'Hypanis (le Boug), il y avait les Tyrites, mélangés de colons grecs sur le littoral, et dans l'intérieur, les Neures, les « loups », jusqu'aux limites nord du pays connu, point géographique (haut Borysthène) où vivaient les Androphages, « mangeurs d'hommes ». A l'ouest de l'Hypanis, et jusqu'au Borysthène, dans l'anse que forme le bas-fleuve venant à la mer, étaient les Callipides, attachés à la vie agricole, pacifiques, séduits par l'exemple d'Olbia, la colonie milésienne fondée chez eux et prospère. Au-dessus des Callipides, sur la rive gauche du Borysthène, les Alazones, fixés au sol, agriculteurs, envoyaient aux Grecs des céréales.

Au Panticapès commençaient les Scythes nomades. Entre le Borysthène et le Tanaïs, au sud, les Scolotes,

et au-dessus des Scolotes, au nord, les Mélanchlœnes, « hommes aux vêtements noirs », purs Finnois, allant rejoindre les Androphages à l'est. Ces deux groupes étaient, pour les autres Scythes, comme des « nations étranges » ; ils pratiquaient la sorcellerie et menaient une vie extraordinaire. Les Sarmates, ou Sauromates, « frileux », établis entre le Caucase et le Tanaïs et le Rha se rejoignant, guerriers par excellence, menaient leurs femmes aux batailles. Au nord des Sarmates, entre les deux fleuves s'éloignant l'un de l'autre, les Budins « aux yeux bleus », dont la chevelure était blonde, avaient bâti leur ville toute en bois, Gélonus, l'ayant ainsi nommée parce qu'ils s'étaient unis aux Gélons, sur l'emplacement même de la cité. Ils pratiquaient dans des temples un culte dont les fêtes étaient célèbres. On y reconnaît ces Ases, ces Scandinaves primitifs, adorateurs d'Odin, et dont l'Edda et les Sagas nous parlent précisément comme s'étant organisés près du Pont-Euxin. Les Gélons, mêlés aux Budins et aux Sarmates, se donnaient pour des Grecs venant civiliser leurs hôtes en échange de l'hospitalité qu'ils en recevaient.

Les groupes inorganisés, quasi-sauvages, — Touraniens, Ouraliens et Ougro-Finnois, — au nord et au nord-est des Budins, — comprenaient : les Thyssagètes « grands chasseurs » ; les Argippéens occupant l'Oural Baschkique, « tribu sacrée » vendant de l'or aux négociants de Panticapée, par l'entremise des Arimaspes monstrueux, « à un seul œil » ; les Issedons, au delà de l'Oural, exploitant les mines de l'Altaï.

Les Saces et les Massagètes, au sud des Issedons et des Budins, au nord du Touran, appartenaient aux Scythes d'Asie.

Parmi les Scythes d'Europe, peut-être faut-il comprendre les Taures occupant la partie sud-occidentale de la Chersonèse Taurique (Crimée), dont l'autre partie était habitée par des Scolotes ou Scythes royaux. Le comptoir de Panticapée (péninsule de Kertch), sur le bosphore Cimmérien, qu'un rempart protégeait contre les incursions des Scolotes, trafiquait des ors de l'Oural et de l'Altaï. En face de Panticapée, sur un territoire difficile à déterminer, car la mer en a modifié la tenue, vivaient les Sindes, avec quelques Cimmériens, et au-dessus, près des Sarmates, les Méotes, ou Maïtes.

Sur la rive droite du bas Danube campaient les Gêtes, « peuples de Thrace » qui ne « considéraient la mort que comme une suspension de la vie et lançaient leurs flèches vers le ciel quand il tonnait ». De l'autre côté du fleuve s'étendaient les Agathyrses, Thraces également, « très hardis », amis des Scythes, ayant la communauté des femmes dans leur coutume.

Les mœurs des hordes scythiques étaient diverses, comme les races composant l'agglomération. Mille fables, absurdes ou terrifiantes, conservées, troublent encore nos recherches. L'Europe est certainement en formation déjà, et beaucoup plus qu'on ne l'a pensé, dans ce groupement où s'observent et se tâtent, alliés pour la période d'installation, des Asiatiques, des Touraniens, des Finnois et des Aryens seuls Européens véritables. Quelles variétés

dans cet ensemble, depuis les Scythes d'Hérodote, se nourrissant de la chair de leurs chevaux et du lait de leurs juments, « trait par des esclaves auxquels on crevait les yeux pour les empêcher de fuir », ou « buvant le sang de leur ennemi dans des crânes », jusqu'aux nomades d'Eschyle, habitant les hautes régions « sous de grands toits d'osier tressé », ou vivant, « armés d'arcs », sur des charrettes « aux roues solidement construites ».

Ces hommes adoraient, suivant leurs origines, ou Taviti, la « déesse du feu », la vierge védique, ou le Jupiter Papœos, « l'aïeul », ou la terre, Apia, ou le soleil, Œtosyros, ou la « Vénus céleste », Artimpasa, la « noble dame », nommée d'un nom mi-gothique, mi-sanscrit. Le dieu des eaux, Thamimasadas, n'était connu que des Scythes royaux qui, seuls, avaient un autel permanent dressé au « dieu porte-glaive ». Dans l'ensemble du Ciel scythique, les divinités aryennes semblent dominer.

Darius s'avance contre cette « multitude » qui lance des flèches « enduites d'huile médique », de bitume enflammé, qui brandit, dans le combat, la longue épée, « le fer forgé par le marteau ». La « foule immense », venue du « fond du nord » avec ses bataillons « formés de peuples nombreux », attend Darius.

L'armée des Mèdes, qui avait traversé toute l'Asie-Mineure, de l'est à l'ouest, franchit le Bosphore de Thrace sur un pont construit par le Samien Mandroclès. Elle ne rencontra de résistance que chez les Gêtes, vite battus d'ailleurs, et repoussés. Un autre pont, jeté sur le Danube,

permit aux envahisseurs de pénétrer sur le territoire scythique proprement dit.

Les cités grecques de la Petite-Asie, gouvernées par des despotes intéressés au succès de Darius, parce que le prestige du roi des rois, leur suzerain, était l'arme dont ils menaçaient le peuple, lui avaient envoyé des contingents. Ces « auxiliaires », venus par la mer, avaient remonté le Danube pendant deux jours, pour arriver au « passage », au pont que des Grecs avaient construit. Darius, déjà passé sur l'autre rive, confia la garde du pont à ses constructeurs mêmes, aux Ioniens. Son premier ordre avait été de détruire la « route de bois » après le passage de l'armée, afin que les auxiliaires grecs pussent, tous, suivre le roi, assister à ses victoires en Scythie. La prudence devait l'emporter sur la fatuité du conquérant; Darius conserva le pont.

Les rois scythes s'assemblèrent aussitôt que Darius eut franchi l'Ister. Les Scolotes, les Sarmates et les Budins voulaient que l'on affrontât les Mèdes; les Taures, les Agathyrses, les Neures, les Androphages et les Mélanchlænes, impressionnés, ne se rangeant pas à cet avis, ne prirent qu'un engagement de neutralité. Les tribus « alliées », modifiant leur tactique, convinrent alors de se présenter à l'envahisseur, de feindre une résistance, et de reculer lentement, toujours, devant les Mèdes, en comblant les puits, en détruisant « toutes les œuvres de la nature ». Ou bien, affamés, affaiblis, trop engagés dans l'intérieur des terres ravagées, nues, les Mèdes deviendraient une proie facile; ou bien, suffisamment

approvisionnés, — car les ânes nombreux qui suivaient l'armée, inconnus aux Scythes, leur causaient un étonnement mêlé d'effroi, — les Mèdes s'avanceraient victorieux, et les tribus « neutres », menacées, se trouveraient forcées de se défendre, de se prononcer, de se joindre aux alliés pour écraser l'ennemi.

Trompé, enhardi, poursuivant les Scythes qui se dérobaient, Darius traversa les premières plaines, franchit les premiers fleuves, surprit la ville de Gélonus, abandonnée, qu'il fit incendier, établit une garnison sur le haut Oaros, chez les Budins en fuite, et pénétra chez les Mélanchlænes, chez les Androphages, chez les Neures, chez les Agathyrses. Dans ce territoire vaste, qu'il ignorait, jouet de ses ennemis, Darius s'enfonçait chaque jour davantage, lorsque les Scolotes, commandés par leur roi Indathyrse, se montrèrent au sud, c'est-à-dire sur les derrières des Mèdes, qu'ils obligeaient ainsi à une action déterminée. C'est qu'à ce moment les Agathyrses et des groupes finnois, divers, délibéraient sur les avantages qui résulteraient pour eux d'une alliance avec les Mèdes; les Scythes royaux, inquiets, en offrant la bataille à Darius, le détournaient de la voie qu'il avait suivie, l'éloignaient de ceux qui, l'ayant vu passer, et rassurés sur ses intentions, songeaient à se soumettre.

Darius ne vit pas le piège. L'hiver, ce redoutable allié des Scythes, approchait. Pour que le désastre des Mèdes fût complet, le roi des Scolotes, très audacieux, attirant l'ennemi là où il espérait le battre, lui offrit une victoire facile. Quelques groupes de cavaliers gardant

mal, avec intention, des bestiaux rassemblés, furent attaqués et battus. Mais les troupes de Darius étant épuisées, le plan des Scolotes échoua. Le roi des rois ordonna la retraite vers le Danube.

Les Ioniens qui gardaient le « passage de bois » sur le fleuve, instruits de la désastreuse et ridicule campagne des Mèdes, entendirent Miltiade, d'Athènes, qui gouvernait alors la Chersonèse de Thrace, leur conseiller d'achever la défaite de Darius que les Scythes poursuivaient, en détruisant le pont. Mais Histiée de Milet, qui était là, et qui voyait dans la perte de Darius le signal d'un soulèvement général des démocrates las du joug des tyrans, voulait au contraire sauver le grand roi, et son avis prévalut. Les Ioniens trompèrent les Scythes en enlevant seulement la partie du pont qui portait sur la rive gauche de l'Ister. Croyant à la destruction complète du passage, les Scythes attaquèrent Darius en retraite rapide, abandonnant ses tentes, ses bagages et ses provisions. L'infanterie, atteinte, fut massacrée; Darius arrivant de nuit au bord de l'Ister, avec ses cavaliers, ne voyant pas le pont, trembla de terreur. Un Égyptien dont la voix était retentissante, posté là dans ce but, appela Histiée qui vint rassurer Darius. Le roi des rois, profondément humilié, ayant repassé le Danube, traversé la Thrace en toute hâte, s'embarqua à Sestos, retournant en Asie, laissant à Mégabyze fils de Zopyre, son lieutenant, l'ordre de camper en Thrace et d'organiser la conquête du « pays vers l'ouest ».

Histiée de Milet reçut le territoire de Myrcinos, sur le

Strymon, en récompense du grand service qu'il avait rendu à Darius. De la cité « protégée de murailles » qu'il créa sur ce point, bien placée, il pensait pouvoir un jour, favorisé par les vents étésiens, conquérir toutes les « villes riches » de l'Archipel. Coès avait obtenu l'île de Lesbos.

Mégabyze, laissé par Darius en Thrace, se hâtait d'agir avant que le succès complet des Scythes, raconté, n'eût détruit le prestige des Mèdes. Périnthe, la colonie samienne, fut prise, et le lieutenant de Darius battit et transporta les Péoniens. Les tribus de la Thrace, effrayées, se soumirent, sauf les montagnards du Pangée et les pêcheurs du lac Strymon qui demeurèrent indépendants. Mégabyze reçut bientôt l'hommage d'Amyntas Ier, qui était roi de Macédoine, établit sa domination à Byzance, prit les îles d'Imbros et de Lemnos dans la mer Égée, et vint à Sardes, où se trouvait Darius, pour rendre compte de ses « travaux » au roi des rois.

Or pendant que Darius, impuissant, se perdait au « pays des Scythes », la Cyrénaïque s'étant révoltée, Barcé avait été prise et châtiée par les soldats perses. Vaincus, des Barcéens avaient été transportés en Bactriane ; d'autres, choisis parmi les plus influents, avaient été crucifiés, après avoir vu leurs femmes, nues, les seins coupés, exposées au peuple le long des remparts. Carthage, un instant indécise, épouvantée, envoya promptement son tribut de vassalité à Darius.

Au même moment (508-506), un corps de Mèdes arrivait au Haut-Indus, mené par Scylax de Caryanda, qui

construisit une flottille avec des bois de Kachemire, rêvant de descendre le grand fleuve indien jusqu'à la mer. Trente mois après son départ, ayant glorieusement réalisé son but, Scylax arrivait avec sa flotte à l'extrémité de la mer Rouge. Peut-être, alors, les Perso-Mèdes qui campaient au Pendjâb, — la vingtième satrapie de Darius, — allèrent-ils jusqu'au Gange, vers l'est?

Le beau succès de Scylax dut distraire Darius, plus curieux que guerrier, de son échec en Scythie. Il pouvait d'ailleurs, devant ses peuples, se vanter des résultats de sa campagne en Europe, car son armée ayant été détruite, il n'existait plus de témoins de son revers, et son lieutenant Mégabyze venait de reculer les frontières occidentales de l'empire jusqu'au Danube.

Les historiens se sont accordés à dire, jusqu'ici, que la vue de l'Europe avait excité l'envie de Darius. Il ne serait pas invraisemblable, ainsi que cela est écrit dans Hérodote, que la transportation des Péoniens en Iran ait eu pour cause la rencontre qu'avait faite Darius d'une Péonienne de grande beauté. C'était un monde nouveau pour lui que le roi des rois avait « découvert ». Historiquement, l'Europe et l'Asie se distinguaient à ne plus pouvoir être confondues. L'antagonisme consacrait la séparation. Et c'était le « chef des Perses », le successeur de Cyrus, le maître des Iraniens, qui commandait aux Asiatiques!

L'histoire, grâce à la faiblesse de Cyrus, dont Darius accentuait les conséquences, allait se développer contrairement aux destinées naturelles, aux influences normales

de la géographie et de l'ethnographie. Les Perses, ces purs Aryens, allaient être les ennemis acharnés des Grecs nouveaux, des Hellènes, plus Asiatiques et Finnois qu'Européens, pendant que toute l'Asie-Mineure, — si mal nommée, qui n'a presque rien d'Asiatique, — et toute la Perse, et tout l'Iran, jusqu'à l'Indus, et une partie du Touran, jusqu'à l'Oural, jusqu'à la Caspienne au moins, toutes terres d'Europe par les animaux et par les productions, allaient, troublées par les jeux de la guerre, par l'égarement des peuples, devenir presque définitivement comme des territoires asiatiques.

Les Finnois grossiers et excessifs, venus du nord, et les Touraniens robustes, venus de l'est, répandus en Scythie, en Grèce, en Europe, allaient y perdre leurs qualités, devenir mous et indolents, glabres, montrant aux Aryens étonnés, qu'ils avaient subjugués, leurs hommes frappés d'impuissance et leurs femmes devenues inféconde, au service du despotisme asiatique si bien fait pour exploiter les faiblesses incurables et les insatiables appétits. Dans cette tourmente illogique, l'Aryen perdit sa gaieté. La Pallas Athénè des hymmes orphiques, « qui poursuivait les cavaliers », devint plus rude encore que les cavaliers eux-mêmes ; et l' « audace guerrière » du Mède de Pindare est tout ce qui resta de l'Iran aryen, civilisateur.

C'est bien fini : Malgré la nature, et malgré les hommes pourrait-on dire, par le jeu brutal des événements historiques, par le caprice triomphant de quelques êtres, l'Asie s'est étendue à l'Occident, jusqu'à la mer Égée. Le Bos-

phore sépare maintenant les deux mondes. — « Quand tu auras traversé le détroit qui sépare les deux continents, dit le Prométhée d'Eschyle, va vers l'Orient, sur la route de Hélios... Puis, ayant abandonné la terre d'Eurôpé, tu aborderas le continent d'Asia ».



CHAPITRE XI

Européens et Asiatiques. — La Petite-Asie ou Asie-Mineure (Asie antérieure). — La Thrace. — La Macédoine. — La péninsule Chalcidique. — La Thessalie. — Le mont Olympe. — La Hellade. — L'Épire. — Bosnie, Herzégovine, Dalmatie, Montenegro, Serbie, Bulgarie. — Sofia et Stamboul. — Grèce et Hellénie. — Grèce et Grecs.



En s'opposant aux volontés de Darius, les Scythes avaient défendu les Européens menacés. La « grande et terrible lutte de l'Europe et de l'Asie », dont parle Hérodote, est inaugurée. Des siècles et des siècles passeront, — jusqu'à nos jours, — sans que la victoire définitive de l'un des deux mondes ait donné aux hommes la solution nécessaire. La bataille sera « terrible », et désolante, parce que la querelle est mal engagée, parce que le champ du combat lui-même est mal choisi. Des Aryens camperont en Asie, armés, héroïques, et des Asiatiques gouverneront les Européens, longtemps, alors que des groupes finnois, plus redoutables que les Touraniens, inter-

venant avec violence, compromettront le résultat du choc décisif, inévitable.

L'Europe qui aurait dû s'étendre et se maintenir jusqu'à l'Oural, peut-être jusqu'au Gange, au moins jusqu'à la Djumna, à l'est, et conserver son grand lac méditerranéen, avec toute l'Asie-Mineure, la Palestine, la Syrie et le nord de l'Afrique, va se trouver refoulée à l'ouest des Balkans avant que les Européens se soient suffisamment organisés sur leur domaine.

Les Phéniciens ont d'abord pris tout le littoral méditerranéen; puis, franchissant le détroit de Gibraltar, ils sont allés jusqu'aux îles Britanniques, et au-delà, pour y trafiquer de l'ambre et de l'étain recueillis, laissant en route des colonies qui n'ont été partout que des ferments de corruption.

Arrêtés dans leur marche vers l'ouest par les Carpathes et les Balkans, — ce « bouclier de mille kilomètres », — et par le Danube « au cours changeant », les Asiatiques ont tourné l'obstacle au nord, jetant au centre de l'Europe même, en plein pays des « hommes blancs », la brune et mauvaise race de Chaldée, tandis que les Germains et les Scandinaves, descendant au sud, suivis des Finnois, venaient en Grèce, finalement, y troubler l'épanouissement de l'Aryen, ainsi que les Assyriens l'avaient fait en Asie-Mineure.

Le Danube, rompant sa digue énorme, — comme le Nil à Silsileh, — enfonçant les « portes de fer » qui le retenaient, pour venir à son delta actuel, avait ouvert aux « hyperboréens » une route vers le pays adorable où

l'Europe naissait, leur livrant ainsi la Macédoine, la Chalcidique et la Thrace, jusqu'au point extrême où devait s'élever la « ville par excellence », — *Polis*, — la Byzance « riche en poissons », très chaude en été, « aimée des colombes et des hirondelles », que la grave cygogne peut habiter, et qu'assainissent chaque hiver les vents froids venus de Russie.

La Petite Asie, ou Asie-Mineure, ainsi que la nommèrent sans raison les empereurs byzantins, et qui fut « le continent » pour les Hellènes, caractérisée par le mouflon et l'olivier, dont les rivières sont ombragées d'ormes et de saules, appartient à l'Europe, avec quelques animaux africains. Des lacs desséchés où le sel durci miroite, et des volcans éteints « dont la traînée se prolonge vers l'Arménie et la Perse », tourmentent le vaste plateau qui va, s'élevant vers l'est, jusqu'à la froide Arménie, aux sources de l'Euphrate et du Tigre. Au nord, le long de la mer Noire, rangées parallèlement, les montagnes mènent au plateau central. Au sud se dresse le mont Taurus, faisant face à l'Égypte.

Les plaines centrales, tour à tour brûlantes et glacées, mal connues d'ailleurs, ne donnent rien, ou presque rien. Les vallées qui descendent à la mer, — au nord, à l'ouest et au sud, — d'une très grande fertilité, nourrissent encore ces troupeaux de « blanches brebis » et ces « bœufs aux pieds lents » dont parle Homère.

Les fleuves de l'Asie-Mineure qui vont à la Méditerranée, à l'ouest, par des baies profondes, semblent, en les entourant de leurs eaux, vouloir reprendre des îles

détachées hier du continent. C'est, du nord au sud, le Scamandre troyen, « aux tourbillons d'argent; l'Hermus aux « flots rouges et bourbeux », dont les alluvions continuelles comblent le golfe de Smyrne, avec son affluent « roulant de l'or », le Pactole, passant à Sardes; le Caystros, qui va vers Samos; le Méandre « aux ondes paresseuses », qui a détruit l'antique port de Milet. — Au sud, c'est le Xanthos rapide; au nord, c'est l'Halys qui fut la limite acceptée de l'empire perse, ayant à sa droite la rude Paphlagonie que protège au sud, comme un rempart, le mont Olgassys.

Boulevard des hordes asiatiques se précipitant vers l'Europe, l'Asie-antérieure a subi le passage de nombreuses races d'hommes, n'est plus qu'une confusion ethnique, inextricable. Cependant la nature y a conservé ses droits, et l'on retrouve, sous les dominations modernes, malgré le Turc, au nord-ouest, le long de la mer Égée, la Petite-Phrygie « battue des vents » où se dressait Ilios « riche en or et en airain », et « la plaine fleurie du Scamandre », souvent inondée, que Téglath-Phalassar Ier avait ravagée; la Mysie dont la fertilité est demeurée proverbiale; la Lydie « vantée », avec sa Smyrne maritime, ses lauriers-roses éblouissants et ses arbres chargés de fruits; la Carie, trop favorable, amollissant ses peuples; la Lycie, toute plantée de vignes et de blés au temps d'Homère, dont les « grasses brebis » et « le vin doux » rendaient envieux; et la grande Phrygie, « riche en troupeaux », au centre, avec la Cappadoce aux « hivers rigoureux », stérilisée.

La Thrace, séparée de la Petite-Phrygie ou Phrygie hellespontienne, par l'âpre Propontide, — « funeste aux marins et marâtre aux nefs » dit Eschyle, — tient à l'Asie-Mineure, qu'elle continue malgré la brutale séparation des eaux. Au nord-ouest des « larges plaines » se dresse le mont Rhodope, qui va jusqu'en Épire, s'entrecroisant avec les Balkans alpins, dont les premières pentes ont une raideur de pyramide, dont les sommets mal nivelés, couverts de hêtres, de mélèzes, de sapins, sont le séjour des chamois et des ours, avec des vallonnements verts, tout prairies, et des chênaies et des vignobles sur les coteaux. Le mont Pengée, « riche en métaux précieux », qui s'en détache, venant au sud, protège le fleuve Strymon séparant la Thrace de la Macédoine.

De ces hauteurs gouvernant le climat de la Thrace, descendaient, suivant les saisons, ces « tempêtes brûlantes d'éclairs » ou ces « coups de froid » qui rendirent si redoutable aux Hellènes la « Thraké neigeuse », malgré la richesse et l'abondance de ses œuvres, malgré la valeur des hommes qui la peuplaient. La Thrace « nourrice des brebis » donnait aux Grecs des étalons superbes, des blés renommés, des vins exquis, des fruits sans pareils. Les jardins d'Andrinople, la « cité riante », où coulent les eaux vives de trois rivières, sont les témoins de ce passé. C'est là, nous l'avons vu, qu'Histiée avait voulu fonder sa ville, rivale de Milet.

Le Strymon, dont le nom est sanscrit, le Nestor et l'Hèbre arrosaient magnifiquement le pays. Le Danube avait apporté du nord et jeté en Thrace des alluvions de

même nature, une terre semblable à la terre que transportent et déversent le Pô, le Rhône et le Rhin.

La Macédoine, séparée de la Thrace par le Strymon et le Pangée, se limite avec moins de précision à l'ouest, où ses frontières se confondent avec celles de l'Épire et de l'Illyrie. Cependant le mont Scardos, au nord, continuant le mont Rhodope, s'infléchissant ensuite par un coude brusque et descendant jusqu'au Pinde, peut être considéré comme une séparation naturelle. Au sud, les monts Cambuniens isolent rigoureusement la Macédoine de la Thessalie.

Les deux principaux fleuves de la Macédoine, la Vystrista (l'Axios ?) au « lit changeant », le Vardar (l'Haliacmon) ou « Rongeur », qui a fait sa trouée dans des granits jaunes semblables aux roches de Numidie, tiennent en fertilité d'anciens lacs salins que des alluvions ont comblés.

La Thrace et la Macédoine ont sur la mer Égée des côtes formées de terres riches, d'un accès difficile, sans ports naturels, dangereuses quand soufflent les vents du sud. Ce ne sont que falaises inabordables, ou bas terrains marécageux plus redoutables aux marins que les rocs abrupts. Mais la Macédoine a la péninsule Chalcidique, et ses trois caps audacieux, dont l'un est le mont Athos, l'Hagion Oros, le mont de Zeus d'Eschyle, fier de ses vignes et de ses orangers, de ses bois de châtaigniers, de sapins et de chênes. De là, comme d'une merveilleuse vigie, le regard voit les deux grands témoins humiliés, muets, de la grande lutte finie, et qui debout, impéris-

sables, sont comme des temples abandonnés, comme des tombes : le mont Ida, qui dominait la Troie aryenne; le mont Olympe, qui était le trône de la divinité des premiers Grecs.

Le mont Olympe, l'« Olympos neigeux », bizarre, superbe, « aux vallées sans nombre », avec ses quarante-deux pics découpés comme des créneaux et ses cinquante-deux fontaines jaillissantes, vient de la Thrace, insensiblement, par une série de gradins traversant toute la Macédoine méridionale, l'antique Pœnie, le « berceau des Grecs ». Les forêts de platanes, de chênes et de châtaigniers qui couvraient l'Olympe comme d'un épais manteau de verdure, et les jardins de lauriers fleuris qui étaient l'enchantement de ses vallons, et les neiges éclatantes dont étaient plaquées les anfractuosités de ses rocs inaccessibles, que les nuages du matin dérobaient au regard, que les soleils du soir empourpraient, faisaient, tout naturellement, du mont admirable et mystérieux, la demeure des premières divinités.

Le mont Ossa, l'« Ossa pointu », et le « long Pélion », le Pélion sacré, « aux forêts que le vent secoue », continuent, en les prolongeant au sud, et formant la singulière péninsule de Magnésie, les vals gracieux et les parois sauvages du mont Olympe.

Fermée au nord par les monts Cambuniens, à l'ouest par le Pinde, au sud par le mont Othrys, la Thessalie était un camp retranché, large forteresse très bien placée. En elle coulait le fleuve Pénée, l'arrosant, allant à la mer de Thrace, au golfe Thermaïque, par l'adorable

val de Tempé, œuvre divine, « œuvre d'Hercule » ayant donné cette issue aux lacs intérieurs, stagnants. La Thessalie « nébuleuse », grâce aux dieux, était devenue la terre bénie « nourrissant un peuple de cavaliers ».

Les lentes théories de Delphes, alors que la Hellade resplendira, et que les Grecs véritables auront été noyés dans le flot des peuples divers survenus, se rendront au val de Tempé, aux bords du Pénée, dont les « eaux étaient claires et rapides », pour y cueillir les lauriers qui seront le prix des vainqueurs aux jeux.

Au sud de la Thessalie, c'est la Hellade « privée de plaines », rude aux hommes, incapable de les nourrir, et pourtant séductrice, attirante. Sur la terre thessalienne, favorisée du ciel, bien européenne, aux horizons doux continuellement estompés de brouillards légers, bleuâtres, l'homme peut vivre comme la nature, utilisant ses forces sans les user, conservant en soi le germe pur des premières sèves, et prêt ainsi, continuellement, à renaître sain et gai.

A l'ouest de la Thessalie, c'est l'Épire « sans port », le « pays des roches », horriblement tourmenté, avec ses fleuves aux lits changeants, ses grondements de feux souterrains, et cependant reliée à la Macédoine et à la Thrace par les chamois et les bouquetins, heureux dans ses forêts de pins et de hêtres. Sur les monts Acrocérauniens, qui sont l'ossature de l'Épire, régnera le Jupiter « lanceur de foudres », le « Zeus tonnant ». Là, aux environs de la « froide Dodone », coulent le Cocyte et l'Achéron, ces » déversoirs » du lac de Janina.

Cette nature extraordinaire va se continuant, s'accentuant, au nord de l'Épire et de la Thessalie, jusqu'au Danube : C'est la Bosnie, cette « Suisse sans neiges »; l'Herzégovine et la Dalmatie, aux « longs remparts parallèles, hérissés çà et là de crêtes aiguës », dont les vallons sont d'anciens volcans éclatés; le Monténégro, si mal nommé par les Vénitiens, aux roches d'un calcaire blanc-gris, aux amoncellements désordonnés de pierres énormes, brisées; la Serbie, toute accessible par les vallées de la Morava, de la Drina et du Timok, boisées de chênes, aux plaines vastes, « silencieuses », que balayent périodiquement les vents de Russie; la Bulgarie plate, ayant en elle Sofia, où Constantin eut l'idée, un instant, de bâtir sa « ville », — Stamboul, — et qui est le « nœud stratégique » de la péninsule des Balkans.

C'est au sud de ces territoires, à l'ombre méridionale du mont Olympe, que va se dérouler la grande histoire de la Grèce, l'histoire des Grecs de Thèbes, d'Argos, de Sparte et d'Athènes qui vont repousser les hordes asiatiques, inaugurer notre civilisation, la civilisation des Européens. Et pourtant, qui pourrait nous dire avec exactitude le nombre des véritables Aryens vivant à Thèbes, à Argos, à Mycènes, lorsque les Achéens s'en furent attaquer, prendre et incendier la ville aryenne par excellence, la Troie de Priam ? Et qui oserait prophétiser ce qui serait advenu, si la Grèce des Pélasges et des Scythes, si la Grèce des Aryens, des Européens, s'était résolument cantonnée et développée au nord de l'Olympe, ayant pour limites la mer Ionienne, la mer d'Hadria

(l'Adriatique) à l'ouest, le Danube au nord, le Pont-Euxin, la mer Noire à l'est, comprenant, comme aux origines, les deux Phrygies de l'Asie-Mineure au moins? Les témoins de ce passé très nébuleux n'ont pas encore été tous questionnés. De la Troade à l'Épire, les terres de la Thrace de la Macédoine recèlent les mêmes tombeaux, tumulus innombrables des premiers Grecs, des Grecs aryens vaincus à Troie et qu'Homère a chantés.

Le mot *Græcia,* que les Romains appliquèrent mal, et que nous avons conservé à tort, était la dénomination d'un coin de l'Épire, tout petit. On peut étendre ce mot, en tant que désignation normale, jusqu'à Constantinople à l'est, et, considérant le Bosphore et les Dardanelles comme un fleuve, non comme un détroit séparatif, l'appliquer à toute l'Asie-Mineure, au sud du Caucase, à l'Iran et à l'Inde du nord, car c'est l'Europe jusque-là.

Au sud de l'Olympe, ce n'est plus la Grèce, mais la Hellade, — la Hellade « aux belles femmes d'Homère », — territoire européen sans doute, au point de vue géographique, mais plutôt méditerranéen, et dont les destinées dépendront des races qui viendront y vivre, y dominer chacune à son tour, comme sur les côtes syriennes d'abord, et sur les côtes africaines ensuite, les Phéniciens asiatiques imposèrent leur prépondérance.

La chute de Troie, la victoire des Achéens, l'envahissement de la Thrace et de la Macédoine par les hordes médiques, la déchéance de Dodone, l'avènement de Delphes, et les grands tumultes de « peuples » au sud de l'Olympe qui furent la conséquence de ces événements,

devraient terminer l'histoire de la Grèce proprement dite, de la Grèce aryenne, et l'histoire des Hellènes commencerait.

Il est cependant possible à l'historien, pour concilier toutes choses, de donner aux dénominations inexactes qui ont prévalu jusqu'ici, une valeur positive suffisante, que favorise d'ailleurs l'emploi traditionnel des mots : Le récit des faits antérieurs à la chute de Troie serait l'Histoire de la Grèce, ou des Grecs; — le récit des événements qui se sont succédé au sud de la Macédoine et de l'Épire, depuis l'époque héroïque jusqu'à l'avènement de Rome, serait l'histoire de l'Hellénie ou des Hellènes.



CHAPITRE XII

La Grèce historique. — Afrique, Asie, Europe. — Les montagnes. — Les katavothres. — Golfes et caps. — Mer. — L'attrait de la Grèce. — Le Péloponnèse. — Faune. — Premiers immigrants. — Climats. — L'aristocratie artistique. — Les îles. — Asiatiques, Finnois et Aryens. — Influence de l'Égypte et de la Phénicie. — Origine des guerres médiques.



La limite septentrionale que Strabon donne à la Grèce historique, répond assez bien à la réalité des choses : la ligne de partage va du golfe d'Arta à l'ouest, au cours du Pénée à l'est, prenant une partie de l'Épire et une partie de la Thessalie.

On peut reporter cette limite au nord, en conservant le même point de départ à l'ouest, — le golfe d'Arta ou d'Ambracie, — suivre le fleuve Arachthos jusqu'à ses sources, au versant du Lacmon, et les monts Tymphe et Lyncos, la chaîne se soudant, à l'est, aux monts Cambuniens qui sont la frontière de la Thessalie.

Ce système met en Grèce la chaîne du Pinde et le mont Olympe, ce qui est nécessaire. Ainsi délimitée, la Grèce, après la chute de Troie, est bien le point central de l'activité du monde connu, vivant, définitivement divisé en Afrique, Asie et Europe.

Le grand cap européen qui est le territoire consacré de la Grèce historique, ou péninsule hellénique, tout calcaire, ne conserve pas les eaux tombées. Les « grandes montagnes blanches » d'Homère, si tourmentées, et que la chaîne du Pinde relie aux Balkans, ces Alpes orientales, en forment l'ossature. Les vallées étroites, les petites plaines, sont presque partout comme des bassins fermés. Bien qu'appartenant au même groupe, chaque montagne a son caractère spécial, donnant une physionomie propre au territoire qu'elle domine : Ce sont les monts escarpés de l'Acarnanie, boisés, « le noir continent » d'Ulysse; les roches taillées et chaotiques de l'Œtolie au grave Othyrs, « sourcilleux »; l'Œta aux pentes noires de sapins; le Parnasse « à la double tête », où les Athéniens viendront, voyant Delphes, agitant des torches, danser la chaude danse de Bacchus; l'Hélicon « fertile et riant », d'où s'échappent les douces eaux de l'Hippocrène; le Cithéron « à la longue croupe », reliant la Béotie à l'Attique; le Géranion, forteresse de l'Attique contre les hommes de Pélops; et en Péloponnèse, le Taygète « aux cinq doigts », qui semble bâti.

Les forêts, diverses d'aspect également, faites de châtaigniers, de noyers, de cyprès et de chênes, déjà livrées du temps d'Homère « au grand tumulte des bûcherons »,

et vite détruites, retenaient jadis les eaux venues du ciel, alimentaient en conséquence les fleuves courts, dont un seul, le Pénée, allait nettement à la mer par le val adorable de Tempé.

L'enchevêtrement tourmenté des collines et la succession capricieuse des bassins, opposaient aux fleuves des obstacles successifs, parfois infranchissables. Les eaux, continuellement retenues, formaient des lacs s'évaporant l'été, — marécages puants, — ou s'écoulaient par des voies souteraines, — les katavothres, — disparaissant pour réapparaître plus loin. Les Grecs s'imposaient de grands travaux afin de maintenir constamment libres ces exutoires, surtout en Béotie où les déversements des trop-pleins étaient des catastrophes.

Aucun fleuve, à son embouchure, n'offrait un accès aux terres grecques. Les côtes, extraordinairement découpées, favorisaient les unions de pirates, la mer y étant rude et les abordements dangereux. A l'est, sauf au détroit d'Artémision, une longue ligne rocheuse défendait la Grèce; au sud, trois caps, parmi lesquels le cap Malée ou Matapan, le « grand tueur d'hommes »; à l'ouest, nul abri jusqu'au golfe d'Arta, menant au grand lac maritime que les alluvions de l'Acheloüs ne cessent de combler, bassin empesté.

Secouée de feux souterrains, encore actifs d'ailleurs, la Grèce séduisait les hommes par l'incomparable limpidité de son atmosphère, la magie de ses colorations et les dimensions restreintes de ses territoires divers, presque toujours franchement délimités. Tout groupement

d'hommes achevé, sur un point quelconque, y constituait un État dont le chef pouvait embrasser son domaine du regard. Rien, dans cette nature mesurée, charmante, ne pesait sur les esprits; les rêves les plus vastes s'y prolongeaient sans trouble; l'imagination des choses y pouvait dépasser aisément les réalités. L'homme, dans ce milieu, libre, surexcité, enthousiaste, sur ce théâtre où tout paraissait simple, en arrivait, par la puissance de sa foi et l'impétuosité de son élan, à réaliser son rêve. Sur ses lèvres venaient les mots d'une langue aryenne, admirable, presque complète, par laquelle il exprimait délicieusement son vœu, et sous sa main il avait les cuivres de Chalcis, la « ville d'airain » où l'on entendit le ronflement des premières forges, le fer de la Béotie, l'argent de l'Épire et de l'Attique, l'or de la Thrace et de la Thessalie, les porphyres du Taygète, les marbres du Pentélique et de Paros, et des bois de toutes sortes, chênes, pins et peupliers, pour la construction des nefs, et les figuiers servant à faire les chars, des ormes, des frênes, des hêtres.

Les « belles campagnes de la Thessalie » ne se retrouvaient plus au sud du Pénée. De moins en moins généreuse, la « terre grecque » allait finir en la stérile Attique, « au sol pierreux », où, sans les plaines de Marathon et d'Éleusis, les hommes n'eussent peut-être pas connu l'agriculture. La Béotie, fertile grâce au Céphise débordant, ayant en elle Thisbé « abondante en colombes » et Orchomène « riche en troupeaux », était comme une exception. L'Eubée, plus favorisée, « gre-

nier d'Athènes », vantait ses fruits et s'enorgueillissait de ses vignobles. Toute l'Hellénie, sauf quelques rares parties où s'étalait un peu de cette « terre noire » si désirée, attendait chaque année, avec la même impatience, le doux automne apportant « les saintes pluies de Zeus ».

Le « gras Péloponnèse », plus favorable aux hommes, avait à l'est l'Argolide montueuse, toute trouée, « baignée de trois mers », aux larges prairies nourrissant de forts chevaux ; à l'ouest, l'Élide « bénie », territoire sacré ; au centre, la « riante Arcadie », toute fraîche, bien arrosée, aux vallées verdoyantes où paissaient les « brebis à la laine frisée » ; au sud, la montueuse Messénie, avec son mont Ithome et la sablonneuse Pylos, et la Laconie riche de ses mûriers, de ses oliviers, de ses vignes, étalant avec gloire ses champs de maïs.

Sur cette terre, généralement crayeuse, plaquée d'argiles çà et là, par conséquent privée d'eau ou marécageuse, avaient vécu, jadis, le lion d'Afrique « à la longue barbe », et des loups énormes, « très forts ». Dans l'air, alors, planaient, « volant en cercles », les vautours « agitant leurs ailes comme des avirons ». Les déboisements, par le fer des bûcherons ou les flammes de l'incendie, chassèrent les grands fauves « mangeurs de chair crue », les renards, les chacals, les panthères, les léopards rageurs, qui furent remplacés par les chevaux « aux sabots massifs » et les troupes de bœufs aux cornes recourbées, « au front sinueux », aux pieds flexibles. Le Pinde conserva longtemps ses chamois, et l'Œta ses lièvres, « qui avaient une âme ». Dans les bas-fonds,

grouillaient des tortues innombrables, des serpents dangereux ; dans les environs des taillis bourdonnait le taon, « la mouche audacieuse » d'Homère, si tourmentante, presque fléau.

Avec ses aurores blanches, fraîches, le matin, et son « aither éblouissant », chaud, pendant le jour, ses continuels déplacements d'air, ses brises chantantes sous les ombrages lumineux, la Grèce exerçait sur les hommes une irrésistible séduction. Le doux vivre y répandait la gaieté, à ce point, que les cris joyeux de l'hirondelle et les trilles vibrants du « fauve rossignol », ne furent, aux oreilles des Grecs, que comme des « complaintes gémissantes ».

Et ceux qui arrivaient, vainqueurs ou émigrants, noyés dans leur satisfaction, ne songeaient pas, alors qu'ils jouissaient du « blanc printemps », aux feux redoutables de l'été, lorsque « Zeus cuit le vin dans les grappes vertes », aux incertitudes des automnes, aux hivers rigoureux, « durs aux hommes et aux troupeaux », ignorant le labeur qu'exigeait, pour en vivre, « la terre hellénique tout à fait avare ».

Venus de toutes parts, — de l'est à l'origine ; du nord ensuite, par le Danube ; de la Libye, de la Phénicie, de l'Égypte, par le « grand fleuve Océanos », c'est-à-dire par la mer, qui n'était pour tous que la continuation du Nil entourant la terre, — les émigrants allaient de préférence au territoire les attirant le plus, convenant le mieux aux goûts, aux besoins de leur race.

Chaque coin choisi fut peuplé, fut organisé par un groupe d'hommes ignorant presque ses voisins immé-

diats, ayant ainsi, dès le début, un caractère déterminé, chacun conservant ses mœurs, ses préjugés, ses aspirations. Les Acarnaniens, qui connaissaient l'art de construire les voûtes, tenaient déjà plus à l'Italie qu'à la Grèce. L'Œtolie et la Phocide, destinées au délaissement, se localisaient. L'Achaïe, — l' « Achaïa obscure », avec ses « douze peuplades vivant à l'écart », — ne devait que beaucoup plus tard intervenir dans la vie grecque. Les habitants de l'Élide croyaient que leur fleuve, l'Alphée, continuant son cours sous la mer, allait arroser la Sicile, et ils regardaient du côté où Syracuse devait resplendir. Les Arcadiens « à l'esprit belliqueux », mus par « l'amour du gain », s'étaient groupés, dans les vallons, en « bourgeoisie indépendante ». Les gens de l'Argolide, occupant « la terre des hommes Pélasgiens », aimant la richesse, aventureux, fondaient Sicyone, la rivale de Corinthe, et qui prétendit avoir mis à la mer la première trirème. Les Messéniens et les Laconiens, « agriculteurs et guerriers », devaient exploiter les hommes mieux que la terre, répandre l'esprit de conquête et le dédain de la navigation dans tout le Péloponnèse qu'ils dominaient.

Remarquables, les Béotiens, ou très lents ou très actifs, « sérieux, judicieux et pratiques », contenus dans leur territoire humide et clos, formaient un contraste, déjà, avec les habitants de l'Attique très remuants ou très alourdis, mal installés d'abord sur leur domaine ouvert de tous côtés, et très aride, sous un ciel trop pur, en face d'une mer trop bleue.

La diversité des climats et la diversité des hommes influençaient l'Hellénie dès ses commencements ; la mer, seule, faisait de l'unité dans ce désordre. Cependant la mer elle-même, autour de la péninsule hellénique, avait ses variétés : le flux et le reflux de l'Euripe, bizarre, inexpliqué ; les courants redoutables ; ici, les « eaux tranquilles », là les eaux « perfides », pleines de dauphins voraces ; d'un côté, les vents étésiens ou « annuels » ; de l'autre, les vents « indécis », capricieux, terribles ; et les « vents changeants » de Corinthe, alternés, réguliers « comme une respiration ».

Nécessairement pauvre, peuplée de pâtres, de laboureurs, de mineurs et de marchands, la Grèce, poussée par le besoin de vivre, promptement ingénieuse, devait rechercher les querelles qui sont le prétexte de s'emparer du bien d'autrui, et se couvrir de guerriers. Ceux qui avaient « l'horreur des batailles », les artistes devaient y mettre en exploitation leur propre esprit, se procurant d'abord, et distribuant ensuite, comme la moisson d'un champ réservé, les pures jouissances intellectuelles, et devenant ainsi, aux yeux de tous, les égaux des « hommes de guerre », formant, parmi le peuple, un corps privilégié, une aristocratie.

Le fractionnement étant le trait distinctif de la Hellade, ces aristocrates, ces artistes, prêtres d'une religion sans dieu, furent seuls, — poètes d'abord, puis philosophes, architectes et sculpteurs, — le groupe grec par excellence, un, national, immortel, essentiellement aryen, conservant sa prépondérance alors même que des hommes

d'une autre race, crurent les dominer. Les îles continuaient la Grèce, de tous côtés. A l'ouest, Zacynthe, « l'île d'or », couverte de bois; Céphalonie, au sol fissuré, ayant à sa droite l'Ithaque d'Ulysse; Leucade, où croissent les dattiers, restes de l'ancien littoral rongé, séparé de l'Élide et de l'Acarnanie. Plus haut, Corcyre, le jardin où vivaient les Phéociens de l'Odyssée, et dont les blés étaient surprenants. A l'Est, Salamine et Égine, dans le golfe Saronique, et qui sont des fragments de l'Attique.

Les îles de la mer Égée continuent géologiquement le mont Pélion, jusqu'à Scyros. Les Cyclades, les « îles de Minos », les « vierges aux joues roses, » — Céos, Andros, Ténos, Paros, « toute de marbre », la ronde Naxos et la lumineuse Délos, « rendez-vous des peuples que protège l'arc redoutable de Phœbus », — sont le prolongement de l'Eubée. Les autres îles, Sériphos, aux « chaudes fontaines », Mélos, qui n'est qu'un cratère béant, appartiennent au Péloponnèse, qu'elles prolongent, sous l'eau, jusqu'à Cos, en Asie, ainsi que la Crète, où Cérès donna naissance à Plutos sur un lit de gerbes, Rhodes, Carpathos et Cythère. La mer de Crète, la seule profonde, n'est qu'un vallon largement coupé.

Les îles qui longent l'Asie-Mineure, — Lesbos, « la bien bâtie », l' « âpre et rocheuse » Chios, Samos, « abondante en olives », tiennent au sol ionien. Thasos, « aux paysages verdoyants », aux pluies fécondes, aux eaux courantes, et dont les roches dénudées çà et là brillent comme des miroirs; la Samothrace feuillue, dont les

forêts de chênes étaient l'ornement du grand trône de Poséidon, et Lemnos « l'isolée », la divine, l'inabordable, pleine de brebis et donnant de l'orge, appartiennent à la Thrace.

Aussi indépendantes l'une de l'autre que l'étaient, entre elles, les terres grecques continentales, les îles constituaient chacune un monde à part. L'histoire des Cyclades se séparera parfois complètement de l'histoire de la Grèce. La solution de toute querelle entre Grecs, désormais, sera comme l'issue d'une bataille où le vainqueur a le vaincu à sa discrétion. En Crète, dans la grande Krètè où régna Minos, et qui était toute aryenne, où les hommes vivaient en communes libres, les Doriens conquérants traiteront les Crétois vaincus en étrangers, les enrôlant comme des mercenaires.

Pour les Asiatiques ambitieux de fortune, la Grèce était un merveilleux champ d'exploitation; un enchantement pour les Finnois venus du nord, avides; pour les Aryens si tourmentés, un adorable lieu de repos, où leur esprit se dilatait, où les pensées leur venaient librement, promptement, toutes fleuries. Refuge pour les hommes frappés de lassitude, paradis pour les poètes et les penseurs, trésor vierge pour les conquérants, la péninsule hellénique était une tentation irrésistible.

L'Égypte, voisine, offrait aux artistes les modèles de l'art le plus pur, et le contact des Phéniciens leur apprenait la valeur des choses artistiques.

Tandis que de toutes parts survenaient des hommes nouveaux, les Hellènes, incapables de vivre nombreux

sur un point quelconque du continent, ou sur une île, se disposaient à émigrer, à s'approprier des territoires étrangers, à fonder partout des colonies, plus heureuses évidemment que ne l'avaient été les colonies phéniciennes, mais beaucoup moins solidement installées, ayant en elles le déplorable germe de division qui condamnait l'Hellénie dès ses commencements.

Darius, qui voulait avoir l'Europe dans son empire, — et toute l'Europe c'était la Grèce, alors, — prit prétexte d'une révolte de l'Ionie pour se mettre en campagne (506). Ce fut, dans l'histoire des Grecs nouveaux, dans l'histoire de la Hellade, l'origine des « guerres médiques ».



CHAPITRE XIII

La Grèce préhistorique. — Fables et légendes. — Période héroïque. — Titans et Amazones. — L'Iliade et l'hymne à Cérès. — Les Pélasges. — Jupiter, Hercule, Apollon et Vénus. — Colons en Grèce : Égyptiens, Phéniciens, Babyloniens et Libyens. — Neptune et Pallas. — Les Grecs. — Les Hellènes : Achéens, Éoliens, Ioniens, Doriens.



NCORE moins connue que ne l'était l'Égypte avant Champollion, et la Chaldée avant Oppert, la Grèce préhistorique attend ses inventeurs. « Je suis surpris en avançant, a dit Quinet, de voir que tout est à dire dans cette antiquité lointaine ». Beaucoup de choses ont été dites, cependant; mais si peu de choses ont été vues!

La lecture, l'analyse des auteurs grecs non contemporains des époques étudiées, et des auteurs latins, — Diodore, Strabon, Plutarque, Arrien, Cornélius Népos, — furent pendant longtemps les uniques sources vers lesquelles les historiens se dirigèrent, poussés par la soif

de connaître et le désir de raconter. Les Grecs, qui semblent avoir eu le dédain de l'exactitude, donnaient leurs fables comme vraies, et l'œuvre du grand Homère, la plus historique pourtant, se lisait avec rapidité, comme une fiction. Nul ne questionnait les monuments bâtis, et il n'y avait presque pas de géographie grecque. On discute encore l'emplacement d'Ithaque. Pas un regard n'allait au delà de l'Olympe, au nord.

Chateaubriand, lord Byron et Pouqueville nous firent aimer les Grecs; depuis eux, jusqu'à Egger, la Grèce historique, religieuse et artistique est demeurée notre constante préoccupation.

A. Bœckh, O. Muller, Leake, Clinton, Thirlwahl, Letronne, Raoul Rochette, Philippe le Bas et Brunet de Presle ont étendu le champ des recherches.

Le comte d'Arundel, Nicolas Fréret, Chandler, lord Elgin, Nointel, l'abbé Barthélemy, Larcher, de Sainte-Croix, Lévesque, Gail et d'Anville, ont préparé l'étude de la Grèce réelle, par l'examen et l'appréciation des œuvres antiques. Xénophon, Thucidide et Hérodote, mieux lus, devinrent des chroniqueurs; Homère, Eschyle, Sophocle et Euripide, enfin compris, furent considérés comme des historiens. La chronologie, discutée, détermina les époques.

Nous savons presque suffisamment ce qu'étaient l'Égypte et la Chaldée dix mille ans avant notre ère; pour la Grèce, au delà de l'an 776 avant Jésus, nous n'avons eu longtemps que des conjectures.

De l'ensemble des fables, des légendes et des traditions

recueillies, trois faits surgissaient, dominants, et que l'on consentait à admettre comme certains. L'expédition des Argonautes, les deux guerres de Thèbes et la destruction de Troie, formaient une période dite « héroïque », inscrite entre l'an 2000 et l'an 1600 avant notre ère. Mais que d'obscurités et de complaisances dans l'ornementation de ces faits? et quelle acceptation du fabuleux dans la trame historique ? L'esprit semblait s'émouvoir à l'idée de la recherche et de la découverte du vrai, tant les féeries consacrées étaient adorables. Et comme les poètes des premiers temps, dans leurs récits imagés, n'ayant que peu la préoccupation des origines, n'avaient pas nommé les ancêtres des Grecs, les Pélasges, et n'avaient parlé de leurs chefs primitifs que comme des « héros venus de l'Orient », on se contentait paresseusement de cette indication vague, tandis qu'on adoptait, avec une frissonnante satisfaction, et les Titans, ces « aïeux des aïeux » qu'exaltent les hymnes orphiques, et les Amazones intrépides, ces « vierges se nourrissant de chair », suivant Eschyle.

Cependant, le « fait pélasgique », dramatisé, était positif dans la légende de l'enlèvement des femmes athéniennes par les Lemniens, d'abord, et ensuite dans le massacre des enfants qui en résultèrent, crime qualifié d'épouvantable à cause de la « communauté d'origine ». L'allusion à cette atrocité prit la forme proverbiale : s'abandonner « aux œuvres de Lemnos », signifia, commettre des actes odieux.

Plusieurs siècles après l'expédition des Argonautes,

Homère donnait au monde l'Iliade (1000 av. J.-C.), cet irrécusable témoignage d'une vie grecque antérieure. Et nous avons, en outre, belle à lire, retrouvée par Ruhnkenius, « l'hymne à Cérès », le plus ancien des monuments grecs écrits, véritable document védique, aryen par sa simplicité et sa sincérité. Les fouilles de Mycènes, surprenantes, dues à Schligmann, ont enrichi le fond des études nouvelles.

Nous savons donc exactement, par Homère, les mœurs des grands Grecs avant la chute de Troie ; nous pouvons apprécier la puissante intelligence de quelques aristocraties, par l'examen des monuments ; nous surprendrons et nous apprendrons le « peuple », nous mettrons à nu les cerveaux des premiers Grecs, en étudiant les hymnes, qui ne sont en réalité que leurs pensées et leurs aspirations fixées.

Une belle aube blanche, qui est la promesse d'un jour plein de soleil, éclaire déjà tout ce merveilleux trop assombri. On distingue bien, maintenant, la succession historique des groupes principaux passés en Grèce : les Pélasges ou Lélèges, les Grecs et les Hellènes; et dans le groupe hellénique, on sait qu'il faut distinguer les Achéens, les Éoliens, les Ioniens et les Doriens. Pendant longtemps, le nom de « Grecs » couvrit tout cet ensemble ; cette confusion est désormais aussi impossible, que l'est devenue, au point de vue historique, la confusion des Hébreux (Ibris), des Israélites, des Judéens, des Samaritains et des Juifs.

A l'origine (2000 av. J.-C.), les Pélasges occupaient

la Grèce, mais une Grèce qui comprenait une partie de l'Asie-Mineure et de l'Italie. Ils fondaient Mycènes, Tyrinthe, Argos, Sicyone et Orchomène, après avoir défriché le sol autour des premiers groupements. Eschyle qualifie Argos de « terre pélasgienne ». — « Cette terre est habitée par la race des Pélasges », dit le roi, dans les Suppliantes.

Ces Pélasges ignoraient ou dédaignaient les briques et les bois; ils construisaient, avec des blocs énormes, bruts ou travaillés, simplement apportés et posés, sans ciment, des murs, des « masses de maçonnerie » dans lesquelles ils ménageaient de longues galeries, aux voûtes de la forme ogivale. L'ogive était taillée dans la pierre elle-même; elle ne résultait pas de la pose des matériaux. L'air et le jour pénétraient dans ces galeries, par des portes répétant la ligne des voûtes, l'ogive. De Salonique jusques en Acarnanie, on peut voir des ruines de ces habitations colossales, relativement basses, « ténébreuses », où les Pélasges rentraient le soir, « comme font les fourmis longues et minces ».

Homère parle fièrement des tribus pélasgiques, habiles à lancer la pique, à manier l'épée de Thrace, « aux clous d'argent ». Leur gouvernement, tout à fait aryen, communal, laissait aux femmes une influence considérable. Le père de famille, prêtre et roi, « commandait à l'autel et au foyer », a dit Eschyle. Les grandes délibérations étaient publiques, chaque citoyen y participant au nom d'un droit absolu. Les étrangers admiraient la rapidité avec laquelle les Pélasges concevaient les choses, expri-

maient un avis et prenaient une décision. On vantait hautement leur hospitalité.

Ces Pélasges, surtout agriculteurs, avaient adopté le bœuf comme signe monétaire. Leurs villes, solidement bâties, lourdement défendues, étaient faites pour résister aux sièges. Des travaux souterrains, encore remarquables, amenaient à la ville des eaux lointaines, au moyen de conduites formées de pierres jointes, non cimentées. Lorsque des maisons de briques crues vinrent s'ajouter aux habitations primitives, les Pélasges surent fabriquer une chaux devenue nécessaire, et ils colorièrent gaiement, alors, leurs maisons. Des tisseurs, des teinturiers et des potiers constituèrent la première industrie pélasgique. Des poids de lave servaient aux pèsements délicats.

Leur culte, ils le célébraient sur des hauteurs, au plein air, sous le ciel, « comme les Perses ». La déesse des champs, Cérès (Démèter), fut leur principale divinité. De petites vaches en terre cuite, couvertes d'ornements peints en rouge, noir, ou jaune foncé, imitées des figurines égyptiennes, servaient aux Pélasges à manifester leurs sentiments religieux. Le Jupiter pélasgique trônait à Dodone, la « terre des Molosses », la « Dôdôné enveloppée d'hiver », dont parle Homère, « où le chêne croissait ».

Lorsque la diète de Delphes, affirmant le pouvoir sacerdotal en Hellénie, voudra subjuguer les Hellènes, les Pélasges de Scyros se moqueront de l'impuissance des prêtres nouveaux, absolument et par les mêmes mo-

queries qu'employèrent, en Hindoustan, les Aryas des Sept-Rivières, ridiculisant les brahmanes qui « coassaient comme des grenouilles dans les marais ».

Les Hellènes nommèrent les Pélasges, « les Vieux »; — les Grecs, ce seront « les Jeunes », — Jaones, Yavanas. — Ces Grecs, aux mœurs nouvelles, tout autres, ne comprendront pas la langue des Pélasges, Hérodote l'a constaté. On croit retrouver, actuellement, les anciens Pélasges, dans la « forte et loyale race des Chkipétars », batailleurs terribles, mercenaires au service des Turcs. Il serait mieux, sans doute, d'aller à leur recherche en Ithaque, cette « nourrice des hommes vaillants et vertueux ». Homère vante les « belliqueux Léléges ». Il y aurait peut-être une distinction ethnographique à faire entre les Léléges et les Pélasges, les premiers plus ardents, plus grossiers, et ce seraient alors ces Pélasges dont parle Curtius, et qui, après Platées, s'en furent, pirates, « troubler la sécurité des mers ».

Venus de l'Asie, ou autochtones, les Pélasges sont le fond aryen, primitif, du monde grec ; les Léléges, de même origine, avaient subi de fâcheux contacts, déjà, vers l'an 2000 avant notre ère.

Après les Pélasges ou Léléges, et avant les Hellènes, il y eut, en Grèce, un mouvement de peuples qu'il importe de considérer.

A ce moment, les Pélasges détenaient la Grèce proprement dite, au nord, tandis que la Morée, ou Péloponnèse, soudée à la Grèce continentale par l'isthme de Corinthe, était envahie d'émigrants. L'ensemble du

groupe humain qui va résulter du contact des Pélasges et de Lélèges avec les hommes, de races diverses, venus du côté de la mer, va constituer « le monde grec » nouveau. Jupiter et Hercule ont déjà la face aryenne, forte et franche, et le crâne brachycéphale, qu'ils conserveront; Apollon et Vénus, immigrés, asiatiques, demeureront dolichocéphales.

Ce sont des Égyptiens, des Phéniciens, des Babyloniens et des Libyens, qui vont peupler la Grèce méridionale, toute ouverte. L'intervention de ces hommes remuants, actifs, ambitieux, tourmentés, aptes à toutes les œuvres de la chair, et surtout curieux, va stimuler le calme pélasgique, aryen, très fort, très bon, enthousiaste, mais lent à s'émouvoir, à se donner.

Venus sur « leurs nefs aux noirs rameurs », les Égyptiens, — les Éthiopiens pour mieux dire, — épouvantèrent les Pélasges, d'abord. — « Le Nil (Neilos) dit Eschyle, ne nourrit pas une race semblable à celle d'Inakhos ». — D'après le grand tragique, ceux qui vinrent, étaient des « nomades habitant la terre voisine de l'Éthiopie, et voyageant sur des chameaux ». Cécrops en Attique, Cadmus à Thèbes, Danaüs à Argos, représentent bien l'Égypte. La vache de Mycènes, — Héra, — prend la forme d'Isis; le roi argien, devenu souverain de l'Égypte, y est adoré partout sous le nom de Sérapis; et quoi de plus égyptien que le sphinx d'or et les symboles du commandement?

Ces Égyptiens, ce sont les « Aithiopiens irréprochables » d'Homère. La « femme cornue », Io, la « malheureuse

vierge vagabonde », c'est Isis, la « vierge aux cornes de vache », harcelée par le taon. L'Égyptienne adorable est venue en Hellénie comme esclave, comme « gardienne du seuil de Héra », et Zeus, le Jupiter pélasgique, s'en est épris. La Junon hellénique, Héra, impérieuse, jalouse, lance contre Io le bouvier Argos, né de Gaia, né de la terre, autochtone, Pélasge défendant ses dieux : « O Io, ô jeune fille, s'écrie Prométhée, tu as trouvé un fiancé cruel ». Le fils du Zeus pélasgique et de l'Égyptienne Io, — le noir Épaphos, — aura « la terre qu'arrose le Nil au large cours ». Or la terre qu'arrosait le Nil, alors, c'était « toute la terre ». La fabulation est donc ici un trait d'histoire positive. Sur la terre grecque méridionale, le premier croisement fut l'Égypto-Pélasgique, et le contact s'étendit de l'extrême sud, du cap Matapan, jusques en Thessalie, au nord.

Les Phéniciens vinrent ensuite, à leur tour, donner aux Pélasges, aux Lélèges et aux Égyptiens, mélangés, — aux Grecs, — l'art nécessaire de l'utilisation fructueuse des choses. Ils importèrent sur le sol grec, comme un produit, et en leur qualité d'intermédiaires, les idées et les instruments des civilisations assyrienne et égyptienne qu'ils détenaient. C'est eux qui amenèrent le dieu Bès d'Égypte, frère du Melkart tyrien, idée et forme premières de l'Hercule. Les patèques sculptés sur l'avant des navires phéniciens, semblables au dieu Phtah de Memphis, « débrouilleur du chaos », préparaient le boiteux Vulcain. Ils avaient avec eux, en nombre, des ouvriers, des trafiquants et des artistes. Les maçons

de Phénicie ont mis la main aux dernières constructions pélasgiques. Les sculpteurs d'Assyrie et d'Égine obéirent, au même moment, et malgré la distance, aux mêmes inspirations. Au double point de vue de l'art et de la religion, Mycènes et Babylone se trouvent en parallélisme parfait. Il y a, par les rivages grecs, un trait de relations constantes maintenant, et grâce aux Phéniciens, entre toute l'Asie et l'extrémité septentrionale de l'Europe. Le même bronze et le même jade ornent les armes des guerriers chaldéens et des guerriers scandinaves. En Assyrie, on échange des produits de toutes sortes avec le « safran qui altère », c'est-à-dire l'ambre de la Baltique. Le système métrique babylonien, importé en Grèce, sert aux mesurages.

L'influence libyenne fut peut-être la plus importante, car elle impressionna les esprits, et mit son sceau, pour ainsi dire, sur les cœurs. Tandis que l'Égypte, un peu trop éthiopienne, donnait aux Grecs cette sérénité calme, mesurée, réfléchie, et très habile, d'où procéderont les philosophes, et que la Phénicie importait en Grèce l'esprit mercantile et disputeur qui ne la quittait jamais, les Libyens, demeurés Aryens, qui n'étaient d'ailleurs que d'anciens Pélasges émigrés, revenaient avec des fables consolantes, vraisemblables, et des mythes admirablement définis, presque des ancêtres : Neptune, si complet, et Pallas, la Pallas Athênê déjà, née en exil, « aux pays libyens, vers les bords du Triton ».

Les deux villes principales de ce monde nouveau, Thèbes et Argos, ne reçurent pas absolument le même

germe. En pleine « terre d'Apis », — ce sont les mots d'Eschyle, — les habitants de Thèbes furent tout de suite ces Béotiens calmes, très intelligents, dont le type ne se modifia plus, véritables habitants des bords du Nil, transportés, très doux, persévérants, tenaces, mais excitant les moqueries. Argos, plus aryenne, ayant déjà dans ses murs des hommes, des chefs, des maîtres sans doute, qui n'étaient ni des Pélasges, ni des Lélèges, ni des Phéniciens, apparaît dès son commencement avec un caractère particulier, problématique. Cependant, les filles de Danaüs sont bien libyennes.

Ces groupements se dessinaient vers l'an 2000 ou 1700 avant notre ère. Entre l'an 1500 et l'an 1300, le groupe « grec », formé d'un mélange de Pélasges, de Lélèges, d'Égyptiens et de Libyens, avec des Phéniciens occupant le fond des criques, tenant les îles, est assez compacte, assez audacieux, assez fort, pour supplanter la marine marchande phénicienne proprement dite qui, seule, jusqu'alors, avait trafiqué dans l'Archipel. Cette révolution, très grave, amena des destinées imprévues, extraordinaires, dont nous ressentons encore les conséquences : Chassés de la Méditerranée orientale, les Phéniciens allèrent du côté de l'ouest, virent et passèrent le détroit de Gibraltar, s'en furent aux îles Cassitérides, en Grande-Bretagne, pour y prendre l'étain qu'ils expédièrent aux Hellènes et aux Italiotes.

Une colonie de ces émigrants forcés s'arrêta à Tharsis, en Espagne, pour en exploiter le sol très riche. A ce même moment, des Grecs, — groupe où les

Pélasges dominaient, — allaient en Colchide s'emparer de « la Toison d'or »; tandis que d'autres, passés en Libye, s'y mélangeaient aux Aryens qui y étaient venus, jadis, d'Italie et de Crète, formant certe coalition Libyo-Pélasgique dont les pharaons furent menacés.

Pendant que les Grecs s'emparaient ainsi du trafic maritime dans la Méditerranée orientale, et se répandaient au loin, intervenant à main armée dans les querelles, un autre mouvement de peuples, plus important encore, se manifestait sur le territoire même de la Grèce. Une « peuplade guerrière », jusqu'alors cantonnée en Thessalie, au nord, s'était levée, descendant au sud, voulant des terres et des ports. Cette peuplade, qui comprenait quatre tribus, — les Achéens, les Éoliens, les Ioniens et les Doriens, — c'était les Hellènes, ayant Hermès pour dieu.

Ainsi, sur le sol grec, trois groupes : les Pélasges, avec Jupiter ; les Grecs, avec Apollon ; les Hellènes, avec Mercure. Les « divins Pélasges », les « hommes de la terre noire », les « enfants des chênes », autochtones, ou venus de Pamire, — qu'importe ? — envahis, furent aussitôt absorbés; ceux qui vivaient en Achaïe et dans la Phtiotide, se trouvaient déjà mélangés aux Hellènes. La Hellas, la « Sainte Hellas » d'Hésiode, s'affirmait par l'invasion, venue du nord.

Des quatre tribus helléniques, les Achéens, — « race innombrable et courageuse », dit Homère, et dont « les cheveux étaient longs et les yeux noirs », — formaient, semble-t-il, sinon le groupe principal, au moins

le plus en vue. Ils devaient dominer dans le Péloponnèse, donner aux Hellènes Agamemnon et Ménélas.

Grands buveurs, « mêlant le vin vieux dans les cratères », les Achéens étonnaient les Lélèges, et probablement aussi les Éoliens, qui les entouraient. Les Éoliens, répandus plutôt à l'ouest, devaient donner Achille, Podalire, Machaon, Philoctète, Ulysse, Nestor et Ajax. Les Ioniens, volontairement obscurs à l'origine, se dirigèrent vers l'Attique et l'Eubée, marchant aux aurores, pour devenir des Athéniens. Les Doriens, silencieux, hésitants, ne devant convoiter que plus tard le Péloponnèse, campaient aux environs de l'isthme de Corinthe.

Les Hellènes donc, à ce moment, étaient une coalition d'Achéens, d'Éoliens, d'Ioniens et de Pélasges. Des royautés diverses s'étaient affirmées sur quelques points du territoire envahi. L'histoire commençait pour ces Grecs nouveaux.



CHAPITRE XIV

Les rois. — Danaüs, Cadmus, Pélops, Cécrops. — Invasion des Hellènes. — Les Éthiopiens. — Prométhée. — Deucalion et Pyrrha. — Hellen. — Les héros. — Bellérophon, Persée, Hercule, Thésée. — Œdipe. — Argos contre Thèbes. — Les Épigones. — Chute et sac de Thèbes. — Conquête de la toison d'or. — Retour des Argonautes. — Jason et Médée. — Les Hellènes contre Troie. — Priam et Agamemnon. — Les Achéens.



ARGOS et Thèbes, qui vont entrer en lutte, et décider de l'avenir grec, villes réelles maintenant, ont chacune son chef, sinon son roi.

Danaüs, « frère d'un pharaon d'Égypte, dont il fuit la colère », est venu s'établir à Argos, avec ses cinquante filles (les Danaïdes), vers l'an 1250 avant notre ère, organisant les Pélasges qui y vivaient, leur donnant des lois, en respectant leurs privilèges et leurs coutumes. Convoqués par leur nouveau maître, les Aryens votaient sur les propositions du roi en levant la main droite.

Cadmus, venu de Phénicie, apportant aux Grecs l'art de l'écriture, errant en Béotie, vers 1300, à la recherche de sa sœur Europe, fille d'Agénor, s'arrêta pour bâtir la Cadmée, qui fut la fortification de Thèbes. Cinq familles « d'hommes armés » gardaient le roi. Les fils de l'Asiatique, du Phénicien Cadmus furent Penthée, Actéon et Sémélé. Le dieu Bacchus sera le petit-fils de Sémélé.

La Grèce proprement dite, la Grèce continentale, au nord de Corinthe, a pour ville principale la Thèbes guerrière, querelleuse, dont un Asiatique est le roi. La Grèce péninsulaire, la Grèce méditerranéenne, au sud de l'isthme corinthien, a comme ville capitale Argos, la « pélasgique Argos », que gouverne un Égyptien. Sur cette terre d'Europe, l'Asie et l'Afrique se sont donc installées, et le premier combat sera le heurt d'un Asiatique et d'un Africain s'y disputant la prépondérance.

A l'extrémité ouest de la péninsule grecque, en Élide, règne Pélops (1284), fils de Tantale qui était roi en Phrygie. Du côté de l'orient, en Attique, Athènes avait été fondée vers 1580 par Cécrops, un « sage chassé de Saïs », la ville remuante du delta égyptien. Cécrops avait apporté aux Pélasges de l'Attique, encore en anarchie, et probablement très misérables, avec l'olivier et l'art d'en extraire l'huile, la science des cultures, l'exercice du droit, l'institution du mariage, cette quiétude, et les rites funéraires, si consolants.

L'influence égypto-aryenne, excellente, se répandait en Grèce, lorsque l'invasion des Hellènes et l'immigration d'une quantité d' « Égyptiens nouveaux » vinrent tout

compromettre. Ces Égyptiens nouveaux, hideux, « grande et noire armée survenue », c'étaient les Éthiopiens, « rusés et impurs, tels que des corbeaux », « ne respectant point la sainteté des autels », « impudents comme des chiens », dont parle Eschyle. Les filles du roi d'Argos, les Danaïdes, ces Aryennes pures et délicates, « fières de leur virginité », épouvantées à la vue de ces hommes noirs, s'enfuirent « comme un troupeau lamentable ». — « J'aimerais mieux, leur fait dire Eschyle, subir la destinée fatale, suspendue à un lacet, que de sentir un de ces hommes odieux me saisir avec violence. Que je sois morte plutôt que de subir ces noces détestables ». La répugnance qu'éprouvaient les Argiennes, toutes, à la vue des Nègres, instinctive, nuisait à la puissante formation du groupe égypto-aryen, superbe, et qui avait donné des Grecs robustes, rudes au travail, « exercés à la pleine chaleur du jour ».

Les Hellènes, de leur côté, venus du nord, avaient en eux un grand mélange de races diverses. Le « père des Hellènes », Prométhée, titan, fils de Japet et d'Uranus, en même temps « créateur » et « sauveur des hommes », fut foudroyé par Jupiter jaloux; non pas le Jupiter pélasgique de Dodone, l'Indra d'occident, mais le « souverain redoutable », le maître insolent et corrompu, venu du septentrion, frileux, las des brouillards, altéré de vin et de soleil.

Prométhée, le grand Aryen, le premier Jésus, avait instruit les hommes, jusqu'alors « aveugles et ignorants ». Il leur avait appris l'astronomie, le Nombre, « qui est la

plus ingénieuse des choses », la manière de creuser les mines, de construire des chars, des charrues et des navires fendant la mer, « volant avec des voiles » ; il leur avait donné la consolation suprême, la joie perpétuelle de l'esprit, en leur enseignant la Méditation, par laquelle l'avenir se perçoit, qui est l'isolement de la pensée pure, et l'Art, cette manifestation de l'idéal pensé.

Mais il y avait parmi les Hellènes, parmi les Aryens de Thessalie, parmi les fils de Prométhée, une race d'hommes réfractaires à ces douces joies, et qui rêvaient d'assouvir leurs appétits énormes par l'emploi de leur force. C'est le dieu de ces hommes qui mit Prométhée hors d'état d'aimer utilement l'humanité.

Le supplice et la mort de Prométhée ne suffirent pas ; le fils du grand Aryen, — Deucalion, — régnant en Thessalie, le Jupiter du nord, inquiet, fit tomber du ciel un déluge qui devait anéantir les hommes. Deucalion, « sauvant la race créée par son père », échappa au cataclysme en se réfugiant, avec sa femme Pyrrha, dans une « arche de bois ». La pluie diluvienne ayant cessé, l'arche s'arrêta sur le Parnasse. Deucalion et Pyrrha, par leur grand amour, « repeuplèrent la Grèce ».

Deucalion eut pour fils Hellen, qui engendra Doros, père des Éoliens, et Xuthos, qui engendra Ion et Achéos; et ce furent les Hellènes. L'œuvre savante et détestable du Jupiter septentrional s'accomplissait. L'esprit aryen avait disparu ; les Hellènes étaient un groupement de races opposées, antagonistes. Des Hellènes, des Grecs, — Pélasges et Lélèges croisés d'Égyptiens,

— et des Phéniciens, occupaient maintenant presque toute la Grèce vivante, active, organisée.

L'unité de peuple, l'unité de race n'existant pas, nulle tradition, nul droit d'origine ne purent s'opposer aux ambitions individuelles; des personnalités exigeantes surgirent de toutes parts. C'est la période fabuleuse des Héros.

En Argolide même, sur le territoire où les Argiens vont disputer l'avenir aux Thébains de Béotie, Bellérophon est légendaire : Petit-fils de Sisyphe, fils du roi corinthien Glaucus, Bellérophon, qui se nommait alors Hipponaüs, coupable de meurtre, exilé (1262-1210), va en Lycie, demeure vertueux à Tirynthe, tue un monstre, — la Chimère, — bat les Solymes et les Amazones, chevauche Pégase, veut « escalader l'Olympe » et meurt précipité. Les débris de son corps formèrent, au ciel grec, une constellation admirée.

Persée, armé par les dieux, ayant le casque de Pluton qui rendait invincible, le bouclier de Minerve, l'épée et les ailes de Mercure, va braver les Gorgones coiffées de serpents, dont « le regard pétrifiait », et revient, vainqueur, avec la tête de Méduse coupée, effroyable. Il délivre Andromède, en Syrie, qu'un monstre gardait; il « change en pierre » le roi Atlas, inhospitalier en Mauritanie; il rend aux dieux leurs armes, après avoir lié la tête de Méduse au bouclier de Minerve, comme un trophée. Il fonde Mycènes, frappe de mort son aïeul, aux jeux, quitte Argos, et meurt assassiné par le fils d'Acrisios vengeant son père.

Hercule, fils du Jupiter nouveau et d'Alcmène, qui régnait à Tirynthe (1262-1210), se complaît aux œuvres formidables, surhumaines : Il affranchit Thèbes du joug d'Orchomène, « en fermant les issues du lac Copaïs »; il change le cours du fleuve Alphée; il dompte Diomède, le roi de Thrace, et bat le brigand Cacus, « qui désolait les bords du Tibre »; il aide Atlas à « porter le poids du ciel », et de ses propres mains violentant la terre, il fait le détroit de Gibraltar. Vainqueur d'abord, meurtrier ensuite, pris et vendu comme esclave en Lydie, il tombe et s'humilie aux pieds de l'Asiatique Omphale, et revient en Grèce pour y secourir les Doriens. Hercule meurt sur le mont Œta, se suicidant.

Thésée, de Trézène, le compagnon d'Hercule, législateur chassé par les Athéniens (1262-1210), va délivrer l'Argolide, l'Attique et Corinthe, des « brigands » qui les infestaient : Sinnis, Sciron, Cercyon et Procuste; puis, refusant d'envoyer aux Crétois l'abominable tribu de sept jeunes filles et sept jeunes garçons que « le Minotaure dévorait », marche au monstre, qu'il tue, et donne de sages lois « aux gens de l'Attique ». Thésée participe à l'expédition des Argonautes, et il revient à Athènes pour entendre les plaintes de Phèdre et maudire son fils Hippolyte. Chassé d'Athènes une seconde fois, une tempête jette à Scyros le navire qui l'emportait, et le roi de Scyros ordonne la mort du héros.

Ces quatre légendes principales sont l'œuvre d'un monde nouveau, absolument ; elles commencent, elles disent la Grèce asiatisée, pleine d'hommes robustes, vio-

lents, insatiables, et de femmes corrompues : Bellérophon, dénoncé par Antéa, dont il a dédaigné les amours ; Persée, né de la faute de sa mère ; Hercule, dompté par Omphale ; Thésée, sacrifiant son fils à Phèdre, l'incestueuse, ne sont que des faits asiatiques, vrais, non imaginés, presque inévitables, et dont pas un exemple ne se pourrait citer dans toute l'histoire, dans toutes les légendes, dans toutes les fables du monde aryen.

Dans cette voie, sorte d'embranchement de l'égout chaldéen, l'histoire rencontre Minos, le « Crétois puissant », le roi sage, juge des hommes aux enfers ; Tyndare, dont la femme, Léda, aimée de Jupiter, eut pour filles Hélène et Clytemnestre, aux « beautés fatales » ; Sisyphe, le roi de Corinthe, « qui enchaîna la mort et trompa Pluton en s'obstinant à vivre une seconde fois » ; Mélampos, qui comprenait le chant des oiseaux ; Méléagre, qui tua le sanglier de Calydon ; le centaure Chiron, précepteur d'Achille, guérisseur des maux, « sachant les simples », qui lisait la destinée des hommes dans les étoiles ; Alceste, une Aryenne, qui se dévoua à son époux Admetus, roi de Phères en Thessalie ; Atalante, la hardie chasseresse, qui tuait ses rivaux après les avoir vaincus et qui succomba à son tour, prise dans sa propre coquetterie ; Œdipe enfin, le héros par excellence de la Grèce nouvelle, de l'Hellénie, « l'homme aux pieds gonflés », jouet des dieux, instrument de la fatalité épouvantable, inexorable, victime d'une destinée contre laquelle rien n'aurait pu prévaloir, dogme nécessaire aux despotismes orientaux.

Le roi Laïus ayant appris, d'un oracle, que son fils le détrônerait, fit enlever et exposer ce fils sur le mont Cithéron, pour qu'il y devînt la proie des fauves. Des pâtres virent l'enfant, et l'ayant sauvé, l'apportèrent à Polybe, roi de Corinthe, « dont l'hymen était stérile ». L'enfant, grandi, devenu homme, — c'était Œdipe, — apprit à son tour, d'un oracle, qu'il serait fatal à tous les siens. Poussé par ce destin, il va devant lui, vers la vie active, rencontre son père qu'il tue, arrive à Thèbes où régnait sa mère Jocaste, veuve, la voit, la désire et l'épouse. Les dieux, auteurs conscients de ces horreurs, vengent le parricide commis et l'inceste consommé, en envoyant la peste aux Thébains. Œdipe apprend enfin ses crimes involontaires, s'arrache les yeux, — « qui sont plus chers que nos enfants », dit Eschyle, — tandis que Jocaste s'étrangle, et il s'exile, il part, aveugle, avec sa fille Antigone, admirable de piété filiale. Arrivé à Colone, près d'Athènes, « la seule ville secourable à l'étranger », Œdipe meurt, frappé de la foudre, dans un bois que les Euménides fréquentaient.

La « race lamentable d'Oidipous » hérite nécessairement ce destin : Les deux fils du roi, Étéocle et Polynice (1214 ?), se disputent sa succession. Polynice, chassé par Étéocle, se réfugie chez Adraste, roi d'Argos, qui le ramène sous les murs de Thèbes, « avec une armée commandée par des chefs illustres ». Thèbes, assiégée, est sauvée par Ménécée qui, pour apaiser les dieux, suivant les conseils du devin Tirésias, victime volontaire, accepte la mort.

Les fils d'Œdipe ne survivront pas à leur querelle inévitable; ils mourront, laissant le trône qu'ils se disputaient à leur oncle Créon, père de l'héroïque Ménécée, et leurs cadavres seront privés de la sépulture honorable. La « pieuse Antigone », enfermée, se suicidera dans sa prison avec son fiancé, Hémon, le propre fils du roi. Thésée enfin, « gardien ou vengeur des lois morales », tuera Créon.

Tous les chefs argiens avaient péri devant Thèbes assiégée, sauf Adraste, que son cheval Arion, « don de Neptune », avait emporté au moment de l'échec.

Argos et Thèbes, ennemies, se mesuraient; Thèbes, avec cette accumulation d'horreurs qui semblaient assurer sa condamnation, la vouer à la colère des dieux; Argos, avec la rage de l'insuccès. Les Épigones, — les « descendants » des chefs vaincus, — marchaient sur Thèbes, de nouveau, résolument (1197). Thèbes, la ville asiatique, inhabile à se défendre de ses mains, effrayée d'ailleurs, était gouvernée par Thersandre, le fils de Polynice. Le devin Tirésias, qui avait annoncé, en véritable nabi de Chaldée, la ruine de la ville, était mort des pressentiments de sa prophétie réalisée. Beaucoup de Thébains avaient fui. Ceux qui étaient restés sur la « libre terre de Cadmus », et qui considéraient leur chef, leur roi, monarque absolu, comme aussi responsable « que le pilote à la poupe », incapables d'initiative, avaient le sentiment de leur infériorité à l'approche des « hommes d'Argos », vaillants, furieux, et qui n'étaient pas des « buveurs d'orge ».

Les Thébains, enfermés, avaient cuirassé les portes, ainsi que les murs de leur ville, et du haut des tours, ils regardaient du côté d'Argos, anxieux, épiant les gestes de leurs espions et de leurs éclaireurs. Les Argiens venaient, conduits par Adraste, leur roi, certains du succès, mais sachant le prix de la victoire, prêts à mourir. Les principaux guerriers d'Argos avaient suspendu au char de leur roi, des objets personnels, futiles, destinés à être distribués après leur mort, en souvenir de leur gloire. Le sort désigna les sept « héros » qui, d'après la tactique adoptée, devaient, chacun, attaquer une des sept portes de Thèbes.

La cavalerie argienne était nombreuse. Les chevaux rongaient des freins d'acier, — d'un « fer durci au feu », — et les moyeux des chars « criaient lugubrement ». L'armée proprement dite, tumultueuse, — la « mer terrestre des guerriers poussant des cris », — protégée de boucliers blancs, énormes, coiffée de casques à crinières ornés d'aigrettes, s'avançait comme en parade. Quelques boucliers auxquels appendaient des clochettes d'airain, sonnantes, étaient ornés d'enluminures qui étaient des bravades.

Les Argiens se précipitèrent sur les portes, la lance au poing, les battant « comme une pluie d'hiver ». Les murailles de la cité furent franchies. L'épouvante paralysa les défenseurs de Thèbes. Pendant que les guerriers d'Argos l'emportaient, que la « pluie des pierres se ruait sur les hauts créneaux », que « l'aither se hérissait de lances furieuses », les femmes thébaines, les « vierges »

suppliantes, « portant des voiles et des couronnes », imploraient Pallas, et les Thébains, que l'affolement de leurs femmes impressionnait, hésitaient à agir. Eschyle dit en rudes termes la colère d'Étéocle, menaçant de la mort ceux qui ne combattaient plus, invectivant les femmes, ces « insupportables brutes » qui « se prosternaient en hurlant et en criant devant les images des dieux », décourageant les citoyens. — « Que chaque femme s'enferme dans sa maison ! O Zeus, pourquoi as-tu créé cette race de femme ! »

Cette race de femme venait d'Asie ; et elles étaient bien chez elles, à Thèbes, ces Phéniciennes affolées. Le paian des Hellènes, chanté, elles ne le comprenaient pas ; la pâleur de la mort perçait le fard asiatique plaquant leurs joues ; l'épouvantement du carnage, des inévitables conséquences de la défaite, glaçait leurs cœurs : « Il serait lamentable que des vierges, avant la solennité des noces, fussent entraînées loin de la demeure... Une ville saccagée souffre d'innombrables maux : on entraîne, on tue, on allume l'incendie ; toute la ville est infectée de fumée... Voici les rapines, compagnes des tumultes ! »

Il y avait une telle séparation entre Argos et Thèbes, que les Thébains qualifiaient les Argiens d' « étrangers ». Thèbes était toute phénicienne ; Argos, avec ses Éthiopiens et ses Hellènes, et les hommes de toutes races qui vivaient dans ses murs, et les divinités venues de toutes parts qui y trônaient, ne représentait plus rien, en réalité. C'est pourquoi sa victoire, retentissante, ne fut guère qu'un fait d'armes glorieux, sans consé-

quence nationale. Eschyle écrira que Thèbes « combattait pour le droit »; mais le grand tragique, ensuite, dit qu'Arès décida de la victoire en « jouant aux dés ».

Bien autrement graves, et importantes en résultats, furent la conquête de la toison d'or et la chute de Troie, événements contemporains du sac de Thèbes.

Les richesses du roi de Colchide, Eétés, attiraient depuis longtemps, au fond de la mer Noire, les marins et les marchands de Phénicie; et les récits qu'ils en rapportaient, enflammaient les imaginations. Jason, fils d'Œson, qui règnait à Iolchos en Thessalie (1226), pris du désir de s'emparer de ces richesses, fit construire dans ce but le navire Argo, dont le mât, fait d'un chêne de Dodone, « rendait des oracles », et dont la carène était d'un bois coupé sur les versants du Pélion. Jason partit, accompagné de cinquante guerriers, parmi lesquels Hercule, Thésée, Pirithoüs, Castor, Pollux, Méléagre, Pélée, le poète Orphée, « qui par ses chants bannissait la discorde », et Esculape, « à qui nul mal ne pouvait résister », fils d'Apollon.

En Colchide, Jason se fit aimer de la fille du roi, la « magicienne Médée », et parvint ainsi à s'emparer de la « toison d'or ». Le roi poursuivit en vain le ravissseur et ses amis, — les Argonautes, — partis glorieux, enrichis, remontant le Phase « jusqu'au fleuve qui enveloppe la terre, côtoie le rivage de l'Orient, et, par le Nil, revient à la Méditerranée ». Cette indication permet de tracer un itinéraire de retour, comprenant le Phase, l'Euphrate, le golfe Persique, la mer Rouge, le Nil et la Méditer-

ranée. Une autre version, très intéressante, mène les Argonautes au nord et à l'ouest de la Colchide, les conduisant d'abord « dans la région fortunée des Macrobiens », où les hommes vivaient pendant des siècles, puis chez les Cimmériens, « qu'enveloppent des ténèbres éternelles », ensuite vers la « mer de glace », au nord extrême, pour les faire revenir à la Méditerranée par l'Atlantique et les « colonnes d'Hercule (Gibraltar) ». D'autres textes s'accordent mal quant aux détails, mais, visant un fait unique, signalent le retour des Argonautes, un instant égarés au septentrion européen, par le Danube, ou l'Adriatique, ou le Pô, ou même le Rhône.

Le passage des Argonautes au détroit de Messine est nettement indiqué dans le récit fabuleux du secours que leur apporta l'enchanteresse Circé, les Néréides soulevant l'Argo, pour qu'il pût franchir sans ennui les écueils de Charybde et de Scylla. C'est alors que le chant d'Orphée détruisit l'influence de la magicienne, et que l'Argo, livré aux vagues, alla s'échouer aux côtes africaines, où les Argonautes découvrirent le « jardin des Hespérides », merveilleux.

Revenu en Grèce, Jason abandonne Médée, la magicienne « épouvantant par ses fureurs », qui tue ses propres enfants, et se réfugie en Attique, où elle deviendra la femme d'Égée.

Par Jason, l'audace hellénique a mis la main sur les richesses de l'Asie. Les Hellènes ont traversé l'Europe deux fois, de l'est au nord-ouest, puis du nord au

sud, de la Scandinavie obscure, « aux longues nuits », jusqu'à la « lumineuse » Méditerranée, cherchant les routes d'eau, si favorables, fleuves et mers. Cette Hellénie des Argonautes, sans scrupule, succède régulièrement aux Phéniciens; elle les continue. Iolchos, en cette circonstance, héritait de Tyr et de Sidon.

Les derniers vrais Grecs, purs, vivaient en Asie-Mineure, gouvernés par le roi Priam, au pied du mont Ida, dans Troie, ou Ilion, la « ville forte et riche ». Il n'était pas possible que l'Hellénie laissât en face d'elle, de l'autre côté de la mer hellénique, cet exemple de civilisation aryenne faite pour troubler les destinées du monde nouveau. La querelle entre Thèbes et Argos n'est qu'un détail, un incident, comparée à la guerre des Hellènes contre les Grecs, des Danaéens contre les Troyens.

Le prétexte de la campagne contre Troie fut l'enlèvement d'Hélène, la femme de Ménélas, roi de Sparte, par le fils de Priam, Pâris. Les hommes d'Argos, les Danaéens, quittant la « Sainte Hellas », s'embarquèrent à Aulis. Deux ans avaient été employés à préparer la flotte argienne, qui comprenait onze cent quatre-vingt-six vaisseaux, montés par cent mille guerriers, ayant pour chefs, l'Atride Agamemnon, roi de Mycènes, de Corinthe et de Sicyone, son frère Ménélas, roi de Sparte, Achille et son ami Patrocle, Diomède, les deux Ajax, dont l'un était roi des Locriens et l'autre monarque à Salamine, Nestor, Ulysse, roi d'Ithaque, Philoctète, « qui avait les flèches d'Hercule », et Thersite, « l'Étolien lâche, insolent et railleur ».

Malgré le secours des Aryens de la Thrace et de la Macédoine, venus à Troie, l'armée des Troyens n'égalait pas, en nombre, celle des Danaéens. Priam avait comme chefs, vaillants, Hector et Énée.

Eschyle nomme, avec raison, « Danaéens », l'ensemble des Hellènes armés contre Troie, car le sac de Thèbes avait donné aux Argiens, — aux « hommes de Danaüs », — la prépondérance incontestée en Hellénie. Si, parlant d'Aulis, « où autrefois les Achéens, retenus par le vent, réunirent leur grande armée pour aller de la Sainte Hellas vers Troie aux belles femmes », le Tragique emploie le mot « Achéens », c'est qu'il veut désigner l'armée plutôt que le peuple. En effet, l'idée achéenne a présidé à l'expédition, et ce sont les guerriers achéens qui s'acharneront à l'accomplissement de l'œuvre destructive décidée.

L'emplacement présumé de l'ancienne Troie, — Hissarlik, — recouvert de deux couches archéologiques, épaisses, bouleversées, a livré cependant des témoignages irrécusables d'une existence propre, c'est-à-dire indemne de l'influence assyrienne, et considérable, remontant au delà de l'an 1800 avant notre ère.

Les Troyens, que les Hellènes menacent, Aryens fils d'Aryens, héroïques, bravant la mort, mais « inhabiles aux batailles », et que la « vigueur des Achéens » surprendra, doivent succomber. L'inévitable victoire des Danaéens livrera la Grèce continentale aux Achéens, infatués et exigeants, qui sont déjà les maîtres des Hellènes. Victorieux, plein de gloire, « doué par Zeus d'un double

sceptre », « roi des rois », Agamemnon gouvernera Mycènes et Argos.

L'histoire des Grecs finit avec la chute de Troie; et c'est dans l'Iliade d'Homère, en attendant les résurrections de documents ensevelis, qu'il faut chercher les grands Grecs.



CHAPITRE XV

La guerre de Troie.— Réalités homériques.— Panhellènes et Troyens. — Achéens. — Hélène et Pâris. — Troie et Ilion. — Héros Troyens et Achéens. — Le divin Priam. — Agamemnon. — Vénus Aphrodite. — Chute et incendie de Troie. — Les deux armées. — Homère et les vainqueurs. — Chronologie.



IL serait puéril de prendre les récits d'Homère pour strictement historiques ; mais il serait absurde de ne lire l'Iliade et l'Odyssée, — l'Iliade surtout, — que comme des œuvres d'imagination. A supposer que l'on dût tenir pour suspecte, au point de vue historique, la véracité des choses racontées, encore resterait-il, à titre de document vrai, incontestable, le langage des héros en action.

Avec quelle sûreté de choix, avec quelle énergie d'intention, quant aux mots, le grand Homère fait s'exprimer ses personnages, fixe leurs caractères divers, d'un trait. Il n'est pas possible de confondre entre eux les acteurs du drame. Et cela à ce point, que malgré les

incertitudes de l'exposition topographique, et des phases de la longue bataille, aucune obscurité ne vient à l'esprit quant aux rôles des combattants, et que l'on distingue toujours, très nettement, par le langage, par l'attitude, par les sentiments exprimés, par les actes accomplis, un Achéen d'un Troyen.

La haine qui sépare les Hellènes des Troyens, profonde, ardente, définitive, est au début du récit : « Que les Troyens meurent tous sans sépulture et sans mémoire », s'écrient les Achéens surexcités. Et l'intensité de cette haine pouvant ne pas suffire, Homère ne fait pas parler la même langue aux ennemis. Cassandre, devenue esclave, prix de la victoire, transportée en Grèce, dit à ses vainqueurs : « Hélas! je ne sais que trop la langue des Hellènes ». La langue des Hellènes n'était donc pas la langue des Grecs.

Les Hellènes et les Troyens, en armes, ne représentent pas l'Europe et l'Asie se disputant l'avenir. Les Danaéens, « les Panhellènes », ce mélange d'Aryens et d'Anaryens maîtres du continent grec, vont attaquer, battre et disperser les Aryas d'Ilion, qui sont des Européens, dans le meilleur sens du mot, de vrais Grecs. Les Panhellènes ont en eux des Pélasges ou Lélèges, des Égyptiens, des Éthiopiens, des Phéniciens, des Babyloniens et des Septentrionaux (Scandinaves, Finnois, etc.). Homère distingue, parmi les Panhellènes, les « Achéens chevelus » et les « Iaônes aux longs vêtements ». Les Achéens qui mènent le combat, sont des Septentrionaux venus de l'au-delà de l'aryennisme, de la zone aryenne du centre européen.

Les Troyens sacrifiant aux fleuves, « au Xanthos irrité, plein de tourbillons », sont encore en communion d'idées, presque en relations sociales, avec les Thraces et avec les Phrygiens, dans ce territoire spécial qu'Eschyle nomme « la Sainte Asia », dont les aurores sont dorées, « œuvres d'Eôs au péplos couleur de safran », où règne, de haut, le Jupiter idaen, Indra.

Les Achéens, avec leur Jupiter violent, le « très dur Kronide », vénèrent surtout l'argienne Héré, « aux sourcils bleus », la déesse « qui répand la discussion parmi les mortels ».

La horde danaéenne, — Argos ayant donné son nom au groupe d'hommes en mouvement, — s'efface devant la morgue importante des Achéens « aux sourcils arqués », gloutons et dissolus, robustes et sensibles à la fois, « mangeant la chair des bœufs aux larges cornes », « buvant dans les cratères pleins de vin », belliqueux sans doute, mais peu héroïques, prêts à se dérober sans émotion lorsque leur intérêt l'exige. — « Il n'y a nulle honte à fuir », dit Agamemnon, avec simplicité.

Parmi les Panhellènes, des Aryens « fiers d'être beaux, mais couverts d'opprobre », moins « insatiables de combats », font admirer leur bravoure pendant la bataille. Leur corruption n'est pas sans noblesse, leur vantardise se justifie souvent par leurs exploits. Mais l'Achéen domine, lourd, cruel, effroyable, s'enivrant de boissons aux repas funèbres, méprisant les femmes qu'il désire, et pour la possession desquelles il s'est armé, tantôt soumis jusqu'à l'abnégation, tantôt indépendant jusqu'à la révolte, fas-

ciné par le butin promis, toujours prêt à troquer sa gloire pour un objet de prix, évalué. C'est un Achéen qui dira : « Une femme ne vaut pas un trépied ».—La récompense splendide, rêvée, comprenait « un trépied, deux chevaux, un char et une vierge ».

Les blancs Troyens, « aux piques de frêne », semblables aux Aryas du Pendjab, pacifiques, jurant par le Zeus de l'Ida, très glorieux et très grand », par le « Soleil « qui voit tout et qui entend tout », par la clarté, par la lumière, « par les fleuves » et « par la terre », offrirent la paix aux Achéens. Mais la guerre étant décidée, le peuple de Priam combattit jusqu'à la mort, n'ayant en vue, comme jadis au pays des Sept-Rivières, chez les aïeux de l'Aryavarta, que la gloire de vaincre et l'applaudissement des femmes aimées.

La femme coupable dont la faute a soulevé toute l'Hellénie, pour laquelle Troie souffre et va succomber, la « funeste épouse de Pâris », Hélène au long péplos, la « divine femme », Ilion la déteste : — « Moi, malheureuse, qui n'aurai plus jamais un protecteur, ni un ami, dans la grande Troie, car tous m'ont en horreur ». — Et cependant Ilion se fait la complice du « crime incroyable », protège, défend « l'exécrable Hélèné », venue « calme comme la mer tranquille, ornement de la richesse, trait charmant des yeux, fleur du désir troublant le cœur », et qui assiste, impassible, dans Troie, au déchaînement des malheurs dont elle est la cause, tissant, « brodant le mal qu'elle a fait », pendant que les Troyens sont au combat. Exécrant Hélène l'Asiatique

éhontée, belle, voluptueuse, au sang froid, et Pâris l'Aryen vaniteux, beau, stupide, Troie accepte la lutte qui va résulter, prétexte odieux, de ce crime bête : « Hélas! lit! s'écriera Eschyle, passage de leurs amours! »

La « ville de Priam », Troie, se distinguait d'Ilion qui en était la forteresse, masse colossale de maçonneries. La « ville » est encore enfouie sous un amoncellement de détritus, épais de quinze mètres. C'est sous ces scories que gît la civilisation aryenne, en un point qui était déjà probablement une hauteur. De fortes murailles, lourdement bâties de pierres brutes, protégeaient l' « entassement des maisons ». Dédaigneux du trafic maritime, les Troyens vendaient les produits de leur terre, nombreux à en juger par la quantité de jarres d'huile et de vin mises à découvert. La ville avait de larges rues, bien construites, populeuses. Les jeunes hommes vivaient à l'Agora, gaiement : « Ils dansaient en rond, dit Homère, et les flûtes et les kithares résonnaient, et les femmes debout sous les portiques admiraient ces choses ». C'était la « Troie aux belles femmes » dont parle Hésiode, « charme et admiration des voyageurs ».

On vantait les richesses de Troie; « la féconde » était son qualificatif. Les Troyennes, parées d'or, ornées de leurs longues robes, étaient citées. Le territoire, planté de vignes ou cultivé, donnait d'excellentes récoltes, des vins très appréciés. La rançon que Priam offrit un instant pour terminer la guerre, comprenait de l'or et du « fer propre à être travaillé ». Dès la menace des Achéens, le « trésor » du roi avait été transporté en Phrygie.

Le palais de Priam était célèbre. Dans la « belle demeure aux portiques éclatants », il y avait cinquante chambres « nuptiales », en pierre polie, où vivaient les gendres du roi, « avec leurs femmes chastes ». Les salles, fermées de « portes solides » en bois de cèdre, et toutes parfumées, contenaient « beaucoup de choses admirables », placées là sans doute pour le plaisir des yeux, ce goût essentiellement aryen. C'était également une coutume aryenne, respectée par le « roi que ses enfants et ses richesses rendaient illustre », que le soin qu'il prenait de nourrir lui-même, de ses mains, « à la crèche polie », les animaux de bât gardés dans la maison. D'épaisses fortifications, « œuvres de Neptune », entouraient la ville : hautes tours, hautes portes, barrières longues et solides, décrites par Homère.

La demeure de Pâris était « au sommet de la citadelle », à l'acropole ; la ville marchande, en bas.

L'Asie religieuse avait pénétré chez ces Aryas. Le culte du Zeus idaen, du Jupiter de Troie, se compliquait déjà d'une dévotion à la déesse Athénè, dont la « chevelure était belle », fille du grand dieu cependant, mais protectrice et dévastatrice à la fois, qualifiée « d'imprudente et d'irréfléchie ». Des prêtresses disposaient des offrandes apportées sur les genoux d'Athénè. Ces « femmes » inquiétaient le peuple, parce qu'elles venaient de l'étranger, tandis que les prêtres de Jupiter, vrais troyens, pères de famille, étaient aimés de tous.

Au moment du conflit, la souveraineté du roi Priam s'étendait « sur toute la terre qui va jusqu'à Lesbos de

Makar, et jusqu'à la Phrygie, et au large Hellespont ». Les pressentiments du monarque étaient sombres; les lamentations de la mère d'Hector disent magnifiquement son ennui. Les Troyens acceptaient de combattre jusqu'au dernier, sans distinction de rang ni d'âge, mais ils s'effrayaient des conséquences de la bataille, horribles ou humiliantes. Ces Aryens, ces artistes, s'épouvantaient de la grossièreté de leurs ennemis : « On peut regarder un jeune homme percé de l'airain aigu et couché mort dans la mêlée, car il est toujours beau, bien qu'il soit nu; mais une barbe blanche et les choses de la pudeur déchirées par les chiens, c'est la plus misérable des destinées pour les mortels misérables ».

Homère, qui raconte le drame, ne faiblit pas un instant; jusqu'à la dernière parole de son récit, les héros, de races diverses, ne mentent pas à leurs origines. Les types chantés dans l'Iliade sont aussi vrais, aussi franchement sculptés que les bas-reliefs de Karnak donnant la note ethnographique, juste, des prisonniers du pharaon. Parmi les Achéens : Nestor, avec sa forte lance et son manteau doublé de laine pourprée; — Protésilas, qui se dévoue, se faisant tuer pour qu'une prophétie favorable pût s'accomplir; — Agamemnon, le vieillard infatigable, qui consent à s'accuser devant Achille, en jurant qu'il a respecté Briséis, mais ne se levant devant aucun roi, dompteur de chevaux, portant le sceptre immortel, vêtu d'une peau de lion comme Hercule, et semblable d'ailleurs à Zeus et à Poseidon, revêtu de sa cuirasse splendide; — Ulysse, très prudent, « à la chevelure bouclée »,

fleur d'hyacinthe, « subtil et insatiable de ruses », preneur de villes, arrachant à Troie son palladium ; — Ménélas le blond, au casque d'airain, lourd d'allure, très majestueux quand il était debout, « dépassant Ulysse des épaules », mais dont le buste était court; — Diomède, lent au sommeil, hardi au combat, portant haut son casque à trois cornes, jetant des roches aux ennemis, fils de Tyrtée « qui occupait un large sépulcre dans Thèbes;— Patrocle, menant les Myrmidons, « habiles à manier la lance » et qui allaient comme des guêpes innombrables et bourdonnantes, chef stupide, se moquant des Troyens bravement tombés sous ses coups; — les Ajax, « excellents pour les querelles », chefs des Argiens cuirassés, « combattants insatiables », l'un grand, beau, athlétique, « surpassant tous les Argiens de la tête et des épaules », au sourire terrible, marchant à grands pas, brandissant sa lourde pique, se jouant du bouclier d'airain garni de sept peaux de bœufs qu'il portait, « homme injurieux et féroce »; l'autre, l'Oïléade, lâchement cruel, se faisant un jeu d'une tête troyenne, coupée, qu'il lance aux pieds d'Hector; — Achille, à la voix d'airain, haineux, « vêtu de courage et de force », rapide en ses exploits et lourd en ses ennuis, « couvant ses colères », se réjouissant « dans sa poitrine » de la fuite et du carnage des Achéens alors qu'il s'est séparé d'Agamemnon, musicien, joueur de cythare, favori de la « déesse aux yeux clairs », armé par Vulcain, prince des peuples par droit d'élection divine, fat, agité plutôt que bouillant, très fort, soulevant comme un fétu la lance paternelle, « lourde, immense et

solide », ayant des « rages désastreuses » et des « égoïsmes monstrueux » ; — Teucer, le frère d'Ajax, « archer admirable » ; — Calchas, le divinateur, sachant « les choses passées, présentes et futures » ; — Idoménée, le chef des Crétois, « de la race glorieuse de Jupiter », habile à lancer la pique, vieux, « jadis agile, maintenant roidi » ; — Thersite, difforme et bavard, harangueur infatigable, tué par Achille pour avoir dit une vérité ; — Philoctète, blessé au pied par une flèche d'Hercule, et qui vivait à Lemnos, souffreteux, « puant », lorsque Pyrrhus vint le chercher pour donner la mort à Pâris.

Dans les murs d'Ilion, le vieux Priam, puis Hector et Énée, « les plus terribles des Troyens », dont la vaillance raisonnée était malheureusement incapable de résister à l'aveugle bravoure des Achéens. — Énée, l'irréprochable fils d'Anchise, jeune, très beau, « bon tueur d'hommes », mais jaloux et mécontent, « irrité contre le divin Priam qui ne l'honorait pas » ; — Hector, au casque mouvant, très adroit, manœuvrant son bouclier des deux mains, « toujours à la tête des guerriers », portant avec noblesse sa pique de onze coudées retenue par un anneau d'or, et dont la pointe était d'un bronze brillant, maître incontesté, sachant commander aux hommes, mais despote, impérieux, n'admettant d'objection « ni à l'agora, ni à la bataille », et dédaigneux des augures : « Le meilleur des augures, dit Hector, est de combattre pour la patrie ». Aryen par excellence, superbe d'imprudence, allant droit aux plus beaux ennemis, « se ruant là où il voyait la mêlée la plus pressée et les armes

les plus belles », aimant à parler, à discourir, sourd aux conseils, admirable d'impétuosité, accessible au découragement; — Pâris, insupportable, inhabile à lancer les flèches, « aussi vain de ses cheveux que de son arc », brave certes, mais d'une bravoure détestable, riant aux éclats, et sottement, par exemple, lorsque, bien abrité, il se vante d'avoir blessé Diomède; — Dolon, avec sa peau de loup blanc et son casque en peau de belette, attentif, renseignant les Troyens sur les projets des ennemis; — Sarpedon, « l'allié fidèle »; — et au-dessus de tous, et de tout, Andromaque aux bras blancs, la grande Aryenne, qui dit à Hector : « Tu es pour moi un père, une mère vénérable, un frère et un époux plein de jeunesse », résumant ainsi, en quelques paroles, la splendide conception de l'amour aryen.

Le récit homérique fait intervenir les dieux dans le combat, chacun ayant choisi son camp préféré. Homère explique la chute de Troie, en donnant pour protectrice à Pâris, la déesse « aimant les sourires », Vénus Aphrodité. Ce n'est pas l'Achéen seulement qui va battre et anéantir les Troyens, mais c'est aussi, c'est surtout la femme hellénique, incitée par Vénus, qui va frapper Andromaque au cœur et vaincre : « Viens, dit la déesse à Hélène, viens, Pâris t'invite à revenir. Il est couché plein de beauté et richement vêtu, sur son lit habilement travaillé. Tu ne dirais point qu'il vient de lutter contre un homme, mais tu croirais qu'il va aux danses, ou qu'il repose au retour des danses ». Et ceci, pendant la bataille, alors que les Achéens battent à les ren-

verser les murs de la Sainte Ilion, de la Troie aryenne.

La ville de Priam, « abondante en or et riche en airain », résista pendant vingt années, dont neuf de siège. Elle succomba noblement; tous ses héros, jusqu'à l'agonie, avaient combattu l'ennemi à corps le corps, « lance contre lance, bouclier contre bouclier, casque contre casque, homme contre homme ».

Les Achéens victorieux chantèrent la « dévastation de la ville escarpée ». Des feux allumés, de loin en loin, portèrent la grande nouvelle à Argos, où l'on se réjouit, dès l'arrivée du « signal de la torche », en brûlant des monceaux de bruyères.

L'armée troyenne, avec ses alliés de races et de langues diverses, vaincue, avait été bruyante, tumultueuse, « telle que les nombreuses brebis d'un homme riche », très confiante en son chef, mais trop ignorante des choses à accomplir. Hector délibérait toujours seul, « loin du bruit », et les guerriers exécutaient ses ordres joyeusement. Dans la Troie assiégée, le « son des flûtes et la rumeur des hommes » annonçaient les sorties.

L'armée achéenne, compacte, rangée dans le camp, toujours prête, — les guerriers dormant le bouclier sous la tête et la lance plantée droite auprès d'eux, — obéissait à des chefs qui s'étaient entretenus en conseil des plans d'attaque ou de défense. La tactique achéenne comportait des phalanges pressées, silencieuses, instruites. La « grande multitude muette », sachant où elle allait, marchait sûrement. Cet ordre de bataille, importé, et qui consistait à s'avancer en masse, en « noires troupes

hérissées de piques », avec un chef en tête et un chef en arrière, était un usage traditionnel des Achéens : « Les hommes anciens, dit Homère, qui ont eu ce courage et cette prudence, ont renversé les villes et les murailles ». Cette tradition ne venait pas du continent grec, au sud de l'Olympe.

La rage insolente des destructeurs de Troie fut épouvantable. « Maintenant, dit l'Agamemnon d'Eschyle, c'est par la fumée qu'on reconnaît la ville détruite. Les tempêtes de la ruine y grondent victorieuses et la cendre mourante y exhale les vapeurs d'une richesse passée ». Le vieux roi Priam ayant été égorgé, Hécube et ses filles furent emmenées, captives, sauf l'une d'elles, Polyxène, que les barbares vainqueurs immolèrent sur la tombe d'Achille. Cassandre échut à Agamemnon. La veuve d'Hector, Andromaque, dut suivre Pyrrhus. Énée et Antenor, seuls, échappèrent à la dure captivité.

Dans sa grandiose épopée, Homère venge Troie. Histoire ou roman, après la chute d'Ilion, l'Iliade et l'Odyssée suffisent pour l'exécration des Achéens. Pas un vainqueur ne jouira de son triomphe : Ulysse, errant, ne reverra son Ithaque qu'après dix années d'aventures; Ménélas est le jouet des tempêtes; Agamemnon meurt assassiné; Ajax, le fils d'Oïlée, que Minerve poursuit, brave Neptune qui le précipite; Diomède, menacé de mort, s'enfuit d'Argos; Teucer, maudit par son père, s'exile; Philoctète, Idoménée et Épéos quittent la Grèce; — tandis qu'Énée, le dernier des Troyens, venu en Italie, sera l'ancêtre des « gens de Rome ».

Historiquement, les annales tyriennes placent la chute de Troie au commencement du règne d'Iran II, fils d'Abibaal, roi de Tyr. Cette indication concorde avec le dire de Ctésias, et donne à la chronologie l'an 1023 avant notre ère.



CHAPITRE XVI

La poésie. — Aèdes et nabis. — Les rhapsodes. — Naissance d'Homère. — Le patriotisme troyen. — Avènement d'Apollon. — La lyre. — Hésiode. — L'âge d'or. — Orphée, le « père de la poésie sacrée ». — Dionysos-Bacchus. — Retour des Achéens en Grèce. — Confusion psychique. — La civilisation hellénique succède à la civilisation grecque.



Le retentissement de la chute de Troie fut tel, qu'il n'y eut plus d'autre spectacle devant les yeux des hommes, d'autre préoccupation dans les esprits. Et le poème de ce grand forfait devint l'épopée des Hellènes, comme si le monument impérissable ne devait pas être la honte vivante, perpétuée, de ceux-là mêmes qui l'adoptaient comme national.

Beaucoup de poètes durent chanter la catastrophe; nous ne connaissons que l'Iliade, où dominent la colère d'Achille, la mort de Patrocle et d'Hector, et l'Odyssée, disant les longues aventures d'Ulysse, la constance de Pénélope et la mort des prétendants.

La poésie héroïque, didactique, et religieuse si l'on veut, qui surgit aussitôt après la chute de Troie, vers l'an 1000, toute spontanée, fut l'inévitable résultat du resserrement des Aryens vaincus, dépossédés, découragés, dans un milieu déplaisant. Écrasé en Asie-Mineure sous l'effondrement de Troie, le monde Aryen, en Grèce, s'était trouvé pris, étouffé, entre les deux invasions, du sud d'abord, du nord ensuite. Or, c'est le propre de l'Aryen emprisonné de se façonner à sa geôle, de vivre sa propre vie intérieurement, en entier, par le cerveau et par le cœur. Sa souffrance et ses aspirations, il s'en repaît, songeant et croyant à la délivrance, et lorsque sa douleur, trop vive, l'émeut jusqu'au cri, alors il lance sa plainte en strophes, il dit son désespoir en beaux et grands vers, il chante magnifiquement ses angoisses.

La différence entre l'Asiatique tout imagination et l'Aryen tout harmonie, entre le prophète et le chantre, c'est que le *nabi* d'Israël, utilisant sa poésie, l'adapte à sa convoitise personnelle, tandis que l'*aède* chantant se délivre, n'ayant que le besoin de faire partager à autrui son émotion, de l'intéresser à sa délivrance, de l'associer à la joie douce qu'il ressent. Être écouté, être applaudi, tel est le vœu de l'aède passant; impressionner, dominer, tel est le but du nabi toujours à demeure. C'est parce qu'il fut un aède, un « aède passant », tout à fait Aryen, qu'Homère a disparu, ne laissant aux hommes que son œuvre, sans dire d'où il venait, où il allait.

Il n'y avait alors ni sophistes, ni rhéteurs, ni philosophes, pas un Asiatique, pas un spéculateur, et le

chantre immortel avait le droit de dire : « Les aèdes ne sont responsables de rien, Zeus dispense ses dons aux poètes comme il lui plaît » ; ou encore : « Démodokhos charme quand son âme le pousse à chanter ».

Dans l'Odyssée, — par interpolation ou par influence, — la spontanéité primitive, l'inspiration purement aryenne est moins évidente que dans l'Iliade. On dirait qu'ainsi que le firent les brahmanes dans l'Aryavarta, des poètes nouveaux, venus d'Asie, instruits des œuvres étrangères, apportèrent et introduisirent dans le second poème homérique, des formes et des pensées anaryennes. Ce n'est peut-être qu'une coïncidence, mais il est difficile de ne pas rapprocher la lutte biblique de Jacob contre l'ange, de la victoire d'Ulysse sur Iros : « Quelles cuisses montre ce vieillard en retirant ses haillons », disent les prétendants témoins de la lutte. L'immolation d'Iphigénie est un acte inhumain semblable aux sacrifices chaldéens d'Abraham et de Jephté.

Des rhapsodes colportaient les chants d'Homère. Pisistrate fit rechercher et réunir les rhapsodies qui nous ont été conservées. C'est de la même façon que les hymnes védiques, les Védas, nous sont parvenus, intacts. Incapables de création, les rhapsodes « charmaient leurs auditeurs » en récitant, avec une respectueuse exactitude, les textes transmis.

L'unité de l'œuvre homérique, extraordinaire, tissue de fables et de réalités, tient à l'âme du sujet même. L'intervention personnelle des divinités ; l'immortalité des chevaux d'Achille et l'arrivée glorieuse de Thétis,

« aux pieds d'argent », venue pour consoler le héros, veillant sur le cadavre de Patrocle « assailli de mouches », qu'elle embaume à l'égyptienne, avec du nectar rouge et de l'ambroisie; Pallas debout sur le char de Diomède, conduisant les chevaux, détournant la lance d'Hector; Vénus blessée par Pallas, voyant « couler son sang subtil »; Pallas, « très violente et très audacieuse chienne », menaçant Jupiter; Phœbus combattant pour les Troyens, ostensiblement; en un mot, suivant l'énergique expression d'Homère, « les discordes mutuelles des Ouraniens » racontées, mises en action, ne sont que l'exposition imagée, personnifiée, des actes inconscients et des faits imprévus constituant la trame des batailles. Mais dans cette trame ornementée, pas un incident qui ne soit réel, et dans ce tableau, pas un homme qui n'ait vécu, pas une blessure montrée qui ne soit une irréprochable description.

Par la perfection du détail et l'ampleur méthodique de l'ensemble, par son abnégation personnelle et la conception qu'il a de l'humanité vaste, Homère s'affirme comme un incontestable Aryen, tandis que la Bible hébraïque, quelque grands qu'aient été ses auteurs, n'est écrite que pour une tribu, un groupe, une ville. « Je chanterai, dit un hymne homérique, la race des hommes qui ont une voix articulée ». Et quel accent aryen dans ce cri d'Homère pour la paix : « Il est sans intelligence, sans justice et sans foyer domestique, celui qui aime les discordes ». Et quelle indépendance clairvoyante dans ce dédain des divinités « sources des maux ».

L'éloquence caractérise l'œuvre homérique. La splendeur du poème est dans son unité; pensées, images, « accent des syllabes et son des mots », tout tient au monument. Toutefois, l'Iliade et l'Odyssée sont des livres distincts. La naïveté puissante du premier livre, avec ses formes éoliques, fait remarquer l'art plus savant du second, voisin de l'ionien. La langue employée est un achéen intermédiaire entre la langue éolique et l'ionienne. L'Iliade, pathétique et simple, passionne, enthousiasme; l'Odyssée, plus complexe, avec ses intentions de morale réfléchie, « sondant les replis du cœur », intéresse autant mais émeut moins, inquiète parfois; le fantastique oriental, féerique, s'y heurte à des incidents égyptiens, à des mensonges asiatiques, à des impossibilités, comme la tuerie des prétendants par Ulysse, dans une salle, à coups de flèche, et cette monstruosité anaryenne, étalée, de Pénélope et Télémaque, riches, laissant vivre misérablement Laërte dans son verger, fautes qui prouvent des additions, des corrections à l'Odyssée.

On peut reculer jusqu'à l'an 3000 ou 3200 avant notre ère, les mœurs décrites dans les livres homériques. Il n'est pas permis d'affirmer que l'Iliade fut l'œuvre spontanée d'un seul homme. Il y avait certainement alors, dans le monde aryen qui vivait, qui se mourait à l'ouest de l'Asie-Mineure, dans les îles, en Thrace et en Macédoine, une quantité de « voyants » qui, pressentant la fin des choses, remontaient aux origines pour s'en repaître, s'en rajeunir. Renouvelant les joies perdues,

faisant revivre les légendes éteintes, exaltant les gloires oubliées, et les revêtant de poésie, cet ornement immortel, des poètes obscurs, nombreux, préparaient Homère. Ces éléments confus, disparates, incohérents, ces « legs d'un autre âge », Homère les prit, les mit au creuset, morceaux et débris, ors et cuivres, pour en extraire un bronze inaltérable, pur, parfait, un. Le goût, c'est-à-dire la mesure et l'ordre, avaient été les outils du grand ouvrier, du grand Aryen; le feu, était en lui.

On peut entrevoir, par comparaison, l'inaccessible sommet où sut atteindre Homère, en entendant Pindare le vanter : « Homère a pris soin de sa gloire, lui dont les vers divins, chantés par toutes les bouches et dans tous les âges, feront passer à nos derniers neveux l'histoire de ses vertus. Les accents du génie retentissent dans l'éternité; leur son se prolonge sur le sein fécond de la terre; il se soutient sur la surface des mers; c'est un rayon du feu céleste, qui répand sur nos vertus l'éclat de sa lumière inextinguible »... Homère ignorait ces hyperboles; il eût souffert de ces flatteries excessives.

Représenté sous les traits d'un vieillard vénérable, les yeux éteints, mais « le front rayonnant de pensée », Homère, — dont le nom signifiait Otage, — que Simonide nommait « l'homme de Chios », — la « rocheuse Chios » des hymnes, — est réclamé par Smyrne, Chios, Colophon, Salamine, Ios, Argos et Athènes. Quel que fut le lieu de sa naissance, le premier il comprit et il définit la Patrie, sans limitation étroite de frontière,

sans désignation mesquine de lieu. Un Achéen, le Gérénien Nestor, excitant ses guerriers, ignorant le patriotisme, s'exprime ainsi dans l'Iliade : « O amis, soyez des hommes! Craignez la honte en face des autres. Souvenez-vous de vos fils, de vos femmes, de vos domaines, de vos parents qui vivent encore ou qui sont morts. Je vous adjure en leur nom de tenir ferme et de ne pas fuir ». Mais voici qu'un Troyen doit à son tour exciter à la victoire; écoutons Homère, le patriote, qui le fait parler : « Si l'un de vous est blessé et meurt, qu'il meure sans regret, car il est glorieux de mourir pour la patrie, car il sauvera sa femme, ses enfants et tout son patrimoine, si les Achéens retournent sur leurs nefs, dans la chère terre de leurs aïeux ». Le patriotisme d'Homère, de l'Homère troyen, de l'Homère aryen, n'est pas exclusif; il s'étend sur toute l'humanité, et c'est avec une tendresse pieuse, à la veille même de la bataille, acceptant la mort pour les siens, qu'il fait parler à un héros troyen de « la chère terre » des ennemis.

Des hymnes attribués à Homère,— dits « hymnes homériques », — formant un recueil précieux, ont été placés à côté de l'Iliade et de l'Odyssée. La plupart de ces morceaux datent seulement du sixième siècle avant notre ère; il en est qui sont évidemment antérieurs à cette date; tous, anciens ou nouveaux, ont en eux des impressions, sinon des passages, intercalés, contemporains d'Homère. Ce sont des litanies de divinités, des oraisons jaculatoires, des essais où les poètes cherchaient à donner, semble-t-il, à de vagues esquisses, un tour fini, une ligne correcte,

arrêtée, ainsi que le faisaient les sculpteurs des bords du Nil sur les hauts murs des temples.

Ces arrangements, dont quelques-uns ont un but positif, dénoncent généralement leur modernité relative. C'est, par exemple, en vue de diviniser la famille d'Énée, pendant la guerre du Péloponnèse, que Vénus y est qualifiée de déesse « douce comme le miel », modeste, « couronnée de violettes », et qu'un récit bizarre veut expliquer Hermès (Mercure) au moyen de plaisanteries rappelant les Védas, avec une nomenclature d'attributions. En ces hymnes, l'important c'est la réaction qu'elles indiquent contre les dieux-héros d'Homère. Les Hellènes se préparent une théogonie. On entend venir les prêtres ayant choisi leur divinité, l'Apollon « roi de Lycie et de Délos », que Pindare chantera. L'hymne du recueil qui exalte le dieu, est postérieur à l'installation des temples de Delphes et de Crissa, puisqu'il en célèbre la fondation, et qu'il est écrit pour justifier le rituel d'un culte, dans un temple dont les Crétois seront les gardiens.

L'avènement d'Apollon est un fait considérable. Il apparaît en Crète d'abord, dans « la Krètè belle et fertile », la « terre qui s'élève au milieu de la sombre mer ». La grande île aryenne, berceau des Philistins « admirables d'ordre », est maintenant peuplée d'étrangers; « on y parle des langages différents, dit Homère, on y trouve des Achéens, de magnanimes Crétois indigènes, trois tribus de Doriens et les divins Pélasges ». C'est là qu'arrive Apollon, venant d'Asie, instruit et conseillé

par Hermès « plein de ruses et revêtu d'impudence », chargé de séduire et de dompter les Crétois « qui ont coutume de chanter le paian... » Apollon vient, superbe, admirable, nu, lumineux, se donnant comme la divinité de l'harmonie.

Homère dit les paroles et les actes d'Hermès : « Et là, avec un burin de fer brillant, il arracha la vie à une tortue montagnarde. Et de même qu'une rapide pensée traverse l'esprit d'un homme agité par de nombreuses inquiétudes, ou que des rayons jaillissent des yeux, de même l'illustre Hermès parla et agit en même temps. Il fixa des tiges de roseaux coupées à diverses longueurs, et il les fit passer à travers le dos de la tortue; puis il tendit, autour, avec adresse, une peau de bœuf; et il adapta les deux bras et le chevalet, et il tendit ensuite sept cordes harmoniques en boyaux de brebis ». La lyre fut l'arme d'Apollon, chargé de renverser l'Hélios troyen, le Jupiter pélasgique de Dodône, de vaincre définitivement, c'est-à-dire de corrompre les derniers Aryens.

Hésiode, qui parle presque comme parlait Homère, employant les mêmes expressions proverbiales, accolant les mêmes qualificatifs aux noms, n'est cependant pas un imitateur. Les deux grands poètes puisent à un fonds commun, et c'est tout. Mais là où le chantre de l'Iliade, absolument humain, s'élève et plane, Hésiode, l'auteur des « Travaux et des Jours », comme retenu en bas, préoccupé de l'homme plus que de l'humanité, ne conçoit et ne laisse qu'une œuvre radicalement contraire à l'œuvre homérique.

Hésiode s'empare des fables pour en extraire une théogonie; il divinise des héros de la guerre de Troie, afin d'amener à ses vues le sentiment public surexcité. Un mélange d'observations heureuses, justes, précisées, et de superstitions obscures dites avec gravité, sentencieusement formulées, exclut toute unité, toute grandeur de la composition hésiodique. Des bizarreries, des ridicules même déparent l'œuvre, mécontentent l'esprit. On y trouve un parallélisme de réglementation solennelle pour la fixation alternée des jours heureux et des jours malheureux, pour la « plantation des arbres » et pour l'accroissement des familles, en « mâles et filles ».

Mais dans ce désordre littéraire, dans cette anarchie de propos, on devine les fermes intentions d'un législateur. Comme l'avait fait Zoroastre, Hésiode rédige des lois, une morale, des prescriptions. Ne concevant pas la grande humanité, il en diminue le rôle; il parle bas, s'adressant à son frère Persès et non au peuple : « Pour moi, dit-il, j'enseignerai à Persès des choses vraies ».

La parole d'Hésiode est triste, « revêche » a-t-on écrit, obscure, « brumeuse ». La forme de ses conseils trahit sa laborieuse préoccupation, et sa littérature manque de facilité, d'harmonie. Ses descriptions au contraire, faites d'un esprit libre, bien que d'un coloris inégal, délicates ou vigoureuses suivant les sujets, sont rehaussées de « paroles fortes », hardies, rapides, suppléant à la justesse du ton par la vigueur de l'impression donnée, suffisante. Sa description du bouclier d'Hercule, imitée de la description du bouclier

d'Achille qu'Homère donna si simple, si nette, si égyptienne, est tourmentée dans Hésiode, qui va jusqu'à y étaler des détails grossiers.

On ne sait si Hésiode vécut avant, pendant ou après Homère. Les archaïsmes de sa langue, — un ionien épique mêlé d'éolismes, — sont plus nombreux dans son œuvre que dans l'œuvre homérique. L'influence de la prononciation éolienne, dans le mètre hésiodien, est évidente. Hésiode aurait été un Éolien ayant chanté en Béotie; ainsi s'expliquerait sa langue. Il mourut très âgé. La « vieillesse hésiodienne » devint un proverbe grec. Il fut probablement le contemporain d'Homère, dont il connut les œuvres et pressentit l'influence, avant d'intervenir personnellement dans la civilisation hellénique en formation.

Hésiode se donne comme le « descendant direct d'un navigateur », en même temps qu'il proclame « son horreur de la mer mouvante ». Son idée, petite, serait de réunir et de tenir le peuple dans un val, pour le gouverner à sa fantaisie. Il sait très bien la bible hébraïque et le livre perse, le Zend-Avesta. Il y a en lui du Moïse et du Zoroastre, mais c'est surtout un Samuel, un prophète, un nabi d'origine phénicienne, un Asiatique instruit des choses en Égypte, très habile, trop personnel, s'égarant dans ses amalgames.

Sa morale est toute judaïque : L'homme, pour jouir d'une vie heureuse, doit avoir « une maison, une femme, un bœuf laboureur et une servante non mariée ». — « La servante qui a des enfants, dit-il, est importune ».

Comme Zoroastre, il prêche le soin du corps, il ordonne de « se bien nourrir », mais il mélange ses prescriptions excellentes de personnalismes effrayants. Hésiode, c'est l'Ecclésiaste des Hellènes. Il avoue qu'il « sait mentir ». Sa poétique est un effort; sa muse est le contraire de l'enthousiasme; son œuvre ne résulte pas d'un « besoin de chanter ». Il sait ce qu'il veut, ce qu'il faut, et pourquoi, et comment il intervient, préparant avec soin ses effets, dont il a prévu les conséquences, par l'emploi de moyens expérimentés. Ses muses, il le dit, sont des « filles ceintes de mitres d'or, à qui la musique plaît, et qui ont dans leur sein un cœur tranquille ».

Hésiode est un sacerdotal; son œuvre comprend un culte avec ses sacrifices, ses mystères et ses offrandes. Absolument comme le Jéhovah d'Israël parlait aux Juifs, ainsi, et dans des termes identiques, Hésiode fait de l'enrichissement aux dépens du voisin, la récompense suprême du dévot: « Afin que sans vendre ton héritage, tu puisses au contraire acheter celui d'autrui ». La punition, après la mort, c'est la souffrance perpétuelle dans le Tartare, « gouffre énorme, sans issue », menant aux « sombres profondeurs de la terre spacieuse », à l'enfer froid, « large et glacé ».

Mais ce qui caractérise Hésiode et rompt toute tradition aryenne, ce qui creuse un abîme infranchissable entre les deux mondes, — l'hellénique et l'aryen, — c'est l'horreur de la femme que le poète manifeste, brutalement. Hésiode admet le mariage, mais seulement à cause « des soins que la vieillesse exige », et encore ne faut-il

épouser, sagement, « qu'une voisine connue ». La femme, pour cet aède d'Hellénie, n'est qu'une « calamité. Il affirme d'ailleurs que Jupiter n'a donné à l'homme la « race des femmes femelles », que pour se venger de Prométhée. L'amour, « œuvre pernicieuse et inévitable », est un « vol ». Éros n'est qu'un dieu détestable « rompant les forces ».

La crainte des divinités mise à la base de sa morale, le mépris de la femme impudemment conseillé, Hésiode, ainsi qu'Isaïe rêvant d'une Jérusalem imaginaire, prévoit et annonce un âge d'or. Il y a plusieurs « âges » prévus, — quatre, — dans le développement total des mondes animés : L'âge d'airain, passé, où les hommes étaient féroces, où « le fer noir » n'existait pas; l'âge d'argent, fini, déplorable, où les mères nourrissaient leurs enfants pendant cent années, pour les voir mourir lentement, souffreteux, stupides; c'est maintenant l'âge de fer, mauvais, justifiant les vociférations d'Hésiode, vrai nabi. « L'un, dit-il, saccagera la ville de l'autre et il n'y aura nulle pitié, nulle justice, nulle bonne action ». Et comme Isaïe, comme Ézéchiel, le prophète hellénique annonce l'âge d'or prochain. Les hommes « seront des dieux »; ils iront par la terre, « vêtus d'air », observant les actions bonnes et mauvaises, « doués d'un esprit tranquille, ne connaissant ni la douleur, ni le travail, ni la vieillesse... et mourant comme on s'endort ». Tout Hésiode est dans cette promesse : la pleine quiétude en toutes choses, le sommeil de l'esprit et des sens, la suppression de toute obligation gênante, de tout sentiment

subjectif, l'anéantissement de l'être dans sa propre individualité.

Trop asiatique pour être la dupe de sa prédication, Hésiode se tourne vers les rois, comme Samuel, et il les invective, affirmant, dans l'intérêt des prêtres, la supériorité des dieux : « Considérez ceci, ô rois dévastateurs de présents ! Corrigez vos sentences et oubliez l'iniquité ». — La Justice, « vierge fille de Zeus », est au-dessus des rois, et les rois ne sont que les « représentants » de la divinité. Les honneurs dont les monarques jouissaient et les fêtes dont ils étaient le but, iront désormais aux sanctuaires : « C'est aux muses et c'est à l'archer Apollon que sont dus, sur la terre, les chants et la musique (les aoides et les kitharistes); les rois viennent de Jupiter ».

Les conseils pratiques d'Hésiode, dont quelques-uns semblent extraits de la Bible hébraïque, sont durement exprimés. Il veut que, par prudence, chacun dissimule ses sentiments, que les « visages ne révèlent point les pensées »; il éloigne les pauvres de la vie publique, de l'agora ; il fait du travail un simple « moyen d'enrichissement », et de la richesse, le but principal de la vie ; il vante les familles nombreuses, mais parce qu'elles sont une source de produits ; il met « l'utile amitié » au-dessus de tout lien de famille, et il écrit enfin cette sentence, plus froidement correcte qu'une balance au repos : « Ne donne rien à qui ne te donne rien ».

La politique d'Hésiode, nécessairement utilitaire, condamne la navigation parce qu'elle disperse les citoyens,

et elle admet en conséquence les étrangers, qui viennent grossir la cité, oubliant que le sol hellénique est incapable de nourrir trop d'hommes, préparant ainsi, pour le plaisir d'avoir un auditoire nombreux, tous les maux sous lesquels l'Hellénie succombera.

Fils d'Apollon, l'Asiatique par excellence, corrompu, hautain, méprisant les Aryas, flagornant les princes, trompant les peuples, Hésiode eût peut-être, au détriment d'Homère, fait de son œuvre la Bible hellénique, si le Thrace Orphée n'avait été là, avec son influence active, conservant au cœur des Aryens demeurés en Hellénie, la répulsion de l'utilitarisme oriental. Sauveur, sauvé, homme-dieu, dans son nymbe légendaire, Orphée demeure debout, doucement lumineux, devant Apollon. Sa mort déplorable l'avait fait immortel. La belle tête d'Orphée, détachée de son corps, bercée par les vagues, était allée vers Lesbos, « où les rossignols chantaient dans les bosquets », patrie de la poésie lyrique.

L'œuvre du poète de Thrace subit l'outrage des interpolations, mais elle conserva, ainsi qu'un viatique, en ses formes que tourmentèrent les rhéteurs alexandrins, le grand charme des hymnes védiques. Les « filles de la mémoire », aux mille dons, « génératrices de l'irréprochable vertu », chastes déesses donnant « les droites pensées », maîtresses des âmes, avaient été les inspiratrices d'Orphée. Quels cris aryens dans ces œuvres : « O Hestia... que ceux qui initient à tes mystères soient toujours forts, riches, joyeux et chastes ». Comme venu des bords de l'Indus, Orphée chante la « réjouissance de

la lumière »; il célèbre, en pur Arya, les « charmes de la belle puberté ». La mort, pour lui, ainsi que pour les chantres védiques, « inévitable », c'est la fin de tout, l'au delà d'où nul ne revient; mais la vie c'est l'amour, le renouveau perpétuel, la gaieté de la sève universelle, le printemps indestructible de la nature et des cœurs. Adonis, « l'Ambroisien », apporte chaque année « les fruits de la terre ».

Cité par Ibycus, Pindare, Eschyle, Euripide, Aristophane et Platon, Orphée sera nié par Aristote. Qu'il ait été avant Hésiode (1400-1300), ou après lui (1300-1200), ou qu'il n'ait vécu que peu avant Onomacrite, vers 600, les œuvres d'Orphée existent, et les Éoliens de Lesbos émigrés de Béotie, le « pays des muses et des aèdes piériens ou thraces », devaient nous les conserver. Mais ainsi que les brahmanes de l'Inde venus de l'Afghanistan, sinon de Chaldée, s'emparèrent des hymnes védiques et les utilisèrent en les appropriant à leur domination, ainsi des « aventuriers », — les Orphéotélestes, — vinrent, jouant de la lyre d'Apollon, avec les mœurs du Bacchus phénicien, chantant, buvant et dansant, exploiter la parole orphique.

Le phénomène qui s'était produit entre le Gange et l'Indus, se renouvela en terre hellénique; Orphée dénaturé, corrigé, devint le « père de la poésie sacrée des Hellènes », le « fondateur des initiations saintes ». On ne demanda presque plus aux divinités, comme en Aryavarta, une « longue vie », mais une « vie active », plus jouissante que joyeuse, et surexcitée. La cythare que

Mercure avait « construite » pour Apollon, compliquée, eut ses cordes graves et ses cordes aiguës, et elle servit à accompagner les hymnes orphiques « chantés sur le mode dorien ; et l'on vit les aèdes et les cytharistes, fils « sur terre » des filles de mémoire et de l'archer divin, préparer les orgies sacrées d'Éleusis.

Accouru de Béryte, en Phénicie, « couronné de lierre », le glorieux fils de Zeus et de Sémélé, Dionysos-Bacchus, « qui aimait les femmes avec fureur », trôna, vivant, au « temple parfumé » où, dans l'omber, les caresses asiatiques, religieuses, molles et chaudes, étouffèrent le rire clair et bon des Aryens séduits. Ce furent les « grands mystères », qu'il n'était permis « ni de négliger, ni de sonder, ni de révéler, car le respect des dieux réprimait la voix ».

Orphée supplantait Hésiode. La victoire du poète de Thrace préparait la prépondérance d'Homère, le relèvement des Hellènes communiant des souvenirs antiques, acceptant de succéder aux Troyens. Bientôt, — et Pindare le dit en termes expressifs, — les muses helléniques ne s'occupèrent plus que des « combats de la Grèce ». La guerre de Troie, dans le texte homérique, devint le grand acte national, presque une apothéose.

Une période caractéristique de l'histoire des Grecs est terminée (1180); une autre période, racontée par Archiloque, Alcman, Alcée, Sapho, Mimnerme, Théognis, Simonide de Cos et Pindare, va nous conduire jusqu'à l'année 600 avant notre ère, date à partir de laquelle des précisions sont enfin permises à l'historien.

De la chute de Troie à l'an 600, les Doriens conquerront le Péloponnèse, une large émigration de Grecs et d'Hellènes se dirigera vers l'Asie-Mineure, Lycurgue donnera ses lois, les guerres de Messénie mettront aux prises, chez eux, les Grecs nouveaux.

La guerre de Thèbes et la guerre de Troie ont clos sur ce point du monde, en Grèce, tout un passé : « Il ne reste, a dit Homère, que des lâches, des menteurs, des sauteurs qui ne sont habiles qu'aux danses, des voleurs publics d'agneaux et de chevaux ». Les nouveaux maîtres, les Achéens omnipotents, on commence à les apprécier. Ce sont des gloutons et des pillards, ces hommes venus du Nord, par le Danube. Eschyle a dit l'émotion des Grecs, lorsqu'ils assistèrent au retour des destructeurs de Troie : « Et une douleur haineuse s'éleva sourdement contre les princes atréides ». Mais c'est fini, le mélange psychique est consommé; les langues et les sentiments se sont confondus; et c'est l'Hellénie. Il y aura, désormais, le « caractère hellénique », insaisissable, fluctuant, quelquefois incompréhensible, et nul, à la veille d'un événement, ne pourra prévoir les effets de l'instinct public, compliqué.

Avant la chute de Troie, on distinguait encore, séparés, les Hellènes et les Argiens, l'Hellas et Argos. « Je garde ce souvenir éternel de l'homme dont la gloire emplit Hellas et Argos », lit-on dans l'Odyssée. — Le retour des Achéens, en Grèce, malgré leur dispersion momentanée après la victoire, — « emportant avec leur butin des femmes aux ceintures dénouées », — malgré la que-

relle de Ménélas et d'Agamemnon, malgré la haine sourde des anciens Grecs, fit l'unité de l'Hellénie » sous la domination achéenne, lourde, incontestée.

Une grande civilisation aryenne, la civilisation grecque est achevée : Troie fut sa dernière ville, Homère son dernier chantre. La civilisation hellénique, spéciale, commence avec le retour des Achéens, « très forts », victorieux.



CHAPITRE XVII

La civilisation antéhomérique. — Homère, Hésiode et Orphée historiens. — L'Odyssée et l'Hellénie. — La femme en Ionie et chez les Chaldéens. — Religion homérique. — Culte. — Les divinités de l'Iliade. — Premiers prêtres. — Troyens et Achéens. — La langue grecque. — Araméens. — Syriens blancs et Syriens noirs. — Influences extérieures. — L'art égyptien et l'art grec.



De même que les hymnes du Rig-Véda disent, presque complètement, ce qu'était la vie aryenne aux bords de l'Indus, ainsi les Hymnes homériques, l'Iliade, de nombreux passages de l'Odyssée, les œuvres d'Hésiode et d'Orphée, nous renseignent sur la vie des premiers Grecs.

L'Odyssée décrit déjà les mœurs de la Grèce nouvelle, de l'Hellénie. La sotte vanité des Achéens s'y déploie avec ostentation : — « Parmi les hommes, la bonne renommée vient des beaux vêtements »; — la femme, « l'épouse aux belles bandelettes », n'est qu'une servante, ou bien trafique de sa beauté, publiquement. Euryma-

khos ne l'emporte sur les autres prétendants, ses rivaux, que par les « plus beaux présents qu'il offre », la « plus riche dot qu'il promet ».

Les femmes admirables de l'Iliade homérique, les Andromaques, n'existent plus ; ce sont maintenant des Clytemnestres : « Tu sais quelle est l'âme d'une femme; elle veut toujours enrichir la maison de celui qu'elle épouse; elle ne se souvient plus de ses premiers enfants, ni de son premier mari mort, elle n'y songe plus ». Les héros se nomment Oreste, Achéen comme Agamemnon; Ulysse qui, vagabondant, thésaurise : « Et il me montra les richesses qu'avait réunies Odysseus, de l'airain, de l'or et du fer très difficile à travailler, le tout assez abondant pour nourrir jusqu'à la dixième génération ». Les liens de famille ne sont considérés, semble-t-il, que comme des facilités de corruption.

Dans l'Iliade, la famille, base de tout, est formée du père, de « l'épouse bien-aimée », des enfants et des « parents vénérables ». Autour du foyer, l'hiver, devant le « feu qui brille », quand le Kronion fait pleuvoir les neiges, et au dehors, l'été, sur les champs fleuris, comme en Aryavarta, les jeunes filles sont la joie de tous, « les « jeunes filles, qui vont comme des biches et des génisses, « au printemps, sautant dans les prairies, relevant les « plis de leurs belles robes, se hâtant vers le chemin « creusé par les chars, et leurs cheveux, semblables au « safran en fleur, flottant autour de leurs épaules ».

Des monuments trouvés à Hissarlik, sur l'emplacement de la Troie ruinée, à Santorin, à Ialysos en Rho-

des, à Mycènes et à Spata dans l'Attique, sont les témoignages de cette civilisation grecque, première, encore qualifiée de préhistorique, et qui est tout autre que la civilisation des Hellènes. Le monde préhellénique civilisé, aryen, comprenait toute la Thrace, toute la Macédoine, la Thessalie, l'Épire, l'Asie-Mineure occidentale presque en entier, quelques-unes des îles de l'Archipel et quelques terres de la Grèce continentale. Alors, « la Crète dominait les mers ».

Les hommes de ce temps étaient ces « ancêtres » que les femmes de Délos chantèrent, souvenirs « remplissant de joie les tribus des mortels ». Il y avait partout un grand esprit de fraternité; nulles castes séparatives. Comme dans l'Inde védique, les mariages étaient les plus grandes fêtes de la cité. Homère et Hésiode se rencontrent, parlant de même, lorsqu'ils disent les « bruyants hyménées » des premiers Grecs : « Les hommes s'y réjouissaient par les chants et les danses; ils conduisaient, sur un char bien construit, la jeune femme à son mari; et de tous côtés on chantait Hyménaios; et dans les mains des servantes la splendeur des torches les précédait, et des chœurs dansants les suivaient. Les uns de leurs lèvres délicates faisaient résonner leur voix harmonieuse, en même temps que les flûtes, et le son s'en répandait au loin; les autres accompagnaient le chœur sur des cythares, et d'autres se plaisaient à la danse et au chant, et d'autres jeunes hommes se charmaient de la flûte, et d'autres souriaient de les entendre et de les voir. Et les festins et les danses emplissaient

toute la ville, et des cavaliers couraient autour sur le dos des chevaux ».

Des fiançailles adorables, tout à fait libres, aryennes, les « causeries amoureuses » dont parle Homère, précédaient la fête d'union, toujours. La famille de la jeune fille dotait l'époux.

L'importance de la femme était très grande en Ionie. Le respect dont les « pudiques épouses des Ioniens » étaient honorées, se peut mesurer à la douce émotion avec laquelle Homère parle des jeunes Ioniennes, vante « la tendre fleur de leur glorieuse puberté ». Une épidémie de suicide sévissant à Milet, intense, les jeunes Grecques, affolées, succombant à l'obsession, il suffit d'ordonner que « les cadavres des mortes seraient exposés nus », pour que l'épouvantable monomanie cessât.

Dans l'Iliade, les Troyennes et les Dardaniennes « au large sein », laborieuses, ont le « goût des travaux utiles » ; elles participent, avec un haut sentiment de dignité, à la vie active de leurs maris. L'Odyssée n'a presque plus à décrire que des femmes asiatiques, impérieuses, dévergondées. Des héros s'y montrent vertueux par lâcheté. Laërte se fait un mérite de « n'avoir pas touché » à la belle esclave qu'il a reçue, or c'est la peur seule qui le retient. L'impudicité la plus éhontée devient le sujet d'un récit simple : « Et les femmes qui s'étaient depuis longtemps livrées aux prétendants, sortirent de la maison, riant entre elles, songeant à la joie ».

La femme n'était, pour les Achéens batailleurs, qu'un « objet de butin », tel qu'un autre ; en Hellénie, pendant

la paix, elle ne fut qu'un « instrument de service, ou de plaisir ». Chaque fois que la femme hellénique put rompre son esclavage, elle imposa sa maîtrise, n'admit aucun frein, ne connut au monde que son caprice à satisfaire, quel qu'il fût.

Hésiode, si dur aux femmes, pourrait être responsable, par l'influence qu'il eut et le rôle qu'il joua, des hontes helléniques. C'est le mépris qui jette la femme dans les voies funestes; c'est par vengeance qu'elle se fait, comme d'instinct, l'instrument des plus redoutables corruptions. Hésiode voulant expliquer comment Jupiter donna la première compagne à l'homme, nous dit ce qu'étaient devenues les femmes en Hellénie : « Le père des hommes et des dieux ordonna à l'illustre Vulcain de mêler promptement la terre à l'eau et d'en former une belle vierge semblable aux déesses immortelles, et à qui il donnerait la voix humaine et la force. Et il ordonna à Pallas de lui enseigner les travaux des femmes et à tisser de la toile. Et il ordonna à Vénus d'or, de répandre la grâce sur sa tête et de lui donner l'âpre désir et les inquiétudes qui énervent les membres. Et il ordonna au messager Mercure, tueur d'Argos, de lui inspirer l'impudence de la chienne et les mœurs furieuses. Il ordonna ainsi, et ils obéirent au roi Jupiter ».

L'œuvre d'Homère, tout entier, n'a de religion que pour la nature; un culte védique, « simple, franc, démonstratif », sans prêtre. La « terre » y est la mère des dieux, la « grand'mère des divinités olympiques »; et, comme en Aryavarta, les fleuves actifs, vivants,

reçoivent des hommages. Ainsi que sur les bords de l'Indus, jadis, c'est en recueillant les libations, dans des « vases de bois tourné », que les grands Grecs demandaient à Zeus, en s'exprimant comme s'étaient exprimés les Aryens des Sept Rivières, les dons heureux, la santé robuste, une vie joyeuse.

Les divinités de l'Iliade, individuelles, ne sont que des faits naturels incarnés. Le Jupiter de Dodône, l'Indra grec, antérieur à Homère, c'est le chêne; le temple, c'est la Nature, toute; l'autel, c'est le rocher, la montagne; le sanctuaire, c'est la forêt. La théologie homérique finit correctement la période aryenne. Enveloppés de poésie et de fabuleux, ces dieux ne sont en réalité que des hommes, agissant comme tels, subissant l'observation narquoise, la cruelle plaisanterie du poète, qui les fait agir à son gré. Les déesses, tantôt séduites, tantôt charmeresses, « dangereuses », ne sont que des femmes aux instincts ardents.

L'absence de l'idée divine, du dieu total, absorbant, est manifeste. Ce n'est pas Homère qui introduirait les divinités omnipotentes chez les Grecs. A défaut de prêtres, impossibles, les sacerdotes se donnèrent d'abord comme des devins; la destinée « qui est sur les genoux des dieux » fut l'arme dont ils se servirent. Dans Homère déjà, cependant, l'idée troublante du Destin était énoncée. Appelés « dans les maisons », près du foyer, aux assemblées délibérantes, les « explicateurs de la destinée », les devins, les prêtres futurs, accouraient, s'insinuant. Les incertitudes de l'évolution sociale qui s'ac-

complissait, amollissait les cœurs au gré des exploiteurs survenus. Il n'y avait pas de prêtres encore, pas de collège sacerdotal, mais des aèdes nombreux, multipliés, des « chanteurs d'hymnes », des sortes de brahmanes, charmants, musiciens, organisés en confréries.

Les deux mondes en face l'un de l'autre, — Troyens et Achéens, Grecs et Hellènes, — se distinguent bien. Les héros de Troie sont des pâtres ou des agriculteurs, pour la plupart; les Achéens ne sont que des guerriers ou des marchands. Agamemnon et Ménélas, dans le camp, sous les murs d'Ilion, trafiquaient. Chez les Troyens, le sentiment de l'honneur, très vif, et l'idée de patrie, très généreuse, excluaient l'intérêt individuel. Chez les Achéens, des personnalités marquantes; chacun agissait pour son succès propre, en vue de son prompt enrichissement : « Il vaudra d'autant mieux pour moi, dit Ulysse, rentrer dans ma patrie, que j'aurai les mains pleines; j'en serai plus honorable et plus cher à tous les hommes qui me verront arriver ».

Âpres à l'arrachement du butin, d'une violence extrême, les Achéens n'imaginent pas d'autre moyen de s'enrichir, que les querelles et les batailles; le sac des villes est pour eux l'unique labeur productif. Les troupes formées, pleines de convoitise, — chefs et soldats, — sont indifféremment composées d'hommes venus de toutes parts, enrôlés. L'armée achéenne se divisera en mercenaires et esclaves. Les Troyens au contraire, essentiellement pacifiques, « aimant à jouir de leur travail », ne comprenaient la guerre que pour la défense des

biens acquis, de la famille, du foyer, de la cité, du territoire, de la Patrie.

Les races diverses, ennemies ou alliées, en pleine action pour ou contre Troie, sont dès alors suffisamment caractérisées pour qu'il soit impossible de les confondre. L'Iliade va jusqu'à signaler, parmi les « peuples de langues diverses », des représentants de « races viles », au langage grossier.

L'Arya, blanc-brun, parlait la langue aryenne, « douce comme un gazouillement d'oiseau ». C'était le langage des Pélasges, des Dryopes, des Abantes, des Lélèges, des Épéens et des Caucones, commencement de la langu grecque, incomparable, « si belle et si riche, à la foi souple et forte, capable de tout peindre et de tout expliquer, se prêtant à tous les besoins et à tous les caprices de la pensée ». Les trois dialectes types de cette langue aryenne étaient l'éolien, le dorien et l'ionien.

Les Araméens, dont Homère cite avec raison l'importance, occupant alors le centre syrien, servaient d'intermédiaires entre les Asiatiques et les Aryens occidentaux, transportant, de l'est à l'ouest, les marchandises et les idées. C'est eux qui donnèrent aux Grecs l'exemple de leur déesse Atergatis, honorée d'un culte chaldéen, dont les prêtres abominables, musiciens et flagellateurs, avaient sanctifié la débauche, prostitué les prêtresses, réglementé les sacrifices criminels. Cependant parmi ces Araméens, au nord du groupe, beaucoup subissaient l'influence du Touran, pendant qu'au sud et au sud-est vivaient, presque indépendants, les Araméens-Rotennou, ces ennemis

du pharaon Thoutmès I[er], et qui avaient en eux deux types : les Syriens blancs ou Leuco-Syriens de Strabon, occupant la Cappadoce, le Taurus et le Pont, au nord; — les Syriens noirs, ou bruns, descendant très bas au sud, vers l'Égypte.

L'influence assyrienne, impressionnée de mazdéisme, avait répandu en Phrygie, en Lydie, même en Cappadoce, le culte des astres, « révélateurs de toute destinée », meilleur que le culte chaldéen de la déesse Atergatis. Longtemps vassaux des Assyriens, les Phrygiens et les Lydiens avaient d'ailleurs été en relations suivies avec Ninive, par les caravanes qui venaient de l'Iran, que conduisaient des hommes sachant le Zend-Avesta.

L'influence égyptienne, elle, avait pénétré partout, très séduisante. Les Inachus, les Cécrops et les Danaüs, symboliques ou réels, constatent l'intervention égyptienne dans la formation de l'Hellénie. Les documents connus appuyant ce fait, ne portent pas de date antérieure à l'an 665; mais il n'est pas douteux que longtemps avant cette époque, les nefs égyptiennes, « solides et sombres », venaient aux côtes grecques. Le chant triomphal du pharaon Thoutmès III (1703), prouve que sous le règne de ce pharaon, des colonies d'Égyptiens existaient en Méditerranée. Eschyle sait bien que la mer Ionienne est la « mer d'Io ». Mycènes nous a livré des milliers de statuettes, — vaches à tête de femme et femmes à tête de vache, — qui sont des œuvres égyptiennes.

L'art égyptien, qui est la représentation exacte et suffisante des choses par la moindre ligne, ne fut pas appris

aux premiers Grecs par les marins venus du Nil : les Aryens de l'Asie-Mineure avaient été instruits déjà, et complètement, par les Assyriens de Ninive et de Babylone, possesseurs de ce trésor, de cette joie. Le génie grec, qui n'est que le sentiment aryen vivifié, stimulé, délivré de toute hésitation, maître de lui, s'épanouissant en franchise, dut son audace et sa délivrance aux Égyptiens. Cette merveille d'honnêteté, et de raison par conséquent, qui fut l'art grec, n'allait pas sans gratitude ; dès leurs commencements, les Grecs se dirent « fils d'Égypte ». Avec quel accent Homère parle « des beaux champs des hommes aigyptiens ! »

L'influence phénicienne, désastreuse, troubla ces beaux débuts. « L'audacieux habitant de la Phénicie », suivant l'expression de Pindare, accouru sur « ses nefs noires », les mains lourdes « de frivolités », la bouche pleine « de mensonges », l'esprit riche en fourberies, mû par l'essor des convoitises, querelleur et jaloux, vint au Péloponnèse, trafiquant de toutes choses. La marche du flot phénicien, envahissant et corrupteur, peut se suivre aux traces indélébiles, laissées en Chypre, à Mélos, dans les eaux de la Laconie, aux bouches de l'Eurotas, à Sparte, le long du cours de l'Alphée qui va baigner Olympie, au fond du golfe d'Argos. Le premier trafic eut pour cause, « l'achat de coquillages donnant la teinture pourprée ».

Les Asiatiques et les Aryens, très curieux, mélangés de Finnois, en plein contact sur le territoire hellénique, peuplent la Grèce nouvelle. Cette rapide confusion passe aux îles, et des îles, au continent oriental, bientôt.

De telle sorte, que la dénomination de Petite-Asie, d'Asie-Mineure, si mal appliquée au territoire où avaient vécu les premiers Grecs, ces purs Aryens, allait devenir tout à fait exacte. Car là surtout que, par Chypre et par Rhodes, un grand trafic d'esclaves se faisait. La Troade et la Phrygie elles-mêmes, pressées à l'est par les Assyriens, par les Chaldéens de Babylone, à l'ouest et au sud par les Gréco-Phéniciens et les Phéniciens de race, qui étaient originaires de Chaldée, subissaient le croisement asiatique, — « tel, dit Eschyle, que l'action de l'homme l'imprime à la femme ».

De même que les Perses, sectateurs de Zoroastre, installés à Babylone, corrompus, mélangés de peuples divers, y représentaient maintenant l'Asie, ainsi, — Troie tombée, — l'esprit asiatique, turbulent, malsain, dominateur, s'était abattu sur la Grèce, y supplantant l'Aryen.



CHAPITRE XVIII

Les peuples de l'Asie-Mineure : Cariens, Phrygiens, Lydiens, Ioniens, Lyciens. — Premiers Grecs. — L'Hellas primitive. — Éloquence et poésie aryennes. — Intervention des rhapsodes asiatiques. — Céramique. — Ornementation. — Musique. — Architecture. — Écriture. — Sciences. — Géographie. — Monnaie.



ES Assyriens, victorieux en Asie-Mineure, y avaient fondé Tarse au moment où Sennachérib prenait et incendiait Babylone (682). Le roi des Lydiens, Gygès, d'abord allié aux Assyriens contre les Grecs, s'étant uni au pharaon Psamétik, Assourbanipal, roi de Ninive, envoya les Cimmériens envahir la Lydie, prendre Sardes et tuer Gygès (663). L'Asie-Mineure, presque tout entière, fut ainsi soumise au roi d'Assyrie, « dont l'empire eut pour limite la mer Égée ».

Dès ce moment, l'Asie-Mineure ne fut plus qu'une province impériale, unifiée, où se distinguaient des Ca-

riens, des Phrygiens, des Lydiens, des Ioniens et des Lyciens.

Les Cariens serviles, aux mœurs honteuses, « trafiquant de leurs filles et de leurs fils », braves, « amoureux des combats » dira Théocrite, fournissaient des esclaves et des mercenaires aux tyrans. Les « gardes » qui veillaient à la sûreté personnelle des rois de l'Inde et des pharaons de l'Égypte, étaient des Cariens.

Les Phrygiens, cavaliers redoutables, — « dont les chevaux étaient de poil varié » dit Homère, — laborieux, démocrates, fous d'indépendance, et très intelligents, avaient une grande réputation.

Les Lydiens, vaniteux et débauchés, tenaient de la Phénicie le goût des trafics et des plaisirs bas; de l'Assyrie, la morgue aristocratique. Ils imaginèrent les entrepôts de vente au centre des villes, les « bazars », et donnèrent à la monnaie, comme valeur représentative et permanente des choses, toute son importance. Leurs maisons de briques, mal bâties, étaient remplies de meubles et d'objets. La dépravation de leurs femmes, couvertes de bijoux, favorisa le développement des arts charmeurs. La danse lydienne, « à la fois grave et voluptueuse », devint classique au théâtre et dans les temples, ainsi que la musique « chantée sur le mode lydien ». Les Grecs, les Thraces et les Cimmériens considéraient avec raison les Lydiens comme des ennemis de leur race.

Lorsque le roi de Lydie, Gygès, fort de l'appui des Assyriens, avait pris Colophon, Magnésie et Sipyle, ra-

vagé la « terre de Smyrne et de Milet », maîtrisé la Troade, ses succès avaient été réellement le triomphe des Asiatiques, l'abaissement des Aryens. L'armée victorieuse n'était composée que de mercenaires.

On vantait l'insinuante habileté des esclaves de Lydie, et l'excellence des « onguents parfumés » que les Lydiens industrieux vendaient au monde. Dès le commencement des grandes guerres, les Lydiens se prononcèrent pour les Perses contre les Hellènes, naturellement.

Les Ioniens étaient encore de vrais Grecs, mais impressionnés d'asiatisme depuis la chute de Troie. L'esprit aryen, communal, persistait dans le gouvernement de leurs villes, dictait leurs avis, guidait leurs actes. Le « marché aux poissons » était, dans toutes les cités ioniennes, le lieu de réunion du peuple, qui discutait et délibérait librement, bruyamment, pendant que des conteurs, « dont le charme des récits était un secret », entretenaient, avec « le goût des choses simples et grandes », le souvenir vivant des traditions. Toujours disposés aux aventures, d'une légèreté et d'une imprudence incorrigibles, ils se riaient de tous les effrois et trompaient tous les pronostics. On admirait la dextérité avec laquelle les Ioniens de Chalcis et de Milet se jouaient, gaiement, des embarras et des difficultés que leur suscitait « l'avide et continuelle curiosité de leur esprit ». Les conteurs ioniens, dans leurs récits, conservaient et respectaient la langue d'Homère.

Les Lyciens belliqueux comprenaient les Phocéens, dont Hésiode vante la magnanimité, dont le Bacchus,

chose extraordinaire, est héroïque, et les Mysiens « qui combattaient de près ».

Lorsque, Troie ruinée, les Achéens furent les maîtres incontestés de l'Hellénie, les Grecs de l'Asie-Mineure, entourés d'Assyriens et de Phéniciens, cessèrent de représenter la race aryenne pure. Sur les places publiques, sous les « colonnades des marchés », les Ioniens eux-mêmes, revêtus de leurs « longues tuniques », allaient et venaient, tristement, las, usant leurs loisirs.

Un grand changement s'était produit en Grèce. La prépondérance des héros achéens, certaine, y avait attiré un très grand nombre d'hommes de leur race, qui ne les avaient pas suivis au premier mouvement d'invasion. Il en résulta, très vite, un type nouveau dont Ulysse semble être le résumé assez exact, — Ulysse « fertile en ruses », et qui « pleurait, buvait et mangeait » continuellement. — La passion des luttes et des concours, le goût particulier des chants d'ensemble, des « chœurs », caractérisent les mœurs nouvelles.

Les « vieux Grecs », les Aryens, autochtones ou venus de l'Orient, « race congénère des Thraces et des Arméniens », se voient organisés en Grèce vers l'an 2500 avant notre ère. Le mont Olympe, — le « Long Olympe », le « Raviné », le « Déchiré », le « Resplendissant », — était leur montagne sacrée. Ces qualificatifs, demeurés intacts, disent bien l'enthousiasme qui était le signe distinctif des deux vieilles tribus pélasgiques, les Perrhèbes et les Pièriens, de Thrace.

Sur toute la longueur de l'Adriatique, et des deux

côtés, ainsi qu'au septentrion africain, — en Libye, — beaucoup de Grecs, venus de Carie et d'Ionie, s'étaient installés avant les Phéniciens. Des vestiges du premier culte grec, quasi-védique, sont apparents près de la petite Syrte. Il y avait aussi des Grecs en Sardaigne, « que Iolaos fertilisa » ; au golfe de Tarente, — Sibbs, plus tard, la ville hellénique, se vantera de son origine troyenne ; — en Sicile, « aux alentours de l'Eryx », où des colons Dardaniens demeurèrent étrangement fidèles à leur origine.

Le territoire grec par excellence, au nord de l'Olympe, comprenait la Macédoine, la Thrace et la Scythie, jusqu'à la limite nord où vivaient les Édons, « race belliqueuse et jalouse de sa liberté ». C'étaient les Scythes « à la longue chevelure », les Abantes « pleins de courage », agiles, braves, « aux cheveux flottants sur le dos ». Tous les anciens aèdes étaient de Thrace, ainsi que les eumolpides, ces « bons chanteurs d'Éleusis ». Les muses « aux paupières arrondies » venaient de la Pièrie, au nord de l'Olympe : on les nommera les Pièrides.

Du golfe d'Ambracie à l'embouchure du Pénée, une ligne idéale, directe, sépare sinon la Grèce, au moins « la terre des Grecs », qui est au nord, de la Hellade qui est au sud. Il faut chercher l'Hellas primitive hors de l'Épire et de la Macédoine, « dont les habitants n'étaient pas considérés par les Hellènes comme de leur race ». La véritable Hellade des commencements, si peu grecque ou aryenne déjà, c'était la Thessalie. Le changement de mœurs qui résulta de l'omnipotence des Achéens en Grèce,

en Péloponnèse surtout, fut tel, que la Hellade antique devint étrangère aux Hellènes. Le groupe national qui avait existé entre le mont Olympe et le mont Othrys, subissait le dédain des vainqueurs. Jusqu'en Béotie, — en passant par la Locride et la Phocide, — le droit d'origine fut discuté. Les Béotiens de forte race, venus de Thessalie après la guerre de Troie, ingénieux et sobres, vivant des choses de l'esprit, délicats, se virent méprisés des Grecs nouveaux, des Hellènes, des Achéens bruyants, grands chanteurs, grands buveurs, grands mangeurs. L'Hellas cessa d'être un domaine, un champ, un « berceau » ; le mot ne demeura que comme la désignation d'un territoire vague, idéal.

La Grèce appartenait aux Hellènes turbulents et bavards, très orgueilleux, insatiables, « ayant un penchant à l'intrigue, à l'égoïsme, à la mauvaise foi », tantôt d'une souplesse d'esprit merveilleuse, tantôt d'un entêtement borné, prodigieux; aptes aux corruptions les plus profondes et parfois capables des héroïsmes les plus étonnants. C'est « la mixture Aryo-Sémite », fortement imprégnée de germanisme, de scandinavisme. Le Danube avait apporté ce flot pesant.

Les Grecs (Grœkes), dans ce mélange ethnique, demeuraient à titre d'individualités; mais si purs, et si grands, que leur présence dans cette confusion devait suffire, malgré les Asiatiques et les Finnois, malgré les Phéniciens et les Germains, pour préparer et faire resplendir l'Europe aryenne, notre Europe, au sein même de la Grèce antique envahie et polluée. Toutes les exagérations,

toutes les horreurs, toutes les immoralités allaient s'étaler impunément sur ce territoire béni, par l'effet inévitable du contact des deux races dominantes, la race des « hommes d'Asie » et la race des « hommes du nord de l'Europe ». Les Aryens restés fidèles « à leur terre », devaient y conserver, comme les Parses dans l'Inde, les trois qualités du peuple grec : « la perception fine et prompte des choses, avec un grand sentiment des nuances ; l'amour de la forme précise et de la moyenne grandeur ; le besoin de plaisirs, d'allégresse, d'effusion ».

Tout ce qu'il y a de beau dans l'art grec, résulte exactement de ces qualités distinctives. C'est d'abord, avant tout, l'Éloquence, déjà complète dans Homère, simple, forte, vraie, résultant du « fait » et non du « mot ». Mais voici que survinrent les rhapsodes, ces « couseurs de chants », manouvriers très habiles, recueillant les « morceaux » anciens et les reliant à l'aide de compositions personnelles, ayant en général le caractère asiatique. Ces colporteurs de poèmes n'étaient pas des Aryens. Après les grands aèdes, les rhapsodes ne composèrent plus que de courts *proèmes*, ou préludes, sous la forme d'hymnes religieux sans aucun rapport avec le sujet principal. Le dieu de ces rhapsodes helléniques, véritables brahmanes occidentaux, semblables à ceux qui troublaient l'Inde, et de même race sans doute, c'était l'Apollon, venu d'Asie, « protecteur des mauvais et toujours perfide ».

Les Phéniciens firent de l'art ornemental, cette joie des yeux, ce que les rhapsodes avaient fait de l'éloquence

et de la poésie. La céramique aryenne, toute de forme, en plein éclat, reçut de l'influence phénicienne l'illogique et froide adjonction de dessins géométriques, — lignes, losanges, cercles, méandres, croix, triangles, chevrons, étoiles, rubans, — et de personnages mouvementés. Les vases archaïques fabriqués à la roue, dits du « type d'Athènes », que l'on trouve à Mycènes, à Spata, à Hissarlik, simplement ornés de plantes, de fleurs, d'insectes, subirent l'outrage asiatique; et ce furent ces vases « à figures noires », surchargés d'ornements, couverts de lignes enchevêtrées, de sujets fuyants, coupés, tristes, choquant le goût, blessant le regard.

La musique, importée d'Asie, mise en œuvre par les Finnois passionnés, devint un agent de corruption. L'art nouveau, captivant, séduisit les divinités et les hommes. Rhéa « aimait le bruit des cymbales »; Histia « se réjouissait des tympanons » ; Apollon, remplissant l'aither des accents de la cythare sonore, était le dieu des aèdes. Le « charme des sons » prépara les « fureurs sacrées ». Les tambours de toutes formes et les flûtes de toutes dimensions, aux tons divers, et les instruments de choc, en tous métaux, s'accordaient pour exalter les sens, exciter les esprits, rompre les résistances, charmer, troubler, dompter les êtres.

Les Achéens adjoignirent « l'amour du chant », plus noble, franc, humain, à la passion des harmonies instrumentales, vagues et corruptrices. Leurs virtuoses empruntèrent aux Juifs la trompette stridente, qui fut introduite, dans l'orchestre grec, comprenant alors, avec la lyre pre-

mière, à quatre cordes, faite d'un « corps de tortue » et qui se jouait à l'aide du plektre, la cithare, dont la cheville « tendait la corde faite de l'intestin tordu d'une brebis », le phorminx ou petite cythare, les crotales, les tympanons et la flûte de Phrygie, très douce.

Les Achéens, « lents mangeurs », appelèrent la musique à « réjouir leurs repas », et bientôt la danse, exercice nécessaire, d'origine africaine, s'introduisit comme répondant aux besoins d'excès. Le « trépignement des pieds » terminait bien les gloutonneries.

L'art tout à fait égyptien de l'architecture, venu aux Grecs par la Chaldée, par l'Assyrie et l'Asie-Mineure, améliora promptement les masses pélasgiques, les « gros murs » larges et hauts, parfois réunis en voûtes, qui étaient les monuments uniques des Aryens. Les grandes architraves de marbre devaient bientôt remplacer la soudure, la voûte des premiers Grecs, au sud de l'Olympe. Conservée et développée en Macédoine, en Étrurie surtout, la voûte atteignit plus tard à la perfection, dans l'architecture romaine.

De l'état scientifique des premiers Grecs, quelques indications positives nous sont parvenues. Les Pélasges avaient une écriture. Homère parle d'un message « écrit sur une tablette bien placée ». Comment un homme, d'ailleurs, eût-il pu composer l'Iliade, sans posséder le moyen de noter ses inspirations? Les Hellènes, contrairement aux premiers Grecs, furent plutôt rebelles à l'écriture. Au temps des guerres médiques, les caractères de l'alphabet hellénique, apportés par les Phéniciens, n'étaient pas

encore bien déterminés. Le mot « écrire » ne se trouve pas dans la langue des nouveaux Grecs. L'art de « fixer la pensée » ne s'imposa aux Hellènes, que lorsque leurs intérêts commerciaux leur en firent une obligation. Tandis que les Ioniens, « avides de savoir », heureux de leurs joies intellectuelles, imaginaient, écrivaient des chefs-d'œuvre, les Hellènes, religieux et commerçants, n'utilisaient guère l'alphabet « donné par Cadmus », que pour sanctionner leurs échanges, « régler leurs affaires », définir leurs contrats, ou fixer des dogmes, des rites et des tarifs sacerdotaux.

La médecine, partout, était encore égyptienne. Homère excelle dans la description des blessures. Il y avait des quantités de « baumes apaisant les douleurs ». La chirurgie se limitait à « l'arrachement des flèches ou des piques ». On considérait le cœur, connu, comme le siège de la pensée. Un héros de l'Odyssée invoque « l'esprit équitable » qui est « dans la poitrine ». La déesse aux yeux clairs, Athéné, s'impatiente de ne pouvoir arracher « de la poitrine » d'un homme, la pensée qui y réside.

Essentiellement agriculteurs, les Aryens s'occupaient beaucoup de la terre ; leurs défrichements, leurs endiguements, leurs cultures, étaient remarquables. Ils savaient aussi, à cause de leurs récoltes et de leurs troupeaux, les choses du ciel. L'astronomie d'Homère est d'une étonnante précision. La description stellaire du voyage d'Ulysse, dans l'Odyssée, est parfaite. C'est que la connaissance de la « marche des astres dans la nuit » importait aux marins. La science chaldéenne, en cela, était

venue compléter ce que l'observation aryenne avait admirablement préparé.

Les besoins du trafic maritime, la continuelle recherche des trocs fructueux, la nécessité de savoir les hommes et les choses des terres lointaines, avaient conduit à l'innovation d'une science géographique. L'étude des côtes et des routes s'imposait. Au moment de la guerre de Troie, le commerce des Phéniciens consistait en l'échange de leurs propres « œuvres industrielles », contre les « produits naturels » qu'ils ne possédaient pas chez eux, et qu'ils allaient acheter aux étrangers. Pour les teintures dont ils avaient le secret, ou le monopole, les Phéniciens devaient se procurer, en grandes quantités, des coquillages, « aussi précieux que l'argent » dit Eschyle, et qu'ils payaient avec des grains, des étoffes, ou des poteries. Ils trafiquaient de l'or, de l'argent, de l'étain, du cuivre et de l'acier. La Terre connue, exploitée, tout entière, était considérée comme un disque parfait, dont la presqu'île hellénique occupait le centre, et que « le fleuve Océan » entourait. De l'est, « séjour des aurores », à l'ouest, « où le soleil s'éteignait chaque soir en crépitant », il n'y avait qu'une distance limitée.

A l'origine, le trafic phénicien ne fut qu'une piraterie. En Libye, l'homme, l'enfant pour mieux dire, évalué, objet d'échange, servait de monnaie. La rapidité des opérations mercantiles, l'âpreté des trafiquants, la fièvre des marins, faisaient un effroyable gaspillage. Les Grecs apportèrent un certain ordre dans cette brouillonne activité, mirent une notion de droit dans cette ardeur.

Les blés de la Sicile, de l'Égypte, de l'Asie-Mineure et de la Scythie (Russie méridionale), devinrent, avec les poissons secs, les éléments principaux d'un négoce régularisé. Une grande moralisation des peuples eût résulté de la substitution du commerce gréco-hellénique à la piraterie phénicienne, si l'ancien trafic phénicien n'avait semé, déjà, et trop profondément, presque partout, des germes néfastes. En exportant seuls, pendant si longtemps, « à travers la mer bleue », leurs vases célèbres, les fameux « cratères de Sidon », et leurs riches étoffes, leurs ivoires, leurs bijoux et leurs vins, les Phéniciens avaient répandu leurs idées sans scrupules, leurs appétits violents, leurs épouvantables corruptions.

Les Grecs-Aryens, qui « détestaient l'âcre odeur de la mer profonde », qui admiraient, en tremblant pour leurs jours, les marins audacieux « fendant la glauque mer agitée », eussent résisté sans doute à l'entraînement, à la séduction; mais, — et c'est un fait historique notable, — les hommes qui avaient envahi la Grèce, venus du nord extrême, les blonds Achéens, partagaient avec les Phéniciens, avec les Asiatiques, le goût des jouissances matérielles et des échanges lucratifs. Pendant la guerre de Troie, Agamemnon et Ménélas vendaient du vin de Lemnos à leurs guerriers.

Ce qui sépare bien les deux époques, — l'époque grecque proprement dite, finissant à Homère, et l'époque hellénique venant ensuite, — c'est le caractère des trafics, « d'abord simples, « produit contre produit », et bientôt transformés, s'exerçant par l'évaluation des

choses « vendues ou achetées », et compensées. Les premières colonies helléniques, voulant un signe représentatif de la valeur des choses, choisirent la représentation de la valeur aryenne par excellence, du « bétail » (*pecus*), et les animaux furent une monnaie : *pecunia*.

Des lingots d'or imités des figurines égyptiennes, ayant la forme d'un animal, donnant réellement, sous un poids moindre, la valeur de l'animal qu'ils représentaient, servaient aux négoces extérieurs. On troquait au loin, comme jadis, un chargement de blé, ou d'étain, contre un certain nombre de bœufs; mais les bœufs que le vendeur recevait en échange de la marchandise livrée, étaient maintenant en or, chacun d'une valeur égale à la valeur du bœuf vivant. Lorsque l'échange était de peu d'importance, le lingot, plus petit, d'or, avait la forme d'une grenouille ou d'un scarabée. Le lingot brut, non sculpté, aplati, remplaça bientôt les « bêtes d'or ». Un prince fera graver son image sur un des lingots plats et arrondis, et ce sera la monnaie.



CHAPITRE XIX

De 1184 à 600 av. J.-C. — La Grèce après la chute de Troie. — Mouvement de peuples. — Le retour des Héraclides. — Les Doriens en Péloponnèse. — L'Attique, refuge des Grecs. — Lacédémone (Sparte). — Doriens, Laconiens et Hilotes. — Lycurgue et ses lois. — Gouvernement, mœurs et caractère des Spartiates.



uatre-vingts années de troubles (1184 à 1104) succédèrent, pour les Hellènes, à la chute de Troie. Les Achéens victorieux ne jouirent pas de leur triomphe. Homère et Eschyle se rencontrent dans l'expression de ce destin : « Nous vîmes la mer Égéenne toute fleurie des cadavres des héros achéens et des débris de nefs ».

L'Odyssée n'est que l'épopée d'un châtiment. Le retour de Ménélas et d'Agamemnon fut le commencement des malheurs de la Grèce. C'est Eschyle, le plus grand des Aryens après Homère, qui a le mieux, et le plus complètement, exposé la gloire désastreuse des Achéens : « Ac-

cueillez Agamemnon magnifiquement, puisqu'il a dévasté la terre de Troie avec la houe de Zeus... Il est revenu, l'Atréide, le roi Auguste, l'homme heureux »... L'homme heureux! — « Que son chemin soit couvert de pourpre », dit Clytemnestre. — « Ne me traite point à la façon des femmes et comme un roi barbare », répond Agamemnon. — Or, la récompense du roi des rois, revenant « chargé d'honneur », maître de tous, ayant à sa suite, « don de l'armée », l'adorable Cassandre comme esclave, « fleur choisie parmi d'innombrables richesses », c'est l'épouvantable hypocrisie de Clytemnestre. Pendant l'absence de son époux, du « noble lion », la « lionne à deux pieds a couché avec le loup », et jalouse encore cependant, simulant un suicide, elle obtient la mort de Cassandre. « Étrangère, dit la malheureuse Aryenne, je n'ai trouvé que cette hospitalité, la mort! »

La langue grecque, se pliant aux exigences nouvelles, aux facultés de prononciation des diverses races venues en Hellénie, eut bientôt ses dialectes et ses sous-dialectes. On distingue des « accents » particuliers dans les dialectes ionique, éolique, dorique et attique. Les accents macédonien, messénien et béotien, sont considérés déjà comme vulgaires.

L'omnipotence des Achéens imprimait à la Grèce un caractère anaryen, général; mais l'influence phénicienne, asiatique, continuait à s'exercer. Les Béotiens, tout en conservant leurs qualités de race, n'étaient presque plus ces Aones, « nés de la terre », qui avaient chassé les Hyantes de Thèbes si rudement. Les « Orientaux »,

les Chananéens, les Phéniciens, venus avec Cadmus (1300), repoussés un instant, et que Polydorus avait pu ramener, imposaient leur domination morale. Le « pays des muses et des aèdes » devint le théâtre de luttes atroces, de rivalités abominables, de drames écœurants. Œdipe est à la fin de cette Béotie légendaire.

Les Épirotes, venus du nord-ouest, ayant envahi l'Hœmonie (la Thessalie) toute pleine d'Aryens, les Hœmoniens, repoussés, descendirent en Béotie, y suspendant par leur seule présence les rapides effets de la corruption asiatique. Un grand nombre de Béotiens cependant, effrayés, reculant devant l'invasion, passèrent en Asie-Mineure, et ce furent les Éoliens. — Les Éoliens de Lesbos étaient de purs Béotiens.

Les Épirotes installés en Thessalie, l'avaient nommée du nom de l'un de leurs chefs. Ils soumirent les Hœmoniens demeurés sur le territoire occupé, et constituèrent une aristocratie de combattants. Ces Épirotes envahisseurs étaient considérablement mélangés. Beaucoup « d'hommes du nord », en marche vers la Grèce, s'étaient arrêtés en Épire. En Thessalie, par conséquent, la civilisation aryenne fut mise en échec.

L' « esprit de guerre et de domination », généralisé, vaut à l'histoire de la Grèce une période semi-réelle, semi-légendaire, mais dont la tendance positive est remarquablement caractérisée. C'est le retour des Héraclides, menant l'historien jusqu'à l'année 1104 avant notre ère. « Un grand appétit de pouvoir absolu », personnel, a succédé à la sobriété aryenne, au goût d'asso-

ciation confraternelle, de vie commune. Le « droit divin », formel, indiscutable, s'est affirmé. Le premier des Héraclides, — Hercule, — est fils de Jupiter : « Puis, je vis Alcmène, la femme d'Amphitryon, qui conçut Hercule au cœur de lion dans l'embrassement du magnanime Zeus ».

Les fils d'Hercule, — les Héraclides, — chassés du Péloponnèse, réfugiés en Attique auprès de Thésée, l'ancien compagnon de leur père, et s'insurgeant, passent l'isthme de Corinthe, reprennent la « terre de Pélops », et ne reculent que devant une peste effroyable décimant les hommes. L'oracle, questionné, répondit que les fils d'Hercule s'étaient trop hâtés.

Une autre légende montre les Héraclides découragés, incapables d'arracher le Péloponnèse aux Pélopides, abandonnant l'Attique, où Thésée ne régnait plus, pour se rendre chez les Doriens, qui les accueillirent « en souvenir des services rendus par Hercule » et les acceptèrent pour chefs, associant leurs ambitions (1104).

Conduits, sinon gouvernés, par les Héraclides, les Doriens marchèrent contre Tisaménès, qui venait de succéder à Œdipe et tenait Mycènes, Sparte et Argos. Une flotte fut construite à Naupacte, en Ætolie. La Laconie étant prise, la soumission et le partage du Péloponnèse en résultèrent. L'Arcadie seule conserva son indépendance, à la condition de s'allier aux vainqueurs. « Des flots de sang avaient coulé sous la lance dorienne ».

Très fiers et pleins de « préjugés nationaux », les

Doriens menaient froidement, impitoyablement, les batailles. Leur morgue, leur « roideur », était antipathique aux Grecs, étonnés de la force que ces hommes dépensaient, non seulement au « jeu des lances », mais continuellement, partout, dans toutes les occasions. Aussi grands buveurs que les Achéens, les Doriens se réunissaient en groupe, — les Phidities, — et « passaient ensemble de longues heures à boire et à deviser », s'enivrant en compagnie, comme les Prétendants dans l'Odyssée.

Les Achéens de Tisaménès, battus, refoulés par les Doriens que les Héraclides commandaient, chassèrent à leur tour les Ioniens de l'Œgidée, et s'installèrent en Achaïe, au nord extrême du Péloponnèse. Les Ioniens de l'Œgidée s'en furent en Attique, où se trouvaient déjà les Éoliens expulsés de Messénie, avec d'autres Grecs venus notamment de Phlionte, de Corinthe et d'Épidaure.

L'Attique était le grand refuge. Les Doriens voulurent y poursuivre leurs succès, mais ils échouèrent, ayant pris Mégare toutefois en passant. Cette retraite des Doriens est un fait décisif dans l'histoire grecque. Les Achéens chassés vers l'Achaïe étant de la même race que leurs vainqueurs, si l'Attique avait été envahie et prise par les Doriens, les Grecs réfugiés sur ce dernier territoire se fussent transportés en Asie-Mineure, et la Grèce entière se serait trouvée sous la domination des destructeurs de Troie; Athènes n'eût pas existé.

Les conséquences de cet acte important frappèrent

l'esprit des Hellènes, puisque, plus tard, dans l'isthme de Corinthe, une colonne fut érigée qui, sur le côté regardant le Péloponnèse, reçut cette inscription : ICI SONT LES DORIENS; et du côté qui regardait l'Attique, ces paroles gravées : LÀ EST L'IONIE. Les Doriens, c'étaient les Hellènes; les Ioniens, c'étaient les Grecs.

L'histoire vivante, active, se déroule d'abord en Péloponnèse, presque exclusivement, où les Doriens se sont établis; de préférence en Messénie et en Argolide, dont ils ont chassé les habitants. La Laconie, mise en vassalité, déjà très populeuse, s'étant soulevée, les Doriens imposèrent aux Laconiens un joug brutal, comme exemple. Les vaincus devinrent des serfs, et tellement, que leur désignation territoriale fut, du coup, un qualificatif de dégradation. On dit : « les habitants de la ville de Hélos », — les Hilotes, — pour exprimer l'idée d'un groupe d'hommes tout à fait et irrémédiablement subjugués. Il y eut donc, en Laconie, des Doriens qui étaient les « maîtres », des Laconiens qui étaient les « sujets », des Hilotes, qui étaient les serfs, les « esclaves ».

Peu nombreux, les Doriens virent la nécessité de se réunir, de se concentrer, l'agitation contre leurs volontés devenant sensible. Ils choisirent un point de ralliement, sur le bord occidental de l'Eurotas, et fondèrent ainsi la ville capitale du Péloponnèse, Lacédémone, — du nom du roi Lacédémon, — Sparte.

L'organisation militaire, inévitable, qui devait prévaloir à Lacédémone, valut aux Hellènes de la péninsule,

et aux Doriens eux-mêmes, des lois singulières, diverses, bizarres, que Lycurgue coordonna.

Dans la « vaste et creuse Lacédémone », aux plaines fertiles, où croissaient abondamment « le lotos, le froment, l'avoine et l'orge », les Lacédémoniens vont inaugurer la plus étrange des civilisations. Comme une gageure, comme un défi, Sparte vivra, — ainsi que Ninive avait vécu d'ailleurs, — donnant au monde le spectacle du développement complet d'une vigueur extraordinaire, mise en œuvre par l'homme contre l'homme. Ignorant tout, — l'amitié, l'amour, l'art, les commerces, — tout, sauf la science de l'exploitation des forces humaines, sans autre but que la manifestation perpétuelle de cette force, au dommage des autres et d'eux, les Lacédémoniens, au centre de l'Hellénie dans le « pur éther » de la Grèce, devant la mer bleue, méprisant les jouissances de l'esprit autant que « la fatigue cruelle des avirons », importeront au pays de la Lumière, les mœurs, les brutalités, les outrecuidances du nuageux septentrion.

Lycurgue est le législateur de ces hommes. Il apparaît au moment où d'obscures dissensions tourmentent, déchirent Sparte (1000-900), et sous lesquelles son père et son frère, victimes, ont succombé. Les Grands, « irrités de la sagesse de Lycurgue », alors qu'il gouvernait Sparte sous la minorité du monarque Charilaos, l'obligèrent à s'exiler. Il devait revenir, après une absence de dix-huit années, appelé par le peuple réclamant des réformes que l'aristocratie dorienne était incapable de concevoir, de formuler.

Ces dix-huit années d'exil, Lycurgue les passa en partie en Crète, où le poète Thalétas « l'instruisit de toutes les lois de Minos », en Asie-Mineure, où il apprit les œuvres d'Homère, en Égypte, où il « fut prêtre » dit-on, et dans l'Inde, chez les brahmanes ?... A son retour, Lycurgue vit l'Apollon Delphien trôner à Sparte comme « dieu national ». Les Asiatiques avaient donc réussi, là comme en Aryavarta, comme en Chaldée, comme en Phénicie, comme en Palestine, comme en Égypte, à organiser un sacerdoce. La grande divinité asiatique l'emportait.

Les difficultés qu'éprouva Lycurgue à faire accepter, par les Grands de Sparte, la constitution qu'il apportait ; la « sédition des riches », se refusant à s'astreindre aux « repas en commun » ; la menace de lapidation à laquelle le législateur dut se soustraire, en se réfugiant dans un temple ; le « coup de pierre » qui l'atteignit à l'œil ; l'acceptation de ses lois par le peuple et l'intervention toute-puissante en sa faveur de l'oracle de Delphes ; la mort du réformateur, se suicidant pour être certain que rien ne l'obligerait à modifier son œuvre, sont les traits principaux de la légende historique. « Sparte, avait dit un oracle, effacera la gloire de toute autre cité tant qu'elle conservera les lois de Lycurgue ».

Ces lois cependant, semble-t-il, n'étaient pas écrites. Elles consistaient en une série d'édits successifs, ou *rhètres*, qui se récitaient. Plutarque affirme qu'une de ces rhètres interdisait précisément « l'écriture » des lois. Dans l'enchevêtrement des préceptes, des sentences et

des obligations qui nous sont parvenus de cette législation compliquée, il n'est pas impossible de saisir quelques traits généraux réels, dégagés des inexactitudes et des mensonges que l'hypocrisie dorienne s'appliquait à répandre au dehors, pour impressionner les étrangers.

On chercherait en vain, dans la législation de Lycurgue, ce « principe d'égalité, de communisme », que les Aryens seuls peuvent comprendre, et appliquer, lorsqu'un libre choix d'association leur est laissé; mais on y trouve, évidente, la préoccupation de dissimuler, sous des « apparences égalitaires », le despotisme le plus éhonté, l'égoïsme le moins responsable.

Deux rois, exclusivement chargés de veiller « à l'exécution des édits », remplissaient quelques fonctions religieuses et commandaient les armées. Les lois, les dogmes et le gouvernement, étaient à la volonté d'un sénat aristocratique, composé de vingt-huit « vieillards », âgés d'au moins soixante ans. Les deux rois siégeaient à ce sénat. Chaque mois, « à la nouvelle lune », une assemblée du « peuple » était appelée à se prononcer, par un vote, sur les mesures que le sénat proposait. Cette assemblée était exclusivement composée de Doriens, les Laconiens n'ayant aucun droit politique, les Hilotes n'étant que des esclaves.

Lycurgue conserva l'exercice de la double royauté, « appartenant à deux maisons issues d'Hercule », et demanda l'égalité des citoyens, c'est-à-dire des Spartiates seulement, des aristocrates, sans se préoccuper des Hilotes et des Laconiens.

Cette constitution nationale est exclusive de toute grandeur, de toute satisfaction. L'homme, écrasé sous la loi commune, doit en subir le poids. Le jeune Spartiate entre dans l'armée à vingt ans ; à trente ans, devenu citoyen, époux, son devoir, sa mission, est de donner de nouveaux soldats à Lacédémone ; à soixante ans, cessant d'être armé, il devient fonctionnaire ou éducateur.

Les neuf mille Spartiates, qui formaient l'aristocratie de Lacédémone, devaient posséder chacun un égal morceau du territoire ; cette loi cependant, si elle fut jamais formulée, demeura théorique : rien n'en a jusqu'ici prouvé l'application. On sait, au contraire, que l' « interdiction de vendre », découlant du principe de partage égal, n'existait pas, car des transmissions de propriétés à Sparte même ont été constatées.

Ce qui est certain, c'est que le « travail de la terre » n'occupait aucun Spartiate. Les Hilotes, à titre d' « esclaves de l'État », labouraient, moissonnaient et se battaient pour leurs maîtres. Lorsque, devenus trop habiles ou trop méritants, les Hilotes étaient un sujet d'inquiétude, les Spartiates en faisaient massacrer une partie, simplement.

Qu'il n'y eût à Sparte ni artistes, ni commerçants, cela est incontestable ; il n'en faudrait pas conclure que la loi y interdisait le négoce et les arts. C'était le propre du caractère Dorien d'ignorer les joies intellectuelles, les émotions artistiques, les fêtes du goût. La répugnance qu'inspirait à ces hommes l'idée de tout commerce, de tout contact avec l'extérieur, s'explique par la crainte

qu'ils avaient, — Doriens et Spartiates, — de voir les étrangers les venir juger chez eux, ou leurs concitoyens aller assister, au loin, à l'épanouissement d'existences véritablement humaines.

L'obligation, imposée aux Spartiates, de ne se servir que d'une « monnaie de fer », afin d'empêcher la multiplicité des transactions, d'éviter qu'il y eût « des riches et des pauvres », est une légende que les faits contredisent. De grandes inégalités sociales existaient dès l'origine à Lacédémone; l'enrichissement par l'usure y était très développé. Les cupidités personnelles, le gain des batailles préparé par la corruption, « au moyen de l'argent », la trahison et la perfidie tarifées, réglées, payées, furent des innovations lacédémoniennes, prouvant des Doriens, des Spartiates enrichis.

Le repas en commun, et frugal, composé d'un brouet noir, — mélange de sel, de vinaigre, de graisse de porc et de minces morceaux de viande, — s'imposait à une société conventionnelle dont l'organisation n'était, en somme, qu'un « service militaire ». Le Spartiate vivant sans famille jusqu'à trente ans, il fallait que l'État intervînt pour assurer la vie matérielle des guerriers. Les rois venaient prendre part au repas des citoyens, tantôt à une table, tantôt à une autre. C'est par groupes de dix à quinze que les Spartiates se réunissaient, dans des salles closes, séparées.

Il n'y avait pas de « famille » à Sparte, parce que l'enfant appartenait à l'État, et que l'État en disposait. Si bien, que lorsqu'un mâle naissait difforme, on ordon-

nait sa mort. Les jeunes filles, soumises à un régime très rude, dès avant leur puberté, à des exercices continuels, étaient mal nourries et mal vêtues ; en hiver et en été, quel que fût le froid, quel que fût le chaud, leur vêtement était identique. Cette éducation ne laissait vivre, pour être données aux Spartiates, le moment légal venu, que des femmes robustes, saines, habituées à marcher sans chaussures, à supporter toutes les intempéries et toutes les grossièretés. La légende parle des « épreuves » que subissaient les vierges de Sparte, « battues de verges devant l'autel de Diane », habituées ainsi à braver toute douleur, publiquement.

Le spectacle des mœurs asiatiques importées, et contre lesquelles il fallait réagir, ne justifie pas cette législation abominable, car elle fut moins l'œuvre de Lycurgue, que la résultante inévitable de l'idée dorienne poussée à l'extrême. A Sparte, comme au nord de l'Europe, les femmes ne devaient être qu'un instrument ; les « faiblesses maternelles », même, leur étaient interdites.

Il a été parlé, sans preuves, d'un commencement lacédémonien où la « communauté des femmes » aurait existé. La lubricité des Doriens ne paraît pas douteuse ; le dévergondage des femmes de cette race est un fait certain ; mais il faut reconnaître que l'avilissement légalisé de la femme dorienne, et le contact des femmes asiatiques, libres, dont les amours étaient monstrueuses, n'étaient pas faits pour relever la femme hellénique, prise entre Hésiode, qui l'insulte et la repousse, et Lycurgue, qui l'utilise et l'avilit.

La chasse était la distraction favorite, le « jeu » par excellence des Spartiates. Ils parlaient peu, ayant d'ailleurs la « langue épaisse »; et ils se firent un mérite de leur embarras, aux yeux des étrangers, en s'appliquant à formuler leurs pensées par l'emploi du plus petit nombre de mots possible. Cette « manière de parler » des gens de la Laconie, ou *laconisme*, devint caractéristique, presque proverbiale.

Superstitieux, lourd d'esprit et de corps, lent et gauche dans son langage comme dans ses actes, presque incapable d'agir avec intelligence au moment voulu, craintif, soupçonneux, le Spartiate aimait à obéir. Cette « crainte », entretenue, mais dissimulée, fut la cause unique de l'indissoluble union des gens de Sparte. Ridicules devant les villes assiégées, ou en mer pendant les tourmentes, les Spartiates, en guerre, allaient à l'ennemi ainsi que des brutes, et se battaient, souvent par peur, comme des héros.



CHAPITRE XX

De 743 à 491 av. J.-C. — Les guerres de Messénie. — Bataille d'Amphée. — Aristodèmos. — Bataille d'Ithôme. — Victoire de Sparte. Aristoménès. — Tyrtée. — Bataille de Sténycláros. — Extension de Sparte. — L'armée hellénique. — Stratégie. — Callinus, Tyrtée, Archiloque, Simonide, Mimnerme, Solon, Echembrotus.



ÉPARÉE de la Laconie par le mont Taygète, qui va, se prolongeant en mer, former avec le cap Malée, à l'est, et le cap Acritas, à l'ouest, deux golfes profonds, la Messénie très fertile excitait la convoitise des Lacédémoniens. Tout le Péloponnèse semblait devoir appartenir à Sparte. Or les Doriens de Sparte, infatués, méprisaient les Doriens de Messénie; et ces derniers, de même origine que les Spartiates, les connaissant, ne les redoutaient pas, ne se laissaient intimider par aucune forfanterie. Sparte, ayant pris une décision, n'attendait qu'un prétexte. Quelques vexations inévitables entre voisins, exagérées, devinrent

des prétextes utilisables. La première querelle fut l'origine du conflit.

Un messénien, Policharès, était venu à Lacédémone pour se plaindre d'un prêtre qui lui avait volé son troupeau et fait assassiner son fils. Les rois de Sparte refusèrent d'entendre le Messénien. Policharès, en revenant, ayant insulté les Spartiates qu'il vit sur sa route, Sparte exigea qu'on lui livrât l'insulteur pour le châtier. Les Messéniens refusèrent, mais en proposant de soumettre « la dispute » aux amphyctions d'Argos, ou à l'aréopage d'Athènes. Sparte feignit l'indignation, se préparant à envahir la Messénie.

Armés dans ce but depuis quelque temps, les Spartiates partirent de nuit et s'emparèrent d'Amphée, ville messénienne sur la frontière. Les habitants, surpris, furent impitoyablement massacrés (743). Ainsi commençait la première guerre de Messénie, les Spartiates se donnant comme les vengeurs du prêtre que Policharès avait accusé. Il est important, au point de vue historique, de constater que la première grande querelle de Sparte a le caractère voulu d'un conflit religieux.

Le roi des Messéniens, Euphaès, employa les trois années qui suivirent le sac d'Amphée (743-740) à aguerrir son peuple, tantôt une troupe allant surprendre et harceler un corps de Spartiates, et tantôt une autre, envoyée en Laconie, ravageant les propriétés. Au commencement de la quatrième année, Euphaès accepta la bataille. Les Spartiates furent épouvantés de l'inébranlable solidité des Messéniens. Les résultats matériels du combat demeu-

rèrent indécis, mais les « troupes de Sparte » eurent peur, demandèrent à traiter de la paix. Les vieillards de Lacédémone ordonnèrent la continuation de la lutte. Une deuxième rencontre (739), indécise encore quant aux situations, fit valoir davantage la vaillance des Messéniens. Mais c'est en Messénie que se passaient toutes ces choses, et les champs s'y cultivaient mal, et les récoltes y étaient souvent perdues, et des maladies y décimaient les populations devenues misérables. Résolus à vaincre, décidés à déplacer le théâtre des batailles, les Messéniens armés abandonnèrent les villes, pour s'établir en un point stratégique, bien choisi, à Ithôme, sur la montagne qui était comme une forteresse au milieu du pays.

Une fable raconte qu'un oracle demanda aux Messéniens, pour prix de la victoire, l'immolation d'une vierge de sang royal. Le sort ayant désigné la fille de Lysiscos, le père sauva son enfant en l'emportant à Sparte. Un guerrier du sang d'Épytos, qui avait été « le second et le plus glorieux des Messéniens », Aristodèmos, offrit aux sacrificateurs sa propre fille. Un jeune Messénien fiancé à la fille d'Aristodèmos, après avoir dénié au père le droit de disposer de son enfant, promise, arracha la victime aux bourreaux, en déclarant que ce sacrifice déchaînerait mille maux sur la Messénie, parce que les dieux réclamaient l'holocauste d'une vierge et que la fille d'Aristodèmos portait un enfant dans son sein. Le père, outragé, prouva que le Messénien avait menti en éventrant sa fille devant le peuple, et de ses mains. L'oracle était accompli : une vierge de sang royal avait été immolée.

Les Spartiates apprirent la mort de la Messénienne, et ils n'osèrent pas affronter leurs ennemis.

L'importance donnée à la virginité des jeunes filles chez les Messéniens, témoigne de la présence de nombreux Aryens parmi eux. C'est à l'ouest du Péloponnèse en effet, dans le pays fertile inséré entre les quatre monts Taygète, Ithôme, Agalcos et Mathia, donnant beaucoup d'eaux vives, que s'étaient réfugiés les vieux Grecs refoulés par les envahisseurs, Achéens et Doriens.

Les Messéniens avaient la sympathie des groupes helléniques inquiets de l'ambition de Sparte. Les Arcadiens et les Argiens notamment, se prononcèrent contre Lacédémone. Six années après ces événements (732), malgré les alliances faites, Théopompos, roi de Sparte, provoqua les Messéniens. Les alliés accoururent d'Argolide et d'Arcadie; mais Euphaès, le chef des Messéniens, impatienté, n'attendit pas le secours, accepta la bataille. Pour la troisième fois, la lutte entre les Spartiates et les Messéniens, magnifique, se termina sans solution. Euphaès, blessé par Théopompos, qu'il avait assailli, mourut de sa blessure. Les Messéniens, par élection, choisirent Aristodèmos pour roi.

La Grèce conserva le souvenir de la douceur du gouvernement d'Aristodèmos, de l'esprit fraternel qui, sous son règne, « tint rapprochés en Messénie les petits et les grands ». Unies à des troupes d'Arcadiens très actifs, des bandes messéniennes allaient de temps en temps, bouleverser quelques terres en Laconie. Sicyône et Argos, applaudissant aux audaces des Messéniens et des

Arcadiens, n'attendaient qu'une « occasion favorable » pour agir contre Sparte. Las enfin, et de part et d'autre, de ces rencontres sans cesse renouvelées, Messéniens et Spartiates se provoquèrent en un combat décisif, en appelant à eux tous leurs amis. Les Corinthiens seuls se mirent du côté de Sparte.

Aristodèmos, très habilement, s'établit en défensive sur les hauteurs du mont Ithôme, après avoir disséminé en embuscade, dans tous les replis de la montagne, des troupes légères bien instruites. Lorsque l'armée des Spartiates et des Corinthiens eut engagé l'action contre le gros des forces réunies aux sommets, les guerriers embusqués se précipitèrent sur la phalange lacédémonienne, qui fut surprise et vite battue.

Vaincus, écrasés sous le mont Ithôme, les Spartiates inaugurèrent ce qui fut désormais leur stratégie spéciale : la corruption des adversaires, la tarification des trahisons et des espionnages. Les vieillards de Lacédémone simulèrent le bannissement de cent Spartiates, coupables d'un crime imaginaire, et qui vinrent demander l'hospitalité aux Messéniens. Aristodèmos vit le piège et l'évita. Les Spartiates essayèrent alors, mais sans succès, d'arracher à la Messénie ses alliés. Ils ne réussirent, en s'adressant aux prêtres qui servaient le Jupiter Ithômate, qu'à ébranler, par une intrigue, la confiance des Messéniens.

Un oracle, dicté par Sparte sans doute, avait déclaré que le « pays de Messène » serait à ceux qui, les premiers, placeraient cent trépieds devant l'autel. Le temple se trouvant au centre de la ville fermée, entourée de murs,

il y eut une terrifiante stupéfaction lorsqu'on apprit qu'un homme, entré dans Ithôme avec « des gens de la campagne », avait apporté dans un sac, placé devant l'autel cent petits trépieds de terre, et lorsque les prêtres affirmèrent que cet homme était un Lacédémonien. Sparte accueillit la nouvelle par d'insolentes réjouissances. Les Messéniens, troublés, ne voyaient plus autour d'eux que de noirs présages; leurs songes n'étaient que d'effroyables pressentiments. Le roi lui-même, le brave Aristodèmos, vit sa fille lui apparaître dans son sommeil, « vêtue du long habit blanc et de la couronne d'or » qui étaient l'ornement funèbre des morts illustres. Frappé de démence, Aristodèmos courut au tombeau de sa victime et se suicida (728).

Désespérés mais indomptables, les Messéniens résistèrent pendant cinq années à l'acharnement des Spartiates, à la trahison perpétuelle, aux angoisses de la faim. Ils finirent par succomber. Sparte, victorieuse sans gloire, après avoir fait raser Ithôme, humilia lâchement les vaincus. « Courbés comme des ânes sous de lourds fardeaux, dit Tyrtée, ils furent dans la dure nécessité de donner à leurs maîtres la moitié des fruits que produisaient leurs champs ».— Lorsqu'un « Grand » de Lacédémone mourait, les Messéniens de marque étaient tenus de venir à Sparte, en « robes noires », pour assister aux funérailles.

Une génération de Messéniens avait ainsi vécu sous le joug, lorsqu'un héros, Aristoménès, entraînant le peuple, proclama l'indépendance de la Messénie (685). Il s'en

fut à Sparte, seul, de nuit, suspendre un bouclier au mur du temple de Minerve. Cette bravade intimida les Spartiates, qui envoyèrent consulter l'oracle de Delphes. Les prêtres répondirent, par la bouche d'Apollon, que les Spartiates, pour vaincre définitivement, devaient demander un chef à Athènes.

Athènes, qui détestait Sparte, n'osant pas cependant résister à l'ordre d'Apollon, envoya aux Lacédémoniens un poète, Tyrtée, dont la parole était entraînante. Et il se produisit ce fait extraordinaire, que les Doriens de Lacédémone, égoïstes et lâches, très soupçonneux, épouvantés des conséquences d'une défaite qui les livrerait aux justes et terribles représailles des Messéniens, écoutèrent Tyrtée leur parlant d'abnégation, de gloire, de patriotisme : « Combattez pour cette terre, jeunes guerriers, et n'abandonnez pas vos aînés, ces vieux soldats dont les jambes ne sont plus légères... A la jeunesse tout sied. Tant que le guerrier a cette noble fleur de l'âge, on l'admire, on l'aime, et il est beau encore quand il tombe au premier rang de bataille ».

La deuxième guerre de Messénie (685), chantée par Tyrtée, désirée par les prêtres de Delphes, s'inaugura dans la plaine de Sténycláros. Aristoménès donna la victoire aux Messéniens. Les femmes du pays de Messène, accourues sur le chemin du libérateur victorieux, chantaient sa bravoure et le récompensaient en jetant des fleurs sous ses pas. Et le vainqueur des Spartiates redoutés, le vieux grec Aristoménès, brave, aventureux, irréfléchi, eut ses légendes, bien aryennes.

Sparte continua son œuvre, la ruse suppléant à ses forces un instant rompues. Elle parvint à détacher des Messéniens le roi d'Arcadie, l'allié jusqu'alors fidèle, et cette trahison fit qu'Aristoménès dut se retirer avec ses troupes au nord de Messène, sur le mont Ira. Là, pendant onze années, les Messéniens accomplirent des prodiges. Ce fut encore la trahison d'un esclave qui livra aux Spartiates les défenseurs de la Messénie. Vieillards, femmes et enfants, pendant trois jours, disputèrent leur proie aux ennemis. Un long orage favorisait les assaillants; la foudre embrasait l'éther à la droite des Spartiates, ce qui était un bon présage. Lorsque la ville fut envahie, les femmes, montées sur les toits des maisons, tuaient les vainqueurs à coups de tuiles arrachées. Théoclos, le devin, mourut en se précipitant sur un fer de lance. La bravoure d'Aristoménès frappa d'admiration ses adversaires. Sur un signe du héros vaincu, les Lacédémoniens, suspendant le carnage, laissèrent les Messéniens sortir d'Ira (668). Aristoménès s'en fut en Arcadie, avec ses compagnons d'infortune, ne désespérant pas de l'avenir.

En effet, Aristoménès, un jour, partit avec cinq cents Messéniens pour aller prendre Sparte. Trois cents Arcadiens, enthousiasmés, s'étaient joints à la troupe. Le roi des Arcadiens, Aristocratès, trahissant pour la seconde fois, avertit les Spartiates. « Quand les Arcadiens eurent découvert cette perfidie, ils accablèrent Aristocratès de pierres, et pressèrent les Messéniens d'en faire autant; ceux-ci regardèrent Aristoménès, qui

baissa les yeux et se mit à pleurer. Les Arcadiens, après avoir lapidé Aristocratès, jetèrent son corps hors des limites et le laissèrent sans sépulture ».

Mais l'échec des Messéniens était définitif. Sparte répartit les vaincus parmi les hilotes. Ceux qui habitaient Pylos et Méthone, heureux d'avoir la mer devant leur ville, montèrent sur leurs vaisseaux et se rendirent d'abord à Cyllène, en Élide, au nord, ayant le projet d'aller au loin fonder une colonie. Ils appelèrent les Messéniens qui étaient restés en Arcadie, et firent demander à Aristoménès de les venir gouverner. Aristoménès répondit que « jusqu'à son dernier souffle » il ferait la guerre aux Lacédémoniens, et il donna aux Messéniens en exode ses deux fils, Gorgos et Manticlos, qui s'en furent fonder Rhegium, la Reggio moderne.

A la fin de la deuxième guerre de Messénie, Sparte occupait les deux tiers du Péloponnèse. Sa domination morale se répandait. La crainte que l'on avait des Spartiates, de la « race invincible d'Héraklès », suivant l'expression de Tyrtée, tenait en respect toute la presqu'île. On n'ignorait pas que les Lacédémoniens n'étaient pas braves, qu'ils fuyaient sans hésitation devant un ennemi résolu; mais on savait aussi qu'il était facile de les exciter à la victoire, chacun d'eux ayant, à un haut degré, ce sentiment d'incapacité personnelle si favorable aux meneurs de hordes.

Pour assurer le succès d'une expédition contre les Tégéates, un oracle dit que les Spartiates seraient vainqueurs, s'ils s'emparaient des ossements d'Oreste con-

servés à Tégée. On simula le jugement et la condamnation à l'exil d'un Lacédémonien, — Lichos, — qui se rendit à la ville convoitée et y déroba, l'emportant, un cercueil dont la forme répondait à la description de l'oracle. Tégée fut prise (668). Cependant Sparte, embarrassée de sa victoire, et qui commençait à craindre l'expansion d'une haine universelle, laissa aux Tégéates leur territoire et leurs lois.

Argos était l'ennemie naturelle de Sparte, à cause de la Cynurie, point stratégique important, situé entre l'Argolide et la Laconie, que les Argiens devaient tenir pour surveiller leurs possessions en Péloponnèse, c'est-à-dire toute la côte orientale, jusqu'au cap Malée et l'île de Cythère. L'occupation de ce point devant être un perpétuel sujet de querelle, Sparte et Argos décidèrent (547) de régler l'inévitable conflit, par le combat de trois cents Argiens et de trois cents Spartiates. Le heurt eut lieu. Un seul Spartiate, — Othryadès, — survécut, grièvement blessé; deux guerriers d'Argos, — Alcénor et Chromios, — restèrent debout, sans blessure. La victoire des guerriers d'Argos, incontestable, fut inutile. Comme si rien n'avait été stipulé, les Spartiates marchèrent contre les Argiens. Victorieux, ils s'emparèrent de la Cynurie et de toute la côte orientale du Péloponnèse. Une seconde bataille (514) amena de nouveau les Spartiates sous Argos. Des bandes lacédémoniennes vinrent jusqu'en Attique. Égine, l'île du golfe Saronique, dut livrer des otages aux dominateurs (491). Une garnison leur assura la possession de Cythère.

L'influence de Sparte, très forte et très perfide, s'étendait maintenant au delà de l'Hellénie. En Asie-Mineure, Crésus, menacé par les Mèdes et les Perses, appelant l'Europe à son secours, ne s'adressera qu'aux Spartiates, comme au « premier peuple de la Grèce ».

Les guerres de Messénie, terminées, ont consacré trois faits de premier ordre : La formation d'une armée hellénique, l'innovation d'une stratégie, l'intervention des prêtres dans le gouvernement des hommes.

Le stratège hellénique avait introduit le raisonnement dans la préparation des batailles et l'obéissance aveugle pendant l'action. Les poètes étaient venus, avec des procédés d'exaltation, d'enthousiasme, des formules de récompense et de châtiment : L'idée de Patrie soutenant le guerrier, l'applaudissement aux vainqueurs, le mépris et la honte réservés aux lâches.

Lorsque Tyrtée arriva d'Athènes à Sparte, les jeunes Spartiates étaient des guerriers douteux : « Si vous avez fui quelquefois, leur dit-il, ô jeunes hommes, vous connaissez aussi la victoire ». Et c'est en parlant aux mêmes Lacédémoniens qu'il s'exprime ainsi : « Il est beau que l'homme brave, en combattant pour sa patrie, tombe au premier rang »; le déserteur est « le plus misérable des hommes », il devient « odieux à ceux qu'il rencontre, sa race est infâme, sa face est honteuse, il n'inspire aucun respect... »

La gloire étant devenue l'enjeu principal, l'émulation excitant les esprits, le stratège n'eut qu'à utiliser scientifiquement cette force nouvelle. Il créa la phalange. Les

« jeunes Lacédémoniens », légèrement armés, munis de boucliers protecteurs, devaient, « s'abritant les uns les autres » à l'avancée, « pressés l'un contre l'autre », attaquer l'ennemi, soit en « lançant des pierres pesantes », soit en « frappant, de leurs lances légères, les lourds panoplites ». Les vieillards, « dont les genoux ne sont plus agiles » dit Tyrtée, tenant « la lourde épée et la lourde lance », groupés, massés. recevaient le choc de l'ennemi, ou soutenaient l'attaque. L'essentiel était que la bravoure fût silencieuse et ordonnée : Ni la fougue aryenne, admirable, irrésistible, mais qui laisse trop d'espoir au vaincu le lendemain; ni le désordre asiatique, indescriptible, torrentueux, à qui rien ne résiste, mais que l'action accentue, que la victoire affaiblit, que le succès dévore.

La phalange lacédémonienne est une puissante unité. Chaque guerrier, dans la mêlée, agit comme s'il était toute la phalange. Le combat théorique est un formidable duel. « Les guerriers, dit Tyrtée, s'arrêtaient pour voir, dans le recueillement de l'angoisse, cette belle chose : deux vaillants aux prises ».

Sans l'hypocrisie de Sparte, son immoralité profonde, sa mauvaise foi, un grand progrès eût été accompli : l'annoncement des batailles, la connaissance des armes employées, le dédain des surprises, le duel des peuples, loyal.

Le patriotisme et la vaillance personnelle furent l'œuvre des poètes appelés à Sparte. Lacédémone n'avait pas prévu que l'éducation exclusivement guerrière et le dogme

social de l'assouvissement des appétits, ne lui donneraient qu'un troupeau d'hommes, très forts certainement, mais prêts à exiger le prix des angoisses acceptées, le paiement du sang répandu. Les rois de Sparte virent pour la première fois, pendant les guerres de Messénie, ce que pouvait l'éloquence d'un homme parlant un beau langage.

Les deux poètes patriotes, Callinus d'Ephèse (750), dont Stobée nous a donné des fragments d'œuvre, et Tyrtée, venu de Milet, croit-on, Ionien vivant à Athènes (685-668), sont de ce moment. Leurs poésies ont cette particularité, qu'elles n'expriment pas les sensations personnelles de leurs auteurs. Callinus et Tyrtée se consacrent au relèvement des caractères, « excitant et soutenant l'homme dans le devoir ». — « Jusques à quand, dit Callinus aux Éphésiens, jusques à quand cette indolence ? Quand aurez-vous un cœur vaillant ? Ne rougissez-vous pas devant vos voisins, de vous abandonner ainsi lâchement vous-mêmes ? »

Tyrtée, qui avait pris part à la deuxième guerre de Messénie, a des chants de bravoure d'une extraordinaire habileté. On pourrait croire que les armées auxquelles il s'adressait, contenaient un bon nombre de vrais Grecs, à voir le choix de ses moyens d'excitation : ni l'étalage d'un riche butin à saisir, ni la possession de vierges à enlever, mais la seule promesse de l'admiration des hommes et des femmes, à titre de récompense, la prédication du courage basé sur un raisonnement. Tyrtée fait d'abord remarquer, en vers inoubliables, que « les

plus braves et les plus courageux à la bataille sont les plus épargnés » ; puis, il affecte le dédain de la mort, ce « long sommeil », et vante le patriotisme qui sauvegarde la cité, « parce que dans la cité il y a les enfants qu'il faut défendre » ; il place la « vertu guerrière » au-dessus de tout, et promet au héros l'immortalité véritable, aryenne, « dans la mémoire des hommes ».

Tyrtée ayant imaginé la « poésie marchant en distiques », avec des vers de mesure inégale, fut qualifié de « boiteux ».

Archiloque, de Paros, contemporain de Tyrtée (685), tout à fait Aryen, inventant un mètre nouveau, faisait l'iambe. Héritier direct des poètes védiques, il rit, plaisante, se moque, dans ses vers, de ce qui mérite la moquerie. Mais, comme il sait les choses humaines ! « les douleurs qui transpercent les os et troublent la raison ! » Son style clair, net, simple, « populaire » a-t-on dit, semble une réaction contre la « solennité de l'épopée ». Sa verve, d'une énergique habileté, très séduisante, va souvent au delà du but, et sa parole, violente alors, devient triviale. L'enthousiasme irréfléchi des Hellènes leur fit qualifier Archiloque, sans raison d'ailleurs, de « second Homère ».

Simonide, d'Amorgos, émule et contemporain d'Archiloque (660), d'origine asiatique, s'inspirait d'Hésiode. Brutal, savant, ouvrier merveilleux, il enchâsse admirablement, dans l'iambe, le mot qu'il veut y insérer, parfois mal choisi. Très attentif à sa renommée, et plus qu'Hésiode détestant la femme, il en décrit le caractère, lui

assigne une « origine animale », la rend méprisable autant qu'il le peut; et puis, la comparant à l'abeille, dissimulant son mépris sous une louange hypocrite, il vante, ainsi qu'une exception, l'épouse dévouée à l'époux qui l'aime, vieillissant avec lui, « ne se plaisant pas aux réunions de femmes où se tiennent des discours licencieux ».

Mimnerme, qui vint ensuite (600), ami des princes, « prédicateur des voluptés sensuelles », a sans doute formulé la première élégie d'amour. Il parle en Éthiopien, en esclave qui aimerait la bassesse de sa condition, plutôt résigné que lâche, ne redoutant que la vieillesse, parce qu'elle « réduit au même point l'homme laid et l'homme beau ». Ce qui épouvante Mimnerme, c'est la décrépitude du corps, cette dernière période de l'existence où l'on « vit haï des jeunes gens et méprisé des femmes ». Aucun sentiment de dignité ne le soutient; au delà de soixante ans, il déclare la vie insupportable. Il chante, pour lui et pour les autres, la jouissance de soi dans un milieu paisible, avec des accents d'une étonnante mélancolie. Mimnerme, l'Africain, dit être « de ceux dont les ancêtres étaient originaires de Pylos ». Il célébra la victoire des Smyrnéens sur le roi Gygès.

Solon (600), contradicteur de l'Africain Mimnerme, et de Simonide l'Asiatique, simplement humain, veut que l'homme vive joyeux, fier d'exister. « Ce que j'aime aujourd'hui, dit-il, ce sont les dons de Cypris, de Bacchus et des Muses; c'est là ce qui fait le bonheur des mortels ».

L'intervention du poète dans la vie publique et son influence réelle sur les mœurs, sont évidentes. L'innovation, très grave, bien historique, est conforme à la situation de l'Hellénie. Chaque poète y chante avec sa formule et selon son esprit. Il n'y a pas d'école; rien que des personnalités. Les « charmeurs » viennent surtout d'Asie et d'Égypte, et les Égyptiens et les Asiatiques dont la Hellas est pleine, se rangent autour des poètes, les applaudissant. Mais il y a en Hellénie, encore, et nombreux, les vieux Grecs, les Aryens, qui résistent aux tentations, aux charmes, à l'entraînement; et c'est ainsi que Solon put se saisir de l'héritage d'Archiloque et de Tyrtée, qu'Homère demeura intact pour la sauvegarde de l'avenir.

L'avènement de l'élégie, résultante de ce concours de poètes divers, plutôt amollissants, répond à l'état intellectuel des Hellènes. Tout morceau, quel qu'en fût le sujet et la longueur, où le pentamètre alternait avec l'hexamètre, fut une élégie. La forme dominait l'idée; l'élégie exigeait un choix de modulations, le récit devant être presque une harmonie. Les élégies furent bientôt chantées; la « poésie lyrique » naquit.

Callinus et Tyrtée, déjà, très probablement, avaient dit leurs œuvres en s'accompagnant de la cithare ou de la phorminx. Lorsque, en l'an 600, les élégies de l'Arcadien Echembrotus célébrèrent les jeux pythiques, on les « chanta » au son des flûtes.

CHAPITRE XXI

De 1300 à 508 av. J.-C. — L'Attique. — Thésée. — Eupatrides, Alcméonides, Pisistratides et Péonides. — L'archontat. — Cylon et Épiménide. — Solon. — Pisistrate. — Hipparque et Hippias. — Complot d'Harmodios et Aristogiton. — Retour des Alcméonides. — Clisthène et Isagoras. — Constitution démocratique d'Athènes. — L'ostracisme. — Les deux Miltiade. — La tragédie et la comédie : Thespis, Sicyone, Susarion, Phrynichus, Pratinos, Chœrilus, Épicharme, Phormis, Cratès.



ès qu'ils furent les maîtres du Péloponnèse, les Spartiates trouvèrent leur domaine insuffisant. N'ayant, par éducation, de jouissance que dans le mal d'autrui, ignorant la femme, vers qui les rêves fleurissent, et l'art adoucissant les pensées violentes, tout Lacédémone ne s'employait qu'à la perpétuelle machination des absorbances. L'ingratitude des Spartiates, si complète, devenait une naïveté : Pour récompenser Athènes, qui lui avait envoyé Tyrtée, Sparte se préparait effrontément à la conquête de l'Attique.

L'histoire de l'Attique commence avec Thésée, vers 1300 avant notre ère. Il y existait un aréopage et le peuple s'y divisait en nobles, laboureurs et artisans. La « Ville », l'Athènes « aux larges rues » dont parle Homère, n'était certainement pas encore toute bâtie, mais elle était faite, et vivante. L'Attique se qualifiait de « terre sacrée des Athéniens ». La chute de Troie et l'avènement des Achéens victorieux, avaient fait succéder la Hellade à la Grèce; la prépondérance dorienne allait interdire toute formation de nationalité. Il n'y aura plus de patrie grecque, plus d'Hellénie, mais seulement des Spartiates et des Athéniens.

Thésée, qui fut « le patron » d'Athènes, comme Hercule était le héros des Péloponnésiens, avait voulu « fonder la société sur les lois ». La légende lui attribue l'intention de donner aux Athéniens un « gouvernement sans monarque », d'innover une démocratie, dont le chef aurait pour mandat exclusif, d'assurer l' « organisation de la guerre » et de « veiller à l'exécution des lois ». Plutarque fait de Thésée un révolutionnaire abattant les prytanées locaux et les « maisons de conseil », chassant les magistrats disséminés dans les bourgs, ordonnant la construction d'un prytanée et d'un palais communs à Athènes, instituant enfin, comme démonstration de l'unité voulue, la grande fête des Panathénées.

Au moment de Thésée, Athènes prenait toute l'importance d'une ville capitale; les groupements d'hommes divers, organisés çà et là dans l'Attique, allaient cesser d'exister. Cette prépondérance des Athéniens, presque

tous Peuple, inquiéta les aristocrates — les Eupatrides, — qui finirent par ameuter les démocrates contre Thésée. Contraint de s'exiler à Scyros, le libérateur y mourut. L'Eupatride Mnesthée régna.

Cependant, la famille de Thésée ressaisit bientôt le gouvernement de la démocratie athénienne, qu'elle conserva jusqu'à l'invasion des Éoliens.

Chassés de Messénie par l'arrivée des Doriens, les Éoliens s'étaient dirigés vers le grand refuge, en Attique, conduits par Mélanthos, Alcméon et Pisistrate, qui descendaient de Nestor. Les Athéniens acceptèrent le gouvernement de Mélanthos. Son fils, Codrus, lui succéda. Par leur présence, les trois frères de Mélanthos donnèrent à la ville trois « familles », — les Alcméonides, les Pisistratides et les Péonides, — destinées à occuper le premier rang dans la cité.

Le roi Codrus mourut pour les Ioniens, dans un combat contre les Doriens. La légende admit que Codrus s'était volontairement livré aux coups mortels de l'ennemi, parce qu'un oracle avait promis la victoire au peuple dont le roi mourrait le premier.

Mais dès la mort de Codrus (1045), les Athéniens abolirent la royauté, choisissant pour les gouverner un archonte. L'archontat devait être viager. Le peuple le fit décennal (752), puis annuel (638), et enfin partagé entre neuf magistrats. Un ambitieux, Cylon, qui s'était déclaré contre les archontes, s'empara de la citadelle, réclamant le pouvoir. Le peuple assiégea les émeutiers. Lorsque les vivres et l'eau manquèrent, Cylon s'évada,

abandonnant ses complices, affamés, accroupis devant l'autel de Minerve.

Mégaclès, qui était archonte, intervint. Ayant attiré les complices de Cylon hors du temple, il les fit égorger ou lapider, sauf quelques-uns pour lesquels des femmes d'archontes obtinrent la grâce du peuple.

Tout à coup la peste décima les Athéniens (612), et l'on attribua le fléau à la profanation du temple de Minerve : Les dieux vengeaient les complices de Cylon massacrés devant l'autel. Épouvantés, les Athéniens firent venir de Crète le sage Épiménide, afin qu'il ordonnât des sacrifices expiatoires. Deux héros, Crationos et Aristodèmos, se livrèrent volontairement au « couteau sacré », pour apaiser la colère des dieux. Épiménide n'accepta des Athéniens, pour récompense, qu'un rameau de « l'olivier de Minerve », et il partit après avoir dit ces graves paroles, en sortant de la cité : « Écoutez les avis de Solon ».

Solon était un Athénien descendant de Codrus, poète, très réfléchi, très prévoyant. Il s'était d'abord occupé de négoce, sachant la quiétude d'esprit que la fortune peut donner. « Oui, disait-il, je désire avoir des richesses, mais je ne veux pas en jouir injustement ». Et il exprimait ainsi sa répugnance raisonnée pour les bénéfices acquis par des moyens répréhensibles : « Forcée par des actes indignes, la fortune vient, mais malgré elle ; bien vite elle est mêlée d'infortune ». Les voyages qu'il fit, nombreux sans doute, lui permirent de juger les hommes et les institutions. Lorsqu'il revint à Athènes,

sa « connaissance des choses » embrassait un champ très vaste; il était ce « sage » que le Crétois Épiménide avait apprécié.

Aryen, et par conséquent patriote, la Terre fut pour Solon « la meilleure des divinités ». Lorsque, abreuvé d'amertumes, il eut à subir l'ingratitude de ses concitoyens, loin de les maudire, ne songeant pas à les abandonner, il eut ce cri de désespoir, admirable et significatif : « Que ne suis-je né à Pophlégandros ou à Licines, au lieu d'être Athénien! Que ne puis-je changer de patrie! » L'Aryen ne peut pas changer de patrie.

Les Mégariens occupaient l'île de Salamine, en face d'Athènes. Après plusieurs attaques infructueuses, les Athéniens, prompts au découragement, renonçaient à l'entreprise, lorsque Solon, inspiré, indigné, « chantant des vers », releva les courages abattus, dénonça la honte qui résulterait d'un tel acte de faiblesse : « Allons à Salamine! Allons combattre pour cette île aimable! Repoussons loin de nous un funeste déshonneur ». Entraînés, menés à la bataille par Solon, les Athéniens furent victorieux.

Réalisant la parole d'Épiménide, Solon, maintenant écouté, donna des lois aux Athéniens : « Ces choses, dit-il, je les ai faites par l'association puissante de la force et de la justice ». — A chacun selon son droit et suivant sa force, de telle sorte que nul abus ne soit possible, ni en bas, ni en haut, tel est le problème que Solon crut avoir résolu : « J'ai donné au peuple le pouvoir qui suffisait, sans rien retrancher à ses honneurs, sans y rien

mettre de trop. Quant aux puissants, aux hommes fiers de leur opulence, je ne leur ai point promis l'injustice. J'ai armé chaque parti d'un invincible bouclier; ni l'un ni l'autre ne peuvent plus s'opprimer jamais ». Cette touchante infatuation était bien aryenne. La paix sociale basée sur la foi, quel beau rêve! Solon, cependant, connaissait la dangereuse légèreté d'esprit et l'extrême inconstance des Athéniens très intelligents : « Chacun de vous, leur disait-il, marche sur les traces du renard; mais pris ensemble, vous avez l'esprit léger. Car vous regardez à la langue et à la parole chatoyante d'un homme, et vous ne voyez pas l'action qu'il y a derrière cette parole ».

L'usure rongeait Athènes; Solon ordonna la diminution de l'intérêt. Il fit accepter et sanctionner cette grande réforme, que la personne du débiteur cessât d'appartenir au créancier. Les biens seuls répondirent désormais des engagements contractés; les « misérables tenus en esclavage », furent rendus à la liberté.

Le peuple comprenait quatre « classes », formées d'après la fortune de chacun. La dernière classe, exempte de tout impôt, était exclue des fonctions publiques. Un sénat de quatre cents membres, désignés chaque année par le sort, proposait les lois nouvelles au peuple assemblé. Neuf archontes veillaient à l'exécution des lois adoptées. Les archontes « sortis de charge », réunis, constituaient le tribunal suprême : l'aréopage. De nombreuses cours de justice, composées de citoyens désignés par le sort, maintenaient la paix publique.

Contrairement à la constitution de Sparte, la société

d'Athènes avait à sa base la famille. Le père, l'époux et le fils, formaient comme un État complet dans la maison. L'obligation du travail était inscrite dans la loi. Un bon accueil devait être réservé aux étrangers. L'esclave avait le droit de changer de maître.

Mais, un instant séduite par Solon, remise pour ainsi dire dans sa destinée aryenne, Athènes, inhabile à secouer l'influence asiatique, se dérobait. Le caractère des Athéniens, incapables de ténacité, ruinait à l'avance l'œuvre du législateur. La corruption orientale tenait la cité sur laquelle, — « protectrice magnanime », — Pallas Athèné « étendait ses mains ». La richesse y était insolente; les citoyens opulents y « étalaient leur pourpre, leur or, leurs parfums, leurs chevaux, leurs meutes, leurs mignons et leurs banquets ». Les « hommes artificieux », suivant l'expression même de Solon, « s'élevaient en invectives contre les réformes ». Parmi ces hommes, dont l'influence pernicieuse était agréable aux Athéniens, Pisistrate se distinguait.

De déplorables aspirations résultaient de cet état des esprits. Un ardent désir de domination excitait les « riches », arrivés à l'épuisement des jouissances que la fortune peut procurer, cherchant d'autres satisfactions, pendant que les « pauvres », rêvant de la fortune, regardaient au delà de l'Attique, du côté de la « mer verte » d'où venaient les produits précieux. Les cœurs étaient mécontents, inassouvis, tourmentés. Les tentations de l'Asie sévissaient toutes à la fois.

Inquiet, Solon partit, croyant qu'en son absence les

Athéniens, appliquant ses lois, en jouiraient. Aussitôt, Pisistrate, sans oser toucher à l'œuvre de Solon, obéi d'un corps de guerriers recrutés dans ce but, occupa la citadelle (561), prit le pouvoir. Le succès de Pisistrate, si prompt, et d'apparence facile, lui suscita des rivaux. Des troubles continuels agitèrent Athènes. Chassé plusieurs fois, revenant toujours, appelé par le peuple, Pisistrate finit par régner sans contestation, de l'an 538 à l'an 527.

La tyrannie de Pisistrate fut douce. Aux anciens Grecs, aux Aryens, il fut comme un bon génie, venu pour leur rendre tout ce dont ils étaient privés : les jouissances de l'esprit, la satisfaction des yeux, l'agréable et libre emploi de leurs facultés de travail et d'émotion. Pisistrate inaugura l'Athènes monumentale; il organisa la première bibliothèque, et fit rechercher, recueillir tous les fragments de l'Iliade et de l'Odyssée, que les rhapsodes chantaient en parcourant l'Hellénie et les îles. L'œuvre homérique, la Bible grecque, étant ainsi reconstituée, le maître « décréta » qu'à la grande fête nationale des panathénées, tous les cinq ans, Homère serait solennellement récité.

Il est permis de juger sévèrement Pisistrate, de le rendre responsable des abominations de ses successeurs, notamment des cruautés de son fils Hippias; mais le fondateur de la véritable Athènes, le premier éditeur d'Homère, celui qui donna aux Grecs-Aryens demeurés en Hellénie, l'aliment par lequel ils purent reprendre et continuer l'Europe; celui qui fit des lettres et des arts,

et la consolation suprême et l'éternelle gloire des vaincus, a droit sans restriction au respect attendri de ceux qui bénéficient encore de son œuvre.

A la mort de Pisistrate (527), ses deux fils, Hipparque et Hippias, lui succédant, gouvernèrent en paix les Athéniens, jusqu'au moment (514) où les adversaires des Pisistratides, dans Athènes, conduits par Harmodios et Aristogiton, préparèrent l'assassinat qui devait amener la révolution. Le jour fixé étant venu, — c'était la fête de la grande panathénée, — les assassins vinrent se mêler à la foule, cachant sous des branches de myrte les poignards qui devaient frapper les fils de Pisistrate. L'attitude d'Hippias fit hésiter les conjurés; Hipparque, poignardé, succomba. Les gardes tuèrent Harmodios et s'emparèrent d'Aristogiton.

Apprenant la mort de son frère, Hippias resta calme dans la foule, ne laissant rien voir de son émotion. Avec une froide habileté, il conduisit les citoyens qui le suivaient, et parmi lesquels se trouvaient les conspirateurs, en un lieu qu'il jugeait propice à son dessein, et là, désignant ceux qu'il soupçonnait, il ordonna leur arrestation immédiate. Tout homme armé d'un poignard fut pris. Aristogiton mourut cruellement torturé.

Les Athéniens, vaincus et châtiés cependant, firent de cette journée terrible l'aube de leur délivrance. Harmodios et Aristogiton, plus tard, eurent leurs statues dans Athènes. On raconta que « l'amie d'Aristogiton », — Léena, — amenée devant les bourreaux, torturée et questionnée devant Hippias, « coupa sa langue avec ses dents »

pour ne pas être trahie par sa souffrance, et « la cracha à la face du questionneur ». Les Athéniens conservèrent pieusement le souvenir de la « femme martyre », qu'ils représentaient sous la forme d'une lionne sans langue.

Hippias, maître unique des Athéniens depuis la mort de son frère, devint un despote cruel, détesté (514-508). La famille des Alcméonides, qui vivait loin d'Athènes, songea dès lors à supplanter le dernier des Pisistratides. Les prêtres de Delphes, subornés, firent ordonner aux Spartiates, par la Pythie, de servir les Alcméonides. C'est donc avec une armée dorienne que les « descendants d'Ajax », venus à Athènes, en chassèrent Hippias qui dut se réfugier chez les Perses.

Délivrée d'Hippias (508), Athènes ne vit ni la gravité de son humiliation, ni les conséquences de l'intervention de Sparte. Les Athéniens subissaient l'éblouissement des richesses que les Alcméonides étalaient devant eux. Mille fables étaient déjà débitées, relativement aux trésors « immenses » apportés, qu'Hérodote attribue à la munificence intéressée de Crésus.

L'Alcméonide Clisthène fit immédiatement l'expérience du caractère athénien. Tandis que le peuple lui prodiguait les démonstrations de sa fidélité, qu'il pouvait se croire vraiment « le chef des foules », un adversaire,— Isagoras, le « chef des Grands », — s'était levé, audacieux, et qui tout d'un coup devint redoutable. Clisthène et Isagoras, rivaux, se proscrivirent tour à tour. Malgré la trahison de Sparte, qui soutint Isagoras, Clisthène finit par l'emporter.

Le succès de Clisthène valut des concessions aux Athéniens. Nommé archonte éponyme, par le peuple, il procéda au partage des classes. Dix « tribus » nouvelles furent substituées aux quatre tribus primitives, que Solon avait consacrées. Le nombre des sénateurs fut porté de quatre cents à cinq cents. Le Sénat devait se réunir tous les jours. Divisé en dix sections se partageant l'année, une section de sénateurs siégeait en permanence : c'étaient les prytanes. Chaque section permanente, enfin, se subdivisait en cinq « commissions » qui, chacune, pendant sept jours, présidait le Sénat par l'un de ses membres, que le sort désignait : c'était l'épistate. Les clefs de l'Acropole, du trésor, et le sceau étaient aux mains de l'épistate.

Chaque tribu eut son « corps d'armée » spécial, organisé, relativement complet, c'est-à-dire avec son nombre voulu d'hoplites et de cavaliers, et son chef. Les chefs de corps ne devaient exercer le commandement que pendant une année.

Le peuple, obligatoirement convoqué quatre fois par prytanie, soit une fois tous les neuf jours environ, pouvait être appelé à délibérer aussi souvent que l'exigeait l'intérêt public. La convocation émanait du Sénat ou des généraux. La réunion avait lieu sous la présidence des prytanes. L'épistate indiquait les questions sur lesquelles le peuple était appelé à se prononcer.

Les neuf archontes que Clisthène respecta, étaient nommés à l'élection. Le troisième archonte, ou polémarque, avait une autorité spéciale dans les conseils de guerre.

Une innovation, — l'ostracisme, — est attribuée à

Clisthène. Lorsque le peuple jugeait qu'un citoyen, par sa seule présence dans la cité, troublait l'État, chacun avait le droit d'écrire le nom de cet homme sur une coquille, enduite de cire, et de demander un vote du peuple. Si les suffrages populaires atteignaient six mille voix, le citoyen désigné, quel qu'il fût, s'exilait pour dix ans. Aucune tache ne ternissait la réputation de celui que « l'ostracisme frappait »; il continuait à jouir du revenu de ses biens, tous respectés.

La nouvelle constitution d'Athènes, démocratique, effrayant Sparte, ou bien, les Spartiates jugeant l'occasion favorable pour troubler et affaiblir les Athéniens, Lacédémone offrit son appui aux aristocrates menacés. Ils envoyèrent à Athènes un de leurs rois, Cléomène, avec la mission de s'opposer à l'application des lois démocratiques. Le peuple, soulevé, obligea Cléomène à s'enfuir. Les Spartiates dénoncèrent aussitôt à toute l'Hellénie le « grand danger athénien », appelant surtout les Béotiens et les Chalcidiens à former une ligue offensive.

Deux victoires des Athéniens, rapides, obtenues en deux jours, rompirent l'alliance. Les Chalcidiens furent à ce point battus, qu'ils durent abandonner une partie de l'Eubée à leurs vainqueurs. Pour ces batailles, Égine avait donné quelques vaisseaux aux Athéniens. Or, pendant que ces victoires faisaient d'Athènes, décidément, la cité hellénique rivale de Sparte, Miltiade, — le premier, « l'ancien », — donnait la Chersonèse de Thrace aux Athéniens, tandis que le second, — « le grand Miltiade », — soumettait Lemnos.

Au moment où les Asiatiques, unis dans une commune intention, se disposaient à envahir l'Europe, les représentants de l'Europe, en Grèce, se divisaient en deux civilisations distinctes, hostiles, en deux groupes ennemis : les Spartiates et les Athéniens.

La tyrannie de Pisistrate, si complète, jalouse, absolue, avait dispensé les Athéniens de toute préoccupation. Disposant de tout leur cerveau, maîtres d'utiliser à leur gré toute leur intelligence, ceux qui, parmi les Athéniens, descendaient des vrais Grecs, — et c'était le peuple, — imaginèrent de mettre en action, de représenter les sentiments qu'ils éprouvaient. Car il ne suffit pas à l'Aryen de dire ses émotions, de livrer aux autres le secret de ses joies ou de ses inquiétudes, encore veut-il que sa pensée se manifeste publiquement, que tous communient de son être, livré.

Par besoin d'activité, puisque le despotisme attentif et bienveillant de Pisistrate les exonérait de tout labeur intellectuel, les Athéniens se donnèrent à eux-mêmes, pour en jouir, « la représentation des événements jusqu'alors racontés ». Thespis organisa cette innovation : le théâtre. Il n'y eut pas de création, dans le sens précis du mot. En dehors du culte de Bacchus, il existait une « fête du dieu », très populaire, presque pas religieuse, où le dithyrambe bachique, récité, chanté, mettait en relief un incident. La tragédie grecque est toute dans ce début. Ce que l'on doit à Thespis, ce que les Athéniens eurent pour la première fois, c'est la maison de bois, vaste, où des milliers de specta-

teurs venaient s'asseoir, construite de telle sorte, que chacun y pût bien entendre le récitant, l'acteur.

Solon (638-558), trop Aryen pour n'être point piqué de curiosité, voulut entendre Thespis. Il était déjà vieux et s'adonnait aux plaisirs nouveaux, importés, les jeux, les repas, la musique. Il se récria, cependant, contre le choix des « fables et des mensonges » que Thespis représentait; cela troublait son goût aryen, avide du simple, du vrai. Thespis répondit qu'il ne s'agissait en réalité que d'une distraction passagère, et qui ne comportait pas tant de soins. L'observation de Solon, entendue, répétée, très grave, très juste, impressionna magistralement, et dès son origine, le théâtre grec.

Avant Thespis, le « chant en l'honneur de Bacchus », — le dithyrambe bachique, — s'appelait « Tragédie », ou « chant du bouc », parce que le chœur le disait en dansant autour de l'autel où l'on immolait le bouc du sacrifice. C'est pourquoi les poètes grecs auteurs de dithyrambes, sont cités parmi les tragiques.

Thespis prit une partie de la légende bachique, jusqu'alors seulement chantée, et il la dramatisa, au moyen, d'acteurs dont la récitation alternait avec le chœur et la danse. Ces acteurs se nommaient « les hommes de la scène », ou « les hommes de Bacchus ». Le vers iambique trimètre fut adopté pour ces récits, parce qu'il se prêtait à la plus grande simplicité possible du langage et que c'était pour le peuple que Thespis agissait.

Le rythme des chœurs, libre, se subordonnait toutefois à l'accompagnement musical. La première règle

formulée résulta des nécessités de la scène. Chaque œuvre fut obligatoirement coupée en *strophe*, que le chœur chantait en faisant sa première évolution, *anti-strophe*, dite en revenant au point de départ, et *épode*, au repos, « devant la thymèle ». La scène, identique, se renouvelait autant de fois que la verve du poète avait donné de strophes, d'anti-strophes et d'épodes.

Le coryphée, conduisant la danse et le chœur, choisissait ses choreutes, suivant l'occasion, à son gré. De jeunes Grecs, appartenant à des familles de marque, aimaient à se joindre aux acteurs, pour le seul plaisir de « dire de beaux vers » et de danser. Le poète « enseignait », réglait la mise en action de son œuvre. Le chorège menait l'orchestre, qui ne devait jamais couvrir la voix du chanteur. Lorsque le chœur se taisait, l'orchestre exécutait, alors, sa mélodie librement, avec éclat.

Bacchus, inspirateur, presque acteur, menait la « danse effrénée des satyres, des ménades et des évants »; et le « jeu sacré », que cette convention favorisait, devenait excessif. Thespis atténua cette fougue d'abord; puis, il osa supprimer la danse et la musique, donnant à la tragédie même toute son importance.

Sicyone, après Thespis, put substituer à Bacchus un héros, Adraste, dont les hauts faits, exclusivement humains, devinrent un sujet tragique. Bientôt, l'esprit achéen, le goût hellénique intervenant, les « œuvres » à représenter, offertes, donnèrent lieu, quant au choix, à des concours publics. Le peuple, réuni dans ce but, « donnait le rang aux poètes ». La variété des sujets, la re-

cherche de l'effet, le zèle des auteurs, firent imaginer le masque tragique. L'acteur prenait ainsi la physionomie du dieu ou du héros qu'il représentait, avec un tour de bouche évasé, fait pour porter la voix. Le « cothurne » rehaussait la taille du personnage.

Le « comos », le « banquet sacré », par lequel tout dithyrambe se terminait, ajoutait à la cérémonie une « procession » détestable, où toutes les ardeurs provoquées devant l'autel se résolvaient en joies grossières. Les amours védiques si chastes, si pures, ne pouvaient pas convenir aux prêtres, venus d'Asie, qui tenaient le peuple par le plaisir ou par la peur. Adoré, Bacchus étalait son large rire, montrait son ventre énorme, et lorsque ses fidèles le quittaient, ils emportaient le « pieu de Chaldée », le phallus, que l'on processionnait à la suite des phallophores chantant et dansant.

Cette procession honteuse, bruyante, où les hommes et les femmes, ivres de toutes les ivresses, publiquement, se heurtaient se prenant aux chairs, ou s'injuraient, la face « barbouillée de lie », déguisés en bêtes diverses, c'était la Comédie, le « chant du comos », le « chant du banquet ». Un choix de ces « processionnants », — sorte d'élite, — groupés sur un char, dirent un poème dialogué, encore imprégné du dévergondage bachique et coupé d'improvisations, mais contenu dans une trame intelligente, formant un tout. C'est Susarion, de Mégare, qui risqua cette première réglementation de la comédie.

La Dramatique athénienne eut deux écoles : L'école

des tragiques, par Thespis; l'école des comiques, par Susarion.

Phrynichus (600-500) introduisit des rôles de femmes dans les tragédies, ou simplement, peut-être, donna aux rôles de femmes une importance qu'ils n'avaient pas eue jusqu'alors. Il augmenta le choix possible des sujets, en faisant admettre la représentation d' « incidents pathétiques » et de « faits contemporains », tels que la prise de Milet par les Perses. L'émotion du peuple fut telle, à ce dernier spectacle, que l'on interdit la représentation de l'œuvre de Phrynichus.

Pratinas (600-500), de Phlionte, supplantant Phrynichus, créa le drame satirique, excitant le rire pitoyable, et la grande tragédie, c'est-à-dire le récit magistral des « catastrophes », l'expression des « sentiments extraordinaires », en un style simple, naïf, héroïque. Son émule et contemporain, l'Athénien Chœrilus, fut accusé par Sophocle d'avoir diminué l'intention de Pratinas.

Épicharme, qui vint ensuite, Dorien de Cos « transporté à Syracuse dès son bas âge », imprima à l'art nouveau le caractère de sa race : le goût de la plaisanterie lourde, du jeu grossier. Il innova la parodie, cette sottise. Les Aryens, certes, et depuis les Védas, se moquaient volontiers des dieux mal conçus, et des prêtres absurdes; mais avec quelle sérénité, avec quelle délicatesse, au moyen de quelles images, discrètement choisies, ils exprimaient leur scepticisme clairvoyant! Épicharme, véritable Dorien, mit en scène un Jupiter obèse et gourmand, une Minerve déguisée en musicienne de

carrefour, un Hercule stupide; fit danser des danses obscènes à Castor et à Pollux, provoquant le rire évidemment, mais un rire bas, vulgaire, indigne, désenchanteur. Le style d'Épicharme, cependant, valut à la comédie un rang parmi les œuvres littéraires.

Phormis, qui était aussi de Syracuse, se complut aux satires mythologiques.

Cratès, d'Athènes, réagissant contre Épicharme et Phormis, renonçant à la « satire personnelle », revint aux fables antiques, aux sujets amples, généraux, universels, susceptibles d'élargir, d'élever la pensée.

La comédie, « chose de peuple », resta longtemps hors de l'attention des archontes.



CHAPITRE XXII

De 1124 à 500 av. J.-C. — Les colonies. — Première et deuxième émigrations. — Grecs d'Asie. — Sicile.— La Grande-Grèce.— Gaulois.— Naples, Tharsis, Marseille, Cyrène et Naucratis.— Les colonies et les métropoles. — Sybaris et Milet. — Les clérouchies. — Amphyctionies. — Les jeux helléniques. — Les tétralogies. — Athènes, Sparte, Corinthe et Argos. — Industrie, commerce, arts.— Monnaies.



La difficulté de vivre en Hellénie, dont le sol était pauvre, le désenchantement des exodes successifs accomplis sur le territoire hellénique même, les déplacements continuels qui étaient la conséquence matérielle des batailles, et, pour les Aryens demeurés, l'insupportable ennui des perpétuels recommencements, chassaient, à chaque incident politique ou guerrier, tantôt isolées, tantôt réunies, des familles qui allaient grossir des colonies fondées au loin, ou bien en créer de nouvelles.

Les invasions de peuples, consommées, avaient produit des groupements nouveaux. Le contact énervant des races diverses maintenant installées en Hellénie, la

jalousie des villes grandissantes, et, dans les villes, le jeu des conflits personnels, faisaient s'expatrier les « personnalités » vaincues. Le mouvement d'expatriation était si naturel, si régulier, que les colonies en devenaient comme des prolongements du territoire.

La première émigration aryo-grecque nettement caractérisée, reporte à l'époque où le pharaon Ramsès III délivrait l'Égypte d'une invasion d' « hommes blancs », venus « par la mer ». Ces envahisseurs étaient, en majorité au moins, des Grecs-Aryens. Chassés des bords du Nil, ils allèrent (1288-1110) s'installer à l'embouchure du Tibre et en Sardaigne.

Après la chute de Troie, lorsque le retour des Héraclides, en Grèce, y produisit le « grand mouvement de peuples » dont l'Hellénie résulta, les anciens Grecs, les Éoliens (1124), passés en masse en Asie-Mineure, y constituèrent l'Éolide. Ils se répandirent non-seulement en Mysie, mais encore dans les îles proches : Lesbos, Ténédos, Hécatonnèse. Cyme fut la ville principale de ces Éoliens émigrés.

L'émigration ionienne (1044), plus considérable, quitta l'Attique « se refusant à nourrir les Ioniens affamés », peupla les Cyclades, et se répandit sur la côte d'Asie, de l'Hermos au Méandre, et un peu au delà. Ils dominèrent aux îles de Samos et de Chios, et ils occupèrent Milet « aux quatre ports ». Leurs villes furent : Myonte, Priène, Éphèse, Colophon, Lébédos, Téos, Érythrées, Clazomène, Phocée, et plus tard Smyrne, où ils remplacèrent de force les Eoliens.

Après l'invasion dorienne (1049), de nouveaux émigrants, très mélangés, vinrent à Mélos, en Crète, à Cos, à Rhodes. La partie de l'Asie-Mineure que ces groupes influencèrent, prit d'eux le nom de Doride.

La Lycie et la Pisidie, demeurées grecques, conservaient, comme un dogme national les rattachant à Argos, la légende de Bellérophon. Selge et Sagalassos, en Pisidie, se vantaient de leur origine laconienne.

Aspendos et Sidé en Pamphylie, Paphos, Salamine et Cition en Chypre, villes devenues grecques, et fières de cela, imbues de l'esprit phénicien, vivaient dans leur corruption. La religion de ces prétendus Grecs, était faite des rites licencieux et cruels de la religion punique. Ces colonies, comme beaucoup de celles qui avaient été fondées en Méditerranée, se donnaient une origine troyenne. En Italie, Cumes, qui avait été peuplée par des émigrants de Chalcis, d'Eubée et de Cyme d'Éolide (1050), au moment du retour des Héraclides en Grèce, s'enorgueillissait de son origine anté-hellénique.

Le premier contact des Doriens survenus avait, pour ainsi dire, éloigné de la Grèce tous les Grecs capables de la quitter. Après l'invasion, en effet, l'émigration s'arrêta. Vers l'an 800, un nouveau mouvement se produisit, mais dû à des causes nouvelles : Les « pauvres gens », lassés de leur misère, traînée dans des villes opulentes telles qu'Érétrie et Chalcis en Eubée, Mégare et Corinthe, partaient à la recherche d'une vie meilleure, au loin. La Chalcidique reçut le plus grand nombre de ces émigrants. Potydée, qui avait été fondée par Corinthe, et

Olynthe, la ville thrace, toute aryenne, se peuplèrent ainsi.

A l'est du Nestos, jusqu'au Bosphore, et du Bosphore aux bouches du Danube, des groupements actifs se multiplièrent, et ce furent les « Grecs d'Asie ». Au centre de ce peuplement, plus tard, Mégare fondera Byzance. Il y eut là, aussitôt, et vite célèbres, Périnthe, la forte colonie samienne, et Propontide, « qui s'élevait en larges terrasses ». Des deux grandes îles « thrakiennes » : Samothrace, « la pélasgique », avait reçu des Ioniens; Thasos, « dont les mines d'or étaient attirantes », avait été prise aux Phéniciens, qui l'occupaient, par des colons venus de Paros.

La très riche Corinthe, dont les colons étaient d'une audace savante, calculée, s'étendait plutôt vers l'ouest, considérant comme sienne l'antique mer d'Ionie, toute l'Adriatique. Elle eut Corcyre, en l'île, puis Leucade, Anactorion et Ambracie, dans le golfe; et au-dessus, Apollonie, sur l'Aoüs, Epidamme (Dyrrachium), chez les Taulantiens.

Au sud-ouest, des Chalcidiens, conduits par Théoclès d'Athènes (735), allèrent en Sicile fonder Naxos, d'où quelques émigrants se détachèrent pour aller fonder Catane et Léontion. C'est alors que des Doriens stimulés par le Corinthien Archias, imitant les Chalcidiens, vinrent « dans l'île d'Ortygie », près d'un lac nommé Syraco, fonder la ville qui fut Syracuse (734). De Syracuse devaient émaner, successivement, en Sicile, Acrées (664), Casmène (644), et Camarine (599). Ce

nouveau monde, découvert, plutôt que créé, au centre de la Méditerranée, loin des querelles helléniques, d'une fertilité bien faite pour surprendre les arrivants, fut pour les Hellènes comme une tentation irrésistible. On s'émerveillait des « vertes prairies flottantes couvrant la surface des ruisseaux », champs couverts du papyrus importé d'Égypte.

Des Mégariens vinrent à leur tour en Sicile, bâtir Mégara, puis Hybla et Sélinonte (628). Des Rhodiens et des Crétois y firent Géla (687), dont les habitants fondèrent Agrigente (582), sur la côte méridionale, au bord de l'Acragas. Agrigente devait être la rivale de Syracuse, où se mélangeaient des Mégariens, des Corinthiens et des Phéniciens.

Au nord de la Sicile (734-582), les Hellènes ne colonisèrent alors que Zancle (Messine), où s'établirent des « Grecs de Cumes et de Chalcis », et Himéra, bâtie par des Syracusains associés à des colons de Zancle, à côté de Solous et de Panormos, que peuplaient des familles phéniciennes.

L'attrait de la Sicile tourmentait l'Hellénie. Le sud de l'Italie reçut des colons en si grand nombre, que l'extrémité méridionale de la péninsule prit, dans l'histoire, le nom de Grande-Grèce : Sybaris (720), Posidonia, Caulonia, Crotone (710) et Métaponte y furent fondées par des Achéens; les Locriens firent la Locres épizéphirienne (683); les Doriens, Tarente (707); les Messéniens et les Chalcidiens, réunis, Rhégium (668).

Au nord de l'Italie, les Gaulois descendaient la vallée

du Pô. Les Insubres fondaient Milan (587). Pendant un demi-siècle, des groupes divers s'établirent dans cette partie de l'Europe, créant des villes. Les Cénomans se fixèrent à Vérone et à Brixia; les Anamans, à Plaisance; les Boies, à Bononia ; les Lingons, à l'embouchure du Pô; les Senons, sur les côtes de l'Adriatique.

Des colons de Cumes, alliés à des Rhodiens, avaient fondé Parthénope (Naples), au sud de la péninsule.

Des Samiens à la recherche d'un emplacement de colonie, poussés par le vent jusqu'au détroit de Gibraltar, l'ayant franchi, abordèrent à Tartessos, à l'embouchure du Bétis, où des Phéniciens avaient un de leurs grands entrepôts (629). Autour de Tartessos, la terre se montrait « riche en mines d'argent ». Le roi du pays, Arganthonios, qui détestait les Phéniciens, avait incité les « hommes de Phocée », très habiles, à quitter en masse l'Ionie pour venir coloniser son territoire. Les Phocéens n'avaient consenti qu'à bâtir de fortes murailles autour de la ville, avec l'aide du roi.

D'autres Phocéens (600), après un arrêt en Corse, avaient repris la mer et fondé Marseille (Massalia), en un site merveilleux. Peu de colonies eurent une origine aussi « grecque », aussi pure. Massalia, dont la prospérité fut rapide, créa des « établissements » sur les côtes de la Gaule et de l'Espagne.

Des colons venus de Zacynthe fondèrent Sagonte; des Rhodiens, en Catalogne, firent Rhodos (Rosas).

Au nord de l'Afrique, des Doriens qui occupaient Théra, cherchèrent en Libye un « point délicieux et fer-

tile, et l'ayant trouvé, bâtirent Cyrène. Quatre colonies importantes résultèrent de cette création (632) : Apollonie, le port de Cyrène, Barcé, Tauchira et Hespéris. Ces colons très ardents s'assurèrent la domination du territoire, en attaquant en soumettant les « peuples nomades » qui tenaient le pays, depuis les frontières de l'Égypte jusqu'à la Grande Syrte.

En Égypte (650), le pharaon Psamétik Ier avait dans son armée, toute de mercenaires, des Grecs de Carie et d'Ionie, qu'il appréciait beaucoup. Des « marchands » ayant suivi les « soldats », une communauté grecque (Hellénion) s'était formée, — Naucratis, — sur la branche canopique du Nil. Quatre villes ioniennes, — Chios, Téos, Phocée et Clazomène, — quatre villes doriennes, — Rhodes, Cnide, Halicarnasse et Phasélis, — et Mitylène d'Ionie, s'étaient entendues pour faire ériger, à Naucratis, un temple commun avec « son enceinte sacrée ». Les Hellènes de Naucratis tenaient du pharaon, le droit d'agir en maîtres dans « leur cité », de s'y considérer comme en territoire hellénique; mais il leur était absolument interdit de trafiquer, de vivre, même en Égypte, ailleurs qu'à Naucratis.

Des colonies devenues très prospères commençaient à s'enorgueillir, à se considérer comme ayant dépassé la gloire de leur métropole. L'achéenne Sybaris eut bientôt une armée de trois cent mille hommes. Milet comptait trois cents villes à ses ordres, au loin.

Du côté de l'Orient, en Thrace et en Asie-Mineure, les premiers émigrants avaient été des Grecs aryens

inquiets de l'avenir, tourmentés, fuyant un danger possible, ou matériellement rejetés hors de la Grèce par la poussée des envahisseurs. Le deuxième mouvement d'expatriation, du côté de l'ouest, eut le caractère d'une extension : l'Hellénie s'élargissait. Les colons ne se considéraient pas comme séparés de la « ville mère », sauf quelques exceptions toutefois. Les colonies où les Phéniciens dominaient, rêvaient d'une indépendance autoritaire, exclusive de tout sentiment patriotique.

Pendant que les Hellènes installés presque tout autour de la Méditerranée, en des points admirablement choisis, aux embouchures des fleuves notamment, tenaient l'Italie, l'Espagne, l'Afrique, l'Asie, la Thrace et la Scythie d'Europe, en Hellénie, les antagonismes s'accentuaient : Athènes, Sparte et Corinthe prétendaient à l'omnipotence. Les colonies ne devaient pas tarder, non plus, à se disputer les influences et les trafics.

Les colonies d'Athènes, ou clérouchies, se distinguaient par une organisation spéciale. Les colons tenaient « leurs lots de terre » d'un décret du peuple, et la constitution athénienne les régissait. Les clérouques devaient un service personnel dans l'armée. Les vœux légaux des clérouchies étaient exposés à l'acropole. C'est Athènes qui désignait et qui envoyait les stratèges et les gouverneurs. Cependant, les clérouchies avaient une monnaie.

Les colons d'Athènes se distinguèrent, en outre, par le dédain qu'ils eurent de tout lien religieux. Chaque clérouchie s'installant, adoptait les divinités « maîtresses

du territoire » choisi, ou bien s'appropriait un culte quelconque, emprunté. Il y eut donc, dans l'ensemble des colonies athéniennes, des divinités communes à toutes les clérouchies, et d'autres tout à fait particulières. L'acte religieux initial, seul, était identique : Les conducteurs de l'exode emportaient toujours un « feu » pris au foyer sacré.

Pendant que cette indifférence religieuse caractérisait le mouvement d'expansion des Grecs nouveaux, au moins quant à la partie de l'Hellénie qui était restée la plus aryenne, les « confédérations religieuses », — les amphyctionies, — très développées sur le propre territoire hellénique, prétendaient au gouvernement des hommes.

A défaut de culte unifié, de sacerdoce organisé, de divinités prépondérantes, l'unique « lien » qui existât alors entre les métropoles et les colonies, c'étaient les jeux, empruntés à l'Égypte par les Éléens, lorsqu'ils voulurent régler les « fêtes olympiques ». Les jeux furent une cérémonie, un rite, une « célébration commune », où chacun apportait son élément d'action : éloquence, musique, force, adresse, poésie, danse. Les prêtres de Bacchus, en s'emparant d'abord de ces solennités, les avaient rendues abominables ; les Aryens eurent la force de réagir, et c'est en réglementant le dévergondage bachique, déchaîné, qu'ils substituèrent, au moyen des représentations théâtrales, les joies de l'esprit aux plaisirs des sens.

La présence des Achéens et des Doriens, l'influence

qu'ils exercèrent, — par leur manière de comprendre et de goûter les choses de l'art, — sur les manifestations aryennes, très simples, très pures, mais petites un peu, donna de l'ampleur aux choses. Les processions bachiques cessèrent; il y eut de grandes réunions, des « assemblées de peuple », des concours publics, où les poètes, tragiques et comiques, se disputaient les applaudissements. L'œuvre finit par comprendre trois tragédies et un drame satirique : ce fut la tétralogie. Capables des plus grands efforts, mangeurs et buveurs intrépides, auditeurs insatiables, les Achéens et les Doriens, — les Achéens surtout, — par leur exemple, amenaient les Aryens à affronter vaillamment ces satisfactions énormes, à en jouir tout à fait, à y participer même.

Ces « jeux » furent l'unique lien national; et les Athéniens en profitèrent le plus, parce que c'était d'Athènes, généralement, que venaient les vainqueurs. Athènes succédait à l'Ionie, dont elle parlait la langue. — « Attique » et « Ionien » étaient devenus des qualificatifs identiques. Mais l'impression asiatique, profondément ressentie, était ineffaçable, malheureusement.

Sparte, entraînée au delà du but qu'elle s'était assigné, isolée dans son égoïsme, incapable de jouir de ses œuvres, et très attristée de cette incapacité même, dévorant sa désillusion, attendait, ainsi qu'un fauve dans son antre, l'occasion de saisir une proie. Tissant ses intrigues, couvant ses convoitises, ourdissant ses trahisons, Sparte n'intervenait en rien dans l'ascension de l'Hellénie intellectuelle.

Corinthe, si bien placée, — « dont les portes ferment un double océan » dira Pindare, — semble, à ce moment, vouloir attirer à elle et mettre en œuvre, à son profit, toutes les forces, toutes les aspirations de l'Hellénie. Très peuplée, sincèrement admiratrice des choses de l'esprit, déployant un zèle extraordinaire pour la liberté des hommes, enrichie par ses trafics multipliés, Corinthe s'impose, capable « d'ébranler la terre d'un coup de son trident ».

Argos, l'antique, reste avec sa tradition, sorte de sainteté. On disait d'elle que, la première, elle avait utilisé les métaux précieux, l'or, l'argent, le fer, le plomb et le cuivre ; qu'elle avait donné, aux trafiquants, les premiers « poids » au moyen desquels les trocs se constatent, et frappé la première « monnaie », — à l'empreinte de la tortue d'Égine (900 ou 800), — représentation de la valeur des choses échangées.

L'Hellénie grandissait, et les Hellènes, célébrant leurs gloires en des récits pompeux qui s'exportaient, voyaient arriver continuellement, du nord surtout, des hommes, heureux de leur résolution, augmentant le groupe hellénique. On a évalué à quatre millions d'êtres au moins, six millions au plus, l'ensemble des habitants de l'Hellénie à cette époque. Le territoire ne pouvait pas suffire à l'alimentation du minimum supposé. Or les nouveaux-venus, pour la plupart, étaient de vigoureux consommateurs. Par la navigation, la pêche, le commerce et l'industrie, les Hellènes tâchaient de suppléer à l'insuffisance de leur sol.

L'industrie hellénique, empruntée en entier aux « étran-

gers » quant aux sujets, aux formes et aux ornements, — sphinxs, griffons ou palmettes, caractéristiques des civilisations déjà vieillies aux bords du Tigre et du Nil, — eut, comme stimulant, l'irrésistible besoin d'exprimer une pensée en façonnant un objet quelconque, un climat laissant en pleine quiétude l'esprit actif, et le spectacle continuel de la beauté par excellence, c'est-à-dire du plus admirable corps humain qui ait jamais existé, sous un ciel permettant le nu, dans un décor s'harmonisant à la grâce des lignes, et d'un coloris faisant ressortir l'éclatante et solide richesse des chairs.

Avec de tels modèles, de telles excitations, de telles possibilités, l'industrie hellénique devait aller vers l'art, toujours; et c'est pourquoi la Grèce, dont les artistes furent merveilleux, ne nous a laissé qu'une industrie de deuxième ordre.

Les industriels d'Athènes, d'abord renommés, faisaient des poteries, — le tour du potier ayant été importé d'Égypte, par le fils de Rhœcus, Théodorus (800), — et des bronzes d'alliages divers. Les « poteries attiques » s'échangeaient volontiers partout; elles allaient jusqu'au nord de l'Italie et chez les Éthiopiens.

Les deux grandes îles asiatiques, — Rhodes et Chypre, — imitèrent de l'Égypte ces figurines, qu'une tradition pieuse réclamait, en quantités étonnantes, pour être placées près des morts, dans les tombeaux. Les Phéniciens avaient fait jadis un très grand commerce de ces statuettes, les unes plaisantes, gracieuses, les autres toutes roidies dans leur mystère symbolique.

Rhodes (600-500), qui devint un grand centre de fabrication, enleva aux Phéniciens le monopole lucratif de l'exportation des figurines. Ces œuvres, bien grecques, « robustes et conquérantes », d'une audace, d'une netteté, d'une rigueur que les Étrusques traduiront en sécheresse, satisfaisaient le regard, à cause de la clarté avec laquelle elles exprimaient une pensée et de la sincérité de leur exécution. Mais les sculpteurs de l'Hellénie vont arriver, et la Rhodes industrielle, éclipsée, déchue, disparaîtra, ne conservant que son art de peindre des vases. De même que l'avènement de la sculpture grecque ridiculisa presque l'art des figurines, en fermant la période du « chaos égypto-assyrien », ainsi l'art du potier, se développant, imagina ces formes splendides, qualifiées à tort d'étrusques, et qui sont les œuvres admirables d'artistes grecs ayant vécu à Athènes ou à Corinthe.

Par sa générosité, par son activité, par le spectacle charmant qu'elle donnait de son goût et de son zèle, Corinthe attirait les artistes. La « cité des deux mers » était déjà toute pleine d'objets d'art.

Les échanges se multipliaient à mesure que les Hellènes se répandaient. Les trafics suivaient nécessairement les extensions nouvelles. Palmyre conservait l'importance que lui valait le passage des caravanes, mais cette importance diminuait, parce que les envois par la mer, moins coûteux sinon plus sûrs, se développaient. La trirème athénienne, aux rameurs placés sur un même banc, allait partout, « prenant le milieu de la mer » (800-700), continuant sa route « après l'heure où le soleil

tombe vers l'ombre, où la nuit a coutume d'inspirer au pilote des inquiétudes ». Ce qui n'avait été jusqu'alors qu'un cabotage restreint, devenait maintenant une navigation de long cours. Les vaisseaux helléniques filaient droit au but, devant eux, dans la mer Noire et dans la mer Méditerranée. Cette « audace des nefs » amena, comme un indispensable correctif, le besoin de réglementation, de discipline; la hiérarchie des marins en résulta : « Parles-tu donc si haut, dit l'Aigisthos d'Eschyle, toi qui es assis au dernier aviron, quand d'autres commandent et tiennent la barre de la nef! »

Les échanges des menus objets, innombrables, furent le grand élément d'éducation. Les tapisseries, les pierres gravées, les coupes de métal, les terres cuites, — sortes de pacotilles adjointes aux grands transports commerciaux, — mettaient en relations d'idées, et de sentiments, les Hellènes des métropoles et des colonies, les Assyriens, les Égyptiens, et, plus qu'on ne le suppose, les Indiens et les Éthiopiens dont les œuvres diverses, bizarres parfois, étranges, attiraient l'attention, faisaient jaillir des pensées nouvelles. Les dessins des tapisseries assyriennes étaient des modèles souvent complets; l'art de la décoration en fut peut-être la conséquence.

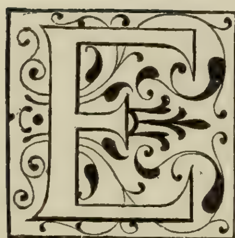
Les « signes d'échange » s'imposaient; il y eut des monnaies de toutes sortes, à l'empreinte des hommes et des villes : la monnaie de Gélon, à la tête grasse, aux cheveux bandelés, avec sa représentation d'une Victoire ailée que des chevaux fougueux emportent; — la monnaie de Corinthe, vite faite, au cheval ailé se cabrant; —

la monnaie d'Athènes, avec la chouette, dans une couronne laurée, tenant une urne dans ses serres, et la tête de Pallas, belle, correcte, portant le casque orné de l'urœus égyptien, ayant un caducée à droite, comme une marque; — la monnaie de Cyrène, caractéristique, avec son « bouquet de maïs » et sa tête d'homme barbu, au nez mince, aux cheveux frisés; — et la monnaie de Mitylène enfin, importante, avec sa tête si franchement gravée et sa lyre lourde, à six cordes.



CHAPITRE XXIII

Héros et divinités. — Le Jupiter pélasgique. — Aphrodite et Dioné.— L'Achéron.— Dodone, Delphes, Éleusis, Olympie.— Le pessimisme. — Le mont Olympe. — Le classement des divinités. — La Saranyu védique et les Érynnies. — Parques et Gorgones. — L'immortalité des dieux. — Aryens, Égyptiens et Asiatiques. — L'Amour et l'Amitié. — La Pitié.



En Grèce, en Hellénie, la civilisation aryenne n'échappe pas aux conditions historiques de la formation et du développement de l'esprit religieux. Les premiers Grecs, au nord de l'Olympe, comme les Aryas de l'Hindoustan au nord des monts Vindhya, éprouvent d'abord pour la nature immuable, un ample et grave sentiment d'admiration, et ils expriment ce sentiment. Dans les vals de Dodone, peuplés de chênes, où courent mille ruisseaux chantants, les premiers Grecs, aimant la vie, s'extasiaient; sur la haute montagne, sur le sommet que l'ombre des aigles caressait, ils plaçaient le trône de leur Indra, le

Jupiter pélasgique, maître de la foudre, très fort, souverainement bon.

Il survint, à Dodone, — ainsi qu'une antique légende l'a consacré, — une prêtresse d'Égypte, « que les Phéniciens avaient enlevée », et qui savait donner aux hommes le spectacle émouvant des volontés divines manifestées. Le vol des aigles, le roucoulement des colombes, les harmonies du vent dans les rameaux, les signes sacrés et les langages mystérieux, la « femme égyptienne » les interprétait. Bientôt, les éléments naturels, que les Pélasges adoraient, prirent un corps, devinrent des personnalités. La Terre, la « douce et généreuse terre », productrice, ce fut Dioné, fille des Eaux (Océan) et de la Justice (Thétis), dont Jupiter était l'époux. De l'union de Jupiter et de Thétis naquit l'Amour même, Aphrodite, dont « l'oiseau sacré de Dodone », la colombe blanche, était le symbole caractérisé.

Comme en Égypte, l'au-delà de la vie, ce problème redoutable, se résolut d'un trait réel. Sur les bords du Nil, à Abydos, on voyait la montagne « derrière laquelle s'étendait le séjour des morts », et, dans cette montagne, l'échancrure par laquelle les âmes passaient, pour aller vivre, « de l'autre côté », la seconde vie ; à Dodone, les premiers Grecs virent également, « de l'autre côté du mont Tomaros », au fond d'un ravin sombre, le fleuve Achéron, torrentueux, « menant chez les morts ».

C'est alors, sans doute, que les premiers dévots, émus, firent ces « anciennes idoles, formées d'un tronc d'arbre grossièment taillé en figure humaine », dont parle Pline,

que les sculpteurs et les poètes grecs, plus tard, devaient faire vivre et immortaliser.

Le mélange des races, la différence du climat, à l'est et au sud de Dodone, en Thessalie d'abord, en Locride ensuite, modifièrent ce premier « effet mythique », et le panthéon grec se compliqua de divinités, dont les origines et les exigences, disparates, produisaient jusqu'à de psychiques contradictions. De cette confusion, les poètes très ingénieux, sans scrupules, tirèrent une théogonie, et les prêtres surent, exploitant les croyances enracinées, substituer, « pour les besoins du peuple », à la simple et sincère expansion des sentiments humains la troublante gravité des rites mystérieux. Cependant, l'empreinte religieuse du premier culte grec, tout aryen, fut à ce point profonde, que malgré les menaces et les séductions, les efforts violents et les insinuantes habiletés, jamais l'Hellénie n'eut, à proprement parler, de religion d'État, fixée, complète, omnipotente. La religiosité hellénique, individualisée, hésitante, théatrale, dominée d'un formidable et indestructible « qui sait ? », privée définitivement des communions naturelles, si consolantes, attirée hors de son sanctuaire primitif, ombreux et frais, ne pouvait, flanquée du doute, qu'aboutir à un pessimisme conscient.

Après avoir eu « son âme dans les choses », personnifiant la nature pour mieux l'aimer, après « avoir chanté la vie », vécu sa joie et son amour; précipité maintenant en Hellénie, sollicité de toutes parts, tiraillé entre Dodone, Delphes, Olympie et Éleusis, que tenaient et qu'exploi-

taient des confréries suspectes, rivales, l'Aryen de Grèce s'attristait de sa désillusion. Quels changements, depuis cette parole du héros de l'Iliade, d'Achille : « Je préfère vivre esclave, mais vivre sur la terre, qu'être roi chez les morts », jusqu'au cri de désolation jeté par Théognis : « Le meilleur, pour l'homme, c'est de n'être point né ; le plus grand bien ensuite, c'est la mort prompte ! » — Et Ménandre écrira : « Il meurt jeune, celui que les dieux aiment ».

L'Inde védique a sa montagne sacrée, le mont Mérou ; la Bible hébraïque vénère le mont Ararat ; les Mongols ont leur Altaï, et les tribus finnoises leur Oural ; les Phéniciens adoraient le mont Carmel. Les Grecs ne firent pas de leur mont Olympe une divinité ; ils le considérèrent comme le séjour des dieux.

Le déplacement des Grecs qui les porta de l'ouest à l'est, de l'Épire à la Thessalie, en rompant la tradition aryenne, laissa Dodone et son « chêne parlant » comme dans un recul lointain, donnant à l'Olympe une majesté. Toutes les divinités accoururent, escaladant le trône nouveau, très élevé. Alors, ce que l'on peut appeler le polythéisme aryen, et ce qui n'était, en somme, que l'adoration de toutes les choses de la nature, subit le double choc, le double contact du vigoureux dualisme iranien et du monothéisme asiatique. Ormuzd et Ahriman, le « dieu bon » et le « dieu mauvais », s'insinuaient, tandis que le « souverain dieu », — Baal, Moloch ou Jéhovah, — parlait en maître inévitable. L'Aryen troublé, conciliant, les bras ouverts, l'esprit docile, acceptait tout,

peuplant son Olympe de divinités jalouses, en disputes, remplissant le monde de nymphes, de dryades, d'apsaras, de péris, d'elfes et de nixens.

Mais, artiste et curieuse, laissant venir à elle tous les dieux, la Grèce va bientôt légionner cette foule, mettre de la logique dans cette incohérence, imposer de l'ordre à ce chaos. Chacun à son rang, chacun à son rôle : Jupiter, le Premier, « père des dieux », est aussi « l'air qui enveloppe les choses »; Neptune, « maître des eaux », c'est l'Océan même; Apollon, dieu du jour, n'est autre que le « soleil éclairant et échauffant »... — Tous, ainsi, anciens et nouveaux, reçoivent successivement la marque aryenne, ineffaçable; tous, du plus grand au plus petit, du « maître de l'Olympe », magnifique et resplendissant, jusques aux naïades, qui sont, en même temps les, « déesses chastes et craintives cachées au fond des sources » et les sources elles-mêmes, vivantes.

A leur tour, les sentiments et les « faits » humains, nobles, — la Force, le Courage, l'Adresse, la Beauté, — furent des dieux qualifiés, vus, définis. L'Hellénie eut Mars, le « dieu le plus fort »; Apollon, le « dieu le plus adroit »; Vénus, la « déesse la plus belle ». Pauvres divinités, faites à l'image de l'homme, soumises à tous les caprices des poètes, leurs créateurs. Homère n'hésite pas à faire frapper les dieux « du fer de la lance aiguë » que brandissent les guerriers, et il décrit les blessures dont souffrent Pluton, Mars, Vénus et Junon. Un instant, dans l'œuvre homérique, Neptune et Apollon sont les esclaves d'un homme, Laomédon.

Les premières « fictions mythologiques » ainsi composées, logiques, naturelles, subirent très vite, et parfois jusqu'à l'effacement complet, les corrections cléricales. Le génie hellénique, où le génie grec, honnête et clairvoyant, persistait dans une si large mesure, se laissa cependant attirer, séduire, prendre, vaincre, devant l'autel, par les formules asiatiques.

Jupiter, l'Indra de Dodone, le Zeus « dispensateur des biens », le tonnant époux de Héré, victorieux, tout sagesse, très juste, très bon, très beau, devint large et grand, épais, énorme, trônant assis sur une foudre « attelée de coursiers infatigables », et qu'il « remisait chaque nuit, comme un char ». Ce Jupiter nouveau, touranien d'allures, gras, jure par l'eau du Styx, parle en « justicier inexorable », et condescend à « cuire le vin dans les grappes vertes », l'été, d'un regard. Despote, tantôt, hautain, tantôt servile et capricieux, ce « maître des divinités » n'inspire ni l'admiration ni le respect.

C'est Neptune (Poséidôn), dont la personnalité « entoure la terre », créateur des chevaux, armé du trident marin « qui est la lance avec laquelle il ébranle les continents », et qui a en soi du Vichnou védique; — Mars (Arès), « à la lance noire de sang », qui se repaît du courage des hommes », brillamment armé, fier de son casque d'or « resplendissant », portant le fouet égyptien, double; — Mercure (Hermès), tantôt utile et plein de sagesse », tantôt « néfaste et plein de ruses », messager des dieux, de tous les dieux, « supérieurs et inférieurs », qui vit dans l'espace, et tourne à l'Hermès souter-

rain d'Eschyle; — Apollon, le dieu des clartés, le Phœbus « aux longs cheveux roux », l'Hélios universel « roi de Lycie et de Délos » suivant Pindare, transporté d'Asie à Delphes par les Crétois; — Vulcain (Héphaistos), « boiteux et frémissant dans sa force », roi des feux souterrains, des tremblements de toutes sortes, le forgeur des armes divines; — Pluton (Hadès), le « dieu des enfers »; — Junon (Héré), l'épouse de Zeus, hargneuse et jalouse; — Minerve (Pallas Athèné), la « déesse ambroisienne », attentive, « qui est debout devant les portes » dit Eschyle.

Artémis (Diane), l'étrange déesse, parfois « bienveillante aux faibles », protectrice, et puis impitoyable, « joyeuse des flèches qu'elle envoie », venue de Chaldée certainement, au moins sœur d'Anat, la « déesse babylonienne », la dame du dieu Anou, adoptée par les Perses, apportée aux Hellènes par les Phéniciens, toute nommée, — Anaït, Tiana, Diana, — d'abord chaste, indépendante, indomptée, courant les bois avec sa troupe de nymphes farouches, et tout à coup changée, devenue fantasque, « diverse comme la lune », violente, furieuse, méchante, « stérilisant d'un regard les fruits verts », aimant sa nudité, se voulant femme, et « prenant des mamelles », exigeant un culte dont les prêtres sont des eunuques, présidant avec effronterie à des théories d'obscénités. La Diane des premiers temps, vierge, qui n'apparaissait aux jeunes filles que « resplendissante de lumière », maintenant amoureuse d'Endymion, pâlie, roulant dans l'espace, devient Séléné.

Thémis, la déesse des suppliants, la « vierge justice », fille de Zeus, semble faite pour remplacer la Diane perdue, affolée, errante. « Thémis, dit Hésiode, met et maintient toutes choses en place ».

Vénus (Aphrodite), la grande dame d'Asie, la Mylitta d'Hérodote, — et qui n'est que l'Ister d'Assyrie, la Nana d'Élam, l'Anat de Chaldée et de Judée, — la « déesse myrionyme », bonne et voluptueuse, ou sinistre et cruelle, domine le panthéon nouveau, s'empare de toute l'Hellénie. Sous le nom de Cypris, « couronnée de violettes », ou « d'Astarté donnant une longue vie », les autels de la « déesse aux noires paupières » couvrent les côtes de la Méditerranée. Par l'avènement de la Vénus Aphrodite en Europe, l'Asie triomphe, et avec beaucoup plus d'intensité qu'en Phénicie, jadis, où l'influence égyptienne avait gêné le développement de l'idée chaldéenne. La pompe rituelle, « voluptueuse et sanglante », des divinités asiatiques, séduisait plus rapidement et plus complètement les Hellènes, jeunes encore, qu'elle n'avait dompté les Phéniciens, dont l'expérience était mûrie, et qui, tout en s'adonnant aux plaisirs sacrés, se défiaient des prêtres et des prêtresses les distribuant.

Les mythes aryens et les divinités égyptiennes ne purent rien, en Hellénie, contre Vénus, d'autant que le dieu principal des vieux Grecs, l'Indra de Dodone, Zeus, s'était compromis, presque ridiculisé, et qu'Apollon l'avait supplanté, non-seulement à Delphes, parmi les prêtres, mais encore au Parnasse, parmi les hommes.

Les « idées aryennes », divinisées, — Éos, l'Aurore

amenant le jour, « avec ses blancs coursiers »; — Vesta (Hestia), l'Iranienne, l'épouse du vrai Zeus, que l'on prit pour Cybèle, et que le « feu d'Agni » représentait; — l'Égyptienne Latone (Léto), chassée par Junon, livrée à la moquerie des Cariens; — Cérès (Déméter), la « déesse des blés », dont l'amour maternel fut immense; — l'adorable Adonis, mort, dont la résurrection annuelle était fêtée par les femmes de Byblos, inconsolables; — et le Bacchus primitif lui-même, le Dionysos excellent, semblable à Osiris, — durent céder leur influence, non pas aux divinités nouvelles introduites dans l'Hellénie, mais aux prêtres.

L'esprit aryen cependant, incapable de soumission définitive, retenu par ce goût persistant de la vie communale qui le caractérisait, devait résister aux prétentions d'une confrérie, d'un collège quelconque, surtout à l'omnipotence d'un seul dieu. Chaque ville eut sa divinité. Athènes choisit Minerve; Éleusis conserva Cérès; Thèbes eut Bacchus; Junon domina à Argos. Les prêtres de Delphes restèrent fidèles à Apollon. Vénus, partout admise, avait son autel principal en Chypre. Il en fut des divinités comme des héros, que l'on vénérait là où leurs actes avaient laissé de la gloire : Œdipe à Thèbes, Thésée en Attique, Méléagre en Étolie, Achille en Thessalie.

Plus héros que dieu, Hercule (Héraklès), venu de Phénicie, — Melkarth tyrien, — mais certainement devancé en Grèce, par un « homme » y ayant positivement accompli des merveilles, Hercule fut peut-être le seul,

parmi les dieux, qui eut des adorateurs dans toute l'Hellénie. Son caractère et ses œuvres enorgueillissaient l'Hellène et le non-Hellène; tous se montraient fiers des « travaux » de cet audacieux. Sa légende héroïque, suffisamment simple, pouvait être opposée aux mystères compliqués des sacerdotes, donnée comme un fait humain égal, sinon supérieur, aux miracles promis. — « La terre, dit Pindare annonçant le héros, la terre a reçu ce germe inaccessible à la terreur; les flancs d'Alcmène préparent au monde Hercule! » — Junon, « dont les yeux veillaient », fut jalouse de la naissance de l'enfant « né pour les triomphes ». — Fils d'Indra, du Jupiter de Dodone et d'une « mortelle », le nom et l'origine d'Hercule étaient essentiellement aryens.

A cet Olympe, déjà nombreux, l'intérêt des prêtres, la fantaisie des poètes et l'imagination des peuples, ajoutèrent encore, et en outre, autant de divinités qu'il y eut en Hellénie, et hors de l'Hellénie pourrait-on dire, de pensées jaillissantes et vagabondes excitées vers l'au-delà du réel.

Esculape (Asclépias), qui avait fait partie de l'expédition des Argonautes, qui savait « l'art de guérir », devint dieu par la gratitude des Grecs; Épidaure, Athènes, Pergame, Cos et Smyrne lui dressèrent des autels. — Les Arcadiens conservèrent Pan, le chèvre-pied, l'ami des troupeaux, le protecteur des pâturages, l'Arya parfait, le berger divin buvant l'harmonie de son chalumeau, difforme cependant, sujet aux moqueries faciles des divinités orientales survenues, et se jouant de ses ten-

dresses gauches, mais qui, tout disgracié qu'il fût, tenace, devint plus tard, à lui seul, la personnification de tous les dieux. — Il y eut aussi des divinités dédoublées sous une forme unique, tant le parallélisme des deux intentions était étroit. Séléné fut en même temps le « disque lunaire » vu en soi, éclairant, « œil de la nuit », divinité protectrice, « reine des étoiles », et l'astre mystérieux « mesurant le temps », que Pindare « salue de ses vers ». Chez les Juifs, cette seconde Séléné, déesse inquiétante, procurait la peur; sa décroissance épouvantait.

La substitution des divinités asiatiques aux divinités aryennes, apportait aux Hellènes l'énervement, une lassitude, de la crainte. Les mythes aryens, sans dogme, sans culte, sans prêtres, simplement agréables ou consolateurs, imaginés par l'homme, participaient à sa propre vie; les dieux nouveaux, imaginés et servis par des prêtres exigeants, insatiables, oisifs et vaniteux, excédés de convoitises et d'ambition, devaient s'imposer par le charme des sens ou les tremblements de la chair.

Il y a, dans les mythes aryens, aussi loin qu'il est permis d'atteindre, une adorable conception : la Saranyu védique, toute blanche, toute rose, qui personnifie les premières lueurs du jour. Le drame de l'aube, dans lequel Saranyu avait le rôle principal, c'était l'apparition de l'Aurore chassant le crime noir chaque matin, « tuant la nuit ». La vengeresse venait au ciel, immaculée, « souriante au pâtre, douce au laboureur », et par sa seule présence triomphait de l'ombre, du mal, du « criminel ». Un instant, l'horizon se rougissait du sang de la

victime, répandu. Cette Saranyu, c'était l'Érynnis védique, « l'Érynnis primordiale ». L'Hellénie s'empara de ce mythe adorable, qu'elle multiplia; le monde se remplit des vierges charmantes, devenues des « Irritées », et les Érynnies grecques personnifièrent désormais le remords et le châtiment. Hésiode les fit naître « du sang d'Ouranos mutilé par la faux de Chronos ».

Les prêtres eurent dès lors à leur disposition une cohorte de « noires filles », effroyables, acharnées, « implacables rongeuses de semences », dont l'hymne, se « chantait sans lyre », et qui se partagèrent, avec les Parques, « ces trois vieilles filles », et les Gorgones ailées, funestes, « aux cheveux de serpents », la destinée des hommes. « Qui donc tient le gouvernail de la nécessité? demandent les Océanides. Prométhée répond : « Les trois Parques et les Érynnies à la mémoire fidèle ».

L'immortalité des dieux, pour les Hellènes, se définit en une probabilité relative à la survivance des hommes. Le symbolisme de « l'éternel divin » se manifestait par l'image du poulpe et du papillon, formule nette de transmission, passage du laid au beau, de l'insuffisant au définitif, par gradations successives. Les dieux mouraient, ou pouvaient mourir; la « cessation de la vie » n'équivalait pas pour eux à l'anéantissement : ils devenaient un peu plus ou tout à fait dieux, pourrait-on dire, et ils allaient vivre, finis, en des lieux inaccessibles, impénétrables, dans des « palais superbes, bâtis au milieu de délicieux jardins ».

Les divinités innombrables et diverses, dont se peuplait

le panthéon hellénique, obligeaient les Aryens à un labeur. Leurs esprits n'étaient en repos, que lorsqu'ils avaient mis en un certain ordre, en classement logique, en hiérarchie raisonnée, les dieux nouveaux. C'est de ce « travail » que résultèrent les milliers de fables, de légendes, de récits, par lesquels chaque divinité eut son origine, son état civil, son rôle et son pouvoir exactement déterminés. Et les sculpteurs, à leur tour, éprouvèrent l'impatience aryenne, eux dont les mains frémissantes, inoccupées, brûlaient de donner aux dieux admis, aux héros divinisés, leur forme grandiose décisive; en même temps que les architectes songeaient à la « maison » dans laquelle les statues vivraient.

L'idéalisme aryen devait l'emporter sur les formules asiatiques, quant à l'expression des divinités helléniques; mais les cultes d'Asie, importés par les prêtres, et que les Aryens ignoraient, devaient s'imposer aux Hellènes; de là deux contradictions, deux non-sens, perpétués, qui empêchèrent la formation d'une religion hellénique. Ayant fait leurs dieux librement, les Aryens ne surent pas résister au joug des prêtres. Les Perses eux-mêmes, pris au charme, sacrifièrent aux dieux babyloniens, qu'ils méprisaient, afin d'avoir le droit, ou le moyen, ou le prétexte, de jouir de la cérémonie des sacrifices, de participer au culte qui les attirait.

Trois étapes, bien marquées, sur la route parcourue : l'idée aryenne, pure, dominante sinon unique, s'étendant sur presque toute l'Asie-Mineure, au moins jusqu'en Phrygie vers l'est, et sur toute la Thrace, toute la Macé-

doine, une partie de l'Épire et une partie de la Thessalie, et cela jusqu'aux événements qui préparèrent la chute de Troie; puis l'idée égyptienne, venue au continent grec avec les colons du Nil; enfin l'idée asiatique, apportée par les Phéniciens. — « Les Égyptiens ont été les premiers, parmi les hommes, dit Hérodote, à donner des noms aux douze dieux, à leur dresser des autels, des temples, des statues; c'est d'eux que les Grecs tiennent tout cela ». La Phénicie donna les devins, les augures, les prêtres et les prêtresses.

Il n'y eut probablement jamais, en Hellénie, un seul Aryen parmi les prêtres; la conception des êtres divins, malgré toutes les tentatives et toutes les corruptions, n'y descendit pas jusqu'à la formule asiatique. C'est pourquoi le « symbolisme des croyances de la Hellade », échappe à qui ne sait pas les hymnes védiques et les pages du Zend-Avesta.

Quelle peine continuelle, quoique inconsciente, poètes et sculpteurs se donnent, en Hellénie, pour ramener au simple, au vrai, à la « juste mesure », au beau par conséquent, tout ce que l'exubérance asiatique complique, surcharge, enlaidit. La Vénus d'Asie va triompher, comme mère des amours, dispensatrice des joies sensuelles, maîtresse des attraits humains, cause unique des êtres, et voici Phérécyde qui renverse l'échafaudage, qui écrit : « Lorsque Jupiter voulut créer le monde, il se fit amour ». Vénus est subordonnée.

Malgré la terreur que les prêtres croyaient inspirer, en menaçant les hommes de la violence des dieux irascibles,

Servius dit : « Autrefois, on appelait *mânes* tous les dieux, ceux d'en haut aussi bien que ceux d'en bas, et ce mot signifie *bons* ». La conception aryenne de la divinité bienfaisante s'impose donc, malgré tout : le dieu se sacrifie lui-même à l'homme. C'est leur propre essence, c'est leur propre corps, c'est leur chair et leur sang que Cérès et Bacchus donnent aux hommes, « pour les nourrir et les désaltérer ». Ce don est à l'inverse, absolument, de l'idée asiatique.

Pour juger de l'influence, à chaque époque, de l'esprit aryen en Hellénie, il suffirait de mesurer l'intensité des sentiments et des manifestations qu'y faisait naître le culte de l'amour et de l'amitié. La Pitié, qui est la divinité aryenne par excellence, eut son autel à Athènes.



CHAPITRE XXIV

Les douze grands dieux.— Champs-Élyséens.— Le Tartare et l'Érèbe. — Le séjour des morts : Amenti, Séôl, Hadès. — Religion et sacerdoces. — Culte. — Signes, présages, oracles. — Dodone et Delphes. Apollon, Esculape, Amphiaraüs, Trophonius. — Dioné et le Jupiter Naïos. — Les Péléïades. — La Pythie. — La source de Claros. — Les Asclépiades. — La peau du bélier. — L'oracle d'Ammon. — Le Destin.



Les douze grands dieux dont parle Hérodote, qui furent en effet les principaux en Hellénie, se partagèrent le monde. Tout fait cosmique et tout sentiment humain relevèrent d'une divinité. La classification aryenne s'était largement exercée. Chaque Hellène qualifiait son héros de choix, divinisé, et l'ensemble de ces « attributions » forma le panthéon hellénique. Jupiter dominait, avec Junon, « reine de l'Olympe »; Apollon présidait à l'inspiration des poètes et des artistes; Neptune commandait à l'océan; Minerve était la Sagesse, et Vénus la Beauté; Vulcain,

maître des « arts utiles », enseignait les industries ; la « chaste Vesta » protégeait les foyers ; Cérès donnait les moissons ; Diane menait « l'astre mesurant le temps », la lune ; Mercure, serviteur des dieux, rapide, infatigable, incitait aux trafics et distribuait les éloquences.

D'autres divinités, d'une importance presque égale, mais moins aryennes, quant à la netteté de leurs attributions, venaient ensuite. Pluton, « roi aux enfers », fils de Saturne, — le « Temps sans bornes » des Iraniens, — régnait sur les mondes inférieurs, inconnus ; Bacchus, « roi des vendanges », jadis « maître des Indes », maintenant roi déchu, participait de la grandeur orphique ; Esculape, « médecin céleste », dieu secondaire grandi, répondaient aux trois préoccupations du monde hellénique, la vie, la mort et l'au-delà de la mort.

Hors des villes, en toute liberté, les Hellènes conservaient, adoptaient, modifiaient ou abandonnaient leurs mythes. Individuellement, ou groupés en familles, en sectes, en industries, en arts, les Grecs nouveaux se donnaient des divinités personnelles ou collectives. Pan, le dieu universel, en qui tout était, se distribuait par portions, au gré des caprices et des nécessités : il y eut les faunes, les satyres, les dryades, les naïades, les océanides, les néréides, les tritons, Éole et ses vents, puis, en opposition aux Parques et aux Érynnies, détestables, les Muses, excellentes.

Des héros anciens, — tels qu'Hercule, Thésée, Jason, Persée, — reçurent des adorations comme demi-dieux, et, bientôt, des chefs de colonies, des chefs de

ville, des chefs de famille et des chefs de corporation, ainsi que cela se passait en Iran, — le Zend-Avesta en témoigne, — eurent des adorateurs.

La préoccupation des suites de la mort, due aux prêtres, inquiétait. Symbolisme réel, la barque égyptienne (*bari*), transportant les âmes à l'au-delà, à l'Amenti, importée en Hellénie par les Phéniciens, perdit ses formes sveltes, ses couleurs vives; le nocher funèbre des Grecs,— Caron,— menant sa barque lourde, faisant « passer l'Achéron aux morts », remplissait tristement une mission désolante. Au seuil du dernier séjour veillait Cerbère, l'horrible chien, dont les trois têtes, toujours écumantes, toujours aboyaient.

C'est bien l'idée égyptienne de la « seconde vie », transportée en Grèce, avec le nautonier passant les âmes et le jugement subi au seuil du second séjour; mais quelle différence entre l'Amenti des Égyptiens, où régnait l'Osiris éternellement bon, et la destinée des âmes grecques jugées par Minos, Éaque et Rhadamante : Les *bons*, admis aux Champs-Élyséens, allaient y vivre « dans un printemps perpétuel »; les *mauvais*, précipités dans le Tartare, « devaient y souffrir mille maux ». Les âmes de ceux qui n'avaient pas eu de sépulture, erraient pendant cent années dans l'Érèbe, « séjour de la nuit et de la mort ».

Aux Champs-Élyséens, les âmes reprenaient et continuaient leur première existence, comme dans l'Amenti égyptien, chacun choisissant son plaisir. Nestor y racontait les exploits des hommes; Orion y chassait les

mêmes bêtes qu'il traquait sur les montagnes, jadis; Tirésias y rendait les mêmes oracles. « Très cher Harmodius, dit Callistrate, tu n'es point mort sans doute; tu vis dans les îles des bienheureux, là où sont Achille aux pieds rapides et Diomède fils de Tydée ».

Chacun imaginant un Ciel, le plaçait à sa fantaisie, le concevait à son goût. Pour tel pauvre d'Athènes, le paradis était « un palais d'or ». Le « séjour des mauvais », le Tartare, était moins bien défini : les uns le croyaient brûlant, plein de feux, et les autres, glacé; ceux-ci redoutaient les souffrances physiques, abominables, y torturant les corps; ceux-là s'épouvantaient de « l'ennui perpétuel » y enveloppant les esprits. Le « lieu des châtiments terribles » fut même décrit, parfois, comme un séjour supportable, d'ombre, de repos. L'enfer hellénique, où sont tous « ceux qui ont outragé les hommes, les dieux, leurs hôtes, et « ceux qui ont méprisé leurs parents », a ses divinités particulières, « dieux souterrains, plus prompts à prendre qu'à rendre », dit le spectre de Darius, dans Eschyle. — Pindare sait que l'empire de Jupiter finit « sur la rive où le nautonier de l'Achéron dépose les âmes ».

Le jugement d'outre-tombe, la conception du Tartare et des Champs-Élysées, impliquaient la notion de l'âme au moyen de laquelle la justice dernière s'exercerait. Au moment où cette sanction s'imposait, les Hellènes étaient à ce point saturés d'asiatisme, la peur avait pénétré si profondément en eux, qu'ils n'eurent que la force d'émettre en formule dogmatique, incontestable,

ce qui était demeuré vague et obscur jusqu'alors. La religiosité chaldéenne, répandue sur presque toutes les côtes de la Méditerranée, allait s'enfoncer au cœur de l'Hellénie, par ce dogme despotique. Il y a en effet des cultes divers chez les Grecs, et des divinités de toutes sortes, des dieux hybrides même : une Isis-Déméter, un Sérapis-Bacchus, un Osiris-Apollon. Le dogme de l'immortalité de l'âme, importé, indispensable aux prêtres, un, devient grec.

Les Hébreux, qui ne se préoccupaient pas de la vie future, ignorant l'âme par conséquent, et qui ne concevaient guère, au delà du corps humain, de la matière, qu'un « air mis en mouvement (*naphesch* et *ruh*) », un « souffle », adoptant l'enfer chaldéen, le séôl réel, « sous les eaux », n'en avaient fait qu'un lieu d'oubli, un sépulcre immense.

Les Phéniciens, au contraire, avaient emprunté à l'Égypte, avec l'idée première, et très antique, du corps se dédoublant à la mort, la formule relativement récente, importée d'Asie aux bords du Nil, d'un « lieu affecté aux âmes coupables ». L'âme égyptienne était devenue un « autre corps », apte à souffrir ou à jouir, selon le jugement prononcé. L'âme « à punir » était précipitée dans « l'hémisphère inférieur », livrée au « dieu infernal et noir », condamnée à franchir soixante-quinze cercles douloureux, pour tomber au gouffre où l'attendaient, inévitablement, des supplices perpétuels, atroces.

Les mêmes hommes, les mêmes prêtres, qui avaient abusé en Égypte de la charmante idée de « l'autre vie »,

pour imaginer un enfer épouvantable, terrifiant, vinrent en Hellénie avec les mêmes intentions, poursuivant un but identique. L'Hadès hellénique, c'était l'enfer assyrien d'Assourbanipal, — d'origine touranienne, en tant que dogme, — lieu souterrain, immense, placé au centre de la terre, « limité de toutes parts par les eaux bourbeuses de l'Océan », — « pays où l'on ne voit rien », — « pays d'où l'on ne revient pas », — « monde des ténèbres », que gouverne Nergal, le dieu des batailles, et la déesse Allat, sœur d'Astoreth. Sept murailles infranchissables défendent le « sombre édifice », où règne une nuit éternelle, où le « soir n'a pas de matin », où vivent, « égaux parmi les peuples », les « anciens possesseurs de couronnes, les seigneurs, les nobles, les rois, les hommes puissants ».

L'entrée de l'Hadès assyrien était au bas d'une montagne dont les dieux « habitaient » le sommet. La mort arrachait aux chairs, au corps, le principe vital seul indestructible, et la substance incorporelle (*éginmou*) allait au séôl, à l'Hadès. Le « lieu des délices », le séjour où les justes prenaient part, avec les dieux, aux repas magnifiques, se nourrissant de « mets exquis, servis sur des disques de métal pur », n'était pas loin de l'Hadès. Le guerrier frappé sur le champ de bataille, décapité, avait sa place marquée dans l'Hadès assyrien, « avec un lit commode ». Couchées près du mort, éternellement attentives, sous le regard du père et de la mère du héros, des femmes « soutenaient, remise au col, la tête séparée par le glaive », versant sur le

cadavre, étendu, « l'eau de la vie ranimant les forces ».

Les morts privés de sépulture, de « gîte », auxquels les libations funéraires avaient été refusées, ne pouvaient pas entrer au lieu de repos; leurs âmes demeuraient errantes. L'inscription d'Eshmounazar, phénicienne, ne veut pas que « celui qui reste sans sépulture ait un gîte auprès des mânes ».

Lorsque les nabis juifs rédigèrent la dernière Bible, à Babylone, ils y introduisirent le séôl assyrien, s'ouvrant à « la base de la montagne du nord habitée par le Très-Haut ». Sion fut cette montagne sacrée, et la vallée du Cédron devint le « seuil » de l'enfer rabbinique, où l'on sacrifia des enfants voués aux divinités infernales. La description hébraïque du séôl est textuellement assyrienne : c'est le « pays des ténèbres » ; la voie qui y mène est « sans retour » ; des portes en ferment les issues ; des douleurs accablantes y attendent ceux qui y sont précipités. Il y a quelque chose de plus cependant, et de nouveau : le sarcasme lâche, impitoyable. « Quand un grand conquérant entre au séôl, dit Isaïe, les mânes des rois se lèvent de leur gîte, pour voir si c'est bien celui qui avait fait trembler le monde, et, s'étant assurés de son identité, ils se donnent le plaisir de le railler ».

Les Grecs du temps d'Homère avaient déjà l'Hadès assyrien. L'enfer de l'Iliade et de l'Odyssée était à l'Occident, à « l'extrémité de la terre », sur la rive opposée du fleuve Océan dont le disque terrestre était entouré. La « plaine Élysée », séjour des « mortels élevés

après leur trépas à l'immortalité », était une contrée chaude, jouissant du climat des « Éthiopiens occidentaux », rafraîchi d'un vent léger. Au delà commençait le « pays ténébreux des Cimmériens », où le soleil se couchait ; et encore au delà, « dans des ombres de plus en plus profondes », s'ouvrait l'Érèbe, où les âmes errantes allaient. Les « abîmes du Tartare » venaient ensuite, creusés au-dessous de la surface de la terre, du disque plat, espaces égaux en profondeur à « la hauteur de la voûte du ciel ». C'était l'enfer véritable, la « prison des dieux vaincus ».

La conception homérique de l'Érèbe, du séjour des morts précédant le Tartare, est grandiose : « Il a des vents, des nuages, des plaines, des collines, des étangs, des fleuves, des prairies, des arbres, des bêtes sauvages... mortes autrefois sur la terre ». Hésiode n'ajoute rien au tableau. Cependant, il impressionne davantage en évoquant une comparaison, en faisant apprécier les dimensions de l'Érèbe, du chaos, de la « région où sont les extrémités et les sources de la terre ténébreuse, de la mer infertile, du ciel étoilé ». — « En ces lieux, dit Hésiode, s'ouvre l'abîme du chaos, tellement grand, qu'après en avoir franchi les portes, il faudrait à un homme, pour tomber jusqu'au fond, un an »... Le Tartare, la « prison des Titans », est au-dessous du chaos.

Les Grecs et les Hellènes adoptèrent donc l'âme égyptienne, — le Ka, le double, — et le séôl assyrien, mais dépouillé des exagérations et des cruautés asiatiques. Le séjour des morts, entouré de défenses redoutables, finit

par « renfermer dans sa vaste enceinte », suivant l'intention d'Homère, « de beaux ombrages, des arbres aux fruits d'or, des prairies émaillées de fleurs ». En Hellénie, comme en Égypte, la vie devint un « souffle », et la mort cessa d'être une épouvante ; la « douce mort » fut identifiée au sommeil, souvent à l'amour, l'amour et la mort, seuls, éveillant l'idée d'éternité.

L'important était d'assurer leur repos aux morts. Les cérémonies funèbres du temps d'Homère n'ont pas d'autre but. Eschyle décrit ainsi la mort ignominieuse de Polynice : « En châtiment de son crime, les oiseaux carnassiers seront son immonde tombeau. Il n'y aura pas de libations versées sur ses cendres, ni gémissements, ni lamentations sacrées, et il sera privé du cortège de ses amis, ce funèbre honneur ».

D'Homère à Hésiode, et d'Hésiode à Eschyle, les croyances religieuses se modifient continuellement. On ne surprend pas un instant de fixité, ni dans les dogmes, ni dans les rites. L'histoire de la mythologie des Hellènes serait une étude d'ethnographie positive. La fantaisie, la curiosité, le calcul et l'intérêt, s'acharnent à la transformation des mythes, des symboles et des personnalismes. Des premières idoles grecques, des « dieux de bois mal équarris », des statuettes enfantines de calcaire ou de terre cuite laissés par les temps primitifs, au Jupiter de Phidias, à la Vénus de Praxitèle, il y a moins de distance, qu'entre la première idée du « dieu de Dodone » et l'Olympe hellénique peuplé.

La religion grecque, qui ne fut jamais qu'une « my-

thologie appliquée », — et que la confrérie des prêtres de Delphes appliqua le mieux, et le plus, — se plia dès le commencement aux besoins et aux caprices des maîtres, prêtres ou rois, gouvernant l'Hellénie. L'Apollon delphique et la Pythie, dont les paroles étaient divines, ne furent jamais libres de penser, d'agir et de parler selon leur volonté.

La mythologie d'Homère et la théogonie d'Hésiode, qui avaient servi (900-800) à renverser les divinités pélasgiques, « sans forme et sans nom, se confondant avec les forces de la nature », furent à leur tour supplantées par l'individualisme, chacun vantant son dieu pour s'en servir. Il résulta de cette concurrence sacerdotale, de ces rivalités, un dégoût intellectuel, laissant au fond des cœurs les aspirations aryennes, latentes. C'est là que reposaient, ferment précieux, les germes de l'art grec.

La liberté du choix des mythes menait à l'épuisement. Si bien, que la première manifestation publique du génie grec, — la tragédie, — qui semblait devoir trouver dans la mythologie hellénique, si riche, une source inépuisable d'intérêt, épuisa très vite le sujet au contraire, et dut chercher d'autres éléments. Euripide, qui osa rompre avec le sanctuaire et se moquer des dieux, avec brutalité parfois, le fit sans doute par nécessité. La tragédie traditionnelle devenait fastidieuse.

La « religion » importée par les Asiatiques, toute faite, offerte aux hommes de toutes races qui vivaient en Hellénie, dût se plier aux exigences diverses, et il y eut, très vite, autant de religions différentes que de groupes hu-

mains, sans une seule velléité de catholicisme, d'universalité. Le dieu par excellence des prêtres d'Asie, moteur unique, despote, jaloux, ne réussit pas. Athènes, par exemple, ne conçut qu'une « religion civique », soumise aux exigences de la patrie, sans dogme fixe, ni prêtres consacrés, ni morale précise, à peine respectueuse des dieux, inapte au prosélytisme, sans martyrs, et par conséquent sans credo.

La diversité des sacerdoces, des combinaisons rituelles, excluait la formation d'une caste sacerdotale unique, en Hellénie. Les familles aristocratiques y conservaient sérieusement le droit d'exercer les fonctions religieuses. L'archonte roi d'Athènes, avait la charge et l'honneur du sacerdoce. Les plébéiens eurent des « cultes spéciaux », exercèrent un rite devant les autels. Les collèges où de vieux prêtres instruisaient de jeunes Hellènes, les préparant aux fonctions de sacrificateurs, n'inspiraient aucun respect grave. On pouvait rire impunément, partout, des « novices d'Olympie » que l'on comparait à des cuisiniers.

Sans l'enfer, et la crainte de l'au-delà qui en résultait, les Hellènes auraient fini par vivre sans religion sans divinités. Par la peur qu'ils inspiraient, les prêtres se maintinrent. Pindare, lui-même, partageait l'émotion publique : « Il interrogera l'enfer, et ses abîmes lui diront quels tourments ils réservent à ceux de qui l'âme intraitable a rebuté la prière et fermé son oreille à la voix de la réconciliation ». Le jugement des hommes « chez les morts », la condamnation possible à des « maux

dont l'œil des vivants n'avait jamais vu l'image », étaient les armes dont se servaient les sacerdotes.

La menace de l'enfer devint-elle insuffisante? Les Aryens de l'Hellénie eurent-ils l'audace de se moquer des tortures promises? — L'effroi des expiations posthumes prenant moins les cœurs, les prêtres helléniques, imitant les nabis d'Israël, annoncèrent aux Grecs la récompense ou le châtiment immédiat de leurs actes. Les dieux courroucés livraient aussitôt le criminel aux « furies vengeresses et poursuivantes », dont les cheveux étaient des serpents, « armées d'un fouet de vipères », tenant à la main « la torche inextinguible éclairant en rouge les forfaits », jetant « l'épouvante dans l'esprit des coupables et la torture dans leurs cœurs ». Remués jusques au fond des entrailles, les coupables croyaient à l'assaut des furies acharnées, donnaient le spectacle de leur affolement, témoignaient, par leur fuite, de l'existence réelle des Érynnies incorruptibles, « bondissantes, poursuivant de l'inévitable vengeance ceux qui meurtrissaient leurs pieds et dont les jambes ployaient en fuyant au loin ».

L'incertitude de l'avenir et la nécessité de la protection divine, assurèrent en Hellénie, comme partout, la constitution d'un sacerdoce; et à défaut de dogme, les prêtres réglementèrent les « actes » matériels par lesquels on éveillait l'attention des divinités, on obtenait leur intervention protectrice : prières d'abord, libations de vin et de lait ensuite, par gouttes, puis « à plein vase », sacrifices de bêtes enfin, — brebis, génisses, taureaux,

— dont les entrailles étaient brûlées sur l'autel, les chairs, grillées, nourrissant les sacrificateurs.

Les prêtres se plaçaient entre les hommes et les dieux, en questionnant les divinités, en interprétant les « signes » par lesquels les dieux communiquaient avec les hommes. La manière dont les entrailles de la victime éventrée se répandaient sur l'autel, les dimensions du foie ou du cœur de l'animal égorgé, la couleur des chairs pantelantes, étaient des signes favorables ou défavorables aux intentions, aux vœux du donateur. L'explication des songes et la traduction des présages,— le vol des oiseaux, le bruit des feuilles, etc., — étaient l'occupation courante des prêtres; la « prononciation des oracles », le pouvoir qu'ils avaient de s'adresser aux dieux et de transmettre la parole divine, constituaient leur pontificat. Les oracles de Dodone, en Grèce, de Delphes, en Hellénie et d'Ammon, en Afrique, avaient le plus de réputation.

On venait encore écouter les « bruissements du chêne de Zeus », à Dodone, alors que l'oracle de Delphes se croyait omnipotent. Aux « jeux naïens », aux fêtes du Jupiter Naïos, très solennelles, accouraient en foule les Grecs du nord, Aryens fidèles à leurs origines, Molosses, Épirotes, Macédoniens, Thessaliens, respectueux d'une tradition que le grand Alexandre devait retrouver intacte. Pendant que les Athéniens célébraient en grande pompe leurs Panathénées, que les Spartiates donnaient avec éclat leurs « fêtes flagellaires », le culte du Jupiter de Dodone, de l'Indra grec, persistait.

Mais à mesure que les Hellènes, au sud de l'Olympe, se complaisaient à considérer, de plus en plus, les anciens Grecs comme des « barbares » attardés, Dodone, trop au nord, diminuait d'importance, et Delphes, bien située, grandissait. La beauté d'Apollon, son ardente intelligence, son incessante activité, attiraient et retenaient les hommes. Le dieu parlait par la « bouche écumante de la Pythie », dont les paroles extraordinaires, souvent ambiguës, parfois incompréhensibles, exigeaient une interprétation. L'Apollon séducteur avait déjà des temples à Claros, à Didyme, à Délos.

A Athènes, à Cyllène, à Épidaure, les Grecs préféraient Esculape, le « guérisseur ». Le devin que les Béotiens avaient divinisé, Amphiaraüs, prononçait des oracles à Oropos. Trophonius transmettait les « arrêts divins » dans sa « Grotte de Lébadée ».

Dodone subit à son tour l'exploitation cléricale, l'influence asiatique. Les premiers prêtres du premier dieu grec n'avaient servi que l'Indra aryen, avec austérité, jusqu'au moment où, Dioné s'associant au Jupiter Naïos, des prophétesses, — les Péléïades, — vinrent exercer leur magie sous le chêne antique. La pythonisse de Delphes bavait à peine ses premiers oracles, que les Péléïades exerçaient déjà, à Dodone, un pouvoir fâcheux. Le « chant du feuillage » et « le vol de la colombe » demeuraient les signes principaux par lesquels le dieu manifestait sa volonté, mais, bientôt, vinrent s'ajouter à ces présages, le bruit de chaînettes nouées d'osselets, que le vent projetait contre des plaques de bronze,

sonores, bruit dont les prêtresses comprenaient le sens. Les questions et les réponses étaient stylées sur des feuilles de plomb.

A Delphes, l'oracle agissait par la peur. Une femme, la Pythie, amenée comme de force par les prêtres, donnait aux dévots le spectacle effrayant d'un être offert à la divinité en sacrifice perpétuel. Assise sur un trépied exactement placé au-dessus d'un « gouffre béant », et d'où s'échappait, toute fumante, « l'exhalaison prophétique », la Pythie prophétisait. Dans une buée lourde, la victime sacrée se tordait, pâle, enivrée, et de sa bouche tordue, écumante, sortaient, alors, des plaintes, des cris, des hurlements, mélangés de mots que l'on recueillait, et dont on jetait l'interprétation à l'inconcevable crédulité des hommes.

A Claros, l'eau d'une source, bue par le prophète, suffisait pour lui inspirer une réponse. Les Asclépiades endormaient les malades, et les divinités venaient elles-mêmes, pendant le sommeil, donner au patient les remèdes procurant la guérison. En Béotie, la pratique pieuse consistait en l'écorchement d'un bélier, sur la peau duquel, toute chaude, s'endormait le pèlerin désormais apte à « voir le dieu ». L'oracle d'Ammon se manifestait en imprimant à la *bari*, ou barque sacrée que les prêtres portaient processionnellement, des « mouvements » significatifs, langage que les prêtres seuls savaient traduire.

De la Dodone pélasgique, au nord, jusqu'à l'oasis d'Ammon, au sud, en Libye, par l'harmonie des sons,

par les douces paroles, par les spectacles terrifiants, par les ivresses procurées, par les bienfaits, ou par les menaces, par tous les moyens de terreur ou de séduction dont l'homme peut disposer, les prêtres s'emparaient du monde. En Grèce, en Hellénie, l'humanité résistait d'instinct à l'accaparement. — « Ni incantations, ni paroles de miel, ni menaces rudes ne me fléchiront », dit magnifiquement le Prométhée d'Eschyle.

L'oracle n'annonçait pas seulement le « destin » fatal ; il était aussi capable de changer l'avenir : c'est par ce moyen que les prêtres eurent les Hellènes. On voulut séduire les dieux, on s'appliqua très savamment à les compromettre, à leur faire « annoncer un destin » qu'ils se trouveraient ainsi intéressés à réaliser.



CHAPITRE XXV

Première caste sacerdotale : les Asclépiades. — Prêtresses. — Culte théâtral. — Musique. — Les Orphiques. — Médecine et Chirurgie. — Ex-voto. — Hallucinations et miracles. — Protestation de Théognis. — Premiers philosophes : Parménide, Empédocle, Zaleucus, Phérécyde, Anaximandre, Anaximène, Héraclite, Diogène, Mélyssus, Zénon, Philolaüs, Pythagore. — Xénophane.



ES prêtres, — oracles, vaticinateurs, prophètes, sorciers, devins, — se sont emparés de la chair plus que de l'esprit. — « J'ai entendu un reproche dans mes songes, dit un chœur des Euménides, et ce reproche a pénétré dans mon flanc, dans mon cœur, dans mon foie ». — La chair, troublée ou séduite, fut enchaînée; l'esprit demeura libre. C'est pourquoi il y eut des sacerdoces en Hellénie, des sanctuaires, des divinités, et pas de religion.

Les Grecs-Aryens iront aux prêtres, avec des offrandes dans les mains, les questionnant, et les écoutant, et ils orneront les autels dressés, et ils bâtiront des temples,

et ils sculpteront des statues; mais, pas plus ici que dans l'Inde, l'idée de l'autel mystérieux, dans le temple fermé, du prêtre omnipotent et entretenu, du dieu réel représenté et adoré, ne prévaudra. La théurgie grecque n'apparut que longtemps après la chute de Troie; elle ne se manifesta bien qu'en Hellénie, dans les temples où les « dieux de la médecine » trônaient. La première caste sacerdotale fut celle des Asclépiades d'Épidaure. Les temples d'Esculape avaient des archives qui étaient la collection des « traitements » et des « guérisons ». C'est le commencement de l'art médical grec.

L'intervention des femmes dans l'exercice des cultes helléniques s'imposa, parce qu'elle répondait, en même temps, au désir des Aryens et des Asiatiques. Les Aryas ne concevaient rien de complet, sans la présence et l'action de la femme; aux Asiatiques, — prêtres et devins, — les femmes étaient indispensables, puisque c'est par elles qu'ils attiraient et corrompaient. Dès l'installation du sanctuaire de Junon à Argos, des prêtresses y furent appelées à exercer le sacerdoce. Les mêmes « éplorées » qui, chaque année, à Byblos, fêtaient la résurrection d'Adonis, mélangeant les caresses aux sanglots, vinrent en Hellénie se consacrer au culte d'Apollon. Les ménades, qui « mirent en pièces » Penthée, parce qu'il s'opposait aux splendeurs du culte de Bacchus, étaient des femmes.

Les femmes grecques assisteront aux jeux helléniques, distribuant leur admiration; les femmes asiatiques resteront auprès des autels, aux environs des temples, sur les

chemins, comme en Assyrie. Les fêtes nocturnes de Bacchus, « inaugurées par Thémis, la chaste fille d'Ouranos », dit un hymne orphique, tournèrent en orgies sacrées, et l'on vit les vierges du premier autel, prêtresses, se prostituer. Ainsi, les blanches aurores védiques devinrent ces Érynnies poursuivantes, ces « destructrices des races », ces « chiennes furieuses », devant lesquelles Oreste fuyait.

Les offrandes pour les sacrifices nourrissant les sacerdotes, on apaisait la « colère des dieux » en apportant aux prêtres et aux prêtresses des viandes et du vin. On obtenait par de pieuses générosités, les faveurs divines, inépuisables, contagieuses. « Les faveurs des dieux, dira Pindare, s'appellent et naissent l'une de l'autre ». Comme en Israël, le trône du dieu, l'autel, fut un refuge « plus sûr qu'une tour, qu'un ferme bouclier ».

Les supplications, pour être efficaces, durent se manifester publiquement. Un peuple qui s'est humilié devant lui-même appartient aux prêtres. Le rite était formulé. C'est en élevant des rameaux, entrelacés de bandelettes de laine blanche, que les « suppliants » essayaient de fléchir les dieux. La mimique était réglée. « O amies, avec le vent des lamentations, agitez vos mains autour de vos têtes, et faites le bruit des rames... »

Des « gâteaux de fleur de farine », offerts sur des « mains trempées dans l'eau de la purification », garantissaient contre les calamités; — les libations, de vin ou de « miel et d'eau », apportées « à la lueur de torches brillantes », attiraient l'attention divine; — le sang des

victimes et les « eaux lustrales », répandus, effaçaient la honte; — l'égorgement du « porc expiatoire » suffisait pour réhabiliter le plus criminel. Oreste, qui avait offert ce sacrifice, pouvait parler ainsi : « Le sang s'est assoupi et s'est effacé de ma main, et la souillure du meurtre de ma mère a disparu ».

Les prêtres se multipliant, les offrandes devenant coûteuses, il fallut une satisfaction compensatrice au peuple, appelé d'ailleurs à partager avec les prêtres « la pompe des sacrifices et la graisse des victimes ». L'organisation d'un culte théâtral répondit à cette nécessité. La musique intervint, chant d'un virtuose d'abord, chœurs populaires ensuite. Les rites chantés allèrent jusqu'aux « clameurs immenses » des fidèles exécutant un « cantique ». Depuis l'hymne de deuil, — le *linus*, — « l'hymne lugubre », jusqu'aux chansons du *comos*, ou banquet sacré, « joyeux », qui terminait les fêtes, comme une action de grâces, le peuple participait « de la voix » aux cérémonies, et cela lui était une jouissance suprême. Dans les processions solennelles, où figuraient les prêtres « vêtus d'habits dorés », faisant retentir les « sacrés tambours », les fidèles priaient tout haut, avec des modulations savantes.

La musique, à ce moment, supplanta la poésie; les aèdes religieux, si importants jadis, s'effaçaient, disparaissaient devant les chanteurs. L'épopée et l'élégie, théâtrales, avaient remplacé l'hymne, totalement. Ceux qui persistaient, les sectateurs d'Orphée, — les Orphiques, — conservant la pure tradition aryenne, con-

tinuant « l'Aède de Piérie », étaient dédaignés. Ils détenaient cependant la morale antique, le vrai culte aryen, avec leur Bacchus primitif, leur Dionysus Zagreus, le « chasseur des âmes », exigeant de ses prêtres la « décence extérieure », qui est la manifestation de la dignité, et l'exercice de la souffrance, « l'ascétisme » épurant, et qui marchaient « vêtus de lin blanc », symbole de leurs aspirations saintes.

Le dieu de ces hommes, le Jupiter orphique, c'était l'Indra des Védas, « né de lui-même », circulant au milieu des êtres, « roi des rois », solidement imaginé, tout sculpté : « Car le dieu est établi sur le ciel d'airain, dans un trône d'or, les pieds posés sur la terre, la main droite étendue au loin vers les limites de l'Océan », large ébauche de la statue qui habitera les temples futurs.

Le temple, la « maison de la divinité », ne sera, comme en Asie, qu'un prétexte à l'édification de l'entrepôt où les « administrateurs de la fortune du dieu », les prêtres, déposeront leurs trésors. Le grand amour de l'or accumulé, entassé, thésaurisé, l'aveuglante passion de l'enrichissement indéfini, essentiellement asiatique, a envahi les Hellènes. On verra les prêtres de Delphes, du sanctuaire national, servir les ambitions de « princes étrangers », capables de payer les services rendus au détriment de la commune patrie.

Les temples dédiés à Esculape, dont les principaux étaient ceux d'Épidaure en Péloponnèse, de Pergame en Asie-Mineure, de Cos en mer Egée, de Cyrée en Libye, ne furent d'abord que des cliniques; l'art de la médecine

s'y exerça noblement, avec attention et méthode. Les remèdes, dont les formules nous sont connues, bien appropriés aux maladies, témoignent d'une connaissance exacte du corps humain. Les médecins sacrés savaient les dangers du sang ; ils pratiquaient la saignée.

Chaque médication, semble-t-il, était précédée d'une diète savante, rigoureusement ordonnée. C'est pendant ce « jeûne » obligatoire, que les prêtres, — les asclépiades, — exerçaient leur culte. Les malades et les souffreteux, préalablement affaiblis, passant la nuit dans le temple, voyaient des serpents ramper autour de l'autel, assistaient à des apparitions sinistres. La « voix du dieu » se faisait entendre le matin. Les prêtres venaient écouter la voix, expliquaient les songes, et distribuaient les remèdes.

D'étonnantes fourberies s'alliaient à l'exercice réel d'une médecine suffisante. Dans des bassins pleins d'eau, on montrait aux malades la divinité, réflexions d'images très habilement projetées ; ou bien, sur le mur, passaient des silhouettes de feu, fantastiques. Parfois la nuit, dans le temple, les prêtres lâchaient un hibou emportant une étoupe enflammée. Ces jeux terrifiants avaient pour but de faire croire à l'existence d'un « mauvais esprit », que chassaient les asclépiades guérisseurs. De là les purifications, — ablutions, fumigations, bains minéraux, etc., — et les sacrifices expiatoires, et les abondantes offrandes. Esculape était le « héros devant qui la maladie et la douleur fuyaient ».

Les fièvres de toutes sortes étaient la maladie prin-

cipale en Hellénie. Dans son résumé des causes de la mort, Pindare nous donne à ce sujet un document positif : « Les liens de la vie sont rompus, dit-il, par le fer tranchant, ou brisés par la pierre que la fronde a lancée ; ici des feux brûlants ont desséché la source du sang ; là c'est un froid mortel qui glace les ressorts de l'âme ».

Les asclépiades guérissaient par les moyens intérieurs et extérieurs. Ils pratiquaient la chirurgie ; dans leurs mains, « le fer mortel » devenait « l'instrument de la vie ».

Les autres dieux, les autres prêtres pour mieux dire, n'avaient que la ressource des oracles. A Dodone, des vases, des trépieds, des statuettes, des armes, des pièces d'armures et des bijoux de bronze, entassés, témoignaient de la piété des dévots. Cet entassement même constituait le « trésor du dieu », servait aux pratiques sacerdotales. Le « tas », heurté, donnait des vibrations sonores se répercutant et que l'on interprétait. Des plaques de métal, couvertes d'inscriptions, appendues aux murs, exprimaient la gratitude des pèlerins exaucés. Plus tard, les « monuments votifs » se multiplièrent à Dodone. Les prêtres y firent bâtir plusieurs temples, un théâtre vaste, admirablement situé, au flanc d'un coteau.

A Delphes, le temple marquait le point central des choses, « l'axe de la terre », dit Pindare, « le nombril du monde », dit Eschyle. L'Apollon delphique est en même temps « divinateur, guérisseur, interprète des augures et purificateur des demeures » ; il transmet les paroles « de son père Zeus ». Il écoute les prières, at-

tentif, complaisant, « au fond de son sanctuaire parfumé », le front « couronné de sa chevelure d'or », aimant la supplication chantée « au son des flûtes lydiennes », et laissant à la pythie, épileptique, prise de la « maladie sacrée », le soin de dire aux hommes les mots exprimant la volonté divine.

Les « hommes de tous les lieux » accourus au sanctuaire d'Apollon, pour y « adorer sa gloire », sont plus inquiets que rassurés lorsque, sur son trépied, la pythonisse bave et rugit. L'oracle de Delphes est qualifié de « loucheur »; mais on le consulte, chacun à son rang, chacun à son tour, « dans l'ordre marqué par le sort ». Devant le « trône fatidique » où s'assied la pythie, au sanctuaire « orné de couronnes » où réside le dieu, tous s'humilient. A la veille des grandes expatriations décidées, au moment des résolutions considérables, quel Hellène eût osé ne pas questionner l'oracle de Delphes ? Les rivages de la Méditerranée, et des îles, se couvraient de temples qui n'étaient en réalité que des ex-voto à l'Apollon delphien, des succursales de son domaine.

Les procédés religieux importés d'Asie, mis en œuvre en Hellénie, avec une intelligence, une ténacité, une audace extraordinaires, eurent pour effet d'amollir les cœurs, de fausser les esprits. Les séductions des cultes orgiaques, éhontés, firent tomber les Grecs dans « l'immense filet de Cypris »; l'épouvantement des caprices célestes, le spectacle du despotisme et de l'acharnement des dieux, — tels, qu'Eschyle a pu dire : « quand un homme court à sa perte, les dieux l'aident à s'y précipiter »,

— remplissaient l'Hellénie de lâches et d'hallucinés. Les trois filles du roi Prœtos sont frappées de folie, « pour avoir méprisé les mystères de Bacchus »; et l'acte ignominieux par lequel le devin Mélampos égorge le porc expiatoire, en fait couler le sang sur le front des trois vierges, devient un sujet de camée. Des résurrections temporaires s'accomplissent. Achille a été vu près des ruines de Troie, « revêtu de ses armures et dansant ». Les Dioscures apparaissent aux guerriers, « décidant des victoires », prenant part aux batailles, « à la tête des armées ». Les Érynnies, les « filles de la nuit », abominables, ont leurs fêtes et leurs autels; pour les apaiser, l'Hellénie consent à les qualifier de « bonnes filles », et ce sont les Euménides.

Le poète Théognis jeta le premier cri de protestation : « Non, la divinité n'a marqué aucune règle à notre conduite, aucune route par où l'on soit sûr de gagner la faveur des immortels. Des scélérats jouissent d'une prospérité qu'aucun chagrin ne trouble; et ceux qui préservent leurs âmes des œuvres du mal, ceux qui aiment la justice, ont néanmoins en partage la pauvreté, mère du désespoir, la pauvreté qui pousse au crime le cœur des hommes ».

Les Orphiques, ces « théologiens poètes » pleins de l'esprit aryen, et qui, s'appliquant à la découverte des vérités simples, divinisaient tendrement tout ce que la nature a d'adorable, avaient été poursuivis, traqués, vaincus, détruits par les sacerdotes. Des hommes nouveaux, mus par un désir identique mais employant un

autre mode d'action, prirent la succession des Orphiques, décidés à parler haut, et nettement, à marcher au vrai sans hypocrisie, à supprimer les mythes, qui n'étaient d'ailleurs, dans la poésie aryenne, que des « mots vivifiés », des vocables agissants.

Les Xénophane et les Parménide, cherchant et voulant « la vérité sans voiles », furent les premiers philosophes. Malheureusement, la corruption asiatique les avait touchés. — « Il faut, dit fièrement Parménide, que tu connaisses tout, et les entrailles de la vérité persuasive, et les opinions des mortels qui ne renferment pas la vraie conviction, mais l'erreur; et tu apprendras comment, en pénétrant toutes choses, tu devras juger de tout d'une manière sensée ». Et le même philosophe, après cet élan vers le vrai, comme las de l'effort accompli, se retourne et va vers l'Olympe : « Les coursiers qui m'entraînent m'ont amené aussi loin que me portait mon ardeur; car ils m'ont fait monter sur la route glorieuse de la divinité, sur cette route qui introduit le mortel savant au sein de tous les secrets ».

Empédocle, renchérissant sur l'infatuation de Parménide, s'écrie : « Salut à vous, mes amis... Je suis pour vous un dieu immortel. Non je ne suis plus un mortel, lorsque je m'avance au milieu d'universelles acclamations, environné de bandelettes comme il convient, couvert de couronnes et de fleurs... Tous viennent recueillir mes oracles infaillibles ». Cet ami de la vérité, cet antagoniste des conventions religieuses, des dogmes et des sacerdoces, admettra la métempsycose et fera, de l'homme, une divi-

nité coupable, déchue, condamnée à vivre « loin du séjour des immortels », jusqu'à l'expiation. En acceptant ainsi l'idée d'une humanité coupable, le philosophe ne voit pas qu'il la livre à des juges, et par conséquent à des dieux, à des prêtres.

Zaleucus, meilleur, bien qu'ayant établi la nécessité de la « croyance à l'existence des dieux », proclame en excellents termes la grandeur suffisante d'une âme pure de tout vice : « Les dieux, dit-il, ne se rejouissant pas des sacrifices somptueux des méchants, mais des actions justes et honnêtes des vertueux ».

Phérécyde livre tout au Zeus éternel, « existant de toute éternité ». — Anaximandre place dans « l'infini » le principe des choses. — Anaximène, élève de Thalès comme Anaximandre, fait de *l'eau* le « premier principe », l'élément unique. — Héraclite professe « que rien de ce qui existe dans le monde n'est stable, que tout y varie, oscillant du plus au moins, du moins au plus ». Sceptique et contradicteur, Héraclite est nuageux, mélancolique ; on le nomme « l'Obscur ». — Anaxagore, de Clazomènes, qui fut le maître de Périclès, voulant s'expliquer les faits, n'admettant pas que « rien soit produit », arrive logiquement à reconnaître que « rien ne peut s'anéantir » ; et quant à l'ordonnance de l'univers : « Toutes choses, dit-il, étaient confondues ; l'Intelligence vint qui fit régner l'ordre ».

Diogène d'Apollonie, le Crétois, disciple d'Anaximène et contemporain d'Anaxagore, affirme un « principe unique », sans définition, aboutit à la dualité, et sort

d'embarras à l'aide d'une hypothèse. — Mélyssus, de Samos, cherchant la formule de l'Être infini, « l'Être de la nature », en arrive à cette déclaration, quant à l'existence des dieux : « qu'il est impossible de rien savoir de certain ». — Zénon, d'Élée, élève et défenseur de Parménide, l'inventeur de la dialectique, et qui le premier écrivit en prose, fut batailleur et non sceptique. — Philolaüs enfin, de Crotone, ou de Tarente, pressentit et soutint, « vingt siècles avant Copernic, le mouvement vrai de la terre » ; son maître était Arésos, qui avait peut-être entendu Pythagore.

Pythagore, dont Samos et Tyr se disputèrent la naissance, fondateur de l'école des philosophes mathématiciens, alla jusqu'à donner au « Nombre » toute la valeur d'une divinité : « Dieu est *un*, principe premier, pair-impair... » Les pythagoriciens (l'association pythagoricienne), ces maîtres intellectuels de toute l'Italie méridionale, y ayant encouru la haine des « tyrans soupçonneux », passèrent en Hellénie et s'unirent nécessairement aux théologiens orphiques délaissés. L'esprit de Pythagore était essentiellement aryen. Son serment philosophique évoquait « celui qui a doué l'âme du principe de justice, la source de l'éternelle nature ! »

La première manifestation de la philosophie hellénique, de Thalès à Socrate (600-400 av. J.-C.), pleine « de tentatives ambitieuses et mal réglées », ne devait aboutir qu'au découragement, au scepticisme, à l'art déplaisant des sophistes. Si beaucoup d'élèves, de disciples, et quelques maîtres, furent des aryens, la plupart des phi-

losophes, les principaux, semblables aux nabis d'Israël, de même race qu'eux, se montrèrent égoïstes, remuants, jaloux des prêtres et pas assez courageux pour les affronter, aptes à tout détruire, incapables de rien créer. Xénophane s'élève d'abord contre les divinités, avec une ardeur et une décision remarquables : « Ce sont les hommes, dit-il, qui semblent avoir produit ces dieux et qui leur prêtent leurs vêtements, leur voix et leur forme; les Éthiopiens les représentent noirs et camus, les Thraces avec des yeux bleus et des cheveux roux... » Et puis, forgeant son dieu personnel, Xénophane le fait sphérique, « Seul et Tout », panthéisme aryen, correct si l'on veut, mais mal présenté, bizarre.

Ainsi se formait cette philosophie, « à la fois science et art », qui devait se développer en Hellénie,— « jeu de lyre sur les fibres les plus intimes de l'âme », — et dont le charme pénétrait, dont l'exercice attirait et retenait, dont s'emplissaient, avides, les cerveaux creux. Chose étonnante, ce goût de spéculation cérébrale réunit, aux bords de l'Ilissus comme au jardin de l'Académie, et les penseurs les plus profonds et les médiocrités les plus banales, sans qu'il soit toujours possible de distinguer, à la lecture comme à l'audition des œuvres résultées de ce contact, l'esprit asiatique, vulgaire, mais ingénieux, et rusé, de l'esprit aryen, élevé, pur, sincère.

A la passion grecque, aryenne, de la recherche des causes, du « savoir pour savoir », s'est greffée la préoccupation chaldéenne, active, de l'utilisation. Les hypo-

thèses cosmogoniques de Babylone sont en effet, en Grèce, le premier stimulant et la première satisfaction. Le doctrinarisme asiatique intervenant, Thalès affirme la « prééminence de l'eau », le principe universel, humide, de la génération. Et il y aura, désormais, autant de cosmogonies que de philosophes. Chacun cherche, de son côté, « les lois des corps organisés ». Pendant que les philosophes discourent, les prêtres, libres, se servant des dieux, s'emparent de l'humanité. — « La prospérité constante des mortels, dira Pindare, est celle que la main des dieux affermit ». — Ou bien : « Qu'est-ce qu'un homme contre dieu » ? — Ou encore : «Le temps manque au calcul de l'infini ».

Prométhée est vaincu, Jupiter l'emporte. Richesses enlevées, demeures dévastées, les plus grandes calamités possibles seront suivies d'une merveilleuse abondance, si Zeus, le dispensateur des biens, veut que cela soit ainsi. Le roi Pélasgos, dans Eschyle, dit ce dogme. L'on entend l'acteur représentant Étéocle, s'adressant au peuple, l'interpeller : « Jamais quelqu'un a-t-il vu Jupiter ? » — Et le chœur : « Jupiter peut changer le mal en bien ».

Cependant les vieillards, dans la tragédie d'Agamemnon, acceptant le despotisme divin, l'utilisant en consolation, formulent la grande et saine loi : « Zeus conduit les hommes dans la voie de la sagesse, et il a décrété qu'ils posséderaient la science par la douleur ». Les Orphiques, ces purs ascètes, l'avaient connue et comprise cette admirable formule aryenne. Dédaignant la douleur,

les premiers philosophes de l'Hellénie n'ont rien obtenu ; — et le culte a dominé la science, et les prêtres ont supplanté les savants, et Dieu a tout empêché.



CHAPITRE XXVI

De 776 à 595 av. J.-C. — Les jeux isthmiques, néméens, pythiques et olympiques. — Les olympiades. — Trêve sacrée. — Les vainqueurs. — Les prix décernés. — Odes. — Importance des villes. — Divisions. — Aristocrates et démocrates. — Citoyens et campagnards. — Amphyctionies. — Première guerre sacrée. — Destruction de Cyrrha par les prêtres de Delphes.



défaut de lien religieux, de philosophie commune, les *phidities* doriennes, —ces associations d'amis, « où l'on passait de longues heures à boire », —unirent les Hellènes. On devisait, après la libation, des choses helléniques, et la discussion impliquait une intention d'engagement. Dans les phidities formées de jeunes hommes, qui étaient les plus actives, les aspirations intellectuelles primaient l'intérêt public. C'étaient, alors, ces « assemblées délicieuses » dont parle Pindare, « où la vivante jeunesse mêlait au son de sa voix les douces modulations de la lyre ».

➔Les phidities et les collèges de prêtres étaient les seules associations helléniques permanentes. Le goût particulier des Doriens pour la dispute publique, pour les luttes, pour les concours, où la force et l'orgueil se donnent en spectacle, fit que les jeux devinrent, sous le regard des prêtres, la première et la plus éclatante des œuvres nationales en Hellénie. L'idée de réunir en un lieu déterminé, par périodes fixes, à un moment donné, connu longtemps à l'avance, des acteurs volontaires et d'innombrables spectateurs, satisfaisait en même temps, et les hommes venus du nord, dont les vanités étaient exubérantes, et les hommes venus du sud, ou de l'est, Phéniciens, Asiatiques exploiteurs des foules.

Les « réunions » d'amis et les collèges sacerdotaux, — les phidities et les confréries, — répondaient aux besoins des deux races principales dont la Grèce était maintenant peuplée. L'intempérance dorienne et la turbulence asiatique eussent fait, sans doute, des « jeux helléniques », une de ces foires bruyantes dont les kermesses, plus tard, en Europe, toutes pleines de juifs et de baladins, furent le type achevé, si l'Hellénie n'avait eu, en elle, ces Aryens modérateurs dont l'influence s'imposait à toutes les manifestations.

Les prêtres s'emparèrent des jeux publics. Chaque groupe sacerdotal eut bientôt son « concours ». Les principaux, les plus célèbres, les plus suivis, furent les « jeux isthmiques », donnés près de Corinthe, en l'honneur de Neptune ; les « jeux néméens », en Argolide, à la gloire d'Hercule ; les « jeux pythiques », à Delphes,

pour Apollon; les « jeux olympiques », à Olympie d'Élide, pour Jupiter. Les oracles de Delphes supplantaient le chêne de Dodone; les fêtes olympiques l'emportèrent sur toutes les autres, à cause de la puissance des Doriens en Péloponnèse.

Les jeux olympiques se célébraient tous les quatre ans. L'année (776 av. J.-C.) qui vit, pour la première fois, un grand concours de peuple dans les « bois sacrés d'Olympie », aux bords de l'Alphée, inaugura l'ère nouvelle, l'« ère hellénique ». Des hérauts, couronnés de feuillage et de fleurs, allaient annonçant la grande fête de l'olympiade, et, de ce moment jusqu'à la fin des jeux, toute querelle armée quelconque était interdite : c'était la « trêve sacrée », qu'une amende lourde sanctionnait.

Les jeux néméens se célébraient deux fois pendant la période olympique; une fois, deux ans après la réunion d'Olympie, une fois encore au commencement de l'année — la quatrième — qui terminait la période.

Les jeux pythiques, à Delphes, avaient lieu tous les deux ans, dans la « riante vallée qu'Apollon embellissait de sa présence ».

La plaine d'Olympie, où se donnaient les jeux principaux, et le bois sacré, — l'Altis, — où le dieu séjournait pendant les fêtes, devaient être consacrés par l'édification d'un temple. La « maison » du Jupiter Olympien, commencée par les Éléens après la victoire de Pisa (572), terminée par les Athéniens cent trente années ensuite, eut, dans son sanctuaire, l'œuvre extraordinaire de Phidias, la

statue du « dieu tonnant », toute d'or et d'ivoire, assise, énorme, superbe, miraculeuse.

Les habitants de l'Élide présidaient aux fêtes olympiques; tous les Hellènes avaient le droit d'y venir participer aux jeux, comme aux sacrifices. Les villes envoyaient solennellement des députations. Les courses d'hommes, à pied, de cavaliers, de « meneurs de chars », le saut, la lutte et le pugilat, furent les éléments du concours, innovés, abandonnés, repris, simplifiés ou compliqués, suivant le caprice des ordonnateurs. A la quarantième olympiade, on vit des enfants appelés à se provoquer au pugilat. La course des « chars attelés de mulets » ne dura que dix ans. A une olympiade, jeu cruel, l'écuyer, parti à cheval, et tenant un autre cheval par la bride, dut, arrivé près de la borne, sauter et achever la course à pied, sans quitter les brides des bêtes lancées. La « longue course » comprenait six parcours de la carrière, c'est-à-dire vingt-quatre stades, une de nos lieues.

L'exigence des spectateurs passionnés excitait l'acharnement des rivaux, « couverts de poussière ». Le coq rageur, furieux, impitoyable, — « ce fier oiseau », dit Pindare, dont les combats sont ensevelis dans l'enceinte d'une ferme, — était l'emblème et l'idéal des lutteurs. On décerna « l'âpre couronne du pentathle », à celui qui avait vaincu ses rivaux à la course, à la lutte, au saut, au disque et au javelot.

Ces jeux où les Hellènes venaient, non sans noblesse, mesurer, comparer publiquement, et nus, leur force et

leur beauté, eurent une influence considérable sur l'avènement de la statuaire grecque. Mais, trop tôt, ces fêtes tournèrent en spectacles où la prétentieuse grossièreté des septentrionaux et l'insatiable orgueil des Asiatiques, s'offrirent à l'admiration des hommes. Les spectateurs eux-mêmes se pavanèrent un jour sur le « champ sacré », fiers, pour peu qu'ils eussent de renommée, d'être désignés du doigt par la foule. Et Thémistocle, et Pythagore, et Hérodote, et Platon, « goutèrent cet honneur ». Pindare, le chantre et le héros de ces solennités, assis sur un siège élevé, ayant au front une couronne, à la main la lyre symbolique, divinisé, reçut, par la volonté des magistrats, une part des « prémices offertes aux immortels ». Archiloque (700) et Simonide (559-468), jouirent de la même glorification.

Des personnalités surgirent, imprévues, bruyamment fêtées, acclamées, qui n'avaient d'autre mérite que leur force brutale, ou la surprise que causait la dextérité de leurs mouvements. Tel écuyer, « maître en l'art difficile de soumettre les coursiers, au joug obéissant », reçut plus de regards qu'un guerrier victorieux. L'alipte, qui instruisait les athlètes et les lutteurs, et les frottait d'huile avant le combat, était un personnage. L'athlète vigoureux, rapide, « pressant et rassemblant ses coups », enthousiasmait. Le géant Diagoras, — « la plus haute taille qu'on eût vue en Grèce depuis Hercule », — excitait le fanatisme. Lorsque, un jour, les deux fils de Diagoras, — Acusilaüs et Damagète, — vainqueurs, l'un au combat du ceste, l'autre au pancratium, tout nus,

ruisselants, vinrent prendre leur père vieilli, qui était debout parmi les spectateurs, et, le « plaçant sur leurs épaules », traversèrent le stade, ils entendirent, « couverts de fleurs », les « applaudissements de toute la Grèce assemblée ». Les statues des lutteurs couronnés alternèrent bientôt avec les images sculptées des dieux. L'entrée de la « carrière olympique » finit par s'ouvrir aux femmes.

Les Aryens, vraisemblablement, ne participaient guère à ces spectacles cruels. Ce n'est pas eux qui se seraient montrés indulgents à la fille de Diagoras, à Callipatire, qui, la première, déguisée en « maître degymnase », osa pénétrer dans l'enceinte, menant son fils à la lutte. Ils venaient aux jeux et ils concouraient, mais comme poètes, tragiques ou musiciens. Et s'ils descendaient parfois dans l'arène, c'est qu'il était possible d'y exalter l'harmonie des corps, à la lutte correcte, à la course des chars, au jet du disque.

Les prix que l'on décernait aux vainqueurs sont un enseignement. A Delphes, le lieu le plus proche de Dodone et par conséquent, des traditions grecques, antiques, aryennes, une simple couronne de laurier était la récompense désirée, suprême, l'attrait principal; — à Olympie, en pleine Hellénie dorienne, les prix s'évaluaient : une chaude toison de Pellène, une jarre d'huile ou de vin, des vases d'argile durcie, des aiguières de bronze ou d'argent, une part des offrandes publiques à Jupiter... Cependant, on y distribuait aussi des guirlandes de fleurs, que les vainqueurs « nouaient autour de leurs bras », et

des couronnes de myrte, « d'un vert pâlissant ». Plus tard, la recherche unique du « succès » parut stimuler les lutteurs; mais parce que le « succès », de plus en plus, et en toutes choses, aux jeux helléniques surtout, faisait la fortune des victorieux. L'Hellénie dorienne, toute bataillleuse, qui ne savait que la gloire des armes, que le droit de la force, laissait placer haut, au-dessus de tout, l'athlète, le cavalier, ou le poète, publiquement couronné devant les dieux. — « Le plaisir du succès, dit Pindare, est le charme souverain des travaux... Les douleurs se changent en délices, lorsque la fille des Muses, la savante Harmonie, vient nous flatter de sa main caressante ». — Et le chantre des jeux compare l'effet de « la louange mariée aux accords mélodieux », à la « douce chaleur du bain ».

La renommée, récitée ou chantée, la « fière renommée qui étend son pouvoir au delà du terme qui borne la vie », était le stimulant des Aryens participant aux luttes; il leur suffisait qu'un poète célébrât leur adresse, ou leur talent, en une improvisation rimée, que l'on répétait aussitôt après la victoire, et que des milliers de mémoires emportaient. C'est ainsi que la plupart des odes de Pindare furent composées, rapidement, sur le théâtre même des jeux. Les « chants immortels » du poète valaient au vainqueur l'immortalité. — Les Doriens de Sparte, lorsqu'ils étaient victorieux, recevaient, au repas commun, une part de nourriture plus considérable.

Les odes célébrant les mérites du héros, immortalisant sa victoire, étaient apprises et récitées pendant longtemps

dans son pays; on suspendait aux créneaux de « sa ville », comme un témoignage de la gloire qui en revenait à la cité, les couronnes qui lui avaient été distribuées.

Alors, en Hellénie, la « cité » était un tout, sinon « le tout ». La « ville », disant plus, valait davantage que le peuple. C'est pourquoi, sur les champs olympiques, dans « la carrière d'immortalité que les eaux de l'Alphée arrosent », le héraut chargé de proclamer le nom du vainqueur, annonçait toujours son lieu de naissance. Lorsque le héros couronné était devenu le citoyen d'une ville d'adoption, les juges lui laissaient le choix de la « ville » à glorifier. Des cités helléniques, des colonies puissantes, consentirent à de grands sacrifices pour être choisies et désignées. Dans la cité glorifiée, de hautes fonctions attendaient le victorieux. L'écuyer du syracusain Hiéron devint un personnage de marque à Etna, parce qu'il s'était fait proclamer comme Etnéen. La première ode néméenne de Pindare est dédiée à ce « conducteur de char ».

Les fondateurs de villes étaient les plus glorieux. Hiéron, à qui ce mérite manquait, choisit un territoire en Sicile, dont il chassa de force les occupants, pour y transporter deux mille Syracusains, « afin qu'après sa mort une ville considérable lui rendît les hommages héroïques ». Les cités helléniques, anciennes et nouvelles, se jalousaient comme des concurrentes, se disputaient les prix aux jeux, comme des personnalités. La « renommée » allait d'une ville à l'autre, capricieuse, suscitant la jac-

tance insupportable, ou la colère aveugle, et des haines profondes se creusaient.

L'Hellène, qui avait le sentiment de l'instabilité résultant des jalousies entretenues, ne voyait sa « ville » que comme un navire livré à l'incertitude des flots changeants. Si chacune des villes helléniques, séparées, avait consitué une commune aryenne, compacte, et si ces « unions » avaient éprouvé ce sentiment de solidarité nécessaire qui est le fond du patriotisme, la confédération naturelle de ces « groupes », au moment d'un danger public, eût préparé la formation d'une nationalité. Il ne pouvait en être ainsi, chaque ville, pour ainsi dire, ayant en elle son germe de division, son ferment de discorde, sa cause de querelle : le mélange des races diverses y suscitait des froissements, et la facilité des émigrations y interdisait toute condescendance; « l'orgueilleuse dureté des nobles et la jalouse avidité du peuple, sans cesse occupés à empiéter les uns sur les autres », y entretenaient une permanente anarchie.

Sur le continent, une illusion déplorable troublait les esprits. Aucun Hellène n'était satisfait de sa condition civique, n'appréciait l'intelligence ou les mérites de ses propres concitoyens. Les « esprits et les cœurs, dit Pindare, égarés, ne voyaient, n'admiraient, n'embrassaient que le mérite étranger ». Le patriotisme était à ce point affaibli, annulé, en Hellénie, que le chantre des victoires olympiques put, tout naturellement, commencer ainsi son chant de glorification : « Heureuse sédition qui t'a banni de ta patrie! Maintenant, vainqueur dans Olympie, deux

fois ceint des couronnes de Delphes et de Corinthe, tu fais la gloire des bains que les nymphes d'Himère échauffent pour les héros, et des sillons étrangers sont devenus tes guérets paternels ».

Les « chefs » n'inspiraient plus aucun respect en Hellénie, depuis que l'esprit dorien, vaniteux et stupide, dominant l'aristocratie, les démocrates mal traités étaient devenus, aux yeux des gouvernants, une cause de défiance. Lorsque les Perioeces, quittant leurs campagnes, vinrent réclamer et prendre leur « droit de cité », Théognis exprima son dégoût : « Cyrnus, cette cité est encore une cité, mais certes c'est un autre peuple. Ce sont des gens qui ne connaissaient auparavant ni tribunaux, ni lois; ils portaient autour de leurs flancs des peaux de chèvre; comme des cerfs, ils habitaient hors de cette ville; et maintenant, fils de Polypas, ils sont les bons, et ceux qui jadis étaient les braves sont les lâches. Qui pourrait supporter un pareil spectacle ? » — Les Athéniens eux-mêmes, qualifiaient de « pourceaux » les habitants de la plaine de Thèbes.

Entre les villes et les campagnes, entre les citoyens et les « peuples des environs », il y avait un antagonisme. Malheureusement, les villes étaient surtout peuplées d'Anaryens jaloux et envieux, à qui les joies d'autrui étaient insupportables. « Et toujours, dit Pindare, les prospérités étrangères sont un poids qui pèse lourdement sur le cœur de l'homme forcé d'en entendre le récit ».

Les jeux publics où, devant les prêtres, devant les

dieux, les lutteurs venus de toute part se disputaient les prix, pour emporter au loin leur gloire conquise, étaient bien l'image de l'Hellénie, pleine de héros, d'individualités fortes, mais incapable de se constituer en peuple, en nation, en patrie.

Un instant, toutefois, — chaque ville, malgré son infatuation et sa rage d'indépendance, sachant sa faiblesse et redoutant l'apparition d'un ennemi dont les succès pouvaient être universellement applaudis, — il se forma des « unions de cités », des amphictyonies, des « associations de peuples », pour célébrer en commun, chaque année, des fêtes exclusivement religieuses. Les principales amphictyonies, dont certaines comprenaient jusqu'à « douze peuples », envoyaient des députés à Delphes au printemps, aux Thermopyles en automne.

Le conseil amphictyonique décernait des récompenses, — une statue, un tombeau, — et proférait des malédictions qui, d'intention au moins, prenaient un caractère national, car elles tendaient à obtenir l'applaudissement ou la réprobation de l'Hellénie tout entière. Les Hellènes en effet, tous, maudiront Éphialtès, dénoncé par le « conseil » comme traître, pour avoir guidé les Perses au passage des Thermopyles, ainsi que les Phocidiens accusés d'avoir « offensé les dieux nationaux ». Mais ces tentatives, exceptionnelles, n'amenèrent pas de conséquences, quelque pompeuses, théâtrales et religieuses qu'elles fussent.

Aux jeux, devant les divinités, dans les temples, en certaines circonstances solennelles, un même enthou-

siasme animait les Hellènes réunis, venus de toutes parts. Après la réunion, chacun étant retourné chez soi, il n'y avait plus en Hellénie, comme avant l'assemblée, que des Spartiates, des Athéniens, des Béotiens, des Phocidiens, etc. Les lois relatives à l'acquisition des propriétés, aux mariages, à la poursuite des crimes, faisaient du territoire voisin, immédiatement après la limite de la cité, une terre étrangère.

Le lien religieux, que les amphictyonies avaient essayé de nouer, se rompit. Le conseil amphictyonique lui-même, fut amené à décréter une « guerre sacrée ». Les prêtres de Delphes, infatués, enrichis, supportaient mal la sujétion matérielle que leur imposait Cirrha, la ville maritime, le port — dans le golfe de Corinthe — où débarquaient les pèlerins venant consulter la Pythie. Les Cirrhéens, qui connaissaient les pratiques des prêtres, qui avaient continuellement sous les yeux le spectacle de la crédulité publique si effrontément exploitée, n'éprouvaient aucun respect pour l'Apollon « loucheur », et se moquaient de la Pythie. Le conseil amphyctionique obtint que les Thessaliens et les Sicyoniens vinssent saccager Cyrrha; ce qui fut fait (595). Et pour éviter la reconstruction de la ville châtiée, détruite, le conseil ordonna que la « terre ravagée », consacrée à Apollon, demeurerait « vouée à la stérilité ». Vivre sur cette terre, y essayer une culture, ce fut commettre un sacrilège. Les prêtres de Delphes, seuls, avaient le droit d'y entretenir des pâturages, pour les bêtes que les pèlerins achetaient et payaient avec l'intention de les offrir au

dieu. L'oracle de Delphes ne répondait plus aux questions des dévots qu'après les cérémonies de l'offrande et du sacrifice.



CHAPITRE XXVII

DE 676 À 400 AV. J.-C. — Les poètes et la poésie. — Terpandre, Alcée et Sappho, Arion, Ésope et Alcman. — Tynnichus. — Stésichore, Ibycus, Anacréon, Simonide, Bacchydide, Hybrias, Phocydide, Hipponax, Ananius, Théognis, Lassus, Timocréon, Pindare, Corinne. — La musique grecque. — La prose. — Théâtre. — Xénophane et Euripide. — Les logographes. — L'histoire.



'INSTITUTION des jeux sema plus de jalousie que d'émulation, sépara davantage les villes, mit en relief et en honneur la force brutale, donna la prépondérance aux prêtres, déshonora la poésie. Considérés comme des lutteurs se disputant le prix, soumettant leurs œuvres au verdict populaire, et s'appliquant bien plus, en conséquence, à plaire qu'à émouvoir, les poètes obéirent au goût du juge, plutôt qu'à leur propre inspiration. Des artistes admirablement doués, et qui eussent pu nous laisser des œuvres personnelles, simples et fortes, s'en furent, utilisant leur génie, célébrer la gloire d'indignes vain-

queurs, mettre au service des vaniteux, et par intérêt, leur don merveilleux de beau langage. De Terpandre à Pindare, l'histoire de la poésie hellénique est un long récit de combats. Comme l'athlète et le conducteur de chars, le poète cherche à devancer, à battre ses rivaux, se pliant aux caprices, ou bien, sur le champ de victoire, il improvise l'ode qui doit immortaliser le victorieux.

Terpandre, venu de Lesbos, plusieurs fois couronné, porte de quatre à sept le nombre des cordes de la lyre, faisant une part très importante à l'accompagnement musical, dans le débit chanté des vers; considéré pour cela comme un innovateur, on le nomme le « père de la poésie lyrique ». La nécessité de plier les syllabes des mots aux exigences de l'accompagnement musical, amena Terpandre et ses imitateurs, à concevoir de nouveaux rythmes poétiques. On lui attribue l'invention de la *scolie,* courte chanson, gaie, dite aux repas.

Peut-être, et dans une certaine mesure, faut-il attribuer au succès des innovations de Terpandre, la rage d'Archiloque, le dernier des poètes grecs, poursuivant de ses satires, de ses odes impitoyables, ceux qui excitaient son courroux.

L'école nouvelle exigeait un personnel nouveau en Hellénie, tandis qu'à Lesbos, autour de la tombe d'Orphée, Alcée et Sappho, de Mitylène, conservaient, et avec quel zèle, loin des jeux, le culte de la poésie antique.

Énergique et précis, brutal parfois en ses franchises, et tout à fait aryen, Alcée, tantôt gai, tantôt furieux, dit

avec véhémence sa colère ou sa joie. Ennemi de Pittacus, il l'outrage, forgeant pour cela des mots nouveaux, acérés, blessants, et il chante ensuite son plaisir, en des vers de grande allure. La fameuse libation funèbre, devenue classique, est d'Alcée : « C'est maintenant qu'il faut s'enivrer, c'est maintenant qu'il faut se forcer à boire, car Myrsilus est mort ». Un instant banni, sa verve était allée jusqu'en Égypte.

Sappho, Vénus vivante, « couronnée de violettes », incomprise des Hellènes, devenus trop actifs et mauvais, fut considérée, plus tard, comme une courtisane. Or, le rude Alcée lui-même mesurait sa parole, lorsqu'il parlait à Sappho, tant il admirait, tant il respectait cette muse « chaste et souriante ». Lorsqu'Athènes, corrompue, éprouva cette peur de la sincérité, de la nudité des mots, qui caractérise, pour l'historien, la décadence morale des peuples, la langue de Sappho, naïve, sincère, effaroucha la singulière et malsaine pudeur des Athéniens. L'hypocrisie asiatique et l'irréflexion athénienne se coalisèrent, et ce fut le procès des femmes libres et pensantes que Sappho perdit : ses haines furent des effronteries; de ses amours, si noblement chantées, tournées en dévergondage, on l'accabla. C'est le vocabulaire attique du temps de Périclès, qui donna aux paroles de Sappho le sens qu'elles n'avaient pas eu jusqu'alors. La muse de Lesbos ne savait rien au-dessus de la poésie, seule immortelle.

Les femmes de Lesbos continuant le culte d'Orphée, Sappho eut des émules et des rivales, notamment Gorgo

et Andromèda, « fières de leur talent », et Érinna, morte trop tôt.

A Corinthe, Arion, « le plus habile des joueurs de lyre », aimé du tyran Périandre, qui le protégeait, dont l'oreille et le regard souffraient lorsque les chœurs, en se contorsionnant, criaient l'évohé bachique, prit le dithyrambe et en fit un poème.

A Delphes, Ésope, le Phrygien, ou le Thrace, que Crésus avait envoyé consulter l'oracle, et qui fut pris d'un si profond dégoût à la vue de « la cupidité et de l'imposture » des prêtres d'Apollon, mourut (550) victime de son zèle aryen, précipité du haut d'un rocher, nous laissant ses fables, étonnantes.

A Sparte, Alcman, de Lydie, eut le courage de prendre le dialecte dorien, « rude et grossier », et d'en faire une langue poétique. L'habileté et la ténacité de son labeur sont extraordinaires. On voit, avec son goût très sûr, sa peine, très lourde, qu'il ne cherche pas à dissimuler d'ailleurs. « Le principe de la science, dit-il, c'est l'effort ». Son art est véritablement scientifique; c'est par la variété des formes cherchées et le choix sévère de l'expression, qu'il réussit. Son triomphe, sa gloire, fut d'avoir inauguré, à Sparte même, la poésie lacédémonienne, dorienne, en composant des chœurs, — les *parthénis*, — que de jeunes filles chantaient. Alcman était un grand artiste, vigoureux, puissant, réfléchi.

Un Dorien, Tynnichus, fit un chant religieux, ou *péan*, qu'Eschyle admira, et que Platon signale comme « chanté par tout le monde ».

Stésichore, d'Himère, en Sicile, la ville moitié dorienne et moitié ionienne, apporta aux Grecs la poésie impersonnelle, se rattachant par cela aux poètes aryens, faiseurs d'hymnes. L'excès musical le tourmentait, et, sauf la lyre, ou la cithare, il n'admettait pas la parole d'un instrument dans les chœurs. Il prêchait, que le mode harmonique, l'accompagnement, devait se conformer aux « sentiments et aux pensées exprimées par le vers », et il réglementa le chœur, en le modifiant. Avant lui, les chanteurs tournaient autour de l'autel, et c'était le « chœur cyclique », ou bien, ils allaient dans un sens (strophe), faisaient une évolution, revenaient (antistrophe) à leur point de départ, et recommençaient, jusqu'à l'achèvement. Stésichore imposa un arrêt du chœur, un « chant au repos », l'épode. Ce réformateur se nommait Tisias; le nom de Stésichore (arrête-chœur) lui vint de l'innovation consacrée. Ce besoin d'ordre logique, de sécurité, de simplicité, fait de Stésichore un Aryen; mais il subit l'influence asiatique quant à la forme : son style est rapide, abondant, diffus.

Ibycus, l'émule de Stésichore, compliqua la double influence aryenne et asiatique, dans laquelle son rival se débattait en vain, d'une impression dorienne manifeste. Dans les bizarreries de ses conceptions, qui ne sont, en somme, que l'expression des tendances diverses se disputant son esprit, il est tantôt précieux et fade, insaisissable, et tantôt lourdement grossier. L'amour « le tient au ventre », et il le dit, crûment.

Anacréon, si difficile à retrouver, à reconnaître, dans la

masse d'imitations et d'attributions dont son œuvre est encombrée, semble avoir hérité des chantres védiques, directement, le plaisir conscient du doux vivre, le goût de la gaieté sensible, acceptant les ennuis de la vie comme inévitables et passagers, ennemi des rixes humaines : — « Qu'y a-t-il, Héphestus, entre les combats et moi ? », — et des tourments scientifiques exigeant de longues pensées : — « Qu'ai-je à faire des Pléiades, qu'ai-je à faire de l'astre du bouvier ? », — demandant que l'on cisèle, sur sa coupe symbolique : « des vignes verdoyantes et des raisins qui rient,... un pressoir à vin, et des figures d'or foulant la grappe, et le beau Lyéus, et, avec lui, l'Amour et Bathylle... »

Ce sont les successeurs d'Anacréon, — les Anacréontiques, efféminés, — qui ont faussé la gloire du maître. Le « vieillard de Téos » avait connu et chanté, lui, l'amour viril, qui frappe les cœurs ainsi « qu'un bûcheron armé de la grande cognée », dont « les angoisses étreignent comme un bain dans un torrent glacé ».

Simonide apparaît, en contraste. Mélancolique, rêveur, d'une « modération » devenue proverbiale, il souffre, prescience accablante, de toutes les futures tristesses de l'Hellénie. Ses invocations, ses prières, ses péans, ses chansons à danser, — hyporchèmes, — et ses dithyrambes, étaient célèbres ; ses thrènes, ou « chants de douleur », faits pour immortaliser les grandes infortunes, impressionnaient considérablement. C'est lui qui dira la gloire de Léonidas. Simonide, il est vrai, « habile dans l'art de charmer les hommes », donna le modèle des « hymnes

de triomphe » dédiés au vainqueur des jeux publics, dont Pindare abusa, et qui, essoufflant les poètes, en même temps qu'ils infatuaient les héros, usaient inutilement l'ardeur des forts.

Impitoyable aux sots, — « dont le nombre est infini » disait-il, — il fit apprécier « l'exercice de la vertu » comme une jouissance réelle; il chanta l'espérance, cette « fleur de vie qui pousse au cœur des jeunes hommes naturellement ». Il citait Homère, qu'il nommait « l'homme de Chios », et il le commentait. Philosophe, il affirmait que la bonté de l'homme ne résiste pas à « l'insupportable calamité », mais il consolait aussitôt ses auditeurs, en proclamant que la Nécessité avait raison des dieux eux-mêmes. Doutant de la perfection, il ne la prêchait pas : « Jamais je ne jetterai une part de ma vie dans le vain et irréalisable espoir de trouver un homme sans défaut ». — « Il me suffit, ajoutait-il, qu'un homme ne soit pas méchant, ni tout à fait malhabile, qu'il ait du sens, qu'il pratique la justice, conservatrice des cités ».

Pour Simonide, la vertu et le bonheur n'étaient que « des choses relatives »; la beauté ne résultait que de l'absence de la laideur. « Oui, dit-il, tout est beau où rien n'est mêlé ». Il répugnait à « censurer », heureux de l'épanouissement complet de l'homme libre. Historiographe des guerres médiques, il eut à chanter les journées de Marathon, de Salamine, d'Artémisium et des Thermopyles. Sa gloire, écrasante, fut d'avoir vaincu Eschyle aux jeux publics, une fois.

Simonide, cependant, après avoir consacré soixante

années de sa vie aux gloires helléniques, ami de Thémistocle et de Pausanias, ne laissa pas, après lui, la réputation d'un homme juste. Il avait fini par ne considérer, au monde, que le succès et l'éclat.

Bacchydide, vivant à Syracuse, et qui devait bientôt gêner Pindare, prêchait effrontément les douceurs de la paix, de « la paix puissante », qui donne la « richesse aux mortels », qui fait croître les « fleurs de la poésie », tandis que les « araignées noires » tendent « leur métier » sur les anneaux de fer des armures, que la rouille ronge « les lances à la pointe aiguë et les épées au double tranchant ». Il se moquait des guerriers, qui préféraient le « fracas des trompettes d'airain » au spectacle des « rues pleines de joyeux banquets, où les hymnes d'amour retentissent ».

Hybrias, le Crétois, dont la scolie « pour le soldat » fut célèbre, oppose à Bacchydide, au poète lâche, efféminé, la rude chanson de la guerre : « Je possède une grande richesse, et c'est ma lance, mon épée, et mon bouclier long, rempart du corps ».

Le vaniteux Phocydide, vrai nabi d'Israël, prophétise, rend des oracles, distribue la sagesse, parlant ainsi : « Voici encore ce que dit Phocydide... » Son style élégant, concis, favorisait la mémoire, et c'est, évidemment, parce qu'il entendait répéter ses maximes partout, que le poète s'exagérait son importance.

Hipponax, d'Éphèse, dont la laideur et la maigreur étaient proverbiales, fit admettre, dans l'ensemble des œuvres poétiques réglementées, classiques pourrait-on

dire, la moquerie, d'essence aryenne; le poème héroï-comique, — la Parodie, — devint un mode littéraire goûté. On vantait la sobriété d'Hipponax. Très prudent, très prévoyant, il s'élevait contre les prodigues.

Les œuvres d'Ananius se confondent avec celles d'Hipponax, dont il était le contemporain.

L'aristocrate Théognis, de Mégare, moraliste apprécié, poète charmant et politicien extrêmement habile, se fit aimer du peuple, qu'il méprisait, en invectivant les « maîtres du parti populaire ». — « Oser le bien et supporter le mal », ainsi se résumait sa morale. Après Tyrtée et Solon, Théognis mit l'influence des poètes au service de l'ambition des gouvernants. Tyrtée surexcita l'ardeur guerrière, Solon donna des lois, Théognis intervint dans les querelles de partis.

Il faut citer Lassus, d'Hémione, le maître de Pindare, dont les poésies sont des œuvres d'art. Par lui, Athènes connut la poésie dithyrambique, et apprit à rechercher, pour en jouir, dans le vers exprimant une pensée, les difficultés techniques vaincues.

Timocréon, de Rhodes, qui figura comme athlète aux jeux, vint à Athènes, où sa verve s'exerça contre Thémistocle. On l'avait accusé de s'être « vendu aux Mèdes ». Il se vengea, le jour où Thémistocle entendit prononcer contre lui la même accusation, en s'écriant, avec cynisme : « Timocréon n'est pas le seul qui ait traité avec les Mèdes; il y a bien d'autres pervers, et je ne suis pas le seul boiteux; il y a d'autres renards ».

Pindare, né à Thèbes, le chantre admirable des vain-

queurs aux jeux publics, résuma toute l'évolution. Ses odes, œuvres lyriques par excellence, montrent le chemin parcouru depuis Homère, la déviation vers l'Asie, accentuée, presque complète. Pindare parcourt toute l'Hellénie, se prodiguant. Sparte, malgré sa haine, respectera la maison du poète, dans la ville que les armes lacédémoniennes saccageront; et le grand Alexandre, appelé à détruire Thèbes, n'agira pas autrement que les Spartiates. Bienveillant à tous, qu'ils fussent Doriens ou Ioniens, et pourvu qu'il y trouvât son profit, Pindare ne se préoccupa que du succès personnel de ses clients temporaires, de même que sa poétique s'adaptait à tous les sujets, n'ayant de règle que « l'effet musical ». Improvisateur excellent, il faut croire que ses œuvres, hâtives, ne supportaient pas l'examen réfléchi, car, seules, ses odes triomphales nous ont été conservées.

Pindare pratiquait l'éloge, de parti pris : « Et vous, Éacides aux chars d'or, sachez que mon programme le plus clair est de ne jamais aborder dans votre île sans vous combler d'éloges ». — Son ardeur ne l'entraîne pas au delà de ses intérêts; il s'interrompt, à chaque instant, pour faire remarquer, avec une intention précisée, « qu'il acquitte une dette », qu'il « gagne son salaire ». Il tient son imagination et son talent à la disposition des vaniteux que le succès favorise. Il chante surtout Hiéron, roi de Géla, de Syracuse et d'Agrigente, qui, vers le commencement de son règne, aux jeux olympiques, remporta le prix à la course des chevaux. Et quels éloges : « Qui,

mieux que lui, mérita jamais toute la pompe de nos chants? Quel homme eut plus de vertus? Quel roi sut mieux affermir sa puissance? » — Or, Hiéron, qui fut un monarque somptueux, protecteur des arts, avait dans son passé des cruautés épouvantables. — « Quels spectacles délicieux, dit Pindare, de voir consacrées aux soins bienfaisants de l'hospitalité, ces mains, ces mêmes mains qui maintiennent l'ordre, qui font régner la justice au sein d'Agrigente et repoussent la terreur loin de l'enceinte de ses murs ». — Doit-il, dans une autre circonstance, célébrer Théron, le tyran d'Agrigente? l'éloge de Hiéron sera dépassé : « Non, quand on remonterait dans les fastes des peuples, jusqu'à des générations déjà perdues dans les nuits des âges, on chercherait vainement un ami plus tendre, plus bienfaisant, plus libéral que Théron ». — Paunis, le « riche Paunis », vainqueur à la course des mulets, aura de même son ode triomphale.

Les jeux publics, ce « lien hellénique », étaient devenus le théâtre des plus ardentes rivalités, et, comme en un champ d'exploitation, les dispensateurs de la gloire, les poètes, y trafiquaient de leur esprit. Pindare tarifait ses odes; il n'en discutait pas le prix, mais donnait à son œuvre, suivant la récompense promise, une attention d'auteur plus ou moins grande.

Tout à fait corrompu, le chantre de Hiéron, de Théron et de Paunis, va jusqu'à critiquer les poètes qui ont conservé leur indépendance. Citant Archiloque, comme un exemple, il demande si les « inimitiés » que sa franchise valurent au poète, ont fait autre chose qu'aggraver ses

maux. Il n'admettait le bonheur que « procure la sagesse », que si la sagesse était accompagnée des « dons que la fortune dispense ».

Un bon nombre de vers heureux, agréables à citer, se trouvent dans les œuvres de Pïndare, mais dus aux hasards de l'improvisation; l'œuvre en soi, au fond, désespérante, est empreinte d'un pessimisme que couvrent mal l'hypocrisie asiatique et le talent merveilleux du chanteur. Il proclame que, « pour un seul bien, les dieux versent toujours deux maux sur les mortels »; il sait les ennuis de la fortune, et demande « à quoi servent les trésors entassés »; mais il se hâte d'ajouter, songeant sans doute à sa clientèle : « Aimons-les ces trésors, pour en jouir, pour faire des heureux, pour acheter la gloire ».

L' « inconstante fortune », qui « se joue des hommes comme l'aquilon se joue de la poussière », la « bruyante insolence » des vaniteux, la « victoire imprévue des faibles », la crainte du destin, l'intervention des « grands hasards » qui font « les grands succès », tourmentent le poète malgré lui, çà et là, et la rapidité de sa pensée, alors, lui fait trahir ses intentions. Si la vie de l'homme trop prolongée « est odieuse », si le bonheur « inconstant comme le vent, rapide comme l'éclair, souffle, brille, et se dissipe comme eux », il faut le saisir quand il passe, se hâter de jouir, sauf à s'humilier devant les forces, à se courber sous le regards des dieux. — « Plier sous la main des divinités, est le seul moyen de porter aisément le joug dont ils nous chargent. Le bœuf qui

s'opiniâtre contre l'aiguillon ne reçoit qu'une blessure plus profonde ». En parlant ainsi, Pindare livrait les hommes aux rois et aux prêtres, car le charme de sa parole donnait une force irrésistible à ses leçons.

Il sait bien, l'Asiatique rusé, ce que vaut l'art de séduction dont il se sert, dont il abuse. « Sans doute, dit-il, il exista dès les premiers âges du monde, cet art odieux de séduire qu'accompagnent les discours captieux, honteux et funeste talent qui, toujours occupé de ternir l'éclat de la gloire véritable, ne fait effort pour élever les hommes, que parce qu'il en prévoit la chute ». — Pindare ne « fait effort » que pour élever les grands, et c'est l'Hellénie qu'il précipite.

Pindare est un Asiatique, par la pensée et par l'expression, par la tendance et par le style. Ses métaphores, excessives, sont admirablement enchâssées, et son langage est musical. Cependant, l'influence dorienne pèse sur lui, et, peu à peu, il en subit l'effet, il se transforme; ses images deviennent brutales, de mauvais goût, impropres : la gloire est le « divin cothurne chaussant un pied fortuné »; l'improvisation est « un ruisseau semé de fleurs, ceint de couronnes »; la générosité supprime la critique, « comme le bois fumeux cède à l'eau qui l'éteint ». L'Asiatique apparaît surtout lorsqu'il s'agit d'évaluer le prix de l'œuvre. La poésie est une marchandise; le poète, un Phéñicien trafiquant de ses dons naturels. — Il dit à Hiéron, lui dédiant son ode : « Reçois avec faveur cet hymne, tout acheté qu'il soit par tes bienfaits. Ne crains pas que j'en rougisse; la Phénicie s'avilit-elle par

les marchandises que la mer porte de sa part aux deux bouts de l'univers ? »

La voix de Pindare étant faible, il laissait chanter ses odes par un coryphée. Se pliant au goût dorien, rectiligne, il tourmenta ses phrases, rompant la mesure et le rythme, pour les adapter à la musique et à la danse, créant ainsi le « poème lyrique », exactement dit. Parfois, et nécessairement, les paroles étant impuissantes à exprimer une situation, le récitant suspendait son récit, et la musique seule, alors, développait et complétait la pensée du poète.

Ne voulant que plaire, Pindare se conformait à toutes les intentions; c'est pourquoi l'on chercherait en vain, dans son œuvre entier, une idée religieuse, ou philosophique, principale. Nous n'avons, à ce point de vue, qu'un merveilleux tissu de contradictions. Toutes les traditions locales, l'infatigable chanteur les admit, raillant les divinités, et d'autres fois dévot, mais sans candeur. Son dieu, ce serait plutôt l'universalité des choses; tout étant dieu, le poète se dispensait de chercher une formule. Dans son ciel, les « âmes pieuses » célèbrent le « grand bienheureux » par la mélodie continue de leurs hymnes. Il préfère, aux joies promises, les satisfactions de la première vie, et ce qu'il chante, avant la vertu, c'est la beauté, la force, la gloire. Sparte peut revendiquer cet Asiatique exubérant que la discipline dorienne était parvenue à assouplir.

Corinne, de Tanagra, la délicate Aryenne, vainquit cinq fois Pindare aux jeux publics.

La musique, absorbante, devenait un langage clair, et bien autrement étendu que ne l'était le vocabulaire hellénique. Quels changements, depuis l'époque où le Grec criait l'évohé, et, lentement, jouait de la syrinx enduite de cire! La lyre et la trompette sont venues avec la danse, tantôt guerrière, tantôt voluptueuse; la chanson a fait le virtuose, le chanteur, maître de l'instrumentiste ou s'accompagnant de ses mains. Puis ce furent les chœurs; et l'on vit les choreutes du dithyrambe, qui jadis « tournaient autour de l'autel », s'arrêter, chanter en repos, dire, développer, nuancer des mélodies. On distinguait des modes musicaux divers, introduits en Hellénie. La lyre à sept cordes permettant une grande variété, il y eut, musicalement parlant, une longue gamme d'expressions. Terpandre avait donné le moyen d'utiliser l'art musical; Pindare, après Tyrtée, fit apprécier cette utilisation aux Spartiates. Le « courage » devint le « compagnon de la musique ».

La musique grecque, spontanée, premier langage, savamment exploitée, et régularisée, prit une importance dont Platon et Aristote se préoccupèrent. La voix humaine fut le premier instrument, et il semble, autant qu'un écho si lointain peut être entendu, qu'à l'origine, la puissance musicale grecque résultait de sa simplicité mélodique, donnant à l'esprit l'impression de la beauté calme, simple, éternellement jeune. La parole grecque, par son rythme et son mètre, était déjà comme un chant; les races diverses venues Hen ellénie, y importèrent des accents nouveaux; et la subtilité asiatique, si ingénieuse,

combinée avec le grand désir d'ordre et de classement qui tourmente l'aryen, firent déterminer jusqu'à sept modes principaux, distincts, exactement appropriés. La mathématique domina l'inspiration. Partis de la gamme diatonique, les Hellènes tâtèrent du genre chromatique, essayèrent des quarts de ton, mais sans enthousiasme. En ceci, l'esprit aryen l'emportait.

Les Doriens aimant les « brillants accords », leur musique devint pour ainsi dire nationale; — le mode phrygien, encore tout imprégné des cultes orgiastiques, plaisait aux ardents, aux passionnés, à ceux que la rigidité dorienne impatientait, ou ne satisfaisait pas; — le mode lydien, presque éclectique, admettant, à la fois, les notes les plus élevées et les accents plus doux, langoureux, se prêtait aux consolations et aux jouissances. La tristesse et la gaieté, la mélancolie et l'esprit, se traduisaient mieux avec le mode lydien, bienveillant, maniable « comme une broderie flottante ».

Les premiers oracles s'exprimaient en vers; les prêtres étaient des poètes. Les premières lois furent également des poésies. L'improvisation, avec ses défectuosités inévitables, rompit le charme. Le poète imagina son vers comme un trait, pris et lancé au hasard, distribuant le plaisir et la blessure. Pindare parle du « labeur poétique », des formes nouvelles à « forger » pour obtenir l'applaudissement de l'auditeur, dont la satiété est un écueil. Les muses adorables, inspiratrices, les filles de mémoire, « aux tresses dorées », qui excitaient la pensée des mortels, leur donnant la volonté d'agir, sont main-

tenant comparées à des esclaves attelés à la charrue, sillonnant la terre où la « moisson glorieuse croîtra ».

Trop exploitée, la poésie se meurt; et la prose vient (500), naïve, intacte, forte. « Ah! s'écrie Pindare, s'il était permis d'emprunter le langage du peuple, avec quelle ardeur... » L'éloquence populaire, faite de prose franche, pleine, va suppléer à l'affadissement des cerveaux surmenés, ayant épuisé toutes les séductions artificielles. Le théâtre, surtout, subit cette nécessité. Dans la tragédie, le mètre change avec les situations; la comédie tourne à la satire. On abandonne (450) la tétralogie monumentale, pour opposer « pièce contre pièce ». Le jour est venu où le philosophe, le guerrier, l'orateur et le poète sont au même rang; le poète nommé le dernier.

Les censures de Xénophane (536), dénonçant l'abaissement des Grecs séduits par l'Asie, s'abandonnant aux légendes, « sacrifiant tout aux jeux », ne purent rien. Les moqueries d'Euripide (685-407), allant jusqu'à l'indécence, ne furent qu'une distraction.

Mais l'histoire marche, et les destinées de l'Hellénie se manifestent. Le prêtre a supplanté les dieux, ruiné la poésie, prostitué les arts naturels, et toutes les intelligences, domptées, rabaissées, navrées, sont sans emploi. Sérieusement, alors, chacun s'inquiète, se retourne, regarde vers le passé, pour y voir les leçons de l'avenir. La plus souffreteuse des terres grecques, l'Ionie, donne le premier historien.

Là où les poètes, compromis, n'avaient plus rien à

dire, où les philosophes, infatués, discouraient étrangement, surgirent les logographes, simples récitants, coordonnateurs de faits, se servant de la langue populaire, de la belle prose ionique; et le peuple éprouvait un soulagement à écouter ceux qui, pour l'instruire, parlaient si bien son propre langage. Cadmus, de Milet, fut l'innovateur. Acusilaüs, d'Argos, qui mit Hésiode en prose, Hécatée, de Milet, qui cessa de confondre l'Europe et l'Asie, Phérécyde, de Léros, Charon, de Lampsaque, le premier ethnographe, Hellanicus, de Mytilène et Canthus, de Sardes, continuant Cadmus, préparaient Hérodote.



CHAPITRE XXVIII

De 500 à 490 av. J.-C. — L'Europe et l'Asie d'Hécatée. — Darius. — Querelles helléniques. — Troubles à Naxos. — Athènes et Érétrie contre les Perses.— Destruction de Sardes.— Darius soumet l'Ionie. — Le Phocéen Dionysios. — Expédition et échec de Mardonius. — Nouveaux préparatifs des Mèdes. — Trahison d'Égine. — Hypocrisie de Sparte. — Prise d'Érétrie. — Victoire des Athéniens et des Platéens à Marathon. — Miltiade.



Hécatée, de Milet, l'historien, vit avec netteté, dans l'avenir, les conséquences de la chute de Troie et de la formation de l'Hellénie. Il entendait gronder l'orage, du côté de l'Asie, s'approchant un peu plus chaque jour, et il pressentait, avec une sensibilité extraordinaire, les malheurs qui allaient fondre sur les Hellènes et les Grecs. Et il eut cette idée, juste et simple, d'enseigner ses compatriotes au moyen de l'histoire, mais en substituant le vrai au faux, la précision au vague, la science à la fantaisie.

Les premières lignes du « livre » de l'historien sont caractéristiques : « Ceci est le récit d'Hécatée de Milet.

J'écris ces choses comme elles me paraissent vraies, car les récits aux Grecs sont à mon avis nombreux et ridicules ».

Les temps où l'héroïsme fou d'un guerrier, où l'entraînante parole d'un poète, suffisaient au succès d'une campagne, ne sont plus. La tactique a remplacé la fougue ; il faut « calculer » la force de l'adversaire, s'assurer froidement, avant l'action, un avantage, une supériorité. La poésie, la grande et sainte poésie, déshonorée, mise au service des vaniteux, livrée au peuple à titre d'amusement, a perdu son influence. Lorsque, toute l'Ionie s'étant levée contre les Perses, Aristagore ira à Sparte réclamer un secours, il n'emportera, pour le roi Cléomène, qu'une « table d'airain », un plan, une carte géographique sur laquelle est gravée la « circonférence entière de la terre, avec tous les fleuves et la mer ». Les domaines se délimitent, les occupants affirment leur propriété, le partage des territoires se consacre, les Peuples se confondent, les Nations se forment.

En Médie et en Perse, autant qu'en Hellénie, le mélange des races, évident, ne permettait plus de dire avec certitude, dans beaucoup de circonstances, où se trouvaient les Asiatiques, où étaient les Européens. Mais tout homme, à ce moment, pressentait la « chose inévitable », la grande dispute de l'avenir, le choc de l'Europe et de l'Asie. Hécatée, précisément, voit cette nécessité, et il sépare les ennemis irréconciliables, chacun dans son camp, sur son terrain.

L'Europe d'Hécatée, septentrionale, commence au

Caucase et comprend la plus grande partie des îles de la mer Égée; son Asie, au sud des monts Caucasiens, a en elle toute l'Asie-Mineure, avec les îles proches, et va jusqu'au Nil, prenant tout le delta. Il distingue la Libye, dont il fait une sorte de terre exceptionnelle, hors de l'Europe et hors de l'Asie.

La décision avec laquelle Hécatée procède au partage géographique, ce besoin qu'il a de « diviser le monde connu en deux parties », — Europe et Asie, — et ses hésitations de langage lorsqu'il parle des «Grecs de l'Hellénie », montrent bien le trouble de son esprit à la veille des catastrophes. Les angoisses des Ioniens étaient grandes, parce qu'ils se trouvaient placés entre les Perses, ces Aryens jadis parfaits, devenus des Asiatiques, et les Hellènes inconsistants, querelleurs, divisés, tantôt plus Asiatiques que les Perso-Mèdes, et tantôt Doriens, c'est-à-dire plus redoutables en leurs excès que les hordes d'Asie. Les lentes réformes, les sages conseils, les insinuantes critiques, ne peuvent plus rien ; le choc entre l'Europe et l'Asie ne saurait être retardé.

La confusion ethnique dont souffre le monde vivant, de l'Indus au Danube, tourmente les hommes, leur interdit tout repos. Un plus grand mélange, nécessaire, se fera dans les larmes et dans le sang, afin qu'une épouvantable lassitude s'empare des êtres, et que, l'élection définitive ayant lieu, les hommes, meurtris, rompus, désabusés, secouant les unions fatales, renonçant aux curiosités malsaines, silencieux, revenant à leur race, préparent, fassent l'Europe aryenne, vraie.

D'ingénieuses légendes donneront au conflit indispensable, des origines et des causes diverses. Hérodote, étonné de tant de haines, allant au delà d'Homère, gravit l'Olympe et se perd dans les nuages de la mythologie : C'est Hélène et Io, « ravies par les Asiatiques » et vengées par les Grecs; c'est Médée et Europe, « enlevées par les Grecs » que les Asiatiques châtient; c'est Darius, que Démocédès de Crotone, son médecin, a abandonné « pour retourner dans sa patrie » et que le roi des rois va réclamer; ou le caprice d'Atossa, dont le « grand désir » était d'avoir des femmes d'Athènes et de Sparte parmi ses esclaves.

Malheureusement pour les Hellènes, la situation difficile de Darius fit retentir trop tôt l'inévitable provocation. Le « roi des rois » n'était plus le maître de son peuple, que les mages tenaient; mais il avait encore, à ses ordres, une armée que l'inaction pouvait détruire, une intrigue tourner contre son chef. Or, l'empire de Darius était trop vaste pour qu'il pût l'avoir dans sa main, et trop petit pour les guerriers, horde remuante dont les exigences étaient parfois violentes.

Les querelles helléniques servaient les vues ambitieuses de Darius. Être Aryen, et vivre en Asie; avoir subi le contact de toutes les corruptions en Chaldée, et n'avoir conservé, de ces jouissances, qu'un mélange de dégoût, de honte, peut-être de remords; voir, avec cette clairvoyance que l'énervement procure, les grandes fautes commises, c'est-à-dire le renvoi des Juifs à Jérusalem et la soumission des Perses aux mages; n'être plus, en Mé-

die, que le roi d'une horde de Touraniens et d'Asiatiques armés; et penser qu'avec ces Anaryens, on pourrait peut-être s'emparer de l'Europe, de l'Hellénie, régner sur des Aryens... Quelle tentation ! et quel rêve !

Le lieutenant de Darius, — Mégabyse, — avec ses quatre-vingt mille guerriers, maîtrisait la Thrace et la Macédoine (508). L'Hellénie, en proie aux jalousies, voyait Naxos, l'île centrale des Cyclades, en pleine révolte, faire appel à l'étranger.

Naxos, très puissante, pouvait mettre en rang huit mille hoplites bien instruits. Le peuple, maître du pouvoir, avait chassé de l'île les aristocrates, les « riches ». Ceux-ci, venus à Milet, avaient demandé secours à Aristagore, le gendre du roi Histiée, et qui gouvernait en l'absence du « maître », alors prisonnier de Darius. Aristagore, s'adressant au satrape de Sardes, Artapherne, obtint deux cents voiles, qui partirent commandées par le perse Mégabate, se dirigeant vers Naxos.

Trahissant Aristagore, le perse Mégabate fit avertir les Naxiens. Le gendre d'Histiée, après quatre mois d'efforts inutiles, dut revenir en Ionie, furieux, soulevant les villes contre leurs tyrans, établissant partout des « démocraties ». Puis, il se rendit à Sparte, désirant s'allier au roi Cléomène. Les Spartiates ayant déclaré que les Perses étaient trop loin, Aristagore s'en fut à Athènes, vantant les richesses des Asiatiques, « bonnes à prendre », signalant l'incapacité des guerriers médo-perses qui, disait-il, ignoraient l'art de manier la pique et ne se protégeaient pas de boucliers.

Les Athéniens qui se souvenaient d'Hippias soutenu par les Perses, et qui avaient le sentiment juste de l'ambition de Darius, croyant toutefois qu'il ne s'agissait que d'une querelle entre Aristagore de Milet et le satrape de Sardes, donnèrent vingt vaisseaux. Érétrie ajouta cinq trirèmes, en reconnaissance d'un service rendu jadis. Les marins débarquèrent à Éphèse, prirent Sardes qui fut pillée et incendiée, sauf la citadelle où le satrape Artapherne se maintint. Les troupes qui assiégeaient Milet, appelées par Artapherne, accourant pour le délivrer, les Athéniens abandonnèrent les ruines de Sardes, reprirent la route d'Éphèse, mais poursuivis par les Perses qui les atteignirent près de la mer. Battus, les Athéniens retournèrent en Hellénie.

Les Ioniens ne pouvaient plus se soumettre. Le cri de « révolte contre les Perses » avait soulevé toutes les villes de la Propontide et de l'Hellespont, les Cariens et les Chypriotes. Darius envoya trois armées, chargées d'exécuter un plan audacieusement concu. La première armée, dirigée vers le nord, prit quelques villes, qui furent très maltraitées à titre d'exemple, et descendit au sud battre les Cariens, deux fois. La deuxième armée, transportée par une flotte phénicienne, attaqua Chypre, qui sans la trahison d'un Chypriote aurait victorieusement résisté. Au centre, Artapherne et Otanès, menant la troisième armée, soumirent Clazomène, puis Cyme, et marchèrent sur Milet, devenue comme l'enjeu dernier de la campagne.

Aristagore ne gouvernait plus les Milésiens. Celui qui

avait soulevé toute l'Ionie, désertant le champ de bataille, était allé mourir en Thrace, devant une ville assiégée. Le vrai roi de Milet, Histiée, rendu libre s'était présenté ; mais les Milésiens avisés, redoutant une intrigue, avaient refusé de le recevoir. Le prisonnier de Darius, déchu, renié, suivi de quelques Mityléniens, devenu pirate, était mort.

Le peuple de Milet, assemblé, décida que l'on attaquerait les Perses en mer. Chios donna cent vaisseaux ; Lesbos, soixante et dix ; Samos, soixante. Pendant trois jours, le Phocéen Dionysios instruisit les marins d'une flotte de trois cent cinquante-trois trirèmes. Le zèle patriotique de « l'homme de Phocée » ne put vaincre la mollesse des Ioniens, secouer leur indifférence ; et lorsque les six cents navires Perses apparurent, malgré la bravoure des marins de Chios, et l'héroïsme de Dionysios qui prit trois galères ennemies, les Ioniens, voyant leur faiblesse, se considérèrent comme vaincus. Les marins de Samos, plus Phéniciens que Grecs, avaient fui dès le commencement de la bataille.

Les Perses étant victorieux, le Phocéen Dionysios, indomptable, fit voile vers Tyr, coulant les navires qu'il rencontrait. Ensuite, il se dirigea vers la Sicile, consacrant sa vie à traquer, à poursuivre les navires phéniciens, carthaginois et tyrrhéniens, partout.

Milet fut prise (494), et ses habitants transportés à l'embouchure du Tigre, à Ampée. Après Milet, Chios, Lesbos et Ténédos succombèrent. L'incendie ruina de nombreuses villes de l'Hellespont. La terreur dispersa les

habitants de Byzance et de Chalcédoine. Miltiade, épouvanté, quittant la Chersonèse, se rendit à Athènes. C'est alors qu'une amende de mille drachmes vint frapper le tragique Phrynichus, parce qu'il avait fait représenter la prise de Milet devant les Athéniens, et que ce spectacle était attristant.

Darius, heureux dès le début de sa vaste entreprise, chargea son gendre Mardonius de « pénétrer en Europe », par la Thrace, tandis qu'une flotte, suivant le rivage, le soutiendrait. Mardonius, très habilement, se concilia les villes de l'Asie-Mineure, en se prêtant à l'organisation de leurs gouvernements démocratiques. Trahis par deux de leurs tyrans, et vaincus, les Ioniens, qui redoutaient un châtiment terrible, se réjouirent de la magnanimité de Darius. Les maîtres de l'Ionie, des villes du littoral surtout, agissaient en Aryens, se tenaient à l'écart, ne se mélangeaient pas au peuple, affectaient de conserver leur caractère national.

Cependant les Ioniens qui, lors de la première expédition de Darius, s'étaient bruyamment réjouis de la chute des deux colonies de Mégare, — Chalcédoine et Byzance, — et s'étaient montrés sympathiques au « roi des rois », assez pour que l'expédition eût l'apparence d'une « affaire ionienne », demeuraient neutres cette fois, et non sans dignité.

La générosité politique de Darius n'était pas son unique moyen d'intimidation ; il disposait aussi des Phéniciens, qui haïssaient considérablement les Grecs, arme sûre, redoutable, tournée du côté de l'Ionie.

Mégabyze avait affermi l'autorité de Darius jusqu'au Strymon, qui sépare la Thrace et la Macédoine. L'armée des Mèdes pouvait s'avancer hardiment. La horde étant composée en majorité de Touraniens médiques, la nationalité dominante des guerriers l'emporta, comme désignation, sur la nationalité des chefs, généralement Perses. Les « Mèdes », donc, franchissant le Strymon, se dirigèrent vers la rive profonde du golfe Thermaïque, où la flotte devait se rendre. En longeant la côte de Thrace, les marins avaient pris l'île de Thasos.

Au moment où les vaisseaux de la flotte médique, naviguant de conserve, doublaient le cap du mont Athos, pour sortir du golfe Strymonique, un « vent furieux », subit, jeta contre les rochers, brisa trois cents navires, que vingt mille hommes montaient.

Mardonius, qui traversait la péninsule Chalcidique, attaqué de nuit par des Thraces, — les Bryges, — blessé, ignorant sans doute le désastre de la flotte, réunit ses troupes très affaiblies, dont les « boucliers tressés » avaient été rompus, et reprit sa marche vers l'ouest, bravement. Mais la première campagne des lieutenants du roi des rois, ne devait être qu'une héroïque tentative. Darius donna l'ordre d'un nouvel armement (492).

Les préparatifs de Darius, formidables, et surtout l'insolente ostentation avec laquelle il envoya, de toutes parts, des hérauts exigeant la soumission des villes et le concours effectif des peuples, épouvantèrent les Hellènes. Égine se conduisit lâchement. Les Spartiates et les Athéniens rivalisèrent de patriotisme. Sparte fit jeter

dans un puits les ambassadeurs de Darius; Athènes vit précipiter dans le barathre les envoyés du grand roi.

Athènes commit une faute grave, en dénonçant à Sparte la trahison des Éginètes : toute l'Hellénie en put conclure, que les Lacédémoniens avaient la mission de frapper les Hellènes manquant au devoir commun. Cléomène, l'un des rois de Lacédémone, marcha sur Égine, tandis que son collègue, Démarate, jaloux, avertissait les Éginètes. Cléomène ayant échoué, se rendit à Delphes, où il obtint des prêtres, en les gagnant, une déclaration de la Pythie niant l'origine royale de Démarate. Cet oracle entraînait la déposition de Démarate, qui dut quitter Sparte; il rejoignit Hippias en exil.

Cléomène et Léotychidas, — rois de Sparte, — châtiant Égine, prirent dix otages de marque qu'ils envoyèrent aux Athéniens. Tout à coup, Cléomène, frappé de folie, se suicida, et les Spartiates accusèrent Léotychidas de corruption. Les Éginètes, profitant des troubles qui affaiblissaient Sparte, réclamèrent hautement leurs otages et s'emparèrent de la « galère sacrée » des Athéniens, surprise pendant qu'elle transportait des citoyens au cap Sunion. Égine et Athènes inauguraient ainsi, au moment même où Darius menaçait l'Hellénie, des hostilités dont l'acharnement devait durer neuf années (492-481). Sept cents Éginètes bloqués dans la citadelle d'Athènes, y furent impitoyablement, lentement égorgés.

Les Mèdes, conduits par Datis et Artapherne, s'avançaient, avec l'ordre de s'emparer d'Athènes et d'Érétrie, d'en envoyer les habitants, « captifs », au grand

roi. La flotte venait, en coupant droit par le travers de la mer Égée. Elle prit Naxos en passant, incendiant sa ville capitale, et Délos, dont le temple seul fut respecté, parce qu'il était dédié au Soleil, ce dieu magnifique des Perses.

Érétrie, en Eubée, attaquée avant Athènes, se défendit. Les Athéniens s'apprêtaient à secourir la ville assiégée, lorsque « les grands de la cité », vendus aux Mèdes, trahissant le peuple qu'ils détestaient, livrèrent la ville aux envahisseurs. Le feu détruisit les maisons et les édifices; les habitants, sans distinction aucune, nobles et peuple, traîtres et patriotes, « amis ou ennemis », furent transportés. Cet exemple de rigueur étant donné aux Hellènes, la flotte descendit le canal de l'Euripe, jusqu'à la baie de Marathon. C'est Hippias, le roi banni d'Athènes, qui avait signalé le désavantage des Athéniens dans une rencontre à Marathon.

La plaine de Marathon, d'une longueur de dix-neuf kilomètres, était fermée au nord par les contreforts du Parnés (le mont Stavrokoraki) et des marécages; au sud-ouest, par les contreforts du Brilessos (les monts Aphorismo et Argaliki); à l'est, par la baie que protège le cap Cynosoura, tordu comme une corne de bœuf. Hippias avait pensé que, sur ce champ de bataille, la cavalerie perse aurait facilement raison des Athéniens « dépourvus de chevaux ».

Admirable de confiance en soi, Athènes n'attendit pas le débarquement des Perses, des « barbares ». Chaque tribu ayant donné mille hommes, dix mille guerriers,

auxquels mille Platéens s'étaient joints, vinrent prendre position sur le terrain de la lutte. Sparte, prévenue, avait dit à l'envoyé des Athéniens, à Phidippide, de magnifiques paroles, tout promis, objectant toutefois une loi religieuse, qui ne permettait pas aux Spartiates d'intervenir matériellement dans la bataille avant la pleine lune. La jalousie de Sparte contre Athènes, — la « cité indocile, dont la suffisance insolente croissait d'année en année », — ne voyait pas sans une secrète satisfaction, le danger qui menaçait les Athéniens ; et l'hypocrisie lacédémonienne avait su trouver le moyen, en trahissant la Hellade, de réserver l'avenir.

Plus de cent mille Perses, dit la tradition, débarqués, se développèrent sur le rivage. Parmi les dix généraux qui, suivant la loi, devaient commander l'armée athénienne chacun pendant une journée, se trouvait Miltiade, le fils de Cimon, dont les exploits étaient connus. Au conseil qui précéda l'action, cinq généraux demandèrent une armée plus nombreuse ; les cinq autres conseillèrent une action immédiate, parce qu'ils redoutaient les intrigues d'Hippias et « l'or des Perses ». Miltiade était un de ces derniers. Le polémarque Callimarque décida la bataille sans plus tarder.

Moins nombreux que les Perses rangés en ligne le long du rivage, les Athéniens combinèrent un plan d'attaque. Le polémarque, suivant la règle, commandait la droite de l'armée ; les mille Platéens venus étaient à la gauche. Les deux « ailes », solides, massées, protégées contre la cavalerie par des obstacles faits d'arbres abat-

tus, devaient être les points principaux de la résistance; le gros de l'armée athénienne, le centre, se trouvant affaibli par la nécessité d'opposer aux Perses, dix fois plus nombreux, une ligne de front égale à la leur.

Les Athéniens n'avaient pas de cavalerie, parce que l'Attique ne possédait pas de pâturages. Les cavaliers Perses étant approvisionnés de fourrages, il y eut, l'année suivante, des champs de luzerne çà et là, et ce fut « l'herbe de Médie » dont parlent les auteurs.

Animés d'une « belliqueuse énergie », les Athéniens commencèrent la bataille en courant vers les Perses, surpris, et d'abord décontenancés; mais, la masse centrale des barbares, mélange de Perses et de Saces, ayant résisté au premier choc, s'ébranla à son tour, prit l'offensive, repoussa les Grecs, rompit leur ligne et les poursuivit. Les deux ailes grecques, inébranlables, immobiles, voyant les Perses s'acharner au refoulement du centre en retraite, se développèrent pour se rejoindre, afin de battre à revers les ennemis qui avaient imprudemment franchi la ligne. La victoire des Athéniens fut si rapide, si complète, qu'ils arrivèrent au rivage en même temps que les Perses reculant, et qu'ils continuèrent le combat en s'attaquant aux vaisseaux. Les Perses n'eurent pas le temps d'orienter leur flotte, qui s'éloigna du rivage à force de rames, le cap en arrière.

Cent quatre-vingt-douze Athéniens, parmi lesquels le polémarque et Stésileos, un des dix généraux, avaient été tués. Les Mèdes, « dont le nom seul était un objet de terreur », laissèrent six mille quatre cents morts sur

le champ de Marathon. Hippias, disparu, était probablement parmi les cadavres.

La journée appartint à Miltiade. Athènes le glorifia dignement, en plaçant son image, avec celle du polémarque Callimarque, tué, parmi les divinités et les héros représentés sur les murs du Pœcile. Plus tard, dans la plaine de Marathon, sur le lieu même du combat, près des tombes où reposaient les restes des Athéniens et des Platéens morts pour la Hellade, Miltiade eut un tombeau. Et là, comme des sacrificateurs devant l'autel, invoquant les dieux, honorant leurs morts, les hérauts confondirent, dans leurs invocations fières et attendries, les Athéniens et les Platéens.

Deux jours après la victoire d'Athènes, des guerriers, envoyés par les rois de Sparte, arrivaient sur le champ de bataille de Marathon.



CHAPITRE XXIX

De 490 à 481 av. J.-C. — Après Marathon. — Échec de Miltiade à Paros ; sa condamnation et sa mort. — Xantippe. — Lutte de Thémistocle et d'Aristide. — Conflit entre Égine et Athènes. — Mort de Darius. — Xerxès à Babylone et en Égypte. — Armement de l'Asie contre l'Europe. — L'armée de Xerxès passe l'Hellespont.



La victoire de Marathon, si glorieuse pour Athènes, qu'elle plaçait à la tête des villes helléniques, eut des conséquences inattendues, et très importantes, au point de vue social. Les Mèdes de Darius venaient d'être affrontés, battus et chassés de l'Hellénie, par des guerriers improvisés : les « cultivateurs » de l'Attique. Ces hommes « de vieille race », et peut-être dédaignés jusqu'alors, devinrent une force. Parmi ces campagnards, un très grand nombre, sans doute, étaient de vieux Grecs.

Le lendemain de Marathon, Athènes représentait bien, en Hellénie, l'Europe aryenne, victorieuse. Par une alliance avec les Ioniens de l'Asie-Mineure et les Aryens

de l'Hellespont, de Thrace et de Macédoine, les Athéniens eussent pu ruiner, alors, l'influence dorienne, détestable. Malheureusement, déjà très corrompue, et vaniteuse, infatuée de son succès, Athènes cessa de se préoccuper de Sparte un instant humiliée, et elle se prit à jalouser, sinon à craindre l'Ionie. Avec un aveuglement incomparable, les Athéniens mirent tout leur zèle à se séparer des « populations maritimes d'Ionie », à se vanter de cette séparation, à la consommer dans le langage et dans les mœurs, à la manifester définitive, jusque dans les allures et le costume. Ce fut, historiquement, comme une seconde chute de Troie : les Grecs s'éloignaient davantage, s'éloignaient tout à fait de leurs origines. Athènes, glorieuse, s'isolait.

Miltiade, qui redoutait le retour des Perses, eut l'idée simple de fermer à ces ennemis la « route de la mer », en s'assurant la possession des îles, des Cyclades. La horde asiatique ne pourrait ainsi, désormais, agir contre l'Hellénie, qu'en traversant la Thrace, longue, difficile, dangereuse. Athènes donna à Miltiade les soixante-dix vaisseaux qu'il réclamait pour exécuter son dessein. Mais le héros de Marathon avait eu la faiblesse de tromper les Athéniens pour obtenir leur assentiment, de leur faire d'irréalisables promesses. Il avait annoncé qu'il conduirait les marins d'Athènes en des pays proches où la victoire, certaine, leur vaudrait un riche butin, des « quantités d'or » ; et son intention réelle était simplement d'assiéger et de prendre Paros.

L'imagination des Athéniens, surchauffée, s'émerveil-

lait des « prodigieuses richesses » de Darius, si faciles à prendre ! — Les « belles demeures, abondantes en or », des villes perses, seront encore un sujet d'admiration pour Eschyle. — L'idée d'un prompt enrichissement par la guerre, par le butin, excitait les esprits; les « pauvres gens » d'Athènes vinrent, en foule, se ranger sous le commandement de Miltiade. La flotte, partie, s'étant arrêtée devant Paros, les illusions disparurent, les soupçons se manifestèrent. Les Pariens se défendirent avec énergie. Miltiade, blessé, dut renoncer à son entreprise, après vingt-six jours d'efforts infructueux.

Xantippe accusa Miltiade devant les Athéniens, disant, qu'il avait voulu châtier Paros pour « venger une injure personnelle », en ruinant le trésor du peuple, en sacrifiant la vie d'un grand nombre de citoyens. Sa blessure ne permit pas à Miltiade, appelé à se défendre d'une accusation qui entraînait la peine de mort, de comparaître devant ses juges. Alors, un sentiment de pitié vint au peuple; la condamnation se réduisit à une amende de cinquante talents. Miltiade mourut. Son fils Cimon paya l'amende.

Miltiade descendit au tombeau dans les lueurs d'une apothéose; Athènes, toujours inconséquente, célébra magnifiquement la gloire de son premier vainqueur. Mille légendes surgirent, comme pour les dieux. Parmi ces légendes, il faut citer, à titre d'exemple, et pour mesurer les progrès de l'influence asiatique, de la corruption morale des Athéniens,ce trait de piété filiale raconté comme chose simple. Pour se procurer les cinquante talents

dus aux juges, le fils de Miltiade, Cimon, avait livré sa sœur Elpinice au « riche Callias »!...

Les Athéniens ne pouvant pas se passer de chef, de maître, dès la mort de Miltiade trois hommes s'offrirent au choix populaire : Xantippe, le citoyen très en vue, qui avait accusé et fait condamner Miltiade; Aristide et Thémistocle, qui avaient bravement combattu à Marathon.

Thémistocle était né (535) d'un Athénien obscur, très riche, et d'une étrangère. Cette origine ne nuisait pas à son ambition, les Athéniens respectant ceux qui s'étaient enrichis dans le commerce, pourvu, cependant, qu'ils fissent participer le peuple à leurs plaisirs. Thémistocle affectait de dédaigner personnellement les jeux, de mépriser les arts, surtout la musique; on ne le voyait suivre avec assiduité, que « les leçons des sages ». On répétait qu'il avait dit : « Les chants et les plaisirs ne me conviennent pas; donnez-moi le gouvernement d'une ville faible, petite, et je vous la rendrai forte et grande ». Toutefois, contradiction savante, Thémistocle brillait aux jeux publics et recevait avec munificence, dans sa demeure, les artistes et les étrangers de distinction. Il savait l'irrésistible séduction qu'exerce l'éloquence sur les Aryens, et en même temps qu'il se familiarisait avec les artifices de l'art oratoire, il préparait sa clientèle politique, en intervenant, tantôt comme défenseur, tantôt comme conseiller, dans les procès et les querelles. Il s'appliquait et s'exerçait à connaître individuellement tous les Athéniens; et, nommant par son nom chaque citoyen qu'il

rencontrait, il captait les confiances en caressant les vanités.

Les Mèdes de Darius étaient venus trop tôt menacer l'Attique, pour que les qualités séductrices de Thémistocle pussent servir immédiatement son ambition : le danger avait fait préférer les guerriers aux politiciens. Mais après la mort de Miltiade, les Athéniens, qui vivaient au jour le jour, oubliant le passé, incapables de se préoccuper de l'avenir, doclles à l'oracle de l'heure présente, allèrent aussitôt à Thémistocle, dont l'audace, et la promptitude avec laquelle il dictait des conseils, ou formulait des solutions, avaient le grand mérite de dissiper les inquiétudes.

Thémistocle possédait, avec la science du raisonnement, l'art d'exprimer la raison logiquement mûrie. L'insinuante impétuosité de sa parole et la rectitude de son jugement, donnaient la foi. Son mépris affiché du droit, de « l'ordre légal », se rachetait, aux yeux des Athéniens, par la grandeur des buts qu'il prétendait atteindre. La douteuse habileté avec laquelle il évitait de combattre les arguments de ses adversaires, qu'il désarmait en condescendant à leurs opinions, aurait dû lui nuire, s'il ne l'avait utilisée comme une preuve d'abnégation : il se donnait le mérite de sacrifier son opinion personnelle, à l'intérêt public compris autrement.

Aristide, dont le nom était aussi populaire que celui de Thémistocle, — à la mort de Miltiade au moins, — vivait à Athènes comme un modèle de vertu solide, de probité tranquille. Dans les assemblées, Aristide demeu-

rait inébranlablement respectueux du droit, quoi qu'il pût en advenir, ainsi qu'il s'était montré guerrier froidement brave à Marathon. Il prêchait que les lois de l'Etat ne pouvaient pas rester immuables, qu'elles devaient être continuellement modifiées, sagement maintenues en « rapport exact avec l'évolution progressive de la cité »; mais qu'il fallait toujours obéir aux lois du moment, aux lois existantes.

Le peuple, impressionnable et capricieux, était avec Thémistocle, qui brillait aux assemblées; les citoyens de marque, les aristocrates étaient, avec Aristide, l'incorruptible, le juste. L'inévitable rivalité de ces deux hommes, de ces deux « systèmes », divisait la ville. La patriotique générosité d'Aristide éclata dans ces paroles, qu'il dit un jour que les Athéniens se querellaient : « Athènes ne sera tranquille, que lorsqu'on nous aura jetés l'un et l'autre dans le barathre ».

Thémistocle, au contraire, aimait que l'on citât son dédain des scrupules. Il se vantait d'admettre une injustice, pourvu qu'elle conduisît au succès.

Fidèle à sa méthode, Thémistocle fit accuser Aristide, par le peuple qu'il servait, de se préparer une royauté dans Athènes; et le peuple frappa d'ostracisme « l'homme juste » (483). Cet acte solennel d'ingratitude était un triomphe pour Aristide, puisqu'il s'exerçait par l'application régulière d'une loi. Si les Doriens de Sparte avaient été citoyens à Athènes, la force eût dominé le droit en cette circonstance, la rivalité d'Aristide et de Thémistocle se fût terminée par un meurtre.

Maître incontesté d'Athènes, Thémistocle appliqua rigoureusement ses intentions. Il pensait que les Médo-Perses, audacieux, ne pourraient être victorieusement combattus par les Hellènes que sur mer. La guerre contre Égine ayant précisément exercé les Athéniens aux œuvres navales, Thémistocle obtint que le produit des mines de Laurion, jusqu'alors distribué au peuple, payât la rapide construction de cent galères. Reprenant le projet de Miltiade, mais loyalement, il entreprit d'assurer aux Athéniens « la prépondérance dans la mer Égée »; il y réussit, en battant les Éginètes qui convoitaient cet « empire ».

Les généraux perses vaincus à Marathon, — Datis et Artapherne, — étaient parvenus à tromper Darius sur l'importance de la défaite, en lui amenant un grand nombre de prisonniers Érétriens. L'armée qui devait conquérir l'Hellas était prête, lorsque Darius mourut (485), laissant à son fils Xerxès, comme un héritage, l'obligation d'annexer l'Europe à l'empire Perse, à l'Asie.

Mais Xerxès, « roi des rois », avant de rien entreprendre contre les Hellènes, avait à ramener à l'obéissance les Babyloniens et les Égyptiens révoltés. Babylone, prise, fut livrée au pillage des soldats. Xerxès transporta à Suse la statue du roi Nébo, ainsi que les trésors du tombeau de Bel-Mérodach. L'Égypte, qui s'était donnée à un pharaon, — Khabbash (486), — épouvantée du sort de Babylone, accepta vite la suzeraineté du successeur de Darius (483).

Triomphante, l'Asie attirait et en même temps

effrayait les Hellènes. Les uns, ouvertement, admiraient le grand roi, et supputaient jusqu'à l'éblouissement la grande richesse de Suse, la « ville royale » ; les autres, de sang phénicien, étaient prêts à reconnaître la puissance du « maître très fort » ; mais, beaucoup, plus exactement impressionnés, redoutaient la domination des Asiatiques capables de toutes les exigences, de toutes les cruautés. Pour ces derniers, la Perse, l'Iran, la Médie, l'Asie en un mot, c'était déjà le pays dont Eschyle parle avec dégoût : le pays « où l'on coupe les têtes, où l'on crève les yeux, où sont les tortures et les supplices, où l'on retranche les organes de la génération, où gémissent les lapidés et les empalés… »

Certes, les Hellènes n'étaient pas religieux, dans le sens exclusif du mot, et nous verrons les Athéniens, sans hésiter, employer jusqu'aux stèles funéraires, sacrées pourtant, à la construction des murs de leur ville; mais les divinités asiatiques, — cette « couvée infernale du dieu noir », — ces dieux « acceptant d'être servis et non fléchis », les inquiétaient.

Xerxès, aux pensées lentes, très réfléchi, bon et prudent, mais excessif, d'une violence extrême dans l'action engagée, continuait Darius avec un peu d'hésitation, voyant s'augmenter chaque jour l'armée formidable préparée.

Toutes les « nations de l'Asie » avaient été appelées à conquérir la Hellade ; les « peuples sans nombre » étaient venus, donnant, chacun « suivant sa richesse ou son aptitude », des cavaliers ou des soldats, ou des marins, ou

des transports solides, ou de fins navires, ou des radeaux pour la formation des ponts, ou de l'or, ou des armes, ou des vivres. Pendant les trois années qui avaient suivi la bataille de Marathon (490-487), l'Asie tout entière s'était agitée ; ensuite, pendant deux années (487-485), les Asiatiques s'étaient réunis. A la mort de Darius (485), Xerxès n'était plus le maître de décider. Ses hésitations devenaient des lâchetés aux yeux des guerriers impatients, qui l'accusaient de « ne combattre que dans ses demeures », de ne « rien ajouter à la puissance paternelle », de laisser sans vengeance les affronts subis en Thrace, où les Scythes s'étaient joués de Darius, en Ionie, où Sardes avait été brûlée par les Athéniens, à Marathon, où la gloire de Miltiade avait éclipsé la splendeur du roi des Perses. La chute de Troie même, invoquée, devenait un grief médo-perse !

Trois années après son avènement (482), « dans la plénitude de sa jeunesse et de sa force », Xerxès gouvernait cent vingt-sept provinces, un domaine dont les limites touchaient l'Inde à l'est, l'Éthiopie au sud, le Strymon à l'ouest. Selon la tradition iranienne, et respectueux des droits du peuple, comme l'avaient été Cyrus, Cambyse et Darius, Xerxès convoqua les feudataires et les « grands serviteurs » de l'empire, afin de délibérer sur la conquête de la Hellade.

Mardonius, qui comptait sur le commandement de l'armée, se montrait plein d'ardeur ; il disait de la Hellade : « c'est le plus riche pays du monde ». Les plus impatients pour l'invasion de l'Hellénie, c'étaient les

princes Grecs dépossédés, qui espéraient ressaisir leur pouvoir à l'aide des guerriers perses. Les Pisistratides, chassés d'Athènes, avaient amené à Suse le poète et devin Onomacritos, chargé de prédire la victoire à Xerxès. Le roi Démarate, banni de Sparte, se réservait, « doutant du succès ». Les princes de Thessalie, les Aleuades, exilés, promettaient au grand roi le secours des Thessaliens. Parmi les Perses, le frère de Darius, Artaban, s'opposait à l'expédition.

L'histoire légendaire a conservé le souvenir des angoisses qui « tordaient le cœur d'Atossa », la mère de Xerxès, des rêves étranges qui hantaient son sommeil. La grande lamentation d'Eschyle, — dans le drame immortel des *Perses*, — est le récit de l'un de ces songes; le poète y déroule la navrante allégorie de la destinée des Aryens. Deux femmes « richement ornées », apparaissent à Atossa, l'une vêtue de la robe perse, l'autre portant le costume des femmes de l'Hellénie : « c'étaient deux sœurs d'une même race » dit le poète, dit le « voyant »; l'une habitait la terre d'Hellas, qui était son partage, l'autre, la terre des barbares, l'Asie, et « elles se querellaient »... Xerxès, dans le rêve d'Atossa, retient et apaise les deux sœurs, mais une force supérieure à sa volonté le pousse, et « il les met toutes deux sous le même joug, et il lie leur cou des mêmes courroies ». L'Asie acceptait l'esclavage, « le harnais et le mors »; la Hellade, l'Europe, « rompait de ses mains le lien du char, et, débarrassée des rênes, brisait le joug par le milieu »...

Après cent quatre-vingts journées de discussion, la

guerre fut décidée. Xerxès, aussitôt, se mit en marche vers l'Hellénie. Ayant traversé toute l'Asie-Mineure, il s'arrêta au bord du Scamandre, soucieux. Devant les ruines du palais de Priam, il offrit un sacrifice à la Minerve de l'Iliade, aux héros immortels qui avaient défendu la « sainte Troie ».

A Abydos, sur la rive de l'Hellespont, l'armée se concentra. Une « voie », formée de navires lourds que liaient des câbles énormes, envoyés d'Égypte et de Phénicie, avait été jeté sur la mer. Une tempête soudaine détruisit ce premier ouvrage. Xerxès, disent les poètes, ordonna de fustiger à coups de fouet la mer étroite, le « fleuve inutile et trompeur ». Un deuxième pont, plus solide, fait d'un double rang de navires, supportant un plancher couvert de terre battue, — « route fixée par mille clous et mise sur le cou de la mer », — donna passage à l'armée de Xerxès, horde pressée, bruyante « comme un essaim d'abeilles ».



CHAPITRE XXX

De 481 à 480 av. J.-C. — Xerxès en Europe. — Percement du mont Athos.— L'armée asiatique aux bords de l'Hèbre.— La flotte perso-phénicienne. — Les Mages. — Sacrifices sanglants. — La Grèce menacée. — Réconciliation d'Égine et d'Athènes. — Appel aux colonies. — Paroles d'oracle.— Marche de Xerxès. — Victoires navales des Athéniens. — Passage des Thermopyles. — Léonidas.



Les « villes orgueilleuses du large détroit de Hellè » n'opposèrent pas de résistance à l'armée de Xerxès. Pour éviter le désastre que la flotte de Mardonius avait subi au détour du mont Athos, la pointe de terre qui séparait le golfe du Strymon du golfe Singitique fut coupée par un canal, de deux kilomètres et demi de longueur, où deux trirèmes, naviguant de front, pouvaient passer. Les ouvriers phéniciens employés à ce travail, avaient donné aux parois une inclinaison exactement calculée.

Sur les bords de l'Hèbre, « dans la vaste plaine de Doriscos », Xerxès dénombra ses troupes. Les chiffres d'Hérodote, fantastiques, donnent un total de cinq mil-

lions d'hommes, fantassins, cavaliers, marins et serviteurs. La horde, en marche, « épuisait les fleuves », « ruinait le pays ». Thasos, tenue de fournir un seul repas à l'armée du grand roi, y avait employé le tribut annuel de l'Asie-Mineure. « Certes, dit le chœur des vieillards d'Eschyle, l'armée et le peuple belliqueux des Perses sont invincibles ».

Magnifique « sur son char Syrien », Xerxès conduisait « l'immense torrent de guerriers », commandait à la « populeuse Asie », soulevée, allant à la conquête de « tout le pays de Hellas ». Quarante-six nations, diverses, marchaient contre les Hellènes. L'Assyrie avait envoyé, choisis parmi « ses peuples confusément mêlés », des archers habiles, coiffés de leurs casques bizarres, des fantassins, armés de lourdes massues garnies de fer, des marins de Babylone, très rusés; la Sacie, des guerriers robustes, aux haches redoutables; l'Inde, des soldats « couverts d'une étoffe de coton », héros d'une douceur invulnérable; l'Arabie, de fiers nomades, presque nus sous leur zeira flottante, redoutables à cause de leurs lances; l'Égypte, des « hommes rouges », calmes et résolus, et des « hommes noirs », des Éthiopiens, vêtus de peaux de lions et de panthères; la Sagartie, d'adroits frondeurs, de terribles lanceurs de lasso, armés d'un glaive court. De l'Asie-Mineure, de l'Ionie, Xerxès reçut une grande quantité de chars, « attelés de quatre ou six chevaux », et, chose inattendue, un contingent de « voluptueux Lydiens ». Des Thraces, aussi, étaient venus se joindre à l'armée du grand roi.

Dans cette « cohue » en mouvement, les Perses, les Mèdes et les Hyrcaniens, formaient un corps spécial, compacte ; les trois « peuples » se distinguant, toutefois, à cause de leurs costumes, « de dessins variés ». Armés plutôt légèrement, avec leurs cuirasses faites d'écailles d'un acier poli, leurs boucliers d'osier tressé, leurs flèches de roseau et leurs courtes piques, ils étaient aptes aux attaques impétueuses, aux secours prompts, courant à l'ordre, obéissant au signal, à la lancée ou à la retraite, avec une extrême facilité. L' « épaisse foule guerrière » qui suivait, comprenait beaucoup de Touraniens ; elle allait, aveugle, lourde, inconsciente, irrésistible. — « Et ainsi, dit Eschyle, toute l'Asie, armée de l'épée, marche sous le commandement terrible du roi ».

La flotte était conduite par des Phéniciens et servie par des Égyptiens de la Basse-Égypte, « habitants des marais du Nil grand et fécondant, rameurs terribles et innombrables ». L'armée, que rien n'arrêtait, suivait trois généraux, parmi lesquels Mardonius, menant l'infanterie, une masse. Xerxès se prit à rire, dit-on, lorsque Démarate osa supposer, que mille Lacédémoniens bien disciplinés, « obéissant à la Loi », pourraient affronter toute cette Asie stimulée à coups de fouet. Xerxès avait ri, parce qu'il méprisait les Grecs « armés d'une seule lance et d'un seul bouclier ».

Au bord du Strymon, c'est-à-dire à la limite de l'empire perse, les mages qui suivaient l'armée, et qui gouvernaient le roi, offrirent un sacrifice aux dieux. Cet acte de piété, par la manière dont il s'accomplit, est

remarquable au point de vue historique; il donne le moment précis où les Iraniens disparaissent, où les Mèdes supplantent les Perses. Les guerres qui vont commencer après le passage du Strymon, seront bien, comme l'histoire le dit, des « guerres médiques ». — Devant le fleuve, après avoir offert aux dieux invoqués, comme les Aryens le faisaient jadis au Pendjab, un holocauste de chevaux blancs, les mages, rompant net avec la tradition védique, imposant et consacrant le caractère asiatique de l'expédition, choisirent neuf jeunes garçons et neuf jeunes filles, qui furent enterrés vivants. Ensuite, le Strymon fut franchi.

Des espions spartiates, qui étaient allés jusqu'à Sardes pour y « voir l'armée de Xerxès », ayant été pris, le grand roi voulut qu'on les renvoyât en Hellénie, pensant que le récit de ce qu'ils avaient vu, épouvanterait les Hellènes. Xerxès s'était trompé. La honte d'un esclavage possible souleva les cœurs; l'Hellénie tout entière bondit, sauf les Thessaliens, trop déchus, les peuples de la Doride, en qui rien de grec n'existait, et les Locriens, les Béotiens de Thèbes, que l'accroissement d'Athènes et de Sparte importunait, et qui reçurent avec bienveillance des envoyés de Xerxès, « hérauts » chargés de porter la menace et la peur aux Hellènes. Les Achéens et les Argiens, silencieux, se réservaient.

Tandis qu'Athènes et Égine se réconciliaient, Sparte, avec un exact sentiment de la situation, comprenant qu'une victoire des Athéniens donnerait à ces derniers la prépondérance en Hellénie, venait de se prononcer pour

la défense commune du territoire C'est le premier acte affirmant une nationalité hellénique.

L'appel aux colonies demeura sans effet. Corcyre n'envoya pas les soixante vaisseaux promis; la Crète refusa d'intervenir; Gélon de Syracuse, en exigeant le commandement des marins, répondait par un refus indirect à la demande d'Athènes.

Déjà la flotte médique investissait le Péloponnèse, et l'on entendait, au nord-est, la formidable rumeur de l'armée de Xerxès se rapprochant. Réunis à Corinthe, en armes, les Hellènes se disposaient à affronter les envahisseurs. Athènes devait agir seule contre la flotte. L'oracle consulté n'avait eu que de mauvaises réponses : un « redoutable Mars, monté sur un char syrien », devait tout renverser, tout incendier. — « Les temples chancellent, avait vociféré la Pythie, de leurs murs dégoutte une sueur froide, de leur faîte coule un sang noir! » — La grande, l'indomptable espérance aryenne n'acceptait pas cette condamnation. Les envoyés d'Athènes, trop Aryens pour s'abaisser sous cette honte, savaient comment les oracles parlaient, et ils dictèrent aux prêtres les paroles que les chefs d'Athènes voulaient rapporter au peuple : « Jupiter, dit alors l'oracle, consent qu'un mur de bois soit un inexpugnable rempart. Fuyez, tournez le dos aux cavaliers et aux fantassins innombrables! O divine Salamine! que tu seras funeste aux enfants de la femme! » — Thémistocle avait exigé cet oracle, parce qu'il prévoyait le succès des Mèdes, l'invasion victorieuse et le siège d'Athènes.

Il décidait, ainsi, pour le moment de la catastrophe, le départ des Athéniens, que la flotte, — « inexpugnable rempart », — protégerait et sauverait. Tout à l'instruction des matelots « manœuvrant deux cents galères bien construites », Thémistocle se préparait à « mettre à bord la cité », à transporter Athènes à Salamine.

Pour arrêter l'invasion, deux plans avaient été successivement adoptés. A la nouvelle du passage de l'Hellespont par l'armée de Xerxès, dix mille Hellènes s'étaient portés en Thessalie, au défilé de Tempé; mais l'attitude équivoque des Thessaliens s'opposait à l'exécution de ce projet, discutable d'ailleurs au point de vue stratégique. Les défenseurs de l'Hellénie descendirent au sud, longeant les côtes, jusqu'au fond du golfe Maliaque, où ils s'arrêtèrent en un point admirablement choisi, aux Thermopyles. Il était impossible à une armée quelconque, venant de l'est, de pénétrer en Hellénie autrement que par ce passage.

La route des Thermopyles, ou « Portes des eaux chaudes », se resserrait jusqu'à n'avoir plus que quinze mètres de largeur, offrant ensuite deux étranglements, — Anthela et Alpenos, les deux « portes », — inévitables, à peine assez larges pour donner passage à un char. A l'ouest du défilé se dressaient les inaccessibles contreforts de l'Œta; à l'est, s'étalaient des marais impraticables, jusqu'à la mer. C'est là que les Hellènes attendaient les Mèdes, après avoir relevé un ancien mur en ruines, au sud d'Anthela et d'Alpenos, près d'une fontaine. La flotte, mouillée à Artémisium, dans le dé-

troit qui est la prolongation du golfe Maliaque, protégeait les Hellènes, campés, contre un débarquement des ennemis.

La flotte de Xerxès, venant du nord, descendait à mesure que la horde asiatique s'avançait. En juin (480), le roi des rois occupait la Piérie, sous le mont Olympe, et se disposait à passer les monts Cambuniens, pour pénétrer en Thessalie ; sa flotte venait de s'emparer de deux vaisseaux grecs. Sur la proue d'un navire, les mages sacrificateurs égorgèrent « le plus beau des captifs ». — Les Hellènes avaient désormais le droit de qualifier de « barbares » leurs ennemis.

La flotte hellénique, un instant intimidée, prudente, quitta le mouillage de l'Artémisium, pour reculer presque jusqu'aux eaux de Chalcis, dans l'Euripe. La flotte médique, dirigée vers le golfe Maliaque, pénétrait dans le détroit, lorsqu'une effroyable tempête l'assaillit. En trois jours Xerxès perdit quatre cents vaisseaux, avec les équipages et les guerriers, ainsi qu'un grand nombre des transports chargés de vivres. La flotte hellénique, quittant soudain l'Euripe, profitant d'une accalmie, s'empara de quinze vaisseaux persiques.

Malgré les ravages de la tempête et la capture de quinze vaisseaux surpris, la flotte de Xerxès paraissait intacte, tant elle était nombreuse. Eurybiade, le Spartiate chef des alliés d'Athènes, et le Corinthien Adimante, pris de peur, voulaient emmener la flotte hellénique hors de l'Euripe ; Thémistocle intervint, empêchant cette retraite. Voici que deux cents vaisseaux perses,

contournant l'Eubée, voulurent bloquer la flotte grecque, dans l'Euripe. Ce péril évident ne permettant plus d'hésitation, les marins grecs attaquèrent résolument leurs ennemis; « avant la fin du jour », trente navires phéniciens étaient capturés. Une tempête nouvelle s'éleva, pendant la nuit, qui jeta sur les écueils la partie de la flotte perso-phénicienne trop aventurée. Les Hellènes, renforcés de cinquante-trois galères venues d'Athènes, offrirent le combat; les Perses, refusant la bataille, prirent en hâte la haute mer.

Battus, en fuite, et poursuivis, les chefs à qui Xerxès avait confié l'exécution de son plan maritime, redoutant la vengeance du maître, enhardis par un succès inattendu contre une escadre de vaisseaux siciliens rencontrés, revinrent, décidés à tenter un grand effort. Les Grecs furent encore victorieux; mais si éprouvés, qu'ils se virent dans l'impossibilité de recueillir les fruits de leur victoire en pourchassant à outrance les vaisseaux ennemis. Et puis, la nouvelle venait d'arriver aux marins que Xerxès avait franchi les Thermopyles!

L'armée des Hellènes, campée aux « Portes chaudes », comprenait mille Tégéates ou Manténiens, douze cents Arcadiens, quatre cents Corinthiens, deux cents guerriers de Phlionte et quatre-vingts de Mycènes, sept cents Thespiens, quatre cents Thébains, mille Phocidiens, « toutes les forces des Locriens Opuntiens », trois cents Spartiates, « lourdement armés ».

Xerxès croyait qu'à la seule vue des Asiatiques innombrables, les défenseurs de l'Hellénie, épouvantés,

se soumettraient. Il pensait aussi qu'à la veille de l'action, chez les Hellènes, chaque contingent ayant son chef, le choix du commandement suprême réveillerait les jalousies dormantes, susciterait d'inextricables rivalités. Le patriotisme des Grecs déjoua ces calculs. Le roi de Sparte, désigné et accepté, sans contestation, comme généralissime, commandait à des guerriers que les intimidations répétées de Xerxès laissaient indifférents. Une attaque des Mèdes et des Cissiens, violente, ordonnée le cinquième jour par Xerxès impatienté, fut solidement repoussée; et de nouveaux efforts, réitérés, sanglants, restèrent sans résultat.

La troupe des Mèdes ayant succombé, Xerxès envoya contre les Hellènes inébranlables, le « corps des Immortels », qui ne revint pas. La tactique des Spartiates, obéie, était de feindre des retraites, d'attirer ainsi l'ennemi dans l'étroit du défilé, pour le battre, l'anéantir. Ces combats épouvantables, cruels, épuisaient les Grecs qui venaient successivement au défilé, « par ordre de peuples », affronter et massacrer les envahisseurs. Seuls, les Phocidiens ne participaient pas à la tuerie : ils avaient reçu la mission de surveiller et de garder les rares sentiers de la montagne par lesquels des guerriers de Xerxès pourraient venir.

Un de ces sentiers, praticable, était connu d'Éphialte, le Mélien. Xerxès, furieux, peut-être inquiet, donna à Hydarne l'ordre de suivre Éphialte, qui se chargeait, menant un corps de Perses, d'aller surprendre par derrière les invincibles défenseurs des Portes des eaux chaudes.

Parti de nuit, et bien guidé, Hydarne, dès l'aube touchait au sommet de la montagne que les mille Phocidiens gardaient. L'ombre des chênes touffus avait favorisé la marche des Asiatiques; le bruit des feuilles tombées, foulées, avertit les Phocidiens, qui s'élancèrent, mais durent se replier, « accablés de traits et de flèches », revenir au sommet du mont, dénudé, résolus à mourir pour le salut de l'Hellénie.

Les guerriers, menés par Hydarne, ne suivirent pas les Phocidiens sur les hauteurs ; ils descendirent la montagne à revers, et se montrèrent aux Grecs, tout à coup. Cette apparition jeta le trouble au camp des Hellènes, d'abord, la discorde ensuite. Les uns n'acceptaient que la mort dans ce piège ouvert, forcé ; les autres voulaient une retraite immédiate, soit pour résister aux Asiatiques plus au sud, à Corinthe par exemple, soit pour accepter la domination de Xerxès. Dans les villes, les démocraties tyrannisées préféraient un monarque oriental, glorieux, dont la réputation était bonne, aux rois qui les gouvernaient durement. — « La défiance envers les rois est sans bornes », dira Eschyle.

Léonidas se prononça pour la résistance et la mort. Les Thespiens demeurèrent fidèles aux Spartiates. Les Thébains, menacés, traités comme des otages, n'osèrent pas désobéir à Léonidas. L'attaque de Xerxès, exactement combinée avec la descente d'Éphialte et d'Hydarne, « au lever du soleil », obligea les Hellènes à sortir de leur retranchement. Le choc décisif eut lieu sur un point élargi du défilé. Les cadavres des Mèdes s'amoncelaient

devant les Grecs acharnés, impitoyables, désespérés. A l'arrière de la horde envahissante, Xerxès avait placé une ligne épaisse de guerriers robustes, armés de fouets, qui ne permettaient pas aux barbares de reculer. Successivement, par groupes tassés, les Asiatiques venaient mourir, rompant les lances des Grecs engagées dans les chairs, ou bien écrasés par la cohue suivante, armée, pressée, hurlante, ou encore refoulés vers la mer par ces flots humains, et se noyant, par masses.

Les Spartiates, au premier rang, supportant le choc, ne se lassaient pas. Lorsque toutes leurs lances furent brisées, leurs épées à la main ils combattaient encore, avec fureur, corps contre corps. Léonidas, frappé, tomba. Sur son cadavre, quatre fois les Grecs avaient été victorieux, lorsqu'Éphialte, qui venait de tourner le défilé, complètement, de franchir les Thermopyles, entra dans l'action. Les Grecs, alors, durent reculer jusqu'à la partie la plus étroite du passage, passer le mur de défense relevé, prendre position sur une hauteur. La horde médique enveloppa ces héros, qui succombèrent tous, là, accablés de pierres et de flèches, sauf quelques Thébains, épargnés. Vingt-neuf mille « barbares », parmi lesquels les deux fils de Darius, étaient morts.

Xerxès fit crucifier le cadavre de Léonidas.

INDEX ALPHABÉTIQUE ANNOTÉ

INDEX[1]

1. ABRÉVIATIONS : — Anon, *anonyme.* — Arch, *archéologie.* — Bull, *bulletin.* — c, *colonne.* — ch, *chapitre.* — chron, *chroniques.* — cit, *cité par.* — conf, *conférence.* — Deut, *Deutéronome.* — Ésa, *Ésaïe.* — Esd, *Esdras.* — Hymn, *Hymne.* — Ili, *Iliade.* — Isr, *Israélites.* — Litt, *Littérature.* — Liv, *Livre.* — Man, *Manuel.* — Odyss, *Odyssée.* — Orph, *Orphique.* — p, *Page.* — pl, *Planche.* — Rhap, *Rhapsodie.* — suiv, *suivantes.* — Théog, *Théogonie.* — t, *tome.* — trad, *traduction.* — V, *voyez.*







A. Lemerre, Editeur. Gravé par Erhard.


EMPIRES DE CYRUS ET DE DARIUS
Ister Fl.
SCYTHIE D'EUROPE
TAURES
MAÏTES
SACES
MASSAGÈTES
LAC OXIEN
Iaxarte Fl.
SACES
PONT EUXIN
SINDES
SAUROMATES
MER CASPIENNE (HYRCANIENNE)
CHORASMIENS
Oxus Fl.
SOGDIANE
SACES
MACÉDOINE
THRACE
Hellespont
PAPHLAGONIE
BITHYNIE
PHRYGIE
MYSIE
TROIE
ÉOLIDE
GRÈCE
Mer Égée
LYDIE
IONIE
CARIE
LYCIE
PHRYGIE
Halys
CAPPADOCE PONTIQUE
CAPPADOCE
COLCHIDE
M.T CAUCASE
IBÈRES
ASIE MINEURE
PISIDIE
PAMPHYLIE
CILICIE
ARMÉNIE
ALBANIE
MARGIANE
HYRCANIE
M.T
BACTRIANE
PAROPAMISUS
CASPIENS
PARTHYÈNE
RHODES
CRÈTE
CHYPRE
MÉDITERRANÉE
PHÉNICIE
ARBÈLES
SAGARTIE
ARIE
SYRIE
PALMYRE
(Tadmor)
Euphrate Fl.
Tigre Fl.
ASSYRIE
MÉDIE
SAGARTIE
ECBATANE
LIBYE
PALESTINE
DAMAS
JÉRUSALEM
SAÏS
MEMPHIS
Nil Fl.
BABYLONIE
BABYLONE
SUSIANE
SUSE
DRANGIANE
ARACHOSIE
M.TS PARSYÈS
Indus Fl.
NABATÈNE
ASIONGABER
CHALDÉE
TÉRÉDON
PERSÉPOLIS
CARMANIE
ÉGYPTE
PERSIDE
INDE
G. ARABIQUE
ARABIE
PASARGADES
G. PERSIQUE
GÉDROSIE
MER ÉRYTHRÉE



A. Lemerre, Éditeur. Gravé par Erhard.

TABLE DES MATIÈRES

INDEX

CARTES

